



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



first ed.

Vet. Fr. II A. 1622

LA
RHETORIQUE
DES
SAVANS,

DÉDIÉE
À MONSIEUR
LE COMTE
DE S. FLORENTIN,

CONTENANT

Des Pièces choisies des plus célèbres
Poètes & Orateurs.

Par M. l'Abbé CHARUEL D'ANTRAIN.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes.
Lib. Ecclesiast. Cap. 39.

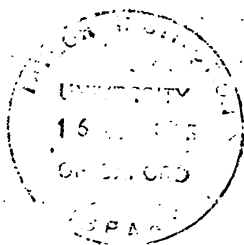


A PARIS,

Chez SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de
Beauvais.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





A

MONSEIGNEUR,
LE COMTE
DE S. FLORENTIN,

Conseiller du Roi en tous ses
Conseils , Ministre &
Secrétaire d'Etat , & des
Commandemens de S A.
MAJESTÉ, Commandeur
de ses Ordres, Chancelier
de la Reine.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Grandeur veut bien me per-
mettre de lui offrir le fruit de mes veilles,

*& des travaux des plus célèbres Orateurs,
& Poètes anciens & modernes. C'est
pour cette raison que j'ai donné à ce
Livre, le titre de Rhétorique des Sça-
vans. Par combien de raisons, Mon-
seigneur, cet Ouvrage doit-il vous être
dédié ? Et quel lustre ne recevra-t'il pas
d'avoir à sa tête votre nom, & d'être
appuyé de votre protection ? Je ne m'éten-
drai point sur toutes les qualités qui vous
rendent si digne de la confiance du Mo-
narque sous le règne duquel nous avons
le bonheur de vivre ; la manière dont
vous y répondez, la distinction avec la-
quelle vous remplissez l'importante place
qui vous a été transmise par vos Ancêtres,
& la voix publique font l'éloge le plus
parfait, & celui seul dont un cœur tel
que le vôtre peut être touché. Beaucoup
d'autres motifs m'imposent un juste devoir*

de vous *dédier cet Ouvrage*, où on reverra
avec beaucoup de plaisir & de satisfac-
tion, les éloges que leurs Majestés, nos
Augustes Princes, Princesses, & les Per-
sonnes les plus célèbres ont reçus de la
tendresse des Peuples : c'est sous un Roi
le plus grand & le plus aimé que j'ai com-
posé & recueilli les pièces de Prose & de
Poësie qui forment cet Ouvrage ; j'ose
Monseigneur, vous le dédier dans ces
jours heureux de paix & de tranquillité.
C'est la circonstance la plus favorable que
je puisse saisir de vous faire connoître mon
zèle, ma vénération & mon respect.

Je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, CHARUEL, Prêtre,
Bachelier, & Professeur en
Théologie.

A P P R O B A T I O N.

J Ai lû , par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , un Manuscrit , intitulé : *La Rhétorique des Scavans* , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , le 22 Août 1766.

LE BRET.

P R I V I L È G E D U R O I.

L O U I S , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amé l'Abbé CHARUEL , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La Rhétorique des Scavans* , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A ces causes , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Li-

brairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de décheance de la présente permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON. & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde-des-Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte-Normande & Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-neuvième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-six, & de notre Règne le cinquante-deuxième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1088, fol. 84, conformément au Règlement de 1723. qui fait défense, art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre, neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Règlement. A Paris, ce 23 Janvier 1767.

GANEAU, Syndic.





L A

RHETORIQUE DES SAVANS.

C A R M I N A

In Regales LUDOVICI XV &
MARIE Nuptias, anno 1726.

*Hymenai invitatio ad celebrandas latino
carmine Regales Nuptias.*

DILECTI Phœbo juvenes, quos gloria tangit
Ingenii, Regum sed magis urit amor,
Huc afferte pedem celeres, & dicite Regem,
Dicite Reginam, quos bene junxit Hymen;
Conjugibus bona verba bonis quis ferre recuset?
Nunc bona, vel nunquam, dicere verba decet.
Undique festivis resonat concentibus ær,
Tot voces inter, sit tacuisse pudor.
Scitis enim ut passim geminato Gallia plausu
Lætiæ dederit pignora certa suæ.

A

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY .



ST. GILES · OXFORD

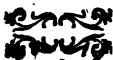
VOLTAIRE FOUNDATION FUND



4 LA R H E T O R I Q U E

Huc adsint liquido fusæ de gutture voces,
 Per varios dociles ire, redire modos :
 Adsint docta sequi, & voces æquare sequendo
 Instrumenta suis emodulanda notis
 Seu quæ concipiunt vocales flatibus auras,
 Et reddunt jussos, ore premente, sonos ;
 Seu quæ multiplici distendunt ordine fila
 Aut plectro, aut habili percutienda manu :
 Omnia concurrant, & juncto fœdere fœdus,
 Quod junxit LODOIX, connubiale canant.
 Heroum magnam LODOIX fert pectore gentem,
 Et MARIA heroas computat inter avos ;
 Laudibus heroum quæ dicitur apra canendis
 Buccina clangorem debet utrique suum.
 Venatu indulget LODOIX ; quas invidet olli
 Mars lauros, melior Marte Diana refert
 Hunc canat & lituus, canat & tuba curva,
 triumphos
 Venantum innocuos quæ celebrare solet.
 Se MARIA ingenuas amat exercere per artes,
 Et potuit musas inter habere locum :
 Illam, quæ Phœbo & placidis gratissima musis,
 Concinaſ argutæ tibia juncta lyræ,
 Et MARIA & LODOIX concordî fœdere vivunt ;
 Dissimiles studiis, sunt in amore pares :
 Hos celebret vocum & fidium discordia concors
 Dissimili modulo, sedulitatę pari.

Aut. Paul, de MORTEMART de Tonnai-Charente



VERS

*Qui ont été chantés au Mariage de
LOUIS XV, par MM. Tribou & Dun.
La musique étoit de la composition de
M. Campra.*

POUR rendre de nos Lys la tige plus féconde,
Et préparer des Rois à nos derniers neveux,
Le plus aimable Roi du monde
Vient de former les plus aimables nœuds.
On a vu la Majesté même
Offrir à la vertu sa main, son diadème.
Eclatez, éclatez, trompette; & par vos airs
Répandez la nouvelle
D'une chaîne si belle;
Répandez-la dans cent climats divers,
Le Dieu qui souffle sur la terre
Les feux dévorans de la guerre,
De vos sons effrayans ne trouble plus les airs.
Un Dieu dont le flambeau n'allume dans les ames
Que d'innocentes flammes,
Veut vous mêler dans ses concerts.
Eclatez, éclatez, trompette, & par vos airs
Annoncez le beau choix, que fait en sa jeunesse
Un Roi qui pour aimer consulte la sagesse;
Qu'un si beau choix étonne & charme l'univers.



LOUIS, tel qu'Hippolyte, insensible, in-
domptable,

6 *LA RHÉTORIQUE*

Bravoit avec fierté Vénus & ses attraits :
Chaque coup qu'il portoit aux hôtes des forêts ,
Étoit un coup inévitable ;
L'Amour, pour entamer son cœur invulnérable,
Décochoit tous ses traits ,
Et ne bleffoit jamais.
L'Hymen guidé par le génie ,
Qui veille au bien de la Patrie.
N'a pas si long-temps combattu.
Il n'a , pour triompher , employé d'autres
charmes ,
Que le portrait de la vertu :
Louis la vu ,
Il a rendu les armes.
Qu'aux accens de nos voix
Les sons bruyans du cors s'unissent :
Louis les aime dans les bois ;
Mais qu'en ce jour ils s'attendrissent .
Qu'avec les doux sons du hautbois
Dans nos vallons ils rerentissent :
Qu'ils fassent répéter aux échos d'alentour :
L'Hymen guidé par le génie ,
Qui veille au bien de la Patrie ,
A soumis à ses loix le vainqueur de l'Amour.



Bergers , de votre Roi publiez la défaite :
Ne craignez point de l'outrager :
Il cède à des appas , dont la force secrète
A droit de l'engager .
Chantez sur le pipeau , dites sur la musette :
Hymen , ta victoire est complète.
Louis est désarmé :
Son cœur jusqu'alors invincible ,
Est devenu sensible ;

Il aime , comme il est aimé.
 Mais de cette illustre victoire ,
 Amour , tu n'auras point la gloire ;
 C'est la vertu qui l'a charmé ;
 Une vertu , plus pure que l'aurore ,
 Qui de la nuit perçant l'horreur ,
 Du sein des ombres semble éclore ,
 A captivé son cœur.
 Chantez sur le pipeau , dites sur la musette :
 Hymen , ta victoire est complète.



Les jeux , les ris , les graces
 D'un pas léger suivent les traces
 De ces tendres époux :
 A les rendre heureux tout conspire :
 Pour chanter leur bonheur que la flûte & la lyre
 Forment les accords les plus doux ;
 Et ne cessent de dire :
 A vous rendre heureux tout conspire ;
 Vivez , heureux , tendres époux.



Chantons , Louis , chantons l'objet de sa
 tendresse ;
 Offrons pour eux au ciel notre encens & nos
 vœux ;
 L'amour , le devoir nous en presse :
 Leur bonheur est pour nous , encor plus que
 pour eux.
 Que la tymbale & la trompette ,
 Le fifre & le tambour ;
 Que le hautbois & la musette
 Célébrent tour à tour.

LA RHETORIQUE

L'heureux jour,
Où la vertu par l'hymen couronnée
Sur notre amour acquit de nouveaux droits,
Et pour notre bonheur unit sa destinée
Au destin glorieux du plus puissant des Rois.
Que la tymbale & la trompette,
Le fifre & le tambour :
Que les hautbois & la mufette
Célébrent tour à tour
Un si beau jour.

COMPLIMENT

A LOUIS XV, sur son portrait. 1757.

TELS sont l'air & les traits d'un Roi couvert
de gloire,
Dont la seule équité remplit tous les projets.
S'il court de victoire en victoire,
C'est pour nous mériter la paix.

COMPLIMENT

A LOUIS XIV. par M. Marigny.

LES Muses à l'envi travaillant pour la gloire
De Louis le plus grand des Rois,
Orneront de son nom le temple de mémoire :
Mais la grandeur de ses exploits
Que l'esprit humain ne peut croire.,
Fera que la postérité,

Lisant une si belle histoire ,

Doutera de la vérité.

Vous à qui les neuf sœurs au milieu du repos,
Ont appris à chanter les hauts faits des héros,
A notre conquérant venez tous rendre hom-
mage ,

Par des vers immortels célébrez son courage ;

Et n'appréhendez pas que la postérité

Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté :

Quoi que vous puissiez dire, en publiant sa gloire,

Vous le ferez moins grand que ne fera l'histoire.

A U T R E

Au même.

QUEL est ton but, LOUIS , & que prétends-
tu faire ?

Tu te flattes en vain d'une belle chimère :

Si par-là tu prétends à l'immortalité ,

Tant de faits au-dessus de la portée humaine ,

Comment seront-ils crus de la postérité ,

Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à
peine ?

A U T R E

Au même.

LA première fois qu'à mes yeux
Les traits & le port glorieux
De LOUIS se firent connoître ,
Sans qu'on me dît qu'il fut le Roi :

LA RHÉTORIQUE
 Aussi-tôt je sentis en moi
 Qu'il l'étoit, ou qu'il devoit l'être.

AUTRE

Au même.

LA victoire coûte trop,
 Quand il faut un peu l'attendre :
 LOUIS, ainsi qu'Alexandre,
 Prend les villes au galop.



Les héros de l'antiquité
 N'étoient que des héros d'été;
 Ils suivoient le printems, comme les hirondelles:
 La victoire en hiver pour eux n'avoit point
 d'ailes :
 Mais malgré les frimats, les neiges, les glaçons,
 LOUIS est un héros de toutes les saisons.



LOUIS, plus digne du trône
 Qu'aucuns rois qu'on ait eus,
 Enseigne l'art à Bellone,
 De faire des impromptus:
 C'est une chose facile,
 Aux disciples d'Apollon ;
 Mais ce conquérant habile
 A plutôt pris une ville,
 Qu'ils n'ont fait une chanson.

A U T R E

Au même.

AIMER Dieu, se vaincre soi-même :
 Faire trembler ses ennemis :
 Etre au dessus du diadème :
 Voilà le portrait de LOUIS :

A U T R E

Au même.

CE héros la terreur, l'amour de l'univers ;
 Avoit des ennemis en cent climats divers.
 Leurs efforts n'ont servi qu'à le combler de
 gloire ;
 Son nom les fit trembler : son bras les a défaits.
 Enfin las d'entasser victoire sur victoire ,
 Maître de leurs destins , il leur donne la paix.

A U T R E

Au même.

TON esprit que rien ne limite
 Fait honneur à la Royauté :
 Et l'on ne voit que ton mérite
 Au dessus de ta dignité.



A U T R E

*Au même, à la naissance du Duc de
Bourgogne.*

NOUVEAU Prince, dont l'origine:
Toute grande, toute divine
Nous montre tant & tant de Rois
Dignes du sceptre des François,
Plusieurs LOUIS, un Charlemagne,
Un Henry, terreur de l'Espagne,
Vainqueur de ses propres sujets,
Qu'il enrichit de ses bienfaits,
Vous saurez bientôt leur histoire :
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moi, tous ces Rois si grands,
Justes, pieux, ou conquérans,
Leur bonté, comme leur puissance ;
Leur valeur, comme leur prudence :
Enfin tous leurs faits réunis,
Vous les trouverez dans LOUIS.

COMPLIMENT LATIN

Au même.

NON orbis gentem, non urbem gens habet
ulla,
Urbisvè domum, dominum nec domas ullà
parem :

DES SAVANS. 13
Regia, Rex, Regnum, tria sunt miracula
mundi ;
Rex animo , regnum viribus , arte domus.

AUTRE

Au même.

PACE beat , totum bello qui terruit orbem ,
Plus pacasse orbem , quàm domuisse fuit.
Una dies Lotharos , Burgundos hebdomas una ,
Una domat Batavos luna , quid annus erit ?

COMPLIMENT

*Sur Urbain VIII , dont la devise étoit une
ruche d'Abeilles.*

GALLUS , HISPANUS , ITALUS.

G. MELLA dabunt Gallis , Hispanis spicula
figent.

H. Spicula si figent , emorientur apes.

*I. Mella dabunt cunctis , nulli sua spicula figent ,
Figere nam Princeps spicula nescit apum.*

COMPLIMENT

A LOUIS XV , allant à Metz , en 1744.

DESCENDANT des héros , LOUIS , héros
toi-même ,

Y6 LA RHÉTORIQUE

Alors d'un monument le vœu pour ta santé ;
Avec un plein succès des Dieux fut écouté ;
Et nos cœurs aussi-tôt cessèrent d'être en bute
A l'effroi du poison qui t'avoit tourmenté :
Vois-les tous aujourd'hui livrés à la gaité.
Ce que l'amour promet, s'achève & s'exécute
Des mains de la fidélité.

COMPLIMENT LATIN,

*Pour être placé au bas de la statue équestre
de LOUIS XV, 1755.*

QUI sedet hîc tantâ Rex majestate decorus,
Haud curat Regem se dici, at plebis amorem.

Traduction.

SUR un courrier fougeux on voit ici paroître
Un Prince grand & renommé :
Mais moins jaloux du nom de maître,
Que du titre de Bien-aimé.



COMPLIMENT,

*Au sujet de la statue équestre de Louis XV.
en 1756.*

PREMIERE LEÇON LATINE.

PLEBIS amor Regi monumentum crexit
amoris.

Regis, amor debet monumentum plebis, amori.

Traduction Française.

L'AMOUR du peuple érige un monument
d'amour

Au Roi de tous le plus aimable :

L'amour du Roi doit à son tour,

A l'amour de son peuple un monument sem-
blable.



SECONDE LEÇON LATINE.

PLEBIS amor Regi monumentum crexit amoris :
Regis, amor plebis monumentum debet, amori.

Traduction Française.

L'AMOUR du peuple au Bien-aimé LOUIS

A consacré ce grand ouvrage :

L'amour du Roi pour ses peuples chéris,

A mérité ce tendre hommage.

COMPLIMENT,

*Au Roi de Pologne, au sujet de la statue
de Louis XV, qu'il a fait ériger à
Nancy, en. 1752.*

ROME de ses héros, & de ses Empereurs ;
Par le marbre ou l'airain se retraçoit l'image :
Et celle de Louis, outre cet avantage,
Est gravée au fond de nos cœurs.
Par vos soins on la voit dans l'heureuse contrée ;
Où vous avez du Ciel fait revenir Astrée :
Mais, grand Roi, quel seroit notre conten-
tement ?
S'ils n'étoient pas bornés à ce seul monument ;
Sans craindre qu'un monarque, aussi bon que le
nôtre,
Puisse jamais être jaloux
Des sentimens qu'on a pour vous.
Après de sa statue on voudroit voir la vôtre.

AUTRE

Au même, en 1750.

En Latin.

SCEPTRA dedit virtus : rapuit fortuna, su-
perstes
Fortunam subigit virtus, proleque coronat.

Traduction Française.

LA main de la vertu le plaça sur le trône,
Le sort jaloux lui ravit la couronne :
Mais la vertu la même en ces tristes instans,
Brava le sort & son caprice,
Et le força de lui rendre justice,
En couronnant ses descendans.

COMPLIMENT,

*Ou Epître dédicatoire à Madame
Première, en 1745.*

MADAME,

Tous les talens s'empresseront bientôt à vous présenter leurs hommages. Déjà l'exacte justesse de votre discernement les a rendus jaloux de votre suffrage. Vous savez reconnoître & apprécier le vrai mérite ; mais il sembloit convenir que le premier ouvrage de piété, & de Religion vous fut offert ; vu que vous n'estimez & ne chérissiez rien tant que la vertu : c'est ce que publient tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Si d'une part la solidité prématurée de votre esprit les étonne, de l'autre votre tendre piété les édifie, les touche, autant que votre affable douceur les enchante. Le sang dont vous sortez ; les respectables mains, auxquelles fut confiée votre enfance ; une éducation à laquelle présiderent la sagesse, & la vertu, nous ont donné d'abord les plus heureux présages. Votre gloire propre est de surpasser

aujourd'hui nos espérances mêmes. Heureux le peuple qui jouira de tant de vertus, dont nous voyons les premières fleurs si glorieusement éclore. Vous avez agréé, Madame, que je fusse le premier à vous donner publiquement des preuves de mon zèle, & à vous présenter un livre de piété. J'ose me flatter que celui-ci sera de quelque utilité. Le sceau de votre approbation sera sans doute, Madame, un titre pour le faire goûter & le rendre même encore plus précieux au public. Pour moi, Madame, j'ai l'honneur d'être.

N

COMPLIMENT

A Monseigneur le Dauphin, par La Fontaine.

JE chante les héros dont Esope est le père ;
Troupe de qui l'histoire encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.

Tout parle en mon ouvrage, & même les
poissons,

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous
sommes :

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejetton d'un Prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les
yeux ;

Et qui faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes ;
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes ayeux, & les vertus des Rois ;

Je vais t'entretenir de moindres aventures ,
 Te tracer en ces vers de légères Peintures ;
 Et si de t'agréer je n'emporte le prix ,
 J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

COMPLIMENT,

A Monseigneur le Duc de Bourgogne ,
 1755.

TU fleuriras long-tems , aimable & chere
 France ,
 Ce jeune Prince doit t'en donner l'espérance :
 Imitant les héros dont il reçut le jour ,
 Il sera de l'Europe & la crainte & l'amour.

COMPLIMENT

*A Madame la Dauphine , sur la
 naissance de Monseigneur le Comte de
 Provence 1756.*

LE Génie attentif , qui veille sur la France ;
 A donné, pour combler en tout notre espérance,
 Un nouveau rejetton aux Lys ,
 Qui n'en sont que plus embellis.
 Il manquoit à nos vœux un Comte de Provence ;
 Nom qui fait augurer qu'il va dès sa naissance ,
 Donner de beaux jours à l'Etat ,
 Comme ceux dont jouit ce fortuné climat.
 Grande Princesse , à Dieu ne plaise ,
 Que je veuille par mes discours

62. LA RHÉTORIQUE

Vous conseiller jamais d'interrompre le cours
D'un bonheur si constant dont chacun est bien
aise ;

Mais le ciel veut bénir votre postérité ,
Et croit voir dans son plan une difficulté.
Si vous continuez d'être long-tems féconde ,
En nous donnant toujours des Princes valeureux ;
Pourroient-ils trouver dans le monde
Assez de Royaumes pour eux ?

COMPLIMENT

*En Prologue , à Monseigneur le Dau-
phin & à Madame la Dauphine , à leur
arrivée à St. Cyr , à la représentation
d'une Tragédie , en 1756 : par Racine ,
fils. Prologue de la Piété , l'Innocence
& la Paix.*

LA PIÉTÉ.

VOUS voici toutes deux ; l'Innocence &
la paix
Dans cet asyle saint ne se quittent jamais.

LA PAIX.

O du Ciel adorable fille ,
Piété , tendre sœur , c'est donc vous que nos
yeux

LA PIÉTÉ.

C'est moi-même qui dans ces lieux
Du grand Roi qui vous aime , amène la famille ,

DES SAVANS.

23

Vous l'allez voir paroître : elle suivoit
mes pas.

L'INNOCENCE.

Cette extrême bonté ne nous étonne pas ;
Nous avons vu ce Roi lui-même ,
Oui , ma sœur , ce grand Roi , jusqu'à nous
s'abaisser ,
Aux jeux où je préside , il daigna s'amuser :
Sans doute , comme lui sa famille nous aime.

LA PIÉTÉ.

C'est pour nous le prouver qu'elle veut en ce
jour
Que d'un spectacle saint , digne de ce saint jour
Vous lui fassiez goûter les charmes ;
Esther a parmi vous souvent versé des larmes :
Qu'elle en répande encor ; qu'à son affliction ,
Votre aimable jeunesse unisse ses allarmes :
Rassemblez promptement vos filles de Sion.

LA PAIX.

Qu'entends-je ? quoi ? devant une assemblée
auguste ,
Des enfans oseroient ah ! quels foibles
acteurs !

Quels redoutables spectateurs !
Approuvez nos refus ; la cause en est trop juste.
Et quand vous proposez cette témérité ,
Vous qui nous devriez vous-même la défendre ,
Estes-vous notre sœur , & cette sœur si tendre ,
La charitable Piété ?

LA PIÉTÉ.

Je la suis , & c'est moi qui vous rends favo-
rables

62 LA RHETORIQUE le cours
Vous conseiller jamais d'interrompre est bien
D'un bonheur si constant dont chacun
aise ;

Mais le ciel veut bénir votre postérité,
Et croit voir dans son plan une difficulté.
Si vous continuez d'être long-tems féconds,
En nous donnant toujours des Princes valeureux ;
Pourroient-ils trouver dans le monde
Assez de Royaumes pour eux ?

COMPLIMENT

En Prologue , à Monseigneur le Dau-
phin & à Madame la Dauphine , à leur
arrivée à St. Cyr , à la représentation
d'une Tragédie , en 1756 : par Racine
fils. Prologue de la Piété , l'Innocence
& la Paix.

LA PIÉTÉ.

Vous voici toutes deux ; Innocence
la paix
Dans cet asyle saint ne se quittent

LA PAIX.

O du Ciel adorable
Piété, tendre sœur
yeux

DES S
Vous l'allez voir
mes pas.

L'INNOCENCE

Cette extrême bonté ne nous trompe
Nous avons vu ce Roi lui-même
Où, ma sœur, ce grand Roi, s'abaisser,
s'abaisser,
Aux yeux où je préside, il daigne
Sans doute, comme lui sa famille

LA PIÉTÉ

C'est pour nous le prouver qu'elle
jour
Que d'un spectacle saint, digne de ce lieu
Vous lui fassiez goûter les douceurs
Esther a parmi vous souvent vu
Qu'elle en répande en son sein
Votre aimable jeunesse unie
Rassemblez promptement vos sœurs

LA PAIX

Venez-je ? quoi ?
auguste

qu'il

me ;
la sa-

L' A R H E T O R I Q U E
 Ces spectateurs si redoutables :
 Je regne dans leurs cœurs.

L' I N N O C E N C E.

Nous ne répliquons pas :
 Vous serez satisfaite : Esther obéissante
 Va paroître ; déjà je l'apperçois , hélas !
 Devant Assuérus elle étoit moins tremblante.
 A quel nouveau péril vous l'exposez encor !

L A P I É T É.

Je lui réponds du sceptre d'or.

C O M P L I M E N T

*A Monseigneur le Prince de Conty , par
 M. le Brun , en 1754.*

T OI que je révere en silence ,
 Prince au dessus de mon encens ,
 Le cris d'un peuple entier est la seule éloquence
 Dont tu puisses goûter l'hommage & les accens.
 Le zèle pour ton Roi , l'amour de la Patrie
 Te dérobe à celui des Arts :
 De sublimes travaux occupent tes regards ;
 Tu leur consacre ton génie.
 Puisse au Conseil des Dieux & dans les champs
 de Mars,
 Ta gloire défarmer l'aveugle jalousie.
 Si j'osois t'enlever des momens précieux ,
 (Condé voloit jadis de Versailles au Permesse)
 Prince , j'offrirois à tes yeux
 Des vers que la douleur dictoit à la tendresse.
 Cet ouvrage baigné des pleurs de l'amitié ,
 Pou

Pour ton cœur généreux sans doute auroit des charmes.

Un cœur noble est toujours sensible à la piété ;
Le sort de mon ami seroit trop envié,
Si les yeux d'un héros lui donnoient quelques larmes.

COMPLIMENT

Au Grand Condé.

RIEN n'est comparable à ma gloire.
Les plus fameux héros qu'on vante dans l'histoire
Ne sauroient me le disputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne :
Il suffit de la mériter.

COMPLIMENT

Au Duc d'Orléans, Régent.

ICi loin de briguer un éloge flatteur,
Philippe, ami du vrai qu'il cherche & qu'il
desire ;
D'un critique ingénu se rend le protecteur ;
Un prince sans défauts ne craint point la sa-
tire.



COMPLIMENT

*A Madame la Duchesse d'Orléans, par
M. Le Brun, en 1754.*

ON fait que de tous temps Apollon fut jaloux

De plaire aux Graces ; leur suffrage
De ses brillans travaux est le prix le plus doux.
Princesse , vous avez leurs traits & leur langage ;
Vous pouvez d'un regard embellir mon ouvrage ;
Les Graces l'avoueront , s'il est digne de vous.

COMPLIMENT

*A Monseigneur le Duc d'Aiguillon ,
à son arrivée aux Etats de Bretagne ,
tenus à Rennes en 1755. par M.
des Forges Maillard, Poëte Breton.*

EN LATIN.

HAc facili popularique frequens & plaustra
feruntur

Agmine, quâ pauci poterant simul ire pedestres ;
Præbuit hæc Aiguillonius, cui prona jubenti
Ipsa Thetis cessit, persolvit at illius ille
Obsequium, pressos decorante crepidine fluctus

EN FRANÇOIS.

Les chars, les piétons vont ensemble sans
gêne,

Où peu d'hommes de front pouvoient marcher
à peine.

On doit à d'Aiguillon ces agrémens nouveaux;
La mer en reculant respecta sa naissance,
Et du beau quai voisin il décora ses eaux,
Pour payer son obéissance.

AUTRE

Au même , en 1755.

MONSIEUR,

LA joie que nous ressentons , en vous voyant,
ne ressemble point aux joies ordinaires. Nous
éprouvons chaque fois un sentiment plus vif que
celui qui l'avoit précédé ; & c'est à vous, Mon-
seigneur , que je puis faire avec justice l'appli-
cation de cette strophe qu'Horace adressoit à
Auguste , sur son retour dans la capitale de
l'Empire Romain :

Lucem redde meæ , Dux bone , patriæ ,
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo , gratior it dies ,
Et soles melius nitent.

Traduction.

Tout rit à votre aspect sur ces heureux ri-
vages ;
L'olympé s'embellit du plus brillant azur ;
Nous respirons un air plus pur ;
Les oiseaux réjouis chantent sous ces feuil-
lages ;
Cérès leve la tête à travers la moisson ;

Et Neptune ravi vous députe un Triton *

Qui vient vous rendre ses hommages.

* Lion marin trouvé en ce tems au Croisic.

A U T R E

*Au même, par M. des Forges Maillard,
le fils, âgé de dix ans, en 1755, aux
Etats de Bretagne,*

P OUR la troisieme fois l'espoir de ma patrie,
L'illustre d'Aiguillon reparoit en ces lieux:
Pour la troisieme fois d'une douceur chérie,
Nous pouvons abreuver & nos cœurs & nos yeux:
Digne humain, vrai héros, que j'aime & que
j'honore,

Puisse le grand Dieu que j'adore,
Ce maître souverain de la terre & des cieux,
A vos vastes talens mesurant votre empire,
Pour la centieme fois me faire un jour vous dire
L'illustre d'Aiguillon reparoit en ces lieux.

A U T R E

*Au même, sur son Cordon Bleu, par M.
des Forges Maillard, en 1757.*

S UBLIME & docte appui des Filles de Mé-
moire,
Héros, dont la vaillance égale la bonté,
D'Aiguillon, vous ne sauriez croire,
Combien dans tout mon cœur j'ai pris part à la
gloire
Qui sur vous de Louis, ce Monarque vanté,

Signale la sagesse & la noble équité.

J'avouerai toutefois, s'il faut être sincère,

Que pour d'autres que vous cet auguste lien,

Seroit, en les parant, un signal nécessaire,

Dont l'éclatant aspect, le secret entretien,

Parlant au cœur flatté lui fit partout connoître

Que l'est l'engagement qui l'attache à son maître;

Mais je dis que pour vous il n'étoit nul besoin

De cette attache symbolique;

Son service en tous lieux étant l'objet unique

Qui remplit vos desirs, & fixe votre soin :

Aussi notre vaillant Monarque

N'exprime point par cette marque

Le zèle que vous lui devez :

Le Cordon Bleu, ce gage insigne,

N'est que le respectable signe

Du zèle ardent que vous avez.

Notre peuple Breton, vaillant, invariable,

Qui vous vit dans la guerre affronter les hazards,

Admira dans la paix, ainsi qu'aux champs de

Mars,,

Votre courage infatigable.

Mais malgré la tempête, & malgré les hivers,

Comme un autre César, vous voyant sur les mers,

Commander à l'orage, aux vents, à l'onde émue,

Et presque au même instant reparoître à sa vue

Pour son propre intérêt en cent climats divers ;

Oh ! dit-il pénétré de surprise & de joie ,

Est-ce un héros magicien ,

Qu'en ces lieux reculés le destin nous envoie ?

Magicien, leur dis-je... il est, morbleu, chrétien,

Et bon chrétien : mais pour vous dire ,

Ce que ma franchise m'inspire ,

Cependant Janséniste outré ,

En fait d'amour pour le grand Prince ,

Dont le choix dans notre province

L'envoya pour être adoré.

Etoit-ce aux élémens de paroître rebelles ,
 Quand d'Aiguillon vaquoit à son illustre emploi ?
 Tout est possible aux cœurs fideles ,
 Dès que l'on vole sur les ailes
 De l'amour qu'on a pour son Roi.
 Commandant brave , actif , intelligent , affable ,
 Héros autant aimé qu'aimable ,
 Dont l'empire est si plein d'attraits ,
 Louis vous remet son tonnerre ,
 D'Aiguillon , revenez ; à vous suivre tous prêts .
 Nous aimons avec vous les périls de la guerre ,
 Plus qu'éloignés de vous le calme de la paix.

COMPLIMENT

*A Monsieur le Maréchal Duc de
 Richelieu, en 1756.*

AUX champs de Fontenoi, sans tes sages avis,
 (Ainsi l'a publié Voltaire)
 L'Anglois eût triomphé des lys :
 Dans Minorque aujourd'hui ce peuple témé-
 raire
 Domté par ta valeur, a reconnu ta loi ;
 Que l'on chante à l'envi ta brillante conquête ;
 Tu peux toujours servir ta patrie & ton Roi :
 Ton bras leur est utile , aussi bien que ta
 tête.



COMPLIMENT

*A l'Armée victorieuse, sous le Maréchal
Duc de Richelieu, en 1756.*

J OUISSIEZ, Troupes invincibles,
D'un repos trop bien mérité,
Par l'effort de vos coups terribles,
L'ennemi des François domté,
Quitte Minorque épouvanté :
Jouissez, Troupes invincibles ;
D'un repos trop bien mérité.
Que vois-je ! quel courroux s'allume !
Vos regards sont étincelans :
Ah ! je m'apperçois que ma plume
Cause ces transports violens :
Pardon, je change de langage,
Pour l'ardeur de votre courage,
Nouveaux dangers viennent trop tard ;
Héros, pressez votre départ,
Achevez de venger l'outrage
Fait au Monarque le plus sage ;
Allez foudroyer Gibraltar.
Des héros la valeur guerrière
Ne veut rien donner au hazard ;
Richelieu, la Galissonière
Forceront la nature & l'art :
Vainement l'Angleterre entière
Voudroit sauver ce boulevard ;
Redoute, bastion, rempart,
Tout sera réduit en poussière.
Héros, pressez votre départ ;
Achevez de venger l'outrage

Fait au Monarque le plus sage ;
Allez foudroyer Gibraltar.

COMPLIMENT

*A M. de Rochambeau, Gouverneur de
Vendôme, par les Ecoliers du Collège
de Vendôme, qui le prient d'être leur
protecteur. 1753.*

LES Muses toujours inégales
Dans le partage des talens :
Avares pour les uns , pour d'autres libérales ;
T'ont prodigué leurs plus rares présens.
Orné sans fard , savant sans pédantisme ;
Tu fais embellir la raison ;
Et dans tes vers où l'Atticisme
Orne l'imagination ,
On voit les fleurs éclore sous tes traces ;
Et l'on croit que la main des Graces
A broyé tes couleurs , & conduit ton crayon.
Ces talens tu les dois aux Filles de Mémoire ;
Protège-les pour prix de leur faveur :
Elles font tout pour toi : fais donc tout pour leur
gloire :
Favori d'Apollon , deviens son protecteur.

COMPLIMENT

A Madame N...

VOUS qui de la fille des mers
Embellissez la Cour , & dédaignez l'empire ,

Reconnoîtrez-vous dans ces vers
 Le portrait ébauché de l'aimable Thémire :
 La vérité d'accord avec ma lyre ,
 En a formé les traits divers ;
 Vous avez présidé comme elle à mon ouvrage :
 Comme elle vous guidiez ma main & mon
 pinceau ;
 Oui j'ai peint une double image ,
 Dans les couleurs d'un seul tableau :
 Un même esprit , les mêmes charmes ,
 Sans le secours de l'art vous ornent toutes deux.
 L'amitié , ce bienfait des Dieux ,
 L'amitié , dont la main fait essuyer nos larmes ,
 Se plaît à nous unir du plus beau de ses nœuds.
 Recevez donc mes vers , image peu finie ,
 D'un objet si charmant & si semblable à vous.
 L'éloge d'une tendre amie
 Flate un cœur né sensible & semble fait pour
 vous.

COMPLIMENT

*A Madame de Montespan, par M. La
 Fontaine.*

L'APOLOGUE est un don qui vient des im-
 mortels ,
 Ou si c'est un présent des hommes ,
 Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
 Nous devons tous, tant que nous sommes,
 Eriger en divinité
 Le sage par qui fut ce bel art inventé.
 C'est proprement un charme : il rend l'ame at-
 tentive ,

Ou plutôt il l'a tient captive,
 Nous attachant à des récits,
 Qui menent à son gré les cœurs & les esprits :
 O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
 A quelquefois pris place à la table des Dieux ;
 Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
 Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
 Le tems qui détruit tout, respectant votre appui,
 Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
 Tout Auteur qui voudra vivre encor après lui
 Doit s'acquérir votre suffrage.
 C'est de vous que mes vers attendent tout leur
 prix ;
 Il n'est beauté dans nos écrits
 Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres
 traces ;
 Eh ! qui connoît que vous les beautés & les graces !
 Paroles & regards, tout est charme dans vous ;
 Ma Muse en un sujet si doux
 Voudroit s'érendre davantage ;
 Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ,
 Et d'un plus grand maître que moi
 Votre louange est le partage.
 Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
 Votre nom serve un jour de rempart & d'abri :
 Protégez désormais le livre favori
 Par qui j'ose espérer une seconde vie :
 Sous vos seuls auspices ces vers
 Seront jugés, malgré l'envie,
 Dignes des yeux de l'univers.
 Je ne mérite pas une faveur si grande :
 La fable en son honneur la demande :
 Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous ;
 S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire ;
 Je croirai lui devoir un temple pour salaire ;
 Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

COMPLIMENT

Au Roi , au sujet du Louvre.

QUAND je vois ce Palais que tout le monde
 admire,
 Loin de l'admirer , je soupire ,
 De le voir ainsi limité.
 Quoi ? prescrire à mon Prince un lieu qui le
 resserre ?
 Une si grande Majesté
 N'a pas trop de toute la terre.

COMPLIMENT LATIN

*Sur le Château de Versailles , achevé
sous Louis XIV.*

NEc tales unquam vidit sibi Jupiter ædes ;
 Nec talem coluit Roma superba Jovem
 Attoniti tantæ molis novitate nepotes
 Mirati dicent : Regia solis erat.
 Pande fores populis , sublimis lupara ; non est
 Terrarum imperio dignior ulla domus.
 Quid valeat bello Lodoix centum oppida
 : monstrant ;
 Monstrat quid valeat pax vel una domus.

AUTRE

sur le bon vin de Bourgogne.

PERGE vitali , pia testa , succo
 Principis corpus vegetum tueri ;
 Salva , quo salvo bene temnat omnes
 Gallia casus.

AUTRE

A Marie Stuart , Reine de France.

TU fortem ante venis meritis , virtutibus
 annos ,
 Sexum animis , morum nobilitate genus.

COMPLIMENT

*Au sujet de la race des Montmorenci ,
 par Ransard.*

CETTE race est sur toutes la plus belle ;
 Race héroïque & antique , laquelle
 De fils en fils , guerriers victorieux ,
 A son renom élevé jusqu'aux cieux ;
 Grosse d'honneurs , & de noms mémorables ;
 Concevant seule Amiraux , Connétables ,
 Grands Maréchaux , & mille dignités ,

Dont les honneurs, auteurs, autorités
Sont à foison communes dans leur race,
Ne cédant point aux plus grandes la place,
Ont gouverné, prochaines de nos Rois,
Heureusement l'empire des François-

COMPLIMENT

Au Cardinal Fleury, sur la paix de 1737.

L'ÉPÉE & LA BALANCE.

LAISSEZ-moi remplir ma vengeance,
Contre des ennemis jaloux,
Disoit l'Épée à la Balance;
Je vais frapper les derniers coups.
Par toi ma valeur animée,
A la victoire accoutumée,
Rejette un indigne repos;
Ah! ne m'aurois-tu réclamée,
Que pour suspendre mes travaux?
Arrête, lui dit la Balance,
Je dois mettre un terme aux exploits;
Le glaive n'est que la défense,
Non le renversement des loix.

Le Rhin, le Po, tout est libre,
Les droits injustes sont détruits;
Tu m'as rendu mon équilibre;
Laisse les nations en recueillir les fruits.
C'est aux mains de Fleury maintenant que nous
sommes;

Il n'est plus de Thémis pour nous.
Fleury, le plus sage des hommes,
Veut faire à l'univers le destin le plus doux.

Et de mettre en oubli tant de rares vertus ;
 Mais pour vous faire violence ,
 Elle useroit en vain du droit de commander ;
 Et c'est chez vous le seul silence
 Qui soit difficile à garder.

COMPLIMENT

*A M. Vasse , par Madame Guiberz ,
 en 1756.*

SOIT en vers ou prose légère ,
 Iris avec mille agrémens ,
 Trace nos doux amusemens ;
 Et son seul but est de me plaire.
 Cependant applaudi d'un délicat auteur ;
 Zoïle manquoit à sa gloire ,
 L'envie est où git le bonheur ;
 Mais tel croit détruire un vainqueur ;
 Qui ne fait , malgré soi , que sonner la victoire.

COMPLIMENT

*Ou Bouquet à N... en lui envoyant
 une pendule , par M. Vasse , en
 1755.*

N'EST-il qu'une heure , un jour , pour vous
 offrir mes vœux ?
 Chaque jour est pour moi le jour de votre fête ,
 Chaque instant vous offre à mes yeux

Que la pendule sonne , ou bien qu'elle s'arrête,
Mon cœur n'en est pas moins occupé de ses feux.

COMPLIMENT

*Et Etrennes à N... retirée à la campagne ,
depuis plusieurs mois , 1754.*

AU nom de la société ,
Iris, bon jour, bon an, gaité :
D'une longue suite d'années
Commencez aujourd'hui le cours.

Nous vous desirons tous d'heureuses destinées ;
Et qu'une belle humeur anime vos beaux jours :
Ne nous oubliez point ; songez que l'on vous
aime.

Répondez à nos vœux , & faites-en de même.
Tels sont ceux que nos cœurs ont toujours faits
pour vous :

Nous nous persuadons qu'ils répondront aux
vôtres ;

Un seul nous reste encor : qu'il nous seroit
bien doux !

C'est de vous voir, Iris ; nous n'en ferions
plus d'autres.



COMPLIMENT

*Et Portrait de Mademoiselle Emilie . . par
M. André de Marseille , 1756.*

JE peins dans ce triste tableau
Le portrait & le sort de la jeune Emilie;
Graces qui l'aviez embellie,
Guidez ma main , & mon pinceau.
Belle sans ornement, modeste en sa parure ;
Emilie ignoroit le pénible embarras
De recourir à l'imposture ,
Pour orner ses tendres appas.
Elle les devoit tous à la simple nature ,
Le ciel dans son esprit avoit mis la douceur ,
Les graces sur son front, la vertu dans son cœur,
Du flambeau de la foi sa raison éclairée ,
N'étudioit sans cesse , & ne vouloit savoir
Que la loi de son Dieu, trop souvent ignorée,
Ses oracles sacrés, son culte & son devoir.
Déjà l'hymen soumis lui portoit son hommage ;
Jaloux du bonheur des mortels ,
Le ciel qui la forma , réclame son ouvrage :
Sur cet astre naissant un funeste nuage
Épaissit ses voiles cruels :
Il s'éclipse ; l'amour soupire :
Le monde qui la perd , la regrette & l'admire ;
Et l'humble piété lui dresse des autels.



COMPLIMENT

*A M. de la Bourdonnaye, élu Syndic
des Etats de Bretagne, par M. des
Forges Maillard, en 1755.*

P OUR seconder un chef brillant par son mérite;
Son esprit lumineux, sa candeur & sa foi :
Les uns disoient tout haut, les autres à part soi :
Il faut à nos Etats un Syndic qui l'imité.
Sur cela, Bourdonnaye, on s'assemble, on médite;
On compte les talens requis pour cet emploi ;
Quand la sûre équité qu'à ce choix l'on invite
Vient avec un conseil élevé sous sa loi ;
Et pesant de concert les aspirans d'élite
Trouve celui qu'on cherche, & le fait voir en toi.

COMPLIMENT LATIN

*Par Sannazar, sur la gloire de Venise ;
au dessus de celle de Rome, 1660.*

V IBERAT Adriacis Venetana Neptunus is
undis

Stare urbem & toto dicere jura mari.

I nunc, Tarpeias quantumvis Jupiter arces.

Objice, & illa tui moenia Martis, ait.

Si Tiberim pelago confers, urbem aspice
utramque ;

Illam homines dices, hanc possuisse Deos.

COMPLIMENT

*A Madame la Prieure de . . . le jour de
St. Louis, jour de sa Fête.*

Louis, regna sur un peuple fameux,
Dont il fut moins le prince que le pere ;
Vous, vous réglez sur un troupeau nombreux,
Dont à bon droit on vous nomme la mere.
Ce grand Monarque eut toutes les vertus ;
J'en vois en vous l'auguste parallele :
Vous vous cachez , le Prince brilla plus ;
Sans nul éclat , vous suivez ce modele :
Sa piété , sa foi , son tendre amour ,
Vous les avez , j'ose dire en ce jour ,
Qu'en célébrant son illustre mémoire ;
Nous consacrons des chants à votre gloire.

COMPLIMENT

A un anonyme de . . .

LE suffrage d'autrui ne peut mieux nous flatter
Que quand le vôtre le couronne ;
Et vous savez si bien chanter
Celui qui le reçoit , & celle qui le donne ,
Que dans l'art de le mériter ,
On ne vous compare à personne.



COMPLIMENT

*Et portrait de deux Sœurs, en 1731,
par M. le Roi de Nantes.*

MÉRITER l'hommage de tous,
Ne chercher celui de personne :
Aux plaisirs que l'amitié donne,
Borner leurs plaisirs les plus doux :
Avec un cœur tendre & sincère
Montrer au sein de la gaité
Une vertu pure & sévère,
La décence, la dignité :
Songer à se rendre estimables,
Et vouloir l'être sans témoins :
Eviter de paroître aimables,
Sans pouvoir le devenir moins :
Reprocher même à la nature
Le don de ces attraits puissans,
Source ordinaire d'un encens
Que craint une sagesse pure :
Jeunes Beautés, voilà votre portrait ;
Mais que vois je ? en vous il fait naître
Un sincère refus de vous y reconnoître ;
Vous y mettez le dernier trait.



COMPLIMENT

*Pour mettre au bas du portrait de
Madame... 1741.*

DEs charmes de Doris toi qui crains le
pouvoir,
Redoute encor ces traits de l'art qui les égale :
Cette riche peinture est la seule rivale
Que l'original puisse avoir.

COMPLIMENT

*De Mademoiselle La Louptiere à un
anonyme , en 1756.*

VOus dissimulez trop , daignez un peu
m'entendre ,
[Non moins délicat qu'ingénu ,
Peintre discret , poète tendre ,
Se montre à vos regards votre aimable Inconnu.
Quoi ! le trouble qu'il vous expose
Seroit pour vous mystérieux ?
N'en devine-t-on pas la cause ,
Quand on a votre esprit , votre âge & vos
beaux yeux ?



COMPLIMENT

*De M. de La Soriniere à une jeune
Demoiselle taxée d'indifférence 1751.*

A dix-huit ans
Trop de bon sens
Rend les talens
Bien moins brillans,
Bien moins piquans.
Etourderie,
Vive saillie,
Grain de folie,
Plairont bien mieux
Aux envieux
De ces bas lieux,
Qu'un sérieux,
Qui selon eux
Rend dédaigneux,
Fastidieux,
Froid & peu rendre.
Ces bons Messieurs,
Gens sourcilieux,
Gens pointilleux,
Prêts à reprendre,
N'ont pu comprendre
Que le bon ton,
Loin du jargon,
Se fait entendre
A la raison.
Pour vous, Lison,
Qui sans façon,

Dans la nature
Aimable & pure
Puisse ce ton.
Votre figure
Sans imposture ,
Votre parure
A l'aventure
Font l'unisson.
C'est l'harmonie
Du sentiment
Par sympathie ,
Analogie ,
Qui concilie
Si doucement
Ce goût charmant ,
D'une Délie ,
D'une Lesbie ,
Pour son amant.
C'est ce qui lie
Intimement ,
Etroitement ,
Un cœur constant.
Douce allégresse ,
Regnez sans cesse ;
Et que les ans
Soient des moments
Tout intéressés
Un jeune cœur :
La moindre fleur
Devient faveur.
Dans le bel âge
Le badinage
Est un hommage
Fait au bonheur.
La tendre estime
Qui nous anime

Vient

Vient à son tour
 Servir l'amour,
 L'indifférence
 En sa présence
 S'évanouit.
 Lors la constance
 Marche & s'avance
 A petit bruit :
 Le cœur l'encense,
 L'amour sourit.

COMPLIMENT,

*Au bas du portrait de M. de Maupeou,
 premier Président du Parlement de
 Paris, en 1757.*

LEQUIRÉ, la candeur, l'amour de la patrie ;
 De son ame élevée augustes attributs,
 Ont gravé dans nos cœurs son image chérie,
 Et placent ses hauts faits au temple des vertus.

COMPLIMENT

*Au bas du portrait de Monseigneur le
 Duc d'Orléans, né le 12 Mai 1725.*

MALERÉ tous les plaisirs d'une aimable
 jeunesse,
 Et les nœuds d'un hymen formé par la tendresse,
 Ce Prince incapable d'effroi,
 Au milieu des dangers dont Bellone est suivie.

S'est déjà fait honneur de hazarder sa vie,
Pour cueillir des lauriers sur les pas de son Roi.

COMPLIMENT,

*Sur la noblesse de M. Morand, premier
Chirurgien de la Reine, 1753.*

Nous voyons des Guerriers la naissance
annoblie,
Pour avoir immolé sous leurs sanglantes mains
Les jours de mille & mille humains.
Par des traits immortels de sagesse infinie,
Un Roi cher à la France, & né pour son bonheur,
Louis récompensa Morand du même honneur,
Pour avoir dans son art, utile à la patrie,
De plus d'humains encor su conserver la vie.

COMPLIMENT.

A Madame de Br . . . 1756,

EMBELLIR un esprit solide
Par les charmes de la gaité :
Prendre le jugement pour guide ;
Et pour flambeau la vérité ;
A la douceur du caractère ,
Aux talens , aux graces , aux ris
Allier l'heureux don de plaire ,
Savoir garder & choisir ses amis :
Sur les pas de Bernard folâtrer avec grace ;
Suivre Voltaire & le hardi Milton .
Au double sommet du Parnasse ;

Penſer avec Locke & Nevvton ;
 Habiter tour à tour l'Olympe & l'Hélicon ;
 A ces traits réunir encore
 Des yeux charmans qu'en ſecret on adore ;
 Sans doute la poſtérité
 Croiroit ce portrait enfanté
 Dans les accès d'un amoureux délire ,
 Ou par le caprice inventé ,
 Si j'avois peint tout autre que Thémire.

COMPLIMENT

*Ou monument de vénération & d'eſtime,
 à la mémoire du Préſident de Montesquieu, par M. des Forges Maillard
 en 1755.*

SUR des aîles de feu, légiſlateur divin ,
 Ici dans ſes œuvres ſublimes ,
 Dont l'univers reſpecte & vante les maximes ,
 L'illuſtre Montesquieu que mon œil ſuit en vain,
 S'élève , aigle rapide ; & franchit les limites
 Qu'à l'eſſort des mortels, par un rempart
 d'airain ,
 La loi du ciel jaloux ſembloit avoir preſcrites,
 Là naïf , délicat , léger , tendre , badin ,
 Maïſ toujours avec choix , ſentiment , élégance ,
 Les Graces & les jeux , pour peindre ce qu'il
 penſe ,
 Apprêtent ſes couleurs , & conduiſent ſa main :
 Montesquieu que la France admire , aime , &
 regrette ;
 Chacun en ſoupirant répète ,

C ij

LA RHÉTORIQUE
En tous lieux à l'envi ton éloge & ton nom
Et ne fait, étonné d'un si rare assemblage,
À tes vastes talens lequel doit davantage,
De l'esprit ou de la raison.

COMPLIMENT
*En Madrigal, à une inconnue, par M. de
la Sorinière, en 1757.*

QUELLE est donc cette Delphinire
Qui de la Suzé imitant les chansons,
Des sons touchans de son aimable lyre,
Vient étonner nos Apollons ?
Déjà les Nymphes du Permesse
A l'envi couronnant son front,
Récompensent dans la jeunesse
Le savoir d'un vieillard profond ;
Et l'enfant ailé de Cythere,
Couvert des ombres du mystère,
Plus d'une fois m'a demandé son nom.

COMPLIMENT
Sur le Mariage de Mademoiselle de Richelieu, avec M. le Comte d'Egmont, 1757.

OMBRE de Richelieu, je t'évoque en ce jour ;
Quitte pour un moment ton glorieux séjour.
Nos encêtres t'ont vu le soutien de la France ;

DES SAVANS

Et l'ame de tous ses projets :

Tu fis concevoir aux sujets

Ce que doit être un Roi qui connoît sa puissance ;

T'offrir de faire un bien , c'est te faire sa cour ;

Viens signer avec nous un traité d'alliance

Entre l'Hyménée & l'amour :

De ce rare traité chacun sent l'importance ;

Seul il peut décider du bonheur des mortels ;

Et nous ne verrons plus aux pieds de nos autels

Des vœux formés par l'imprudence ,

L'intérêt ou la complaisance :

Sophie & Casimir ne suivent que leur cœur ,

Tout le monde applaudit d'avance à leur
bonheur

L'égalité de la naissance ,

Jointe à celle des sentimens ,

Promet à ces époux amans

Plaisir , fidélité , constance :

Nos fastes parleront de cet auguste jour ;

Rien ne pourra troubler leur belle destinée ;

Les graces & l'esprit signent pour l'Hyménée ;

L'honneur & la vertu vont signer pour l'amour

COMPLIMENT

A un Anonyme , en 1752.

ESPRIT vaste , sublime ,

Tendre , ingénu , fécond ,

Délicat anonyme ,

Pourquoi ce silence profond ?

Estes-vous las de notre estime ?

N'avez-vous plus sujet de répandre des pleurs ?

Ah ! puisque nous avons partagé vos malheurs ;
Faites-nous partager aussi votre allégresse ;
Quand on chante si bien , on doit chanter sans
cesse.

COMPLIMENT LATIN

Pour fleurir N ... 1741.

DENT alii flores ; pater , accipe pignus
amoris ;
Non u'rus , sed cor talia vota facit.

COMPLIMENT

*A M. Manduel , très digne Curé de St.
Roch , 1765.*

DEs devoirs de son ministère
Quel plus exact observateur ?
Pour faire aimer son caractère
L'humanité forma son cœur :
En lui l'orphelin trouve un père ,
Et l'indigent un bienfaiteur :
Son zèle encor plus loin l'engage ;
Le superbe temple du Sage
Par ses soins semble reproduit :
La beauté d'un si noble ouvrage
Fera revivre d'âge en âge
Le grand pasteur qui l'a conduit ;
Et dans les fastes de l'histoire ,
Ses hauts desseins & ses vertus

D E S S A V A N S.
Lui donneront la double gloire
D'être Salomon & Titus.

COMPLIMENT,

*Adressé à Madame la Comtesse de la
Croisette, le 15 Août 1766.*

MADAME,

QUE de ma tendresse en ce jour
Ces douces odeurs soient le gage.
Je sens que quand ma main offriroit davantage,
Mon cœur n'auroit pas plus d'amour.

COMPLIMENT

*De M. l'Abbé de Ferrière à M. de Fer-
rière, son pere, Avocat au Parlement
de Paris, le 4 Octobre 1766.*

D'UN pere chéri, respecté,
C'est peu de tenir la naissance;
Il accroît ma reconnoissance
Par ses bienfaits, par sa bonté;
Sans plaindre tems, soins & peines,
Il veut que sous ses yeux j'apprenne
La route qui mène aux vertus:
Ce tendre pere fait bien plus,
Lorsque pour m'en montrer l'exemple,
Il m'ouvre un cœur où je contemple
Celles qu'il pratiqua toujours;

Et que l'attention suivie
 Dont rien n'altère l'heureux cours,
 Lui fait encore tous les jours
 Me donner une autre vie.

E N V O I

De Madame de Ferrière à son époux

D'APOLLON quêtant le suffrage,
 Je voulois d'un encens flatteur
 Vous présenter la douce odeur ;
 Quand l'amour blâmant ce langage,
 M'a dicté le sincère hommage
 Que vous offre mon tendre cœur.

C O M P L I M E N T

*D'un enfant à son pere, ou à sa mère
 le jour de leur fête 1759.*

N . . .

QU'EN ce beau jour, votre franchise admette
 Mes tendres vœux pour vous, santé toujours
 parfaite,
 Point de chagrins ; des jours longs & brillans ;
 Mille plaisirs & toujours innocens :
 Voilà les fleurs que mon cœur vous souhaite.



AUTRE

Au nouvel an.

AU nouvel an que la franchise admette ;
Mes tendres vœux pour vous ; santé toujours
parfaite ;
Point de chagrins , des jours longs & brillans ;
Mille plaisirs , sans cesse renaissans :
Voilà les biens que mon cœur vous souhaite

AUTRE

Du même , à N... le jour de sa fête.

N...

VOUS voudrez bien me permettre , le jour
de votre fête , de venir vous présenter ce petit
bouquet , foible , mais juste tribut de mon
cœur ; également que les vœux sincères que je
fais & ferai toute ma vie pour votre conser-
vation & pour celle de N... Je ne sais si
j'exprime tous les sentimens de mon cœur pour
vous , du moins j'ose , N... vous témoigner
tout ce qu'il m'inspire , avec le profond res-
pect , & la vénération du plus soumis de tous
les enfans.



AUTRE

D'un fils à sa mere , au nouvel an. 1766.

Madame & chere Maman ,

DÉPOSER à vos pieds mes hommages respectueux , & les vœux les plus sinceres , pour tout ce que je vous dois , & pour tout ce qui peut vous plaire ; n'est point le tribut de l'usage , c'est celui de mon cœur : oui , ma très-chere mere , tous les tems de l'année sont ceux des sentimens que vous m'avez inspiré. Permettez-moi donc de vous en renouveler les assurances , & celles du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être ,

Ma très-chere Mere ,

*Votre très-humble & très-obéissant
serviteur & fils M. . .*

COMPLIMENT

*À la Société des Sciences de Châlons sur
Marne , par M. de La Louptière , en
1756*

MESSIEURS ,

LORSQUE je me propose de vous entretenir sur le sujet qui nous rassemble , je vous paroissans doute rempli d'une confiance téméraire ;

mais dans ces momens, où les beaux Arts prennent une possession solennelle de toute la province, ne doit-il pas m'être permis de compter un peu sur leurs faveurs ?

Vous par qui des travaux si vastes
Verront éterniser leur cours,
O Muses, gravez dans vos fastes
Le plus fortuné de nos jours ;
Nos vœux sont accomplis ; vous réparez vos
pertes :
De votre temple enfin les portes sont ouvertes,
Depuis que le dieu du génie,
Des oracles de la patrie
Consacre parmi nous les succès éclatans,
Tout citoyen s'empresse à lui rendre les armes :
Les plaisirs de Comus usurpent moins d'instans ;
Et les coups du hazard n'ont plus les mêmes
charmes ;
S'assurer avec leurs neveux
Ce dernier trait de ressemblance,
Et dont les talens moins heureux
Ont manqué jusqu'ici de force ou de constance,
Il nous guidera d'âge en âge,
Ce flambeau des talens allumé par nos mains ;
Un augure flatteur brille sur le visage
De nos dignes contemporains.
Sexe aimable, dont les suffrages
Excitent nos vœux & nos jeux,
Pour orner un cercle de Sages,
Il suffit aujourd'hui d'un regard de vos yeux
Si vers nous ils laissent encore
Echapper un subtil rayon,
Ce n'est plus que pour faire éclore
Les fruits heureux de la raison.
Puissions-nous dans notre art conserver quelques
traces.

60 *LA RHÉTORIQUE*
De ce goût délicat qui * peut seul vous flatter ;
Votre aspect en ces lieux nous apprend que les
Grâces
Ne doivent jamais nous quitter.

AUTRE⁹

*Du même à MM. de l'Académie des
Sciences, le jour de sa réception, en
1756.*

OU, dans vos doctes jeux que me sert
d'être admis,
Lorsqu'à regret Phoebus m'inspire ?
Oui, c'est peu de vous plaire, il faut que vos
amis,
Dans l'art de parler & d'écrire
Puisseient devenir vos rivaux ;
Et voler sur vos pas au temple de Mémoire ;
Ce n'est qu'en partageant vos sublimes travaux
Qu'on peut partager votre gloire.
Dans ce nouveau Elysée agréable & profond,
On ne voit point regner ce préjugé profane :
Votre éloquence se confond,
Et votre exemple le condamne.
Le vainqueur de Laufelt * de sa main triom-
phante
Daigne cultiver vos lauriers ;
Et déjà leur tige naissante
Sur son auguste front sert d'exemple aux
guerriers.
Que Bellone pour lui ferme sa main sanglante.

* Le Prince de Clèves.

D E S S A V A N S : 67

Qu'il vive ce héros qui du sein des hazards
Enfante parmi nous les favoris des Arts :

Dans ses récits immortalise

Des prélats vertueux qui furent à l'envi ,

Dans les premiers tems de l'Eglise ,

Ce que Choiseul est aujourd'hui :

Aux héros les plus renommés

Marque leur place dans l'Histoire ;

Et dans le cercle étroit qui les tient renfermés

Détruit ou venge leur mémoire :

Sait à leur cohorte subtile

Opposer un double rempart ;

Et nous faire admirer sous les traces du stile

Les profonds mystères de l'art.

Quelques-uns franchissant des routes épineuses ,

Athlètes couronnés dans de savans combats ,

Décorant nos lambris de palmes glorieuses ,

Qu'ils cueillent chaque jour en différens
climats.

Un seul esprit formé de mille esprits ensemble ,

Y regne avec honneur jusques dans l'avenir ,

Le principe qui les rassemble

Est digne de les soutenir.

L'amour des Arts n'étoit chez moi

Qu'un simple goût dicté par la nature ,

Vous m'en avez fait une loi :

Sans crainte & sans péril j'en accepte l'augure ;

Je m'apprete à jouir des succès les plus doux ;

Et pour les assurer par des soins plus fideles ,

Troupe savante , c'est chez vous

Que je veux puiser mes modèles.



A U T R E

*En réponse au Compliment précédent
par M. Suiger, en 1756.*

MONSIEUR,

DANS le dessein où nous sommes de rassembler les enfans de la patrie , pour travailler conjointement & plus efficacement à en soutenir la gloire , la Société pouvoit-elle ne pas être flattée du desir que vous avez marqué de lui appartenir. Vos Poésies depuis long-temps en possession de plaire , prouvent d'une manière invincible que le génie est de tous les pays , & les éloges qui leur ont été donnés , sont d'autant plus honorables pour celui où vous avez pris naissance , qu'ils paroissent moins suspects. N'enviez point aux auteurs à qui vous les devez , le plaisir d'être ignorés : le voile dont ils se couvrent n'ôte rien à la force de la vérité : les applaudissemens du public ne sont pas de la nature de ces suffrages équivoques , qu'il est facile de surprendre : juge impartial , il ne prononce qu'après l'examen ; & n'accorde son admiration qu'à ce qui mérite d'être essentiellement admiré.

Je n'entreterai à cet égard dans aucun détail : la difficulté du choix m'embarasseroit plus que le soin de caractériser vos ouvrages. D'ailleurs que pourrois-je apprendre à vos lecteurs dont ils ne soient mieux instruits que moi-même ? Ne sait-on pas que tour à tour galant & badin ,

rendre & pathétique, philosophe & censeur, vous savez également éclairer, amuser & instruire. Niera-t-on que vous ne possédiez au souverain degré le secret d'élever & d'embellir les moindres sujets? Le tour heureux que vous donnez à vos vers, la force & la noblesse des images, le mélange agréable des couleurs, la délicatesse des nuances ne laissent rien à désirer dans vos tableaux; & feront éternellement douter qui de la nature ou de l'art conduit, anime votre pinceau.

S'agit-il de décrire les agrémens d'une campagne chérie, ou les douceurs d'un commerce aimable; de dépeindre ce mérite superficiel, aujourd'hui si fort à la mode, ou de rendre hommage aux vrais talens; partout on retrouve cette élégante simplicité qui constitue les charmes de la belle poésie.

Vos regrets sur la perte d'un frère, ami des Lettres, ont prouvé que dans votre maison le goût est un bien héréditaire, transmis avec la noblesse du sang; les traits ingénieux sous lesquels vous avez tracé au plus grand des rois l'histoire de votre enfance, ont achevé de faire connoître ce qu'on doit penser d'un accident qui ne vous a fermé la carrière de vos ayeux, que pour vous donner la gloire d'en ouvrir une plus rare à votre postérité. Il ne faut que vous lire & vous entendre, pour admirer en vous le brillant assemblage de toutes les qualités du cœur & de l'esprit.

Que ne m'eût-il permis de publier ce que vous m'en avez laissé appercevoir! mais je craindrois que la main d'un confrère ne parût un peu suspecte dans un si beau portrait. C'est aux ouvrages à parler de leur auteur. Les vôtres, Mon-

seur, en diront plus que je ne pourrois exprimer. Les éloges de la science & de la probité & les maximes de sagesse & de vertu qui y sont répandues, formeront en votre faveur le témoignage le plus complet.

Eleve & rival de l'homme le plus modeste, on verra que marchant sur les traces de cet illustre maître, & digne héritier de son goût, vous avez, comme lui, consacré vos veilles au triomphe de l'honneur & de la vérité. Ceux qui aiment partout l'ordre & la décence n'auront point à rougir pour vous des écarts téméraires d'une muse licentieuse, ni à vous reprocher d'avoir prostitué votre plume par des écrits indignes d'un homme de bien.

Jusqu'à présent libre dans vos amusemens, ami du plaisir, vous avez suivi, comme l'abeille, un goût volage & fleuri; votre association va désormais vous imposer des devoirs. L'ardeur que nous vous connoissons pour le travail, & votre amour pour la patrie nous sont de sûrs garans de l'exactitude que vous apporterez à vous en acquitter. Présent à nos assemblées par les ouvrages que vous y enverrez, vous partagerez le zèle qui nous anime: vous aiderez enfin à célébrer les vertus du Prince qui nous rassemble.



A U T R E

*M. de la Louptiere, sur la mort de son
frere, l'Abbé de Maupertuis Relongue,
- en 1756.*

O U I ces vers, enfans de ton cœur ;
 Cette image où j'ai vu le deuil de la sagesse ,
 Les pleurs , les cris du sang & la juste douleur ,
 Ce tableau qu'ont traité la main de la tendresse ,
 Et le pinceau de la candeur ,
 En venant désoler mon ame ,
 La percent d'un trait enchanteur .
 La Louptiere, j'y sens avec des nœuds de flammes
 Regner le sentiment vainqueur ;
 Non loin de tes aimables rives :
 Né dans le sein fameux de ces antiques murs ,
 Où de la Vesse on voit les Nayades captives
 Verser enfin leurs ruisseaux purs ;
 Amant de ta muse chérie ,
 Citoyen des mêmes climats ,
 Mon ame en ta faveur dès long-tems attendrie
 De cet amour sacré qu'allume la patrie ,
 Nourrissoit les feux délicats .
 De la séduisante imposture
 Ma tendresse ignoroit le fard & les couleurs ;
 Sur l'autel des talens je couronnois de fleurs
 Ces vers , ces purs écrits , échos de la nature ,
 Où tu peins l'amitié , l'amour , leurs tendres
 pleurs ;

Inconnu je t'aimois dans l'ombre du silence ;
 Je te cachois mon zèle, & j'en savois jouir :
 Tu viens de réchauffer sa douce violence ,
 Et son excès va me trahir.

Mais de l'amitié la plus tendre ,
 Qui peut sans d'injustes efforts ,
 Te cacher les faveurs, les aimables transports ,
 Les larmes que t'attrache, & que je vois répandre,
 Ce frere dont encor tu pleure le trepas ,
 Les roses, les lauriers dont tu couvre sa cendre,
 Tes regrets, tes soupirs, tes douloureux combats,
 Des vertus, des Graces fidelles
 T'ouvrent le suffrage & les bras ,
 Et de guirlandes immortelles
 Vont semer tes jours & tes pas.

Que d'autres par les traits du clinquant & des
 fables

Croyant éterniser des noms souvent flétris ,
 De l'écorce de l'art colorent leurs écrits ;
 Aux yeux du sentiment en font-ils plus aimables ?
 Ils ne savent que plaire, & tu nous attendris.
 Oui, c'est par des tributs plus chers, plus desi-
 rables,

C'est par des larmes adorables ,
 Filles de la nature & de la vérité ,
 Qu'aux héros de ton cœur, mortels irréparables,
 Tu donnes l'immortalité.

De douleur & d'amour ces offrandes sublimes ,
 Les fleurs dont ton bras attristé
 Couronne le tombeau de ces cheres victimes ,
 Le parfum de l'humanité ,
 Trésor né dans ton cœur, épanché dans tes
 rimes ,

Voilà quels attraits légitimes
 De mon cœur enchanté des richesses du tien ,
 Redoublant les feux anonymes ,

M'attachent pour jamais à ce charmant lien.

Parmi les molles étamines

Qu'ouvre la jeune rose aux regards du matin ,
Telle qu'on voit l'abeille en ses douces rapines ,
S'enivrant de nectar & d'essences divines ,

Dormir en paix sur ce beau sein ;

Dans ta pure Philosophie ,

Tel puisant chaque jour mille charmes offerts ;
Du retour que j'attends , & du nœud qui me lie ,
Je veux prolonger les concerts.

Pourrois-je briser d'heureux fers ?

La gloire des talens , & l'effroi de l'envie ,

Le feu sacré des cœurs passe dans le génie :

Et dans quel sein plus vertueux

Pourrois-je déposer mes vers & ma tendresse

De l'esprit & du cœur la flamme , la richesse

N'est chez toi du savoir ni l'orgueil fastueux ,

Ni le masque de la sagesse :

Mortel aimable pour ton sang ,

Quels biens ! quel auguste partage !

Tels que la noblesse & le rang ,

Les vertus & le goût sont des droits d'héritage ;

Vous en êtes la preuve , ô sa charmanre sœur !

O , vous jeune Sapho , que mon pays adore ;

Et toi l'objet de leur douleur ,

Toi pour qui leur sensible cœur

De ta perte blessé s'afflige & s'aigne encore.

Entre l'étude & les amours ,

Parmi la raison & les graces

Sans ridicule , sans grimaces ,

Vous couliez en paix vos beaux jours :

O disgrâce ! ô rigueur ! un funeste nuage ,

L'ombre du noir trépas en vint troubler le cours.

La Louptière , à tes yeux j'en rappelle l'image ;

Pardonne : du berceau dans la tombe entraîné ,

Maupertuis , cet aimable sage ,

Ce fils du sentiment , ce frere infortuné ,
 L'honneur , l'exemple de son âge ,
 Et si digne du jour , & si-tôt moissonné ,
 Exige qu'à tes pleurs je mêle un rendre hom-
 mage.

Il n'est plus : l'éternelle nuit ,
 Le gouffre du néant engloutit son aurore :
 L'amour & le charme de Flore ,
 Tel un beau lys qui lui sourit ,
 Flétri par l'Aquilon qui passe & le dévote ,
 Brille un jour , & s'évanouit.

Que dis-je ! la Parque cruelle
 Ne rompt des sens grossiers que les épaïs
 ressorts ;

L'esprit , la divine étincelle ,
 Ne tombe point au rang des morts ;
 Et par d'ineffaçables traces ,
 Dans le sanctuaire des Graces ,
 Consacrant ses chers favoris ,
 Et Dieu puisant des Arts aimables ,
 Malgré l'âge , le sort & ses loix implacables ,
 Eternise leurs noms chéris.

Ne crains donc point que l'ombre noire ,
 L'affreux silence des tombeaux ,
 De l'ami dont tu peins la gloire ,
 De ce frere embelli des titres les plus beaux ,
 Puisse envelopper la mémoire :
 Aux soupirs des tendres Saphos
 Unissant mes rimes sinceres ,

Des Dieux de l'Hypocrene & des Dieux de
 Paphos ,

J'exciterai les voix légers ,
 Et la guitare & les pinceaux.
 Ainsi des mains de la tendresse ,
 Gravé sur les lambris d'une immortelle cour ,
 Son nom , sa riante sagesse ,

Brillera jusqu'au dernier jour,
 Dans les Archives du Permesse,
 Et dans les fastes de l'amour.

A U T R E

*De condoléance, ou Epître à M. de la
 Louptiere, sur la mort de M. le Gras
 de Vauberscy, Lieutenant des Maré-
 chaux de France, en 1757.*

QUOI! toujours des rymphes funebres,
 De l'autel des lugubres Dieux,
 Louptiere, faudra-t-il que ma muse à tes yeux
 Emprunte pour attrairs les voiles, les ténèbres?
 Faudra-t-il que toujours excité par les pleurs,
 Son luth fait pour chanter les ris & l'allégresse,
 Servé d'organe à des malheurs;
 Et sous les doigts de la tristesse,
 Soupire des chagrins & de vives douleurs?
 Hélas! de cette chaîne aimable
 L'ouvrage fortuné des Arts & des Amours;
 Déces nocuds enchanteurs d'un Hymen adorable,
 Où dans un calme inaltérable,
 Relongue & Vauberscy devoient couler leurs
 jours,
 Je suppliois les Dieux d'éterniser le cours.
 Qu'ils vivent, disois-je avec joie;
 Qu'ils vivent, de leurs jours charmans
 Que les heureux fuseaux couverts d'or & de soie,
 Ne soient qu'un long tissu de gloire & d'agré-
 mens.
 Amours, Muses, vertus, déités immortelles,
 Mettez à l'ombre de vos ailes

70 *LA RHÉTORIQUE*
 De ces nouveaux époux l'esprit & les appas.
 Lancez en eux des traits. Soufflez des étincelles
 De vos feux vainqueurs du trépas.
 Les cœurs à vos cultes fideles,
 Comme nous ne doivent-ils pas
 Eviter du tombeau les atteintes cruelles ?
 Je le disois : à nos discours ,
 A nos vœux inquiets pour des faveurs si belles ,
 Bientôt les Dieux se montrent sourds.
 O tristesse ! ô douleur , hélas ! trop légitime !
 De gloire , de plaisirs , d'honneurs environné ;
 Dans le sein des amours , de myrthe couronné ,
 Vauberſcy voit la mort le prendre pour victime.
 Digne objet de nos chants flatteurs ,
 L'arrêt de la Parque jalouſe
 A ſa jeune & charmante épouſe ,
 L'arrache après ſix mois de charmes , de faveurs.
 Sur ce lien ſi cher & du goût & des graces ,
 Envain j'eſſayois des accords ;
 Ce trépas , cher ami , le comble des diſgraces ,
 De mon luth enjoué glace tous les reſſorts :
 Oui , crois-moi , Vauberſcy deſcendu chez les
 morts ,
 A de mes Muſes , ſur ſes traces ,
 Entraîné tous les ris , tous les légers transports
 Son deſtin a flétri leurs charmes ,
 Au fond de mon cœur attriſté.
 Tu le perds ; je le pleure & j'en fais vanité.
 Heureux qui mouille de ſes larmes
 L'autel du ſentiment & de l'humanité !
 Et puis-je à ce mortel enfant de ma patrie ,
 Puis-je à l'amateur du génie
 Refuſer de mon cœur l'hommage & les égards ?
 Le goût , l'aimable poéſie ,
 Le chant , l'éloquence , les Arts ,
 Ces Dieux à qui je ſacrifie ,

Tout à tour occupoient son ame & ses regards,
Par leur triomphe même il termine sa vie.
Pour ce cœur généreux, lorsqu'il tombe au
cercueil,

C'est peu des éloges vulgaires,
Des tributs dont le fol orgueil
S'efface avec l'éclat des flambeaux funéraires ;
Du talent dont sa main couronna les autels ;
De nos Arts dont il fit la gloire ,
Par des suffrages solennels ,
Au culte , au soin de sa mémoire ,
Consacrons le trésor & les fruits immortels,
Si la voix des Muses plaintives
Peut percer , peut franchir la nuit du monument,
Quel'écho de leurs bords lui porte aux sombres
rives

L'hymne , les cris du sentiment ;
Des roses , des lauriers du Pinde & de Cythere.
Non moins digne à jamais que cet aimable
frère ,

Qui nous a vu gémir de ses destins cruels :
Que l'asyle où son ombre chere
Repose avec les Dieux dans leurs bras paternels,
Deviennne pour l'hymen un sacré sanctuaire ;
Et que l'œil des amours , que l'amitié sincère ,
Y verse des pleurs éternels ;
Mais en arrosant de nos lames
Les tombeaux , la cendre des morts ,
Pour les contempler sans allarmes ,
Faisons nous d'utiles efforts.

Ces manes , ces débris sont l'école du sage ;
Dans leur séjour d'effroi , par la nuit habité ,
Osons au matin de notre âge
Sur le front du trépas lire la vérité :
Songeons qu'il est une furie ,
Dont la main sans pitié s'arme d'un noir ciseau ;

Et qu'enfin la plus belle vie
N'est que la route du tombeau.

Un fils consolera plus amplement Madame de Vauberscy ; le Ciel le lui a donné, ou le lui doit, s'il est sensible aux vœux du sentiment. Si cet enfant cher à tant de cœurs, est encore attendu, qu'il paroisse à la vie, sans coûter trop de douleurs au sein qui le renferme. Qu'il éternise par un long amas de jours la gloire & le mérite de son extraction. Qu'il soit enfin l'image aimable du pere qu'il ne verra point.

Que l'astre du bonheur, l'étoile des amours
Luise & préside à son aurore.
Et digne de son nom qu'il aime, qu'il adore
La moitié qui lui reste encore,
Des tendres auteurs de ses jours.

A U T R E

*On réponse de M. de la Louptiere au
Compliment précédent,*

J'AI reçu, Monsieur, avec transports les nouvelles preuves de votre talent pour la poésie, & de votre attachement pour un compatriote qui placera toujours une amitié telle que la vôtre au rang des titres les plus beaux dont il puisse être décoré. Votre Epître a excité si vivement dans mon cœur le souvenir de ses pertes ; & j'ai tant de raisons de juger de celui de Madame de Vauberscy par le mien, que je ne puis me résoudre à lui mettre sous les yeux une peinture si touchante, avant le terme de nos craintes pour
le

Le seul gage qui lui reste d'un amour aussi tendre
qu'infortuné.

Un époux si digne de l'être
Mérite les regrets qui viennent d'éclater.
Je vous appris à le connoître ;
Vous m'apprenez à le chanter.
Cet illustre roseau dont le noble feuillage
Fixoit les yeux de l'univers,
N'a pu résister à l'orage ;
Depuis ce funeste revers,
Le fidele dauphin gémit sur le rivage ;
Mais par les chants flatteurs d'un nouvel Arion,
Notre douleur est suspendue ;
Et jusqu'aux bords de l'Achéron,
Au gré d'un tendre époux sa lyre est entendue :
L'ombre de Vauberscy dans l'éternel séjour,
& console en secret de la perte du jour,
Pour les héros & pour les sages
Le trépas n'a plus rien d'affreux,
Lorsque sur les sombres rivages
L'encens fume encore pour eux.
Puissent les dieux auteurs d'un si tendre hy-
menée ,
Dont la Parque a rompu les nœuds ,
Ne pas trahir la destinée.
De ce gage chéri , prêt à remplir nos vœux.
Qu'il suive , j'y consens , les traces de son pere ;
Juge & modele de l'honneur ;
Mais qu'il sache mieux que sa mere ,
D'un penchant dangereux défendre un jour son
cœur :
Que docile à sa voix , il s'instruise sans cesse
Par le récit de sa douleur :
Qu'il n'imité pas sa tendresse ,
S'il doit imiter son malheur.

74 *L A R H E T O R I Q U E*
Et si je fais encor quelques vœux pour la gloire,
Qu'il vive pour chérir le Temple de Mémoire,
Je croirai son sort assez beau,
S'il peut vous voir & vous connoître :
Déjà la main des Arts élève son Becseau ;
Peut-il trop se hâter de naître ?

C O M P L I M E N T

*De tristesse , sur la mort de Madame
Dugué de Bagnols, Comtesse de Tilliers,
en 1756,*

DUGUÉ ne vit plus sur la terre ;
Pauvres , qu'elle a nourris , pauvres , qu'elle a
vêtus ,
Vous perdez en elle une mere ,
Nous un modele de vertus.
Grande , illustre par sa naissance ,
Elle n'usa de sa puissance
Que pour le bonheur des mortels ;
Elle y fit servir ses richesses ;
Et de ses pieuses largesses ,
On vit décorer nos autels.
Noble , tendre , compatissante ,
Sa généreuse charité
Emut son ame bienfaisante ,
Jusque sur les malheurs de l'infidélité :
Et par sa libéralité
Plus d'un zélé Missionnaire
Bientôt va porter la lumière
De la Foi , de la vérité ,
Aux lieux où le soleil commence sa carrière ;

Le bonheur de l'éternité

Est sans doute la récompense.

De si grandes vertus fondent cette espérance :

Le Dieu même de vérité,

Nous apprend que mourir à ses devoirs fidele ;

Ce n'est que déposer le poids d'un corps rebelle,

Pour voler au séjour de l'immortalité.

COMPLIMENT

A un anonyme, 1756.

JE lutte contre l'infortune ;
 C'est à vous de chanter les ris :
 Ma Muse seroit importune,
 La vôtre charme les esprits.
 Vous savez trop qu'une inhumaine
 Venoit de me coûter des pleurs,
 Lorsque la vengeance, la haine,
 Ont causé mes cruels malheurs.
 Par un coup encor plus funeste,
 Le sort va-t-il se signaler ?
 Nul espoir, hélas ! ne me reste :
 Je vois du sang prêt à couler.



COMPLIMENT

Ou réponse d'une Inconnue , au Compliment de M. de la Soriniere , en 1757.

DANS les douceurs d'un aimable hymenée,
 Vous voudriez fixer ma destinée;
 On ne vit onc compliment si flatteur.
 Mais que pourtant vous souvienné, Seigneur,
 Que ne suis riche, & que dans la campagne
 N'ai de château, si ce n'est en Espagne;
 Ou sur les bords de ce fleuve enchanteur,
 Où si souvent vous fréquentez Horace.
 De la jeunesse avec un peu de grace;
 Un air naïf, un ton doux sans fadeur;
 Voilà ma dot: le surplus est mon cœur.

COMPLIMENT

*En bouts rimés, à la louange d'un Prélat,
 en 1719.*

P LUS grand que les Prélats du Concile
 de Trente;
 Plus d'esprit que n'en ont nos célèbres quarante,
 Tu nous charmes toujours dans ton bel
 entre tien:
 Entre mille Orateurs P... seul est le mien.
 Un seul de ses discours touche autant
 que cinquante;

Il fait plus de moissons, que n'en fe-
 roient soixante;
 Quel zele de Pasteur peut égaler le sien ?
 On le voit tout à tous, & ne manquer à rien.
 Puisse Rome le voir au rang de ses septante;
 Clotho filer ses ans au delà de nonante.
 Le pécheur par ses soins court au souverain bien;
 Fût-il à son salut moins sensible qu'un chien.

COMPLIMENT

*Ou réponse à l'Auteur, sur les mêmes
 bouts rimés, 1719.*

QUE d'encens, juste Ciel ! tu m'en donnes
 pour trente;
 Mes ans se sont déjà doublés jusqu'à quarante,
 Sans que j'aie un talent qui soit égal au tien :
 Parler est ton partage, & me taire est le mien ;
 Pour un vers que je fais, ta Muse en
 fait cinquante;
 Te faut-il une rime, il s'en offre soixante.
 Apollon de ton feu n'ose approcher le sien ;
 Pour ta verve un sonnet est un objet de rien.
 C'en est fait, aux neuf Sœurs en joignant-
 t-on septante;
 Dussé-je vivre encor jusqu'à sept cent nonante;
 Je renonce au Parnasse ; & je crois faire bien :
 Rimer avec effort est un travail de chien.



COMPLIMENT

*En bouts rimés, sur une belle & servante
Religieuse, 1735.*

PLus forte qu'un Hercule, en vainquant
le Centaure,
Céleste, vous charmez les cœurs d'un seul
coup d'œil :
Du grand monde plus craint que jadis Minotaure,
Vos vertus vous ont mis à l'abri de l'écueil :
Déformais contre lui guerrière comme un Parthe,
Vous lui ferez sentir qu'il n'est qu'un Iroquois ;
Car vous savez unir Magdelaine avec Marthe ;
Briser de Cupidon les traits & le carquois.
Attachée à Dieu seul, comme le fruit à l'arbre,
Vous sentez qu'il est doux de lui faire la cour :
Votre ame pour le monde aussi froide
qu'un marbre,
Par son zèle paroît plus brûlante qu'un four.

COMPLIMENT

A un Abbé, & Général d'Ordre, 1750.

BEAU séjour,
Que ta Cour
M'édifie !
Chaque jour

De la vie
On vous prie ,
Dieu d'amour ,
Votre flamme
Brûle une ame
Tour à tour.
Loin du monde ,
Votre paix
Est profonde :
Non jamais
Votre asyle
Doux , tranquille
Ne ressent
De l'orage ,
Du naufrage
L'accident.
Solitude ,
Ton étude
Repâ les sens
Innocens ;
Tes délices
Sont sans vices ,
Tes rigueurs
Sans langueurs ,
Là la joie
S'y déploie :
En ce lieu
On se livre
Tout à Dieu :
Pour le suivre ,
Quel honneur !
Quel bonheur !
Là les larmes
Ont des charmes ;
Et souffrir
C'est pâtir.

Oui , la pompe
 Qui nous trompe
 Ici bas ,
 N'y plaît pas.
 Ces victimes
 Font leur choix
 Des maximes
 De la Croix.
 Le commerce
 Qu'on exerce
 Dans ces lieux ,
 Porte aux Cieux
 Ces fideles ,
 Nuit & jour ;
 Sur les ailes
 De l'amour
 Vont & volent ,
 Se consolent ,
 Dans ce bien ;
 Doux lien ,
 Vrai , solide ,
 Qui décide
 De leur sort ,
 A la mort.
 Mais ma muse ,
 Ne t'excuse
 De tenter
 De chanter
 Notre insigne
 Et très-digne
 Général ,
 Sans égal
 De sagesse ,
 De justesse ;
 Son esprit
 Se nourrit

Des merveilles
De ses veilles :
Quels secours !
Tous les jours
Sa lumiere
Seule eclaire
Son troupeau ;
Quel flambeau !
On desire
Son empire :
Sa douceur ,
Son humeur
Complaisante ,
Bienfaisante :
Son bon sens ,
Sa droiture
Sont exempts ,
De censure.
Quoi de plus ?
En vertus ,
Il excelle :
Par son zele
Il produit
Un grand fruit.
Muse , acheve
Ton dessein ,
Et l'eleve
A. la fin :
Mais la veine
D'Hypocrene ,
Qui tarit ,
T'interdit.



COMPLIMENT

En vers monorimes, à N... sur la cérémonie d'un Baptême, 1739.

MELPOMENE, ~~simone~~ en lise ;
 Que ce beau jour l'on solennise ;
 Puisqu'un grand Prélat de l'Eglise ,
 Un enfant nouveau né baptise ;
 Qu'une Duchesse en grace exquise ,
 En est la Marraine acquise ;
 Qu'un Comte que l'on préconise ,
 Par son esprit & sa franchise ,
 En est le Parrain : sans rombo ,
 Pour lundi la mesure est prise ,
 Après midi , l'heure est précise .
 Nous y verrons une Marquise ,
 Dont les vertus l'on canonise :
 De plaire au Seigneur elle vise ;
 Car sa grace la favorise ,
 Et la tient à ses loix soumise .
 Mais, ma Muse, on se formalise ,
 Et l'on t'accuse de berise ,
 De taire un Abbé que l'on prise ,
 Dont le mérite on dispute ;
 Que pour lui tout enchans s'épuise .
 A le louer tout t'autorise .
 Revenons au Prélat. Qu'en dise .
 Que pour lui ta pointe s'aiguise ;
 Que ton Apollon l'éternise .
 Dis : lorsqu'à parler il s'avise ,
 Fort à propos il verbalise ;

Car d'un bea u discours l'analyse
Avec son esprit sympathise ;
Un sauvage s'y civilise ,
Un homme emporté s'humanise ,
L'Etranger s'y naturalise ;
L'un quitte sa fainéantise ;
Et l'autre , eût-il la barbe grise ,
Met un frein à sa convoitise :
L'amant reconnoît la sottise
D'un entretien qui scandalise ;
L'avare qu'on ridiculise
Sur son penchant qui le maîtrise ,
Abandonne , non sans surprise ,
D'un fardide gain l'entreprise :
Ma Muse , après semblable crise ,
Je trains fort que rimes en ise ,
Comme très-rare marchandise ,
Ne sorte plus de ta valise.
Faisons par une devise
Qui la Duchesse immortalise ,
Comme la fameuse Arthemise.
Que ces mots gravés on y lise ,
Depuis la Loire à la Tamise ;
Et du Tage , bien loin de Pise ;
Fais qu'en tous lieux ces mots on lise
Cette Dame doit être admise ,
Parmi celles qu'on divinisè.



COMPLIMENT

*En vers monorimes , sur le Mariage de
M. le Marquis de . . . avec Mademoi-
selle de . . .*

MUSE , cherchons rimes en age ,
Faisons-en un bel étalage ;
Pour célébrer un mariage ,
Qui doit être d'heureux présage ;
Fait par . . . grand personnage ,
Qui par son éloquent langage
Des Rois s'est acquis le suffrage :
Dont chacun rend bon témoignage .
Mais , Muse , ton encens l'outrage ;
Et ce Prelat déjà t'engage
De rendre au plutôt ton hommage ;
A . . . qui sans partage ,
Laisse son cœur en esclavage
Chez . . . & belle & sage .
On peut lire sur leur village ,
Que tous deux à la fleur de l'âge ,
Feront long-tems très-bon ménage ,
Et de leurs biens royal usage .
Qu'ils en jouissent sans dommage .
Coulant leurs beaux jours sans nuage ;
Sans procès , sans le moindre ombrage ;
Que dans son superbe hermitage
. . . l'honneur du veuvage ,
Sans craindre des ans le ravage ,
Les retenant comme en otage ,
Les régale de bon potage .

D'excellens, mets & pour breuvage
D'un vin bien meilleur qu'à Carthage ;
Au dessert du plus doux laitage,
Et des beaux fruits du jardinage ;
Y joignant le friant frommage,
Parmesan, Brie ou Sassenage.
Mais laissons-là ce tripotage,
Muse, & sans faire aucun tapage,
En long habit sur ton corsage
Vole vite, & fais ton message
Dans notre charmant voisinage,
En t'adressant à quelque Page,
Qui t'indique la belle cage
D'une Marquise à qui Menage,
Voiture & le savant Basnage
Céteroient en fait d'un ouvrage :
A l'entendre parler on gage,
Qu'elle a l'esprit pour appanage,
Et très-propre à ton badinage.
Mais pourquoi taire le courage
D'un Marquis du Dieu Mars l'image,
Qui dans les combats a fait rage,
Bravant les horreurs du carnage,
Civilisant le plus sauvage,
Et le barbare anthropophage ?
Muse, avant de plier bagage,
Ou finir ton pèlerinage,
Rends visite au plus haut étage,
Au Comte qui de plage en plage,
Sur les mers a fait maint voyage,
Dans les pays bien loin du Tage,
Chio, n'en dis pas davantage,
Et fixe ici ton air volage ;
Il est tems que l'on te sbulage ;
Car déjà s'élève un orage
Qui menace d'un prompt naufrage.

Ton vaisseau sans mâts ni cordage ;
 De peur de te mettre à la nage ,
 Et de perdre ton équipage ;
 Crois-moi , regagne le rivage ,
 Et reviens vite à l'abordage.

C O M P L I M E N T

*En vers monorimes , à la louange d'un
 Prélat , 1730.*

MUSE , quitte ton air rustique ,
 Et rêveur & mélancholique ,
 Qui tient un peu trop du mystique ,
 De l'inconstant , du lunaïque :
 Vite à rimer que l'on s'applique ,
 Sur un Prélat Apostolique ,
 Que l'on peut nommer séraphique .
 Par son discours vif , pathétique ,
 Plein d'oraison , noble , amphétique ,
 Il convertit un hérétique ,
 Eût-il le cœur plus dur que briqué .
 Sa morale parabolique ,
 Jointe à son zèle évangélique ,
 Eleve au Ciel le catholique ;
 Change la conduite lubrique
 Du pécheur le plus impudique .
 L'ivrogne quitte sa barrique ,
 Pleine de la liqueur Bachique ;
 Et devient un sobre aquatique ,
 Qui , par ses soins le fanatique
 Plus obstiné qu'une bourrique ,
 Dans son péché philosophique ,

Qu'il soutient comme un frénétique ,
Quitte son sommeil léthargique ,
Sans nul murmure & sans repiques :
A l'envi le jeune & l'antique
Qui composent la république ,
L'honorent comme une relique .
Il écoute sous son portique
Un simple courtou de boutique ,
Comme le plus fin politique ;
Louant le bon , blâmant l'inique :
Mais en charité magnétique ,
Il donne aux nuds une tunique ,
La nourriture au famélique .
Par son moyen le pauvre étique ,
Le languissant , le pullmonique ,
Le gouteux , le paralitique ,
L'infirme ainsi que l'asthmatique ,
Le sévieux avec l'hydropique ;
Et ceux qui souffrent la colique ,
Que l'on appelle néphrétique ,
Trouvent un remède topique ,
Et souverain & balsamique ,
Rafraichissant , aromatique ,
Qui meilleur que la véronique :
Le rétablit , mis en pratique :
Son gouvernement despotique ,
Chaque sentence juridique ,
N'ont rien de dur , de tyrannique ;
Il règle tout son domestique ,
Bien mieux qu'un papier de musique ,
Ou qu'une règle de l'Optique .
Semblable au grand fils de Monique ,
Tout ce qu'il dit est sel Attique :
Il fait démentir la chronique
De chaque fait très-authentique ,
Tant en Europe qu'en Afrique ,

Que dans l'Asie & l'Amérique.
 Il excelle en fine Logique,
 En l'abstraite-Métaphysique,
 En la Massore Judaïque,
 Ainsi qu'en la Mathématique.
 Il aime de la Mécanique
 Tableaux faits à la Mosaïque.
 En tout il est grand, héroïque;
 Il est toujours plus méthodique
 Que l'auteur du poëme épique,
 Ou de l'ouvrage bucolique;
 Que Corneille le Dramatique,
 Et que Racine le Tragique,
 Que l'auteur né pour le Comique.
 De chaque instrument organique
 Il connoît le son harmonique.
 Muse, de ta veine extatique,
 J'entends un rimeur satyrique
 Qui prenant un ton colérique,
 Et qui n'est point problématique,
 Traite la rime de Gothique,
 Ou plutôt comme énigmatique,
 Comme vision chimérique,
 Ainsi que le carré magique:
 Disant que c'est vieille rubrique,
 Propre à mettre en la Basilique.
 Mais pour éviter le Cynique,
 Qui n'aime point le chant lyrique,
 Et la louange en vers saphique,
 Accompagné du goût Dorique,
 Ou celui qu'on nomme Ionique;
 Pour fuir, dis-je, cet empirique
 Qui sortement te fait la nique,
 Et sans sujet ici te pique;
 Finissons par ce beau distique,
 Ou bien plutôt par un cantique,

Qui devienne chanson publique :
 Qu'on le chante à la Jamaïque ,
 Aux pays sous le pôle arctique ;
 Aux habitans sous le tropique ;
 Qu'on dise qu'il est spécifique ;
 Que par son esprit angélique ,
 P pour charmer est unique.

COMPLIMENT

*A M. le Marquis de Brehant , Brigadier
 des Armées du Roi , Colonel du Régi-
 ment de Picardie , élu Maréchal de
 Camp le 29 Septembre 1760 ; & à
 Madame la Marquise de Brehant , sa
 vertueuse & illustre épouse, par Philippe
 Jacques Charuel d'Antrain , en Bre-
 tagne , 1760.*

ILLUSTRES rejettons d'un sang dont les ayeux
 Joignoient à la noblesse le cœur de tous les
 Dieux :

Chez qui le vrai mérite fut toujours l'appanage
 De tous les hauts exploits qu'enfanta leur courage :
 Epouse d'un héros * que sa rare valeur
 Place en moins de sept lustres au comble de
 l'honneur ,

Qui marchant sur les pas des plus grands des
 guerriers ,
 Sait s'ouvrir à la gloire les plus nobles sentiers
 Marquise , sous ces tissus je pourrois vous louer ,

* M. le Marquis de Brehant , Maréchal de Camp.

Sous ces nobles rapports je pourrois vous chanter
Mais vous que la vertu dirige en souveraine ,
Qui dédaignez l'éclat de la grandeur humaine :
Vous qui , comme Minerve , au rang , à la no-
blesse

Joignez les qualités d'une rare sagesse ,
Dont la piété pure , conduisant tous les pas ,
Peignez du vrai mérite les charmes & les appas ;
En qui on voit regner pour l'esprit & le cœur ,
Tout ce que la nature accorde de faveur ;
Il vous faut un éloge , mais ma Muse trem-
blante

Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante :
En vain voulant le faire , je monte à l'Hélicon ;
Pour un si noble emploi , il faut un Apollon :
Peut-être que ce Dieu blâmant mon jeune-
effort ,

À Pégase pour moi refuseroit l'effort ;
Et que par là ma veine justement méprisée ,
Serviroit aux neuf Sœurs de fable & de risée :
Ainsi craignant toujours ce funeste accident ,
Sur vos hautes vertus mon silence est prudent.
Dussai-je cependant passer pour éméroïse ,
Encourir du parnasse le mépris , la colere ;
Mon cœur dans ses transports cherchant à
s'exprimer ,

Uni avec mes sœurs on m'entendra chanter :

Vive du grand Bréchant l'épouse fortunée ,

Vive de sa vertu l'auguste renommée.

Que de son noble cœur les rares qualités

Nous inspirent pour elle les plus hautes
idées ;

Et qu'à jamais suivant ses vertus & ses
traces ,

Nous puissions mériter ses faveurs & ses
graces.

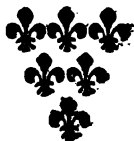
COMPLIMENT

*A Madame la Marquise de Brehant, ou
bouquet, le 24 Juin 1759, par Phi-
lippe-Jacques Charuel d'Antrain, en
Bretagne.*

LA gloire, l'honneur, l'amour de ma patrie,
Illustre de Brehant, voilà des attributs,
Qui gravent dans les cœurs votre personne
chérie;
Et placent votre nom avec ceux des Elus.

Autrement.

La gloire de son sexe, l'amour de la patrie,
(de son ame élevée célestes attributs)
Ont gravé dans nos cœurs la personne chérie;
Et placent son nom au livre des vertus.



COMPLIMENT

*Ou bouquet d'un fils à son pere, 1754.
par Philippe Jacques Charuel d'Antrain.*

MON TRÈS-CHER PERE,

APRÈS les premiers vœux qu'exige mon
devoir,

Permettez-moi encor, au jour de votre fête ;

De vous faire un présent honnête,

Où mon amour pour vous se puisse appercevoir.

Ce ne sont point des fleurs, leur éclat passager

N'offre rien à mes yeux qui flatte mon envie.

Je vous souhaite donc que toute votre vie

Se passe sans douleur, sans crainte & sans
danger ;

Et qu'à tous vos devoirs soyant toujours fidèle,

Vous jouissiez au Ciel d'une gloire éternelle.

COMPLIMENT

*Ou bouquet à Madame de Baudry, par
Charuel d'Antrain, 1 Mai 1759.*

MADAME,

POUR la deuxième fois, oubliant ma patrie,
Le jour de votre fête je vous offre mes vœux :
Pour la deuxième fois, malgré la calomnie,
Je viens pour abreuver & mon cœur & mes yeux :

Digne humaine, pieuse Dame, que j'honore,
 Puisse le grand Dieu que j'adore,
 Ce maître souverain de la terre & des Cieux,
 A vos rares vertus mesurant son empire,
 Pour la centième fois me faire un jour vous
 dire :

Le jour de votre fête je vous offre mes vœux.

A U T R E

*A la même, 1 Mai 1760, par Philippe
 Jacques Charuel d'Antrain.*

M A D A M E,

T ANDIS que les mortels célèbrent sur la
 terre

Votre nom, votre fête, si chers à la mémoire,
 Les pauvres dans leurs misères ;

Les pauvres nourris, vêtus

Trouvent en vous une mère,

Nous un modèle de vertus.

Le bonheur de l'éternité

Sera votre récompense ;

Vos éminentes vertus fondent cette espérance ;

Le Dieu même de vérité

Nous apprend que vivre à ses devoirs fidelle,

Fuir le crime, la vanité ;

C'est comme vous mépriser une vie mortelle,

Pour voler au séjour de l'immortalité.



COMPLIMENT

*Du harangue de Charles Edouard d'Ecosse,
à son Armée, après la victoire rem-
portée dans le Comté d'Archite, sur le
Général Cope, le 12 Septembre 1745.*

SI je n'avois que le dessein de regner, comme fait le Duc d'Hanovre, je n'aurois point passé les mers sous le prétexte de vous secourir ; mais né de la race de vos légitimes Rois ; mon amour pour vous a toujours augmenté avec mes connoissances : élevé par un fidele patriote dans de tels sentimens, j'ai méprisé la mort, & les menaces du cruel tyran usurpateur qui a mis ma tête à prix, pour venir vous délivrer de sa domination, réclamer les droits anciens de mes peres, & faire tête à l'orage qu'il prépare contre moi : je mourrai libre, les armes à la main, plutôt que de souffrir plus long-tems Hanovre regner en Angleterre ; violer les droits de votre Gouvernement ; vous enlever vos richesses ; & vous faire perdre la gloire de vos armes. Je ne suis point venu accompagné d'une armée étrangere pour vous forcer à accepter une paix avantageuse dont j'ai arrêté les articles préliminaires ; je suis venu désarmé, l'olive à la main, vous protéger, mes chers enfans, mes chers soldats, & me fier à vous. Je ne veux rien obtenir que de vous-mêmes, Troupes courageuses & fideles, en vous persuadant par ma conduite, & par mes intentions. Je lis dans

vos yeux , encore plus dans vos cœurs , que
 ma conduite vous est agréable ; & que loin de
 repousser les offres que je vous viens faire au
 péril de ma vie , vous les acceptez. (*réponse de*
l'Armée) Oui , grand Prince.

COMPLIMENT

Ou Discours au Roi , par Boileau.

JEUNE & vaillant héros , dont la haute sagesse
 N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse ;
 Et qui seul sans ministre , à l'exemple des Dieux ,
 Soutiens tout par toi-même , & vois tout par
 tes yeux.

Grand Roi , si jusqu'ici par un trait de prudence ,
 J'ai demeuré pour toi dans un humble silence ,
 Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu ,
 Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû ;
 Mais je sais peu louer & ma Muse tremblante
 Fuit d'un si lourd fardeau la charge trop pesante ;
 Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir ,
 Touchant à tes lauriers , craindroit de les
 flétrir ;

Ainsi , sans m'aveugler d'une vaine manie ,
 Je mesure mon vol à mon foible génie :
 Plus sage en mon respect que ces hardis mortels ,
 Qui d'un indigne encens profanent tes autels ,
 Qui dans ces champs d'honneur où le gain les
 amène ,
 Osent chanter ton nom , sans force & sans
 haleine ;
 Et qui vont tous les jours , d'une importune voix ,

T'ennuyer du récit de tes propres exploits ;
 L'un en stile pompeux habillant une Églogue ,
 De ses rares vertus te fait un long prologue ,
 Et uèle , en se vantant soi-même à tout propos,
 Les louanges d'un fat à celles d'un héros :
 L'autre en vain se lassant à polir une rime ,
 Et reprenant vingt fois le rabet & la lime ,
 Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil ,
 Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil.
 Sur le haut Hélicon leur veine méprisée
 Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la risée.
 Calliope jamais ne daigna leur parler ;
 Et Pégase pour eux refusa de voler :
 Cependant à les voir enflés de tant d'audace ,
 Te promettre en leur nom les faveurs du Par-
 nasse ,
 On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon ;
 Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon :
 C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en-
 croire ,
 Que Phœbus a commis tout le soin de ta gloire ;
 Et ton nom du midi jusqu'à l'ourse vanté ,
 Ne devra qu'à leurs vers son immortalité ;
 Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumière
 Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
 Ils verroient leurs écrits , honte de l'univers ,
 Pourrir dans la poussière , à la merci des vers.
 A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asyle :
 Comme on voit dans les champs un arbrisseau
 débile ,
 Qui sans l'heureux appui qui le tient attaché ,
 Languiroit tristement sur la terre couché.
 Ce n'est pas que ma plume injuste & téméraire
 Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire :
 Et parmi tant d'Auteurs , je veux bien l'avouer ,
 Apollon en connoît qui te peuvent louer ;

Oui ,

Qui, je fais qu'enire ceux qui t'adressent leurs
veilles,

Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,
Qui pour rimer des mots pense faire des vers,
Se donne, en te louant, une peine inutile.

Pour chanter un Auguste il faut être un Virgile;
Et j'approuve le soin du Monarque guerrier,

Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier
Entreprît de tracer d'une main criminelle

Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.

Moi donc, qui connois peu Phœbus & ses dou-
ceurs,

Qui suis nouveau sévère sur le mont des neuf
Sœurs;

Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma Muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse;

Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des supplices;
Moi, la plume à la main je gourmande les
vices,

Et gardant pour moi-même une juste rigueur,

Je confie au papier des secrets de mon cœur:

Ainsi dès qu'une fois ma verve se réveille;

Comme on voit au printemps la diligente abeille

Qui du butin des fleurs va composer son miel;

Des sottises du tems je compose mon miel:

Je vais de toutes parts, où me guide ma veine,

Sans tenir en marchant une route certaine;

Et sans gêner ma plume en ce libre métier,

Je la laisse au hazard courir sur le papier.

Le mal est qu'en rimant, ma Muse un peu lé-
gere

Nomme tout par son nom, & ne sauroit rien
taire,

C'est-là ce qui fait peur aux esprits de ce tems ,
Qui tout blancs au dehors, sont tout noirs au
dedans ;

Ils tremblent qu'un censeur que sa verve encourage ,

Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage ;
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté
N'aille du fond du puits tirer la vérité.

Tous ces gens éperdus , au seul nom de satire ,
Font d'abord le procès à quiconque ose rire.

Ce sont eux que l'on voit d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé :

Au moindre bruit qui court qu'un Auteur les
menace

De jouer des bigots la trompeuse grimace ,
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux,
C'est offenser les loix , c'est s'attaquer aux cieux ;
Mais bien que d'un faux zele ils masquent leur
foiblesse ,

Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.

En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu,

Se couvre du manteau d'une austere vertu :

Leur cœur qui se connoît & qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu , craint Tartuffe & Mo-
liere.

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter ?
Grand Roi , c'est mon défaut , je ne saurois
flatter ;

Je ne fais point au Ciel placer un ridicule ;

D'un nain faire un Atlas , ou d'un lâche un
Hercule ;

Et sans cesse en esclave à la suite des Grands ,
A des Dieux sans vertu prodiguer mon encens.

On ne me verra point d'une veine forcée ,

Même pour te louer déguiser ma pensée ;

Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,

Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'est espoir de gain, ni raison ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime;
Mais lorsque je te vois d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne;
Et qui sont accablés du faix de leur couronne:
Quand je vois ta sagesse, & ses justes projets
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets;
Fouler au pied l'orgueil & du Tage & du
Tibre,

Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers secondant ton grand
cœur,

Rendre à l'aigle éperdu sa première vigueur:
La France sous tes loix maîtriser la fortune;
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le soleil le forme en se levant.
Alors sans consulter si Phœbus l'en avoue,
Ma Muse toute en feu me prévient & te loue;
Mais bientôt la raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours;
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui
m'emporte,

Que je n'ai ni le ton ni la voix assez forté:
Aussi-tôt je m'effraie, & mon esprit troublé;
Laisse là le fardeau dont il est accablé;
Et sans passer plus loin, finissant mon ou-
vrage,

Comme un Pilote en mer qu'épouvante
l'orage,

Dès que le bord paroît, sans songer où je
suis,

Je me sauve à la nage, & j'aborde où je
puis.

P L A C E T

Au Roi.

IL ne m'est pas permis d'entrer dans vos affaires :

Sire, ce me feroit par trop de liberté

Cependant l'autre jour rêvant à mes miseres ;

Je calculai le bien de Votre Majesté :

Il vous revient par an cent millions de rentes ;

Au moins cent millions : cent mille écus par jour :

Cent mille écus : quatre mille par heure.

Pour réparer les maux pressans ,

Que le tonnerre a faits à ma maison des champs,

Ne pourrai-je obtenir, Sire , avant que je meure,

Un quart d'heure de votre tems.

P L A C E T

A Monseigneur le Dauphin.

PRINCE, le suppliant, de vingt enfans le pere ;
Sans compter le terme courant ,

Jeune encor se verroit réduit à la misere ,

S'il n'employoit tout son talent :

Cependant de mon Roi le plus riche héritage

Est un grand nombre de sujets :

Je dois pour l'enrichir poursuivre mon ouvrage,

Ou je trahis ses intérêts.

Vous qui pour l'Etat nous montrez tant de zele ,

Prince , daignez me faire affranchir des impôts.
 A mon Prince , à ma femme , à mon devoir
 fidele ,

Je continuerai mes travaux.

PLACET

*A Monseigneur le Dauphin , sous
 Louis XIV, par le Pierrot des Italiens.*

JEUNE Prince, vaillant & sage ,
 Devant qui l'Empereur & le Rhin silent doux ,
 Souffrez que je vous rende hommage :
 On m'a dit que malgré tant d'ennemis jaloux ,
 Cet été vous avez fait rage :
 Et je suis fort content de vous.
 Si de moi vous l'étiez de même ,
 Et que vous m'aimassiez autant que je vous aime ,
 J'obtiendrois aisément l'effet
 De mon placet.
 Je ne veux pas d'argent : c'est une bonne affaire .
 Peut-être n'en avez-vous pas.
 Je sais que vous avez l'ame peu ménagere ;
 Et vous avez pensé ruiner votre pere ,
 Pour donner tout à vos soldats.
 Le cornet de la Renommée
 Dit que votre beau frere & deux autres voisins ,
 Pour n'avoir point de bruit se sont trouvés
 contraints ,
 De nourrir long-tems votre Armée.
 Vos hôtes ont droit de crier :
 Six mois sur leurs Etats vous tenez table ouverte ,
 Et vous décampez sans payer :
 Le tour est ma foi fort alerte :

Tout le monde n'a pas des voisins obligeans.
 Pour tout bien je n'ai qu'une femme ;
 C'est beaucoup. De plus huit enfans ;
 Mais ils sont chez moi si mangeans ,
 Que je crois que bientôt ils me mangeront l'ame,
 Si vous ne me sauvez au plutôt de leurs dents ,
 M'accordant le bien où j'aspire:
 Je serai plus content que seigneur de la Cour :
 Je vous ai fait quelquefois rire ;
 Faites-moi rire à votre tour.
 Je le répète encor : conservez vos pistoles.
 Je ne prétends de vous que deux ou trois pa-
 roles ;
 Pourriez-vous bien , grand Prince , être avare
 d'un mot ?
 Un mot coûte-t-il tant à dire ?
 Et ce mot quel est il ? Lisez : vous savez lire :
 Ah ! qu'on donne une part à Pierrot.

P L A C E T

Au Cardinal de Richelieu , par Malherbe.

A R M A N D , l'âge affoiblit mes yeux ;
 Et toute ma chaleur me quitte :
 Je verrai bientôt mes ayeux ,
 Sur les rivages du Cocyte.
 C'est où je serai des suivans
 De ce bon monarque de France
 Qui fut le pere des savans
 Dans un siècle plein d'ignorance.
 Dès que j'approcherai de lui ,
 Il voudra que je lui raconte
 Tout ce que tu fais aujourd'hui ,

Pour combler l'Espagne de honte :
 Je contenterai son desir ,
 Par le beau récit de ta vie ;
 Et charmerai le déplaisir ,
 Qui lui fit maudire la vie :
 Mais s'il demande à quel emploi
 Tu m'as occupé dans le monde ,
 Et ce que j'ai reçu de toi ;
 Que veux-tu que je lui réponde ?

Réponse du Cardinal.

Rien.

PLACET

A un Général d'Ordre , 1729.

ILUSTRE Général qu'un saint zele dévore ,
 Que chacun à l'envi chérit , respecte , honore ;
 Qu'on ne peut aborder sans en être charmé ;
 Par qui le chicaneur est bientôt désarmé ,
 Je viens seul implorer ton secours favorable ,
 Contre un nouveau Prieur, en procès redoutable :
 Tu verras que j'agis ici de bonne foi.

Non, Thémis ne sauroit nous rendre heureux
 fans toi.

Le soleil n'a roulé que trois fois sur sa ligne ,
 Depuis que ce Prieur dont le choix parut digne ,
 Entra dans l'Abbaye avec un sage espoir ,
 D'y remplir d'un Pasteur le pénible devoir ,
 Je m'y trouvai pour lors , & je fus plus qu'un
 autre ,

Ravi qu'on eût fait choix d'un aussi grand Apôtre.

Partout où la moisson demandoit son séjour ;
 Il portoit seul le poids & du chaud & du jour ;
 En semant la parole , on vit en abondance ,
 Ses sueurs arroser la divine semence.

Heureuses les brebis , si l'emploi de pasteur
 N'eût point été troublé par celui de plaideur ;
 Et sur-tout par le soin d'une triste Procure ,
 Qui ternit la candeur de l'âme la plus pure :
 Quand pour jouir des droits souvent mal sou-
 tenus ,

● On engraisse Thémis des plus clairs revenus.
 La discorde est toujours des vertus l'ennemie ;
 Ses lâches partisans sont notés d'infamie ;
 Elle asservit l'esprit sous un jong rigoureux ;
 Et nous rend l'un & l'autre esclave malheureux.
 On le fait , digne Abbé , qu'à Sainte Genevieve
 Avec la discorde on a toujours fait trêve :
 On la brave , on la fuit , elle-même aux procès
 De ses paisibles murs , elle en défend l'accès.
 D'en faire un long détail il seroit inutile ;
 En voici tout le fait , en deux mots , comme en
 mille.

Les Abbés de Saint *** ont donné tous les ans
 A dix Religieux deux mille cinq cents francs :
 On a toujours vécu jusques ici paisible ,
 Quand un nouveau Prieur dit qu'il est impos-
 sible ,

Que les Religieux vivent gras & dodus ,
 S'ils n'ont pas pour chacun au moins deux cent
 écus ;

Or afin de pouvoir obtenir cette somme ,
 Le Chapitre s'affemle , & conclut qu'on me
 somme

De mettre en bon état vignes, moulins, maisons ;
 Et n'ont, pour m'y forcer que de foibles raisons ;
 Car à mon Procureur j'ai produit les quittances,

Qui font foi que j'ai mis au delà des Finances,
 Que je touchai jadis de mon prédécesseur,
 Que je ne traitai pas avec trop de douceur,
 Plus de vingt mille francs qu'il tira de sa bourse,
 Pour un nouvel Abbé furent grande ressource ;
 A fonder la marmite on travaille soudain :
 Puis pour bâtir on mit la truelle à la main ;
 Mais c'est assez parler ; prenons un peu haleine ;
 Muse, il faut résister au penchant qui t'entraîne :
 Dis à ce grand Abbé qu'il termine nos plaintes.
 Deux mots de sa façon peuvent calmer nos
 craintes :

Sur le champ fut ouï l'oracle de Thémis ;
 Allez, dit-il en paix : vivez en bons amis.
 Qu'à l'avenir jamais l'intérêt ne divise
 Ceux dont l'unique soin est de servir l'Eglise.

EXPRESSIONS

*De M. Racine, au sujet de Satan
 tentateur.*

TOUT son forfait alors se présente à ses yeux,
 Et l'arrête à l'aspect de ces aimables lieux :
 Sa rage en va troubler l'innocence paisible ;
 Il s'émeut, & semblable à l'instrument terrible,
 Qui recule au moment qu'il vomit le trépas,
 Il chancele, il hésite, il recule d'un pas.

Le même Racine fait ainsi parler Satan.

Je vais au Tout-Puissant opposer ma puissance :
 Qu'il soit le Dieu du bien, je suis le Dieu du mal :
 E v

L'empire est partagé , je deviens son égal :

Peut-être des sujets aurai-je un plus grand
nombre.

Le monde le saura.

EXPRESSIONS

*De M. Racine , au sujet d'Adam &
d'Eve , dans le Paradis.*

CE lieu délicieux, ce Paradis charmant
Reçoit de deux objets son plus bel ornement :
Leur port majestueux , & leur démarche altière
Semblent leur mériter sur la nature entière ,
Ce droit de commander que Dieu leur a donné ;
Sur leur auguste front de gloire couronné
Du Souverain du Ciel brille la ressemblance ;
Dans leurs chastes regards éclate l'innocence ,
L'admirable candeur , l'aimable vérité ,
La raison, la sagesse & la sévérité ,
Sévérité si douce, autorité si sainte ,
Qu'elle écarte loin d'elle & la haine & la
crainte.

Ces deux objets divins n'ont pas les mêmes
traits ;

Ils paroissent formés, quoique tous deux parfaits,
L'un pour la majesté , la force & la noblesse ;
L'autre pour la douceur, la grace & la tendresse,
Celui - ci pour Dieu seul , l'autre pour
l'homme, &c.



DISCOURS

*En vers , par Racine : Eve à Adam
parle ainsi , dans l'état d'innocence.*

JE me rappelle encor l'instant où la lumière
Pour la première fois vint frapper ma paupière ;
Et fit ouvrir mes yeux éblouis de ses traits.
Au bord d'un bois charmant , sous un ombrage
frais ,

Sur un tapis de fleurs mollement étendue ,
Ce fut sur moi d'abord que je jetai la vue :
Quel trouble me saisit ! quels pensers sont les
miens !

J'ignore qui je suis , où je suis , d'où je viens.
D'une grotte voisine un bruit se fait entendre ,
J'aperçois sur la plaine une onde se répandre :
Sa tranquille surface est si belle à mes yeux ,
Que j'y crois retrouver la pureté des Cieux.
Je cours l'examiner ; sur elle je m'incline :
Une image sur moi se baigne , & m'examine :
Je tressaille , & recule. A l'instant je la vois
S'effrayer , tressaillir , reculer comme moi.
Lorsqu'un charme inconnu me ramène vers
elle ,

Vers moi ce même charme aussi-tôt la rappelle ;
Et d'une égale ardeur , dans les mêmes mo-
mens ,

Une voix qui m'arrache à cet objet que j'aime ,
Me crie au même instant ; cette image est toi-
même.

Une ombre fugitive amuse ici tes yeux :

E vj

Accours où tu m'entends : viens trouver dans ces lieux

Un objet dont toi seule es la parfaite image ;
L'aimer , en être aimée est ton heureux partage.
Faits l'un pour l'autre , unis par un étroit lien ,
Il sera ton bonheur , & tu seras le sien ;
J'obéis & cédant au charme qui m'entraîne,
J'avance , je te vois étendu sous un chêne :
Je retourne en tremblant la tête , & je te suis.
Que ma tendre moitié s'arrête & m'entretienne :
Que craint-elle ? . . à ces mots ta main saisit la mienne ;

Je me rends , & bientôt j'apprends auprès de toi ,
Combien cette beauté que j'admirois en moi
Cede à la majesté qui te rend respectable ,
Et cede à ta raison , la beauté véritable.
Souverain que le Ciel a voulu me donner ,
C'est à moi d'obéir , c'est à toi d'ordonner :
Celui qui nous a faits , t'a donné la puissance :
La gloire d'une femme est dans l'obéissance ;
Elle fait mon plaisir bien plus que mon devoir :
Savoir tes volontés , c'est pour moi tout savoir.
Le Seigneur est ta loi , tu dois être la mienne ;
Heureuse qu'avec moi mon époux s'entretienne.
Je n'aime qu'à l'entendre , & le son de sa voix
Me rend indifférente à tout ce que je vois.
J'oublie en t'écoutant tout ce que la nature
Etale à nos regards de pompe & de parure.
Oui , la terre est féconde en fruits délicieux ;
J'admire cette lune , & ces perles des Cieux ;
Noble & brillante Cour , dont la magnificence
Rend plus auguste encor la nuit & son silence ,
Je goûte les parfums , & ces douces odeurs ,
Que les zéphirs pour nous vont enlever aux fleurs :
Les oiseaux font pour nous un concert agréable ;

Es de l'astre du jour l'éclat est admirable.

Mais sans toi ces plaisirs n'en seroient point
pour moi :

A mes yeux, cher époux, rien n'est beau qu'avec
toi.

Tous deux à leur réveil, adorant le Seigneur,
Sans méditer quel stile ornera leurs hommages,
(Leur rapide éloquence est celle de leur cœur.)

Ils chantent : ce sont là tes superbes ouvrages ,

Père du monde , auteur du bien ,

Etre invisible , être ineffable ;

Cet univers si beau , ta voix l'a fait de rien.

Grand Dieu, combien toi - même est-tu donc
admirable !

Ta gloire brille dans tes Cieux ;

Mais pouvons-nous si haut lever nos foibles
yeux ?

Nous que si bas placés couvre un nuage sombre.

Parlez-en , purs esprits , vous qui pouvez sans
ombre ,

A toute heure le contempler.

Anges , nous bégayons, c'est à vous d'en parler ;

Qu'à vos voix notre voix s'unisse :

Que toute créature avec vous le bénisse ;

Et dans un concert solennel,

Chante l'être infini, principe de tout être ;

Celui qui seul est saint , seul est grand , seul est
maître ,

Le premier , le milieu , le dernier , l'éternel.



DISCOURS

*par Racine : Reproches réciproques
d'Adam & d'Eve. Adam parle ainsi
à Eve.*

DEVOIS-tu donc ouvrir ton oreille & ton cœur
Aux vains raisonnemens du monstre séducteur ?
Que je vais payer cher un moment de foiblesse !
Hélas ! réservoistu ce prix à ma tendresse ?
L'imposteur disoit bien que nous serions changés :
Dans quel état honteux nous nous trouvons
plongés !

Oui, le voile est rompu, sans doute nos yeux
s'ouvrent :

Mais quel funeste coup ! quel désastre ils décou-
vrent,

Le bien que nous perdons, & le mal qui nous
perd ;

Le Ciel pour nous fermé, l'enfer pour nous
ouvert.

Détestable savoir, fatale connoissance !

Nud, dépouillé d'honneur, & vuide d'innocence,

Je rougis de me voir, & je vais désormais

Me cacher dans le sein des bois les plus épais.

O cédres, redoublez vos ombres charitables ;

O chênes, étendez vos branches favorables :

Puissai-je enseveli dans votre obscurité,

Eviter du soleil l'importune clarté.

Quand pour te retenir, je te faisois entendre,

Qu'un ennemi caché cherchoit à nous sur-
prendre ;

Quand je te conjurois de ne me point quitter,

Un seul moment hélas ! devois-tu t'écarter ?

Eve rougit alors , ce reproche la touche.

Quel mot , cruel Adam , est sorti de ta bouche ?

Qu'eût produit ta présence ? en nous trouvant
tous deux ,

Crois-tu que le serpent eût été moins heureux ?

Il t'eût séduit toi-même & le premier peut-être ;

Mais tu me connoissois , n'étois-tu pas le maître :

Que ne m'ordonnois-tu de rester près de toi ?

N'avois-tu pas , cruel , tout empire sur moi ?

Oui , sans ta malheureuse & lâche complaisance ,

Nous nous verrions encor tous deux dans l'in-
nocence.

Quels mots ! qui les prononce ? ingrate , est-ce ta
voix ?

Dit Adam couroucé pour la première fois.

Voilà donc ton amour & ta reconnoissance ?

Et voilà donc du mien quelle est la récompense ?

Je te trouve coupable , & j'étois innocent ;

Je l'étois , tu le fais ; mon cœur compatissant

Me dit que si tu meurs , Adam ne peut plus
vivre :

Je me rends aussi-tôt coupable pour te suivre.

Oui , pour toi je renonce à l'immortalité ;

Et tu te plains à moi de ma fidélité ,

A moi de mon amour victime volontaire.

Ah ! pour te le prouver , de plus qu'ai-je dû faire ?

Je te devois parler avec sévérité.

N'avois-je pas , dis-tu , sur toi l'autorité ?

Eh ! l'a-t-on quand on aime , & lorsque ce qu'on
aime ,

A nos yeux éblouis paroît la raison même ?

Je croyois la trouver dans tes moindres discours ;

Tout ce que tu pensois , je l'approuvois toujours.

Hélas ! quand je me suis trompé par trop d'es-
time ,

Cette erreur, est-ce toi qui dois m'en faire un crime?

DISCOURS

On Poème, sur la création ; tiré des caprices poétiques, 1719.

QUEL transport inconnu saisit soudain mon
ame !

Dieu lui-même m'anime, il m'éclaire, il m'en-
flamme.

La nature à mes yeux offre un aspect nouveau ;

Ce spectacle m'inspire & je prends le pinceau :

Je vais peindre de Dieu l'active providence,

La majesté suprême & le pouvoir immense.

Ce Dieu du monde entier dont il est créateur ,

Est l'ame universelle , & le conservateur.

Profondeur ineffable , impénétrable abyme :

Egalons notre stile à ce sujet sublime.

Levez les yeux , mortels , & regardez les cieux ;

Du jour & de la nuit les flambeaux radieux ;

Parlez : de ces grands corps l'admirable structure

N'annonce-t-elle pas l'auteur de la nature ?

Et quel autre qu'un Dieu , qu'un être intelligent,

Peut-être leur moteur & leur premier agent ?

Oui, son esprit fécond, embrassant tout l'espace,

Fit éclore le monde , en entretient la masse,

Tout n'étoit qu'un néant, qu'un ténébreux chaos ;

L'esprit de Dieu flottoit sur la face des eaux :

Dieu dit : & tout fut fait , la forme & la ma-
tière.

L'affreuse nuit soudain fit place à la lumière

La terre offrit alors un théâtre plus beau.
Tout fit voir à l'instant un spectacle nouveau :
Dieu divisa le tems en deux parts inégales ;
Du jour & de la nuit régla les intervalles.
Le soleil fut créé pour présider aux jours ;
La Lune pour les nuits détermina son cours :
Dieu fit entrer la nuit & les ténèbres sombres
Par degrés dans le jour , & le jour dans les ombres.

Où du plus pur æther finit le vaste champ ,
La volonté de Dieu fixa le firmament.
Sa main y suspendit ces globes de lumière ,
Qui dans des tems égaux fournissent leur carrière.

Balancé dans l'espace & dans l'immensité ,
Chaque globe depuis roule avec majesté.
Alors des élémens on vit cesser la guerre.
Avec son tourbillon Dieu fit tourner la terre ;
L'assemblage des eaux dans ses flancs renfermé ,
Fit circuler partout un principe animé ;
Et des êtres divers ce principe de vie
Fut le lien puissant , pere de l'harmonie ;
Les causes , les effets l'un à l'autre enchaînés ,
Par d'immuables loix furent déterminés.
Tout l'univers soumis à l'ordre invariable ,
Porta de son Auteur la marque respectable.
Chaque élément bientôt se peupla d'habitans :
La mer eût ses poissons , l'air ses bêtes volans ;
Et la terre nourrit dans ses plaines fertiles
Insectes , végétaux , quadrupèdes , reptiles.
A chaque créature , à ses moindres besoins ,
Avec proportion Dieu dispensa les soins ;
Et dans tout être alors mit cet instinct suprême ,
Par qui tout être peut se conserver soi-même.
Un air pur & serein , un éternel printems
Faisoient verdir les prés , fertilisoient les champs ,

Les animaux épars bondissoient dans les plaines ;
Un sang libre & nouveau petilloit dans leurs
veines.

Croissez , multipliez , leur dit le tout-puissant ,
Et perpétuez-vous , en vous reproduisant :
Chaque espèce docile à la voix de son maître ,
A mille individus transmet depuis son être :
Dieu créa l'homme enfin ; ce chef-d'œuvre nou-
veau

Fut fait à son image , & marqué de son sceau.
Les Anges étonnés sur la céleste cime ,
Célébrèrent de Dieu la sagesse sublime.
Le limon sous ses doigts est bientôt animé ,
La poussière respire ; & l'homme fut formé.
Grand Dieu de ton esprit une étincelle émane ;
Soudain l'ame s'échappe , & pénètre l'organe.
L'homme du créateur reçut lors , en naissant ,
Le privilege heureux de seul être pensant.
Rayon de Dieu , son ame asservit la matière ,
Embrasse le contour de la nature entière.
La terre est son domaine , & roi de l'univers ,
Les hôtes des forêts , les habitans des airs
Ont reconnu dans l'homme , en lui rendant
hommage ,

La majesté de Dieu peinte sur son visage.
Comblé d'honneurs , de biens , & maître respecté ,
Lui seul connoît l'auteur de la félicité :
Lui seul dans l'univers est né pour le connoître ,
Pour l'aimer , l'adorer , lui rapporter son être.
L'homme est libre , il le fait ; il veut & son pou-
voir

Pour bornes ne connoît que la loi du devoir.
Déjà l'astre du jour de sa vive lumière
Avoit six fois doré l'un & l'autre hémisphère ,
Quand l'Eternel enfin , après tant de travaux ,
Contemple son ouvrage , & se rend au repos.

Miroir de la grandeur, le monde est un spectacle,
 Où tout offre à nos yeux un éternel miracle.
 Si tout fut fait de rien par son verbe puissant,
 Sans cesse sa bonté le tient hors du néant.
 Homme, Dieu pour toi seul a fait toutes ces
 choses.
 Après tant de bienfaits, sois ingrat si tu l'oses.

DISCOURS

*Par M. de la Louptiere : amitiés poétiques
 à la Chevre dont j'ai pris le lait.*

MOI qui fus jadis votre maître,
 Je déclare aux siècles futurs,
 Que je suis, & que je veux être
 Un humble nourrisson de vos suc's les plus purs.
 Avant que la reconnoissance
 Vous eût attiré tous mes vœux,
 Une secrète complaisance
 Sur vous fixoit déjà mes yeux :
 Vous veniez à la même source
 Boire avec un jeune mouton ;
 Vous le surpassiez à la course ;
 Et Fringante fut votre nom.
 Votre abord rude & difficile
 Repousse la main qui vous trait,
 Mais bientôt ce caprice utile
 Est suivi de grands flots de lait.
 Dans les jours de la canicule
 Votre tein rembruni respire la gaité,
 Et l'ardent flambeau qui vous brûle,
 En relève la Majesté.

Il n'est pas jusqu'à vos cadences
 Que l'art ne sauroit imiter ;
 Et qu'elles cessent d'enfanter
 Les plus parfaites dissonances :
 Souvent d'un petit air follet
 Vous bondissez dans les campagnes ;
 Et pour tondre le serpolet,
 Vous cherchez les hautes montagnes :
 Séduite par les chants de chaque flageolet,
 Dans vos fréquens écarts vous oubliez sans dotite
 Qu'où la chevre est, le sort veut qu'elle y broute.
 Dans les vallons & dans les bois
 Vous vous enfoncez quelquefois ;
 Et quelquefois aussi le beau tems vous convie
 A vous perdre dans l'horizon :
 Mais si parmi l'herbe fleurie
 Vous craignez le subtil poison ,
 Gardez-vous , Fringante ma mie ,
 D'aller brouter sur l'Hélicon.
 Si l'on en croit les Filles de Mémoire ,
 On ne leur rend jamais plus de soins qu'il ne
 faut ;
 On doit renoncer à la gloire ,
 Ou l'acheter ce qu'elle vaut.
 Sous leurs bizarres loix les beaux jours de notre
 âge
 S'immolent à la vanité :
 Vous seule réparez l'outrage
 Qu'elles font à notre santé.
 Dans votre féconde mammelle
 La nature reprend une chaleur nouvelle ;
 Et c'est peu que ma main ait voulu pressurer
 Le lait par qui j'ai vu ma poitrine humectée ;
 Mes doctes chants sauront vous assurer
 Un sort plus beau que celui d'Amalthée ;
 Mais ce n'est pas vous qu'on surprend

Par un éclat vain & frivole :
Votre toux grave nous apprend ,
Que malgré tous vos sauts vous n'êtes pas si
folle.

Vous fuyez les honneurs , & vous n'approuvez
pas.

Que d'un grand nom le savant se décore ,
S'il précipite son trépas.

Vous trouvez plus heureux & plus prudent encore
Le vulgaire imbécille, ignare & fainéant ,

Qui de ses jours obscurs fait ménager l'espace ,
Et n'enfle point de son néant

Le Nécrologe du Parnasse.

Puisse le Ciel récompenser

Par d'inépuisables délices ,

Le rare talent de penser

Que vous joignez aux bons offices ,

Puisse votre petit chevreau

Devenir le Roi du troupeau ;

Que nourri , caressé de la jeune Colette ,

Il dorme en paix , sous la houlette ;

Qu'il soit toujours , ainsi que vous ,

A l'abri du tems & des loups.

Et si l'appétit indocile

Qui vous presse tous les matins ,

Dans un enclos riche & fertile

Attire vos pas clandestins ,

Puissiez-vous sans autre salaire ,

Trouver un berger sage & doux ,

Un berger qui dans sa colere ,

Ménage la chevre & les choux.



DISCOURS.

*Delphinire , Muse Angevine , à Clitandre
Poète Champenois , 1758.*

BEAU Troubadour , si m'aimez en effet ,
Aimez tout bas & gardez le secret :
Souvenez-vous que lorsqu'un cœur soupire ,
Point ne faudroit le dire à bien des gens ;
Pour un ami l'on trouve cent plaisans.
Jaloux , zélés , toujours prêts à médire :
Il en est au village , encor plus qu'à la Cour.
D'un jeu de mots , d'un joli badinage ,
Il en est peu qui connoissent le tour ;
Et selon eux , dès qu'on nomme l'amour ,
Il faut crier à la fille en dommage :
Beau Troubadour si m'aimez en effet ,
Aimez tout bas , & gardez le secret.
Point ne direz que je hais la fleurlette ,
De mon sexe , à mon âge on est un peu coquette ;
D'homme galant on aime le jargon ,
Les airs polis , je ne fais quoi de leste ;
Mais c'est l'esprit qui doit donner le ton ,
Et la raison qui doit régler le reste.
Beau Troubadour , si m'aimez en effet ,
Aimez tout bas , & gardez le secret.
A pas ferrés , & d'un regard sévère ,
A ses côtés marchera le mystère ,
Pour les cagots & les prudes du rem ,
Gens dangereux & mauvais confidens.
Dont l'œil est doux , & la bouche est amère ;
Profitez donc de l'avis salutaire ;
Beau Troubadour , si m'aimez en effet ,

Aimez tout bas , & gardez le secret.
 Quand m'écrirez , prendrez garde à ma mere ;
 N'écrirez jà par la voie ordinaire.
 Lettre perdue , Adieu tendres amours ,
 Jolis billets , Maîtresse & Troubadours ;
 Et moi peut-être au fond de la riviere.
 Beau Troubadour , si m'aimez en effet ,
 Aimez tout bas , & gardez le secret.
 Comme un zephir dans sa course légère ;
 Est dissipé par un souffle plus fort ;
 Ou comme un lys porte sa tête altiere
 Vers le flambeau qui lui cause la mort ;
 Ainsi l'amour dépourvu du mystere ,
 Doit éprouver le plus rigoureux sort.
 Je reprends donc mon refrain ordinaire...
 Beau Troubadour , si m'aimez en effet ,
 Aimez tout bas , & gardez le secret.

DISCOURS

*Ou Poëme , au Duc D'Orléans , par M.
 Poinsonnet le jeune , sur l'inoculation de
 Monseigneur le Duc de Chartres , en
 1756.*

OU guidez-vous , Grand Dieu , cette mere
 éplorée !

Les airs sont ébranlés de ses lugubres cris.
 Elle porte en ses bras une fille adorée ,
 Elle implore Apollon , elle invoque ce fils
 Que lui-même arracha des flancs de Coronis
 D'aucun succès , hélas ! sa plainte n'est suivie ;
 Et les Dieux & les Arts , tout devient impuissant.

Esculape a pu rendre Hippolyte à la vie,
 Et ne peut à la mort arracher Egérie;
 Mais quel autre tableau! d'où naît ce cri perçant?
 Ce n'est plus la beauté dont on pleure l'outrage,
 Près d'un fils expiré, c'est un pere expirant.
 Il perd d'un tendre amour le plus précieux gage.
 Lui-même il est atteint du poison dévorant;
 Il voit périr son fils, & meurt en le pleurant.
 Hélas! parmi ces cris, & ces chants d'allégresse,
 Quand Philippe est content, quand au gré de
 nos vœux,

Le jour de la raison se montre à tous les yeux,
 Pourquoi suis-je accablé d'une sombre tristesse?
 Ah! pour un cœur François sans doute il est
 affreux

De ne devoir cet art, si grand, si salutaire,
 Qu'à ces fiers ennemis, à ces brigans des mers:
 Peuple qui se croit libre, & qui traîne des fers;
 Républicains soumis, dont l'injuste colere
 Ose attaquer la France, ose insulter l'Ibère;
 Tyrans dont les fureurs, dont les cruels excès,
 Dont le nom s'est plus fait haïr dans l'Amérique
 Que ne firent jamais Pisate ni Cortès:
 Humiliez, grand Dieu, leur orgueil tyrannique;
 Semez, semez toujours sur cette nation
 Cet esprit de discorde & de sédition.
 Que l'Anglois forcené lui-même se détruise,
 Et de son propre sang rougisse la Tamise;
 Mais des François plutôt seconde les transports.
 Si jamais de nos Lys l'éclatante bannière
 De l'océan troublé franchit les vastes bords;
 Vous verrez sous le fer tomber cette île altière:
 Ton heure est arrivée, orgueilleuse Albion;
 Bientôt tes murs brûlans, bientôt Londres écrasée
 Vont t'offrir le tableau de Lisbonne embrasée,
 De l'Epire détruit, de Carthage rasée;

Et

Et des débris fumans de l'antique Ilion ;
 Mais prévenez plutôt ces publiques misères.
 S'il en est tems encore , Anglois, ouvrez les yeux.
 Et vous, mes chers François , montrez - vous
 généreux ;

Pardonnez ; dans vos mains éteignez vos ton-
 nerres.

Quel sage citoyen n'aspire au jour heuteur ,
 Où ces rivaux altiers s'embrasseront en frères ?
 Les Arts regnent dans Londres , ils regnent à
 Paris ;

Et ces savans voisins seroient toujours aigris.
 Non : vous futes amis , vous pouvez l'être en-
 core ;

Dieux ! de ce jour de paix quand brillera l'aurore ?
 Ne verrai-je jamais ces fieres nations
 N'écouter que la voix des Arts qui les animent ;
 Eteindre le flambeau de leurs divisions ;
 Et s'aimer toutes deux , autant qu'elles s'estiment ?

DISCOURS

*par un Anonyme ; Songe à Thémire ,
 en 1755.*

DANS ma retraite solitaire
 Rêveur & triste l'autre jour ,
 Plein de l'objet qui m'a su plaire ,
 En ces mots j'invoquois l'amour :
 Dieu des cœurs , adoucis ma peine ;
 Couronne mes ardens desirs :
 Quoi ! toujours pour une inhumaine
 Pousserai-je de vains soupirs ?
 Je me tus : ma voix étouffée

Ne put prononcer que ces mots.
 Je tombe : sur mes yeux Morphée
 Soudain répandit ses pavots.
 Jamais d'un amant véritable
 L'esprit n'a de tranquillité
 Par l'erreur d'un songe agréable
 Bientôt le mien est transporté.
 O charme ! que vois-je paroître ?
 Thémire avec tous ses appas ;
 Quels feux en mon cœur je sens naître !
 C'est-elle , je n'en doute pas.
 Dans son maintien brillant & sage ,
 Dieux ! quelle modeste grandeur !
 Dans ses yeux & sur son visage
 Regnoit une aimable pudeur.
 Je vous voyois , jeune Thémire.
 Pour peindre un spectacle aussi beau ,
 Apollon , que n'ai-je ta lyre ,
 Amour , que n'ai-je ton pinceau ?
 Telle au matin la jeune Flore
 Offre à nos yeux mille beautés :
 Telle , & bien plus brillante encore ,
 Vous fixiez mes yeux enchantés.
 Mille Amours avec mille Graces ,
 Ravis de voir autant d'appas ,
 Empressés de suivre vos traces ,
 Entr'eux se disputoient le pas.
 En vous je découvrois sans cesse
 Attraitz , charmes toujours nouveaux.
 Que vous m'inspiriez de tendresse !
 Je triomphois de mes rivaux.
 Votre cœur alors moins sévère ,
 Parut sensible à mon amour ;
 Déjà votre bouche sincère
 M'assuroit d'un parfait retour.
 Un tendre baiser sur le gage

De notre mutuelle ardeur ;
Vous rougîtes : quand on est sage ,
Un rien allarme la pudeur.
Ravi , plein d'une douce ivresse ,
Mon cœur ... Là finit mon sommeil.
Faux plaisirs , réelle tristesse ,
Je vous connus à mon réveil.
Bientôt revinrent mes supplices ;
Pourquoi , Dieux ! ai-je sommeillé ?
Ou , trop jaloux de mes délices ,
Pourquoi m'avez-vous éveillé ?

DISCOURS

*A l'Anonyme, sur son songe à Thémire,
en 1755.*

AMANT favorisé des Filles de Mémoire ,
Nous parlez-vous avec sincérité ?
De Thémire je ne puis croire
Qu'avec tant de talens vous soyez maltraité :
Si vous déguisez pour sa gloire ,
Que son cœur doit être flatté !
Mais si ce n'est point un mensonge ,
Je vous plains ... espérez pourtant ;
Vous méritez (Phœbus est mon garant)
D'être heureux autrement qu'en songe.



A U T R E

*Ou seconde réponse aux vers de l'Anonyme
du songe à Thémire, en 1755.*

QUAND sur les cruautés de l'aimable Thémire

Mon chagrin a droit d'éclater,
Généreux inconnu, quoi ? vous semblez douter
Du trait mortel qui me déchire ?

Vous interrogez ma candeur,
Et croyez que je veux supposer un martyr,
Que jamais n'éprouva mon cœur.

Ah ! que ne puis-je un jour par l'inhumaine
Voir agréer mes amoureux soupirs ;

Comme aujourd'hui je parle de ma peine,
J'oserois chanter mes plaisirs.

On ne déguise point, quand on est à mon âge.
Eh ! dites-moi celui qu'un tendre amour engage,
Peut-il, s'il est aimé, montrer de la douleur ?

Dans votre élégant badinage,
Où brille de l'esprit le séduisant langage,

On voit, ingénieux Auteur,

Un délicat consolateur,

Que mon sort sans doute intéresse.

Thémire fera mon bonheur ;

Et c'est de vous que j'en tiens la promesse.

Dois-je douter de ma félicité ?

Puisque vous m'en jurez par le Dieu du Permesse,
Dont vous êtes l'enfant gâté ;

Mais vainement mon cœur se plaît dans cette
Ivresse ;

Je dois tout craindre pour mes feux :
 Mon garant est Phœbus : que faut-il que j'espere ?
 Si par mes seuls talens je dois chercher à plaire,
 Je serai toujours malheureux.

DISCOURS

*D'un Solitaire , sur le néant des grandeurs
 humaines , & la solidité de la vertu.*

ELOIGNEZ-VOUS , fuyez , charmes impérieux ;
 Je renonce à jamais à votre injuste empire ;
 Vous êtes sans attraits pour un cœur qui n'as-
 pire
 Qu'au suprême bonheur qu'on goûte dans les
 cieus.

Antôme de grandeur , fastueux appareil ,
 Vous surprenez les yeux , vous allumez l'envie ;
 Vous imitez en vain le brillant du soleil ;
 Vous vous éclipsez bientôt avec la vie.
 Illustres Potentats , lorsque la tombe noire ,
 Couvrira votre corps , nourriture des vers :
 De vos exploits vantés en mille lieux divers ;
 Et même de vos noms on perdra la mémoire.
 O trop frivole éclat ! ô beauté mensongère !
 Vous voulez que l'on rende hommage à vos
 appas ;

Que comme autant de Dieux le monde les ré-
 vere ;

Que vous serviront-ils aux portes du trépas ?
 Que d'objets en objets votre cœur se promène ,
 Il ne peut rencontrer de solides plaisirs ;
 Quelque riche qu'il soit , il est plein de desirs :
 Et loin de la vertu tout ici bas est peine.

DISCOURS

Suivi, & impromptu d'un M. où se trouvent neuf mots de suite, commençant par la même lettre, & qui finissent un sens suivi, 1741.

ALEXANDRE a appris aux ambitieux à attaquer avec audace.

Boufflers bon Brigadier, battant brusquement braves bataillons; brille beaucoup.

Claudius chasse Ciceron; cependant Césaire caresse ce charmant Consul.

David dépouillé du diadème, dédommage Dieu d'un désordre diffamant.

Edouard Empereur étoit extrêmement emporté, & excessif en extravagances.

Faustine femme fort fastueuse, faisant force fanfaronades, finit funestement.

Gaston, grand Guerrier, grave Général, gouvernoit gracieusement grosses garnisons.

Herfan, bonnête homme, habile humaniste, haranguoit hardiment, hazardoit heureusement.

Juvenal, illustre Italien, inveſtivoit ingénument, intriguoit joliment, instruisoit judicieusement.

Licurgue, Législateur Lacédémonien, louoit la Littérature, limoit les loix.

Mazarin, Ministre malade, méditoit, même moribond, malicieusement mille maltotes.

Ninon, Nymphe négligente, n'avoit ni noblesse; ni nippes nécessaires.

Ouvain , originairement ombrageux , ordinairement officieux , oubloit obligamment offenses outrageantes.

Pierre , pauvre pécheur , premier Pontife , prêchant publiquement , pleura prodigieusement.

Rapin , Religieux recueilli , réfléchissoit rigoureusement , rimoit rapidement , rioit rarement.

Salomon , sage Souverain , savoit soutenir son sceptre sans secours.

Testu , tu travailles trop ; tes travaux troubleront ta tête.

Uranie , un vermillon use votre visage , vous vieillissez visiblement.

DISCOURS

Ou Eloge funebre de M. le Président de Montesquieu , 1754.

monumenta doloris

Æneid. lib. ix.

O France , prends le deuil ; il n'est plus ce
grand homme ,
Par qui tu surpassois Athènes , Londres & Rome :
Cet oracle du goût & de la vérité ,
Ce pere , cet ami de la Société.
Ce héros citoyen , ce respectable sage ,
Qui seul peut être à sa par un rare assemblage ,
Joindre à mille vertus mille talens divers.
Il est encore un temple élevé par ses mains ,
Qu'il consacra lui-même au bonheur des humains.

Les contours élégans , l'ordonnance légère ,
 Tout annonce à nos cœurs le Dieu qu'on y ré-
 vere.

C'est là qu'en ses loisirs , sur un si noble ton ,
 Tendre , galant , sensible , & grand comme
 Platon ,

Des plus doux sentimens il nous vantoit les
 charmes ,

Et chantoit la beauté , le plaisir & ses larmes :
 Au sein d'une contrée où regne l'abondance ;
 Sous le Ciel le plus doux habite un peuple im-
 mense ,

Capricieux, sensé , vif à la fois & lent ;
 Son caractère est prompt , modéré , pétulant ,
 Semillant ; enjoué , tendre , aimable & volage.
 C'est l'enfant de l'amour , c'est sa brillante
 image.

Réfléchi , dissipé , solide , inconséquent ,
 Il pense par instinct , & par accès il sent.
 Avidé de plaisirs , de gloire & de fatigues ,
 Il cherche le repos , la guerre & les intrigues :
 Des fortes passions n'éprouvant point l'accès ,
 Des vices , des vertus il ignore l'excès.
 Trop altier pour descendre à d'indignes bassesses ,
 Il n'a que des défauts , ou plutôt des faiblesses ;
 Essentiel , frivole , & plein d'humanité ,
 La nature le fit pour la Société.

Le voilà cependant ce peuple respectable ,
 Que l'étranger décrie , & nous peint si coupable :
 Usbeck qui ne songeoit qu'à le rendre meilleur ;
 Sut mieux apprécier son esprit & son cœur.
 Fleau du pédantisme & de l'afféterie . . .

A le voir des Romains peser les intérêts ,
 Développer leur ame , & sonder leurs projets ;
 Crayonner à nos yeux la République entière ;
 De ses destins divers dévoiler le mystère ;

De tous ses citoyens & de tous ses héros
Analyser si bien les vertus, les défauts ;
Nous tracer son berceau , ses progrès, sa puis-
sance

Sa gloire , son déclin , sa prompte décadence ;
Toujours placer la cause à côté de l'effet ;
Et paroître sans cesse égal à son sujet :
On diroit que les Dieux, par pitié pour notre
âge ,

Lui firent d'un Romain entendre le langage ;
Et qu'échappé des lieux qui nous dévorent tous,
Il revint un instant converser parmi nous.

O tendresse de pere ! ô vertueux dessein !
L'auguste humanité qu'il porte dans son sein
De Secondat bientôt occupe l'ame entiere ;
Pour elle son amour & l'inspire & l'éclaire :
Politique profond , savant législateur ,
Du monde qu'il instruit il est le bienfaiteur.

Il remonte au principe , & d'une touche sûre ,
Il peint l'homme sortant des mains de la nature ;
L'offre à ses propres yeux en ses divers états ,
Sauvage dans les bois & féroce aux combats ;
Indépendant , soumis dans l'enceinte des villes,
A la société consacrant des asyles :

Adoucissant ses mœurs , ayant besoin de loix ;
Et pour son plus grand bien reconnoissant des
Rois.

De son cœur brut encor , de sa raison naissante ,
Et lui fait voir comment de l'abus du pou-
voir

Naquit avec les loix la regle du devoir ;
Comment par les liens d'une étroite alliance ,
Las de leur liberté , de leur indépendance
Et pour se procurer un destin plus heureux ,
De leurs droits primitifs sont déchus ses ayeux.
Ainsi de Montesquieu le sublime génie

Des loix des nations saisissant l'harmonie ,
 Decouvrit le premier dans leurs relations ,
 Leur essence analogue , & leurs distinctions :
 Et lui seul combinant leurs effets & leurs causes ,
 Dans leur vrai point de vue osa voir toutes
 choses .

Elevant vers le ciel un œil audacieux ,
 Le cœur ivre d'orgueil , & d'un ton furieux ,
 Non , Dieu n'existe point (dit souvent l'incréd-
 ule)

C'est un phantôme vain , absurde , ridicule ;
 L'aveugle gratitude a fait les premiers Dieux ;
 De mille autres la crainte a su peupler les
 Cieux .

Ainsi parloit l'impie , épris de son système ,
 Il croyoit follement antécipir Dieu-même :
 Indépendant alors , & libre en ses desirs ,
 Le remord paroissoit respecter ses plaisirs :
 Tranquille sur la foi de sa divine sagesse ,
 Son ame s'endormoit au sein de la mollesse .
 L'Esprit des loix paroît , & dévoré d'ennui ,
 L'incrédule se trouble , & se tait devant lui .
 Quoi , Montesquieu n'est plus ! & ces monu-
 mens rares ,

Qui braveront du tems les outrages barbares ,
 Où brillent à l'envi son esprit & son cœur ,
 De cet Auteur profond , de cet homme enchan-
 teur ,

De ce vrai patriote (ô souvenir funeste)
 Voilà tout ce qui vit , & tout ce qui nous reste .
 Pleurez , François , pleurez sa perte irréparable ;
 Gémissez , ô mortels , dont la félicité
 A consumé ses soins , ses jours & sa santé ,
 Ah ! trop payé sans doute , & trop heureux lui-
 même ,

D'avoir vécu pour nous jusqu'au moment su-
 prême .

Tel est en peu de traits l'imitateur sincère

Du plus grand de tous les mortels :

Tel est au vrai, Lecteur, le chantre téméraire

D'un Philosophe aimable, & digne des autels.

DISCOURS

Et emportement de Penelope.

DE mes fâcheux amans Ministre injurieux,
Héraut que cherches-tu ? qui t'amène en ces
lieux ?

Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare ?

Fasse le juste ciel avançant leur trépas,

Que ce repas pour eux soit le dernier repas.

Lâches, qui pleins d'orgueil, & foibles de cou-
rage,

Consument de son fils le plus riche héritage ;

Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit,

Quel homme étoit Ulysse, & tout ce qu'en
on lit ?

DISCOURS

Ou traduction en vers François de la description du famélique, 1738.

D'UN jeune homme affamé je retrace l'his-
toire,

Et j'en veux conserver l'horreur à la mémoire ;

Quel spectacle étonnant vient s'offrir à mes yeux

Juste Ciel ! quelle rage , & quel monstre odieux !
 Quoi ! je vois la fureur d'une panse béante
 Rapide à dévorer les mets qu'on lui présente ;
 Ses convives toujours sortent de table à jeun :
 De maints & maints morceaux le glouton n'en
 fait qu'un ;

Pour les accumuler sa main prompte & prodigue
 Les place sous la dent qui sans cesse fatigue.
 Il jette sur sa proie un avide regard ,
 Et craint que son voisin ne la mette à l'écart.
 De son ventre aboyant sans assouvir la rage ,
 Il mange , & l'appétit s'augmente davantage :
 Cependant il soutient qu'on le fera mourir ,
 En retranchant les mets qui le doivent nourrir.
 Ces mets qui suffiroient pour des peuples , des
 villes ,

A ce vuide estomac deviendroient inutiles :
 Plus l'hydropique boit , plus il sent qu'au de-
 dans
 Sa soif redouble , & croît presque à tous les ins-
 tans.
 Qu'à l'égard du gourmand le même sort décide ;
 Plus il mange , il a faim , & sent un plus grand
 vuide.

DISCOURS

*Et traduction du second Chœur de Thyeste
 de Sénèque , 1751.*

OUI , la nature enfin , toujours prudente &
 sage ,
 Nous ramene le calme , après un grand orage ;

Aux enfans d'Inachus elle arrache à jamais
 Les armes qui troubloient la concorde & la paix.
 Juste Ciel ! quoi le sang contre le sang s'anime !
 Quelle horreur de gagner un sceptre par un
 crime !

Vous ne connoissez pas , esprits ambitieux ,
 L'éclat dont un vrai Roi doit briller à vos
 yeux.

Non, vous ne savez pas ce qu'est un diadème ;
 En quoi doit consister la puissance suprême.
 Les trésors , la couronne & les palais dorés ;
 La pourpre & les habits , dont les rois sont parés,
 Ne sont de leurs grandeurs que les plus foibles
 marques ;

C'est l'empire sur soi qui fait les grands mo-
 narques.

On est roi , quand on fait commander à son
 cœur ;

Quand on est délivré de cette folle erreur ,
 Qui travaille , & qui trouble une ame impé-
 rieuse ,

Qui suit de ses desirs la pente malheureuse.

On est roi , quand on fuit les applaudissemens
 D'un peuple toujours prêt à prodiguer l'encens :
 On est roi , quand on peut regarder sans envie
 L'or du Tage & les grains de la riche Lybie ;
 Quand on peut d'un visage intrépide , constant,
 Voir serpenter en l'air le foudre menaçant ;
 Quand semblable au rocher , qu'une vague
 aboyante ,

Par des coups redoublés, bat, agite & tourmente ,
 Toujours inébranlable , on affronte les flots ,
 Qui font craindre , & pâir les plus sûrs mate-
 lots.

On est roi , quand on brave & l'épée & la lance
 Du soldat , dont Bellone anime la vaillance ;

Quand toujours au dessus des caprices du sort ,
 On va sans murmurer, au devant de la mort.
 O rois , qui disputant d'une vaine puissance ,
 Prétendez entre nous avoir la préférence ;
 Vous fiers & vains Guerriers, qui suivez &
 chassez

Dans l'horreur des déserts les Daces dispersés :
 O vous qui possédez avec tant d'avantage ,
 Ces mers dont les rubis font briller les rivages ;
 Qui des monts Caspiens faites des forts puissans,
 Que ne peuvent percer les Sarmates vaillans :
 Rois du Sud , rois du Nord , dites-moi que vous
 semble

De ces titres pompeux , dont vous traitez en-
 semble ,

Qui doivent distinguer entre vous les plus grands ?
 Mais qu'entends-je ? ah ! plutôt changez de senti-
 mens ,

Et reconnoissez mieux l'objet qui vous enflamme :
 Oui, le plus grand empire est pour la plus grande
 ame.

Enfin qu'a-t-on besoin d'armes & de chevaux ?
 Que servent des combats les pénibles travaux ,
 Ces machines qui font dans les murs tant de
 breches ;

Ces ruses que le Parthe a pour lancer ses fleches
 On n'a qu'à ne rien craindre , & ne rien désirer
 C'est un empire sûr, qu'on ne peut nous ôter :
 On est riche sans biens , on est roi sans cou-
 ronne ;

Chacun, quand il lui plaît, cet empire se donne.
 Desire qui voudra cet état de grandeur ;
 Le pas pour y monter est glissant & trompeur ;
 Pour moi j'aime bien mieux , sans risque , sans
 cavie ,

Me livrer aux douceurs d'une innocente vie :

Dans un réduit obscur utilement jouir
De la paix que procure un honnête loisir :
Ah ! puissai-je inconnu, vivre en un hermitage ;
Et passer loin des Grands le reste de mon âge !
Puissai-je , ayant rempli de mes vieux ans le
cours ,
En simple citoyen expirer plein de jours !
Cetui-là de la mort ressent le poids extrême ,
Qui trop connu de tous, s'est méconnu soi-même.

EGLÔGUE

La fausse indifférence , 1737.

JE fais libre , mon oœur , honteux de sa foiblesse ,

Pour jamais , dès ce jour, renonce à la tendresse.
Il est d'autres plaisirs plus innocens , plus doux ;
Cher troupeau , je vous aime , & je n'aime que
vous.

Esclave malheureux d'une ingrate bergere ,
Tant que j'ai soupiré, sans espoir de lui plaire ,
Que de soins chaque jour mes feux vous ont
ravis !

Je suivois ma cruelle , & laissois mes brebis ,
A la merci des loups : combien de fois errantes ;
Languissant , je vous vis comme moi languis-
santes ?

Il me l'avoit bien dit le vieillard du hameau ,
Que l'amour du berger est funeste au troupeau.
Secourable raison, tu viens briser mes chaînes ;
Oui, je t'oublie, Iris , j'oublie enfin mes peines...
Païssez, brebis , païssez ; & voyez désormais

Couler mes heureux jours , au gré de mes souhaits.

Jaloux de vous choisir les plus rians bocages ,
 Charmé de vous mener sous les plus frais ombrages ,

Je vais dans mon loisir , formant de nouveaux sons ,

Faire entendre aux échos d'agréables chansons.

Mélas ! je ne savois que me plaindre sans cesse ;

Et mes accens n'étoient que des airs de tristesse.

Plus d'inquiets soucis , plus de transports jaloux ;

On est en vous aimant tranquille comme vous.

C'est l'amour qu'il me fait : eh ! puis-je en avoir d'autre ,

Qui fasse mon bonheur , & qui fasse le vôtre ?

C'en est fait , cher troupeau , je ne connoîtrai rien

Que vous & mes vergers , ma houlette & mon chien.

Ah ! si de ces objets les images riantes

Toujours à mon esprit eussent été présentes ,

Jamais l'ingrate Iris , qui fit couler mes pleurs ,

N'auroit ri de l'excès de mes vives douleurs ;

Que ne souffrois-je point sous son injuste empire ?

J'ai pu deux ans entiers , je rougis de le dire)

D'une inhumaine ainsi m'occuper nuit & jour.

Puissent mes soins pour vous égaler cet amour ,

Innocens animaux , sans chagrins , sans murmure ,

Vous vivez , vous suivez l'instinct de la nature.

Où trouve-t-on des traits autre part que chez vous ,

De ce qu'elle a d'aimable & de simple & de doux !

Dans nos fieres Beautés je n'ai vu qu'artifice ,

Bizarrerie , orgueil , inconstance , caprice.

Un seul mot de leur part qui nous puisse flatter,
 Par combien de soupirs le faut-il acheter !
 Leur est-on cher ; bientôt dans leur cœur qui se
 lasse,

Quelque nouveau rival usurpé notre place.
 Mais l'amour des ruisseaux, des prés, de la
 fraîcheur,

Vous fait-il méconnoître, ou fuir votre pasteur ?
 Vous l'aimez ; un instinct reconnoissant, fidele,
 Vous fait suivre ses pas, si-tôt qu'il vous appelle ;
 Et l'ingrate souvent, qu'effarouche sa voix,
 Méprise jusqu'aux sons qui naissent sous ses
 doigts.

Que ne puis-je aujourd'hui, signalant ma ven-
 geance,
 Amour, dans tous nos champs détruire ta puis-
 sance.

Mais quoi ? dois-je garder, malgré tous ses mepris,
 Cette houlette entor, qui me parle d'Iris ?
 Vain nom que j'y gravai ! ... qu'à l'instant je
 la brise :

Oui, l'ingrate ce soir le saura de Florise.
 Vous qui souffrez les maux que j'ai long-tems
 soufferts,
 Pasteurs, quand pourrez-vous ainsi briser vos
 fers ?

Un berger sans amour, ô le rare modèle !
 Bientôt s'en répandra l'étonnante nouvelle ;
 Fameux dans nos hameaux, je verrai la brebis
 De mes soins chaque jour me rendre tout le prix ;
 Le belier m'enrichir de sa toison superbe,
 Et l'innocent agneau naître & bondir sur l'herbe.
 O sort, le digne objet de mes plus vifs desirs !
 Bergeres, vos beaux yeux valent-ils ces plaisirs ?
 Par d'impuissans efforts, non sans verser des
 larmes,

Cent fois j'ai combattu le pouvoir de vos charmes ,

Que je serois heureux , disois-je en ce moment ,
Si je pouvois un jour n'aimer que mon troupeau !
Je l'aime , & quand Iris viendrait moins inhumaine

Me promettre aujourd'hui de partager ma peine ,
Iris seroit pour moi sans graces , sans attraits ;
Iris & l'amour même armé de tous ses traits ,
Ne sauroient sur mon cœur remporter la victoire.
Inutile discours , Hylas osoit le croire ;
Et sensible à l'affront d'un amant méprisé ,
Par le dépit menteur Hylas est abusé.
Orgueilleux il tenoit ce superbe langage ,
Iris non loin de lui traversoit le bocage ;
Il l'observe . . . grands Dieux ! avec tant de fierté ,
Pourquoi lui donniez-vous encor plus de beauté ?
Dit-il , & quand je veux oublier la cruelle ,
Pourquoi la vois-je encor plus charmante & plus belle ?

. . . . Il ne m'aborde point , dit Iris , le jaloux ;
Saurait-il que je viens d'un secret rendez-vous ?
Ah ! si dans son dépit , il alloit le redire . . ,
Par mes plus doux regards il faut que je l'attire ;

Je connoîtrai s'il fait mes secrettes ardeurs.
Iris s'arme à ces mots de ses regards vainqueurs ;
A son charmant sourire , à son air vif & tendre ,
On diroit qu'elle voit son aimable Timandre.
Que de cœurs tu séduis , doux espoir ! qu'aïssément

De berger philosophe on redevient Amant !
Quand d'un regard trompeur ignorant l'artifice ,
On croit d'une Beauté trouver l'heureux caprice.
Hylas va près d'Iris soupirer de nouveau ,

Et lui sacrifier l'amour de son troupeau.
 Elle écoute d'abord, sourit & prend la fuite ;
 Le berger imprudent s'anime à la poursuite ;
 Il s'éloigne , & le loup le trouve abandonné :
 On crie : Hylas se tourne. O Dieu ! faut-il
 qu'il voie
 Ses agneaux sans secours, au ravisseur en proie ?
 De mes feux rallumés, dit-il , voilà le prix ;
 Et je perds mes agneaux , sans fléchir mon Iris.

H A R A N G U E

Faite au Roi , par Monseigneur l'Archevêque de Toulouse , à l'ouverture de l'Assemblée Générale du Clergé de France , à Versailles , le cinquieme Juin 1735.

SIRE ,

Nous avons l'honneur d'approcher du trône de Votre Majesté avec une respectueuse confiance. Sa religion & sa bonté nous l'inspirent ; & une secrète joie nous annonce qu'elle daignera être sensible aux témoignages d'amour & de zèle que nous aurons le bonheur de lui donner dans le cours de notre Assemblée. Nous savons que l'autorité suprême est une émanation de celle de Dieu , établie pour veiller à la conduite & à la félicité des peuples ; exercée avec la sagesse & la justice dont Votre Majesté est remplie , pourrions-nous nous dispenser d'aimer & de respecter cette même autorité ?

Ce n'est donc pas seulement un devoir politique, & un hommage extérieur que le premier Corps de Votre Royaume vient rendre à la majesté & à la splendeur du trône ; c'est encore un hommage propre & particulier, que nos cœurs conduits par les mouvemens de notre amour, vous offrent tous les jours en secret.

Ces sentimens, Sire, vous sont dûs ; & jamais Prince ne les mérita plus que Votre Majesté. Prévenu des plus précieuses bénédictions du Ciel, fidele à Dieu, tendre pour vos peuples, supérieur aux plaisirs, & maître des passions, vous avez toujours fait paroître les vertus les plus pures, & en même tems les plus conformes à la disposition des événemens & des conjonctures. Tantôt nous avons admiré la modération de vos desirs, la douceur de vos sentimens, votre amour pour la tranquillité de vos peuples ; tantôt l'élevation de vos conseils, la fermeté de vos résolutions, & la force de vos entreprises. Vous avez marqué aux diverses vertus que vous possédez l'ordre & le rang qu'elles doivent tenir entr'elles ; & dans l'heureux concours de ces vertus, il n'en est point qui ait jamais affoibli ou confondu l'éclat & la perfection d'une autre. Que pouvoient donc espérer ces Puissances ennemies, que la jalousie & l'inquiétude ont armées contre vous ? Témoins de vos sentimens, de vos ménagemens, & de vos soins pour maintenir la tranquillité de l'Europe, ne devoient-elles pas comprendre que ce même esprit de sagesse, & de justice qui avoit animé toutes vos actions pendant la paix, ne vous rendroit que plus fort, que plus puissant & que plus redoutable dans la guerre ? En effet, Sire, dès qu'il auroit

été dangereux de porter votre amour pour la paix au delà de ses justes bornes, vous faites sentir partout le poids & la supériorité de vos armes; partout vos troupes animées par le zèle le plus ardent de votre service, & par une valeur distinguée, mais naturelle aux François, confondent les mesures & les démarches de vos ennemis, & triomphent de leurs oppositions & de leurs résistances. L'Italie presque entièrement soumise par vos avantages réitérés, & vos victoires signalées, éprouve combien vous êtes redoutable dans vos sages conseils, & dans vos importantes entreprises. L'Allemagne a senti à son tour combien il est difficile de vous résister, & inutile de vous opposer les plus fortes places. Heureux le Corps Germanique, si les diverses Puissances qui le composent, pouvoient se réunir dans les mêmes vues & les mêmes sentimens; si elles faisoient une égale attention à leurs véritables & solides intérêts, & si elles rompoient toutes ensemble les liens qu'on travaille depuis longtemps à former, pour détruire un jour plus aisément une liberté dont elles devroient être si jalouses. Le Clergé de votre Royaume, dont le zèle est toujours effectif, empressé & fidele; & les secours toujours prompts, abondans & multipliés pour le service de Votre Majesté, voit avec joie, & avec admiration les merveilles de votre Regne; il bénit le Roi des Rois, & l'Arbitre suprême des Etats & des Empires, des heureux succès qu'il donne à vos justes desseins; il leve sans cesse les mains au Ciel pour votre conservation, & pour votre gloire, pour cette gloire sûre, solide, inaltérable, pour laquelle vous travaillez avec tant

d'ardeur ; qui fait toujours préférer les avantages des peuples aux triomphes les plus flatteurs ; elle entretiendra , Sire , dans votre cœur l'amour d'une paix sincère & durable ; elle seule peut faire dans tous les âmes le bonheur de vos sujets , & la consolation des Ministres du Seigneur. Ces sacrés Ministres assemblés par vos ordres , sensibles à la justice que vous venez de rendre aux droits les plus essentiels , & les plus intéressans de l'Episcopat , ont l'honneur de demander à Votre Majesté la continuation d'une protection si utile & si nécessaire pour les avantages de l'Eglise. Plus les vérités sont affoiblies parmi les enfans des hommes , plus l'esprit de liberté & d'indépendance fait de nouveaux progrès : plus ces asyles sacrés , où les Vierges saintes se renferment , & ces utiles établissemens où l'infirmité & l'indigence trouvoient également des ressources , sont menacés d'une décadence prochaine ; plus nos soins & nos travaux auront besoin du secours de votre autorité ; & plus nous ferons agir la juste confiance que nous avons en vos bontés , & en vos vertus ; en ces vertus , Sire , qui ont été si heureusement cultivées par le grand & fidele ministre que votre sage discernement a établi à la tête de ses conseils , pour le bien de la religion , & le bonheur de ses peuples. Que le Ciel continue de répandre sur Votre Majesté ses bénédictions les plus abondantes ; qu'il élève votre grandeur & votre gloire au dessus de celle des autres Rois de la terre ; & qu'une heureuse paix mette bientôt le comble à votre satisfaction & à votre gloire. Ce sont , Sire , les vœux du Clergé de votre Royaume , dont il se flatte que Votre Majesté connoît toute la sincérité , toute la force & toute l'étendue.

H A R A N G U E

*À la Reine , par M. l' Archevêque de Tou-
louſe, le 5 Juin 1735.*

M A D A M E ,

LE Clergé de ce Royaume voit toujours arriver avec joie le moment heureux , où il lui eſt permis de préſenter ſes reſpects à Votre Majeſté. La Religion ſur le trône eſt un objet digne des yeux de Dieu même , le ſujet de l'admiration des Miniſtres du Seigneur, la plus aſſurée reſſource des peuples , & par là le plus grand bienfait que Dieu puiſſe accorder à une nation dans les jours de ſa miſéricorde. C'eſt ce bienfait, Madame , que Votre Majeſté ne ceſſe de nous rappeler par cette foi vive, cette piété ſolide qui animent toutes vos actions; qui vous font ſouvent préférer le recueillement & la ſolitude du cœur aux plaiſirs mêmes les plus légitimes; qui vous rendent ſi exacte & ſi attentive pour vous-même , ſi douce & ſi compaiſſante pour vos ſujets. En eſſet, Madame , l'élévation du rang ſuprême que vous occupez, en multipliant vos devoirs, n'a fait en vous que multiplier vos vertus , vous offrir de plus fréquentes & de plus éclatantes occaſions de les exercer , & donner plus de poids & d'autorité à vos exemples. C'eſt pour recom-

penſer tant de vertus que le Ciel vous a deſtinée à remplir le premier trône du monde ; que vous fixez la juſte tendreſſe de notre grand Monarque ; que l'auguſte Prince à qui vous avez donné le jour , eſt le gage le plus certain de votre ſatisfaction & de notre félicité ; & que deſ Princesses formées par vos mains , porteront un jour avec votre ſang ſur des trônes étrangers l'aſſemblage des vertus qui honorent le trône même. Quelle conſolation , Madame , pour les Miniſtres du Seigneur , de pouvoir ſe flatter d'une protection auſſi puiffante que celle de Votre Majeſté ? Quelle force n'auront pas ſur les peuples nos inſtructions appuyées de vos grands ſentimens & de vos pieux exemples ? Et quels motifs pouvions-nous jamais avoir pour animer nos vœux , pour notre ſanctification , & pour l'accompliſſement de vos juſtes deſirs ?

H A R A N G U E

*Faite à Monſeigneur le Dauphin , par
l'Archevêque de Toulouſe , 1735.*

MONSIEUR,

LE Clergé de ce Royaume a l'honneur de vous préſenter ſes profonds hommages. Il reſpecte en vous le ſang le plus auguſte qui fut jamais , & dans lequel vous avez puisé les grandes vertus que vous ferez éclater un jour pour les avantages de l'Egliſe , & le bonheur de ce Royaume. Hâtez-vous , Monſeigneur ,
de

de faire servir à la félicité publique ces mêmes vertus , cultivées avec tant de soin par des mains sages & habiles ; & accoutumées à former les plus grands Rois. Que le bras du Tout-Puissant vous soutienne , qu'il protege vos précieux jours ; & qu'imitateur de la religion & de la piété de votre auguste pere , vous fassiez toujours la joie de l'Eglise , celle des peuples , & l'admiration de tout l'univers. Ce sont , Monseigneur , les vœux que nous ne cesserons jamais de former pour votre auguste personne.

BOUQUET

*Au Roi , pour le jour Saint Louis 1768,
par un aveugle.*

JOUR heureux , solennel ,
Qui m'enflamme & m'inspire ;
Transporté dans le Ciel ,
J'y mets d'accord ma lyre.

Roi , le premier des Rois ,
C'est aujourd'hui ta fête.
Toi , protecteur des loix ,
Vions ; calme la tempête.

L'orage disparoît ;
Louis , c'est ton ouvrage :
Notre bonheur s'accroît
Du triomphe du sage.

Tout le cede à LOUIS ,
Et la Sion Chrétienne
Anime palme & lys,
Par la plus belle antienne.

Pour chanter ses vertus ,
Ma Muse est difficile ;
Pour ce parfait Titus
Que n'est-elle docile ?

Que d'attraits glorieux !
Brillante est sa carrière :
Hélas ! je n'ai plus d'yeux ,
Que sert tant de lumière ?

Réduir à le chérir
Autant qu'il le mérite ,
C'est mon cœur enrichir ,
Ciel ! je t'en félicite.

L'honneur conduit ses pas
Les fleurs suivent sa trace :
De ses puissans appas ,
On ressent l'efficace.

Dans la guerre & la paix
Il est toujours le même :
Ne se dément jamais :
Héros en tout suprême.

Vous , augustes enfans ,
A nos neveux propices ,
Illustrez dans cent ans
Ses hauts faits , leurs délices.

Honneurs sacrés produits
Au Temple de Mémoire,
Où regne Saint Louis,
Contemplant sa victoire.

Sa joie augmente aux Cieux,
Des parfums de sa race;
Ils imitent les Dieux,
Et décorent sa place.

Son cher fils l'ennoblit,
Grand, juste & adorable,
Comme le soleil luit,
Bien aimé, plus aimable.

Seigneur, comble ses jours
De gloire & de tendresse:
L'objet de nos amours,
Qui fait notre allégresse.

Et ses jours immortels
En tous lieux mémorables,
Seront pour les mortels
En tous tems favorables.

LETTRE PREMIERE

*Dans laquelle on ne fait point entrer la
voyelle A, 1726.*

MONSIEUR,

JE fus voir dernièrement un Médecin, pour le
consulter sur l'incommodité d'un jeune hom-
me, qui souffroit depuis long-tems. Dès qu'il

G ij

en fut instruit, il me dit qu'il n'étoit point en peine de le guérir, pourvu qu'on voulût suivre tous les conseils qu'il donneroit. Je puis vous dire, reprit-il, que plusieurs personnes de distinction ont été guéries, dès qu'elles se sont servies de mon remède, qui est très-merveilleux, pour dissiper toutes sortes de vertiges. Ce sont des pillules, qui doivent être prises deux ou trois fois le jour. On ne doit point boire de vin, lorsque l'on prend ce remède, & le mouton rôti est le seul mets dont on doit se nourrir. Ceux qui usent de ces pillules, se couchent de bonne heure, & jouent peu. Je connois plusieurs personnes, qui toutes infirmes qu'elles sont, ont exécuté ce régime, & s'en sont fort bien trouvées. Je ne finirois point, si j'entreprendois de vous citer tous ceux & celles qui ont reçu un très-prompt secours de mon remède. Comme je suis connu presque de tout le monde, on peut compter sur ce que je dis, & mes preuves sont si évidentes, & mes expériences si fréquentes, que ce seroit une injustice de vouloir en douter. Le roi même me permet, pour le bien public, de débiter une essence, qui n'est composée que de simples; elle est propre pour guérir toutes sortes de fièvres. Je veux, me dit-il, vous montrer une phiole, qui, quelque petite qu'elle soit, se vend près de trois louis d'or. Il me fit voir ensuite une bouteille, où étoit une liqueur d'une couleur fort rouge, & me dit qu'il s'en servoit pour guérir toutes sortes de blessures; comme ce Médecin étoit un des plus curieux, il me fit voir plusieurs belles expériences, qui me surprirent, & qui me firent juger qu'il étoit bien éloigné d'être du nombre de ces esprits

présomptueux, qui n'ont qu'une science superficielle, & qui n'ont nul soin de se perfectionner ; & de découvrir mille secrets qui nous sont encore inconnus. Comme j'étois extrêmement pressé, je pris congé du Médecin, & lui promis d'envoyer prendre de son essence, pour le prix dont il étoit lui-même convenu. Dès que je l'eus quitté, il me prit envie de visiter un Physicien, pour voir chez lui une expérience du vuide, dont je fus très-content. Je vis en même tems les effets d'un télescope, d'un hygrometre, & d'un thermometre de nouvelle invention. Il me fit voir une montre qui ne se montoit que tous les douze mois une fois. Lorsque l'heure étoit sur le point de sonner, on voyoit un petit Cupidon qui décochoit une fleche qui tomboit précisément sur l'heure, & y restoit immobile. J'y vis encore une horloge d'une construction très-ingénieuse ; lorsque l'heure devoit sonner, l'on voyoit plusieurs petits chiens, qui poursuivoient un cerf, dont le bois indiquoit l'heure précise. Le cerf & les chiens étoient tous d'or, & les dehors de l'horloge étoient revêtus de rubis & de pierres précieuses. Ce qui me surprit encore plus, fut de voir le mouvement perpétuel que l'on cherche depuis si long-tems. C'étoit une boule d'ivoire, qu'un ressort renvoyoit, dès le moment qu'elle étoit descendue, & qui rouloit toujours, dès qu'elle étoit une fois en mouvement. Entre une infinité de curiosités, je vis un phosphore qui étoit si vif, & si lumineux, qu'il perçoit & dissipoit les ombres d'une nuit très-obscur. Comme il étoit tems de souper, je fus obligé de quitter ce curieux, & de me retirer chez moi.

LETTRE SECONDE

*Dans laquelle on ne fait point entrer la
voyelle E , 1727.*

MON AMI,

J'AI connu un courtisan, qui passoit à la Cour pour un saint. Il y vivoit sans ambition, Il faisoit sa cour au Roi, huit ou dix fois dans un an. Il haïssoit fort la dissimulation; aussi fuyoit-il un fin Courtisan qui l'abordoit. Il avoit fait choix d'un ami, pour qui il a paru toujours fort constant. Il occupoit vis-à-vis sa maison un fort joli pavillon; lui connoissant un bon fonds, mais surtout un vrai goût pour l'oraison, il l'aimoit, il s'attachoit à lui; il avoit un air riant qui lui plaisoit: tantôt il lui disoit d'un ton fort insinuant, mon ami, travaillons au salut; imitons Saint Paul qui souffroit, qui mortifioit sa chair, qui prioit, qui triomphoit du maudit Satan, qui plus rugissant qu'un lion, lui livroit un combat sanglant. N'oublions jamais l'instant fatal qui doit finir nos jours: n'imitons pas Salomon, qui connut trop tard l'illusion du plaisir, où il s'abandonnoit sans raison. Portons la Croix du Roi tout-puissant; son joug nous paroîtra fort doux à la mort qui finira tous nos maux. Nous aspirons tous au Paradis; mais nous vivons oisifs, sans travail, sans mortification; Si nous avons la foi d'un Saint Hilarion,

nous craindrions toujours. Tantôt il disoit à son ami, faisons un tour au jardin ; là nous y lirons l'Imitation. Il y a plaisir, mais surtout un grand profit à la parcourir, ouvrons-la au hazard, tout y conduit au salut. On tomba sur un discours fort touchant ; mais sur la fin son laquais arriva, qui lui dit : il y a là un Capucin qui voudroit vous voir. Il m'a dit qu'il alloit partir pour la Mission du Canada. Il courut aussitôt pour lui offrir sa maison, ravi d'avoir un instant pour s'ouvrir à lui : l'ayant joint, il l'instruisit sur l'oraison, sur l'amour du prochain, sur la soumission aux Croix, sur la mortification, sur son habit qui lui paroissoit trop mondain. Il soumit sa raison à un ami si divin ; car d'abord il s'imposa un joug fort fatigant. Pour tout habit, il prit un surtout d'un cadis brun, qui lui coûtoit, y compris la façon, un louis d'or. Quand il dînoit, on lui apportoit du pain fort noir : son plat ragoûtant consistoit dans un poisson rôti sur un gril ; sa boisson, dans un vin fort mauvais. Au soir, il faisoit toujours collation : son lit paroissoit fort dur ; car il couchoit sur cinq ou six fagots : il faisoit oraison trois fois la nuit. Un jour l'ayant fait sur la mort, tout brûlant d'un amour divin, il poussa un profond soupir, disant d'un ton fort haut : quoi donc, il faut mourir ! Ah ! la Cour n'aura plus d'attraits pour moi. Aussitôt il partit pour Paris, où il quitta tout. Il alla aux Capucins ; où il mourut au bout d'un an, sans avoir fini son Noviciat.



LETTRE TROISIEME,

Sans y faire entrer la voyelle I, 1728.

MADAME,

VOUS m'ordonnez de vous raconter quelques aventures du nouveau Roman dont on n'ose prononcer le nom. Les proverbes de Sancho Pança, sont assurément très-agréables; vous n'en saurez pas davantage: & pour ne vous pas cacher ma pensée, mon goût n'est pas pour les Romans. Leur lecture est un tems perdu, outre que le cœur en est souvent corrompu, surtout dans le tems de Carême, où ces sortes d'ouvrages sont le plus défendus. Notre amour propre ne nous attaque que trop dangereusement, sans le seconder; & les combats du Démon & du monde trompeur ne sont que trop véhémens, sans entreprendre de leur donner un nouvel avantage sur nous. Vous savez, Madame, que les Pères ont de tout tems défendu la lecture des Romans, par le danger auquel l'un & l'autre sexe sont sans cesse exposés. Le bon sens & la prudence veulent que l'on ne s'adonne qu'aux lectures capables de réformer les mœurs. Celles des Auteurs sacrés sont très-propres à nous tracer les routes que nous devons prendre pour embrasser la vertu, & pour combattre Satan, tournant sans cesse autour de nous pour nous dévorer, & pour nous aveugler sur ce mo-

ment fatal, d'où dépend toute la sûreté du salut. A vous parler franchement le faux & le mensonge ne se trouvent pas avec la vertu. Comme l'on ressemble aux personnes que l'on fréquente, & que le commerce des gens sages & honnêtes nous touche, la bonne lecture opere le même effet sur nos cœurs : elle rappelle tous nos défauts, & en les découvrant on s'efforce de les combattre. Comme l'on tombe malade, quand on est en bonne santé, & que la santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps, on tombe de même en s'adonnant à ces sortes de lectures suspectes, eût-on la force d'un Samson & la sagesse d'un Salomon. Le plus sûr, Madame, est donc de conclure que l'entêtement aux lectures des Romans est très-dangereux, & un très-grand obstacle à s'avancer dans la vertu.

LETTRE QUATRIEME,

*Dans laquelle on ne fait point entrer la
voyelle O, 1729.*

LE silence, Madame, est le parti le plus sûr de celui qui se défie de ses lumières. Je suis très-embarrassé de décider sur le jeu des échecs, & principalement sur celui qui en est le premier inventeur. J'ai lu quantité de livres sur cette matiere, mais je n'y ai rien remarqué qui puisse être capable de satisfaire un esprit curieux. Les uns disent que ce jeu est du tems des premiers Grecs, & les autres écrivent

qu'il a été inventé plusieurs années auparavant. Que chacun en pense ce qu'il lui plaira. Je fais que le peuple de la Chine se vante d'être l'inventeur de ce jeu, si plein d'esprit. Cela peut-être, mais il est très-difficile d'en citer des preuves certaines. Puisque je suis sur ce sujet, permettez, Madame, que je prenne ici la liberté de citer un trait que j'ai lu dans les Remarques faites sur Tacite. L'Auteur est assez fameux & célèbre. Il est inutile de dire ici qui il est; d'ailleurs il ne m'est pas permis de m'expliquer, sans manquer au dessein que j'ai imaginé. Ce savant Auteur dit qu'un Cardinal étant aux prises au jeu des Echecs avec un de ses amis, il survint une grande difficulté que les Spectateurs ne purent jamais décider. Il arriva qu'en cet instant un grand Seigneur, intime ami du Cardinal, entra brusquement, & dit sur le champ, en entrant : l'illustriissime Eminence dispute sans sujet, & fait une pure chicane. Cela n'est-il pas plaisant, repliqua le Cardinal? quel jugement! Il ne fait que d'entrer, & il juge sans démêler la cause du différend. Ce silence, lui dit ce grand Seigneur, gardé avec tant de réserve dans une si belle assemblée, m'a fait décider en faveur de la partie adverse. Chacun applaudit à ce sentiment décisif, & la partie finie, les Spectateurs se retirèrent.



LETTRE CINQUIEME.

Où l'on ne fait point entrer la voyelle U,
1730.

LEs grandes richesses, Madame, ne rendent jamais les hommes contents. Possède-t-on de grands biens? on appréhende de les perdre, & l'on est insatiable à en amasser. L'homme sage & chrétien doit les mépriser, & rechercher sans cesse les biens solides de l'éternité. Comme il doit rentrer dans la cendre dont il a été formé, il n'emportera rien à la mort. Non, non il ne doit rien posséder en propre, ni s'attacher à des biens si fragiles. Les maximes de la religion l'engagent à porter sa Croix, à triompher de ses passions, & à renoncer à soi-même; afin d'accompagner le roi des rois dans sa gloire. Mais, hélas! on fait rarement ces sortes de réflexions. Les libertins aiment & recherchent les biens présens; on ne connoît point, disent-ils, les biens éternels; ils sont trop éloignés de nos sens. Les dignités, la gloire, les plaisirs, la santé, la bonne chère les enchantent; & cet objet infiniment aimable, les délices des Anges & des Saints ne les charment pas. Les exemples de tant de Martyrs, de tant de Pénitens, & d'Anachorettes les confondront à la fin des siècles. Comme des rebelles, ils ont résisté à la grace de l'Esprit Saint; & ils s'en repentiront, mais trop tard; car la mort, cette impitoyable, mettra fin à ces projets imaginaires de

Pénitence dont ils se flattoient. Ils grinceront des dents, dit le Prophète royal ; & ils seront plongés dans le désespoir de s'être opiniâtrés si long-tems contre la grace. Je finis, Madame, cet entretien moral, en faisant cette importante réflexion : si l'on a de la peine à porter la Croix, n'en est-on pas abondamment récompensé dans le Ciel. Si l'on mortifie sa chair, si l'on répand des larmes ici bas, on possédera des biens infinis pendant l'éternité.

LETTRE

D'un fils à son pere & à sa mere, au premier jour de l'an 1761.

MON TRÈS-CHER PERE & MA TRÈS-CHERE MERE.

JE ne peux mieux employer les premiers momens de cette année, qu'à vous la souhaiter bonne & heureuse. Recevez, s'il vous plaît mes vœux & mes souhaits. J'ose vous assurer que personne n'en fera jamais pour vous de si sinceres & de si ardens. Recevez en même tems mes respects les plus profonds & mon amitié la plus tendre : d'autres vous demanderoient peut-être au nouvel an quelques nouvelles preuves de vos bontés ; pour moi je ne vous demande rien que votre amitié. Je vais tâcher de la mériter par une application constante à tous mes devoirs, & par une soumission profonde à toutes vos volontés ; ce ne sont point ici les premiers vœux que ma

tendresse a formés pour vous : elle ne fait au commencement de cette nouvelle année , que renouveler ceux qu'elle a formés pendant le cours des autres années , pour en demander l'accomplissement au Seigneur , en votre faveur , avec tous ce qui peut vous rendre heureux en cette vie ; & tout ce qui peut vous procurer le séjour bienheureux des Saints dans l'éternité bienheureuse. Je ne fais si j'exprime dans cette lettre tout ce que ressent mon amitié , & ma reconnoissance pour vos cheres personnes , du moins je desire vous témoigner tout ce qu'elles m'inspirent, avec tout le respect & la vénération avec laquelle j'ai l'honneur d'être ,

Mon très-cher Pere & ma très-chere Mere ,

*Votre très-humble & très-obeissant serviteur
& fils , Philippe-Jacques Charuel.*

A Paris, ce 1 Janv. 1761.

LETTRE

D'un Ami à son ami , au nouvel an 1738.

MON CHER AMI,

Nous commençons aujourd'hui à dater mil sept cent trente-huit. C'est le tems de faire un nouveau bail , & de renouveler notre amitié. Je fais qu'elle n'en a pas besoin ; & que plus elle est ancienne , plus aussi elle a de force.

Mais qu'importe ? pourquoi nous priver du plaisir de la cimenter par de nouveaux engagements ? N'est-il donc permis qu'au mensonge & à la perfidie de parler aujourd'hui ? Tous nos cœurs sont-ils donc condamnés au silence ? Non, non, cher ami, le mien ne sauroit se taire ; & c'est lui qui vous assure aujourd'hui de tout ce qui peut vous rendre heureux : je suis la coutume, mais je ne la suis qu'à demi ; il faudroit pour la suivre en tout, parler d'une façon & penser d'une autre : il faudroit n'être pas sincère. Or cela m'est impossible, lorsque je vous assure que je vous aime, autant que vous êtes aimable. Je connois aussi votre amour & votre affection pour moi : elle sollicite (je n'en doute point) le Ciel pour mes intérêts ; elle demande que je corrige en moi tout ce qu'il y a de défectueux. Je vais donc, cher ami, y travailler par une application constante à tous mes devoirs, & par une soumission respectueuse à toutes vos volontés. Je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'être un obstacle à l'accomplissement de vos vœux, tandis que vous en faites pour moi devant le Seigneur de si sincères & de si ardens. Tels sont les sentimens de celui qui est non-seulement cette année, mais encote tout le tems de sa vie sincèrement de cœur & d'affection,

Monfieur, & très-cher ami,

Votre très-humble & affectionné serviteur & ami, Philippe-Jacques Charuel d'Antrain.

A Antrain en Bretagne, ce 1 Janvier 1738.

L E T T R E

De la Bergere Annette à M. de la Louptiere.

J'AI différé bien long-tems, Monsieur, les marques de reconnoissance que je dois aux vers charmans qui ont si bien récompensé les miens; mais ne puis-je pas alléguer qu'il est plus aisé de vous attaquer que de se défendre: qu'il faudroit, pour soutenir cette petite coquetterie littéraire, avoir été nourrie, ainsi que vous, sur le sommet du Parnasse; & que je n'ai jamais habité qu'une plaine champêtre. Comment n'avez-vous pas dédaigné d'unir les sons d'une lyre divine, rare & précieux don des Filles de Mémoire, avec une musette rustique, tout au plus bonne pour se confondre avec celles des bergers de notre hameau?

Venez contempler ces beaux lieux,
De l'âge d'or parfait modele;
Savant interprète des Dieux,
La jeune Annette vous appelle:
Mais que lui sert un refrain si fidele?
Ses sons ne sont pas faits pour aller jusqu'à vous;
Comment seroient-ils assez doux,
Pour vous attirer auprès d'elle?



RÉPONSE

*De M. de la Louptière à la Bergère
Annette, 1757.*

MADemoiselle,

Nous lisons dans l'ancienne Mythologie
qu'un peuple fameux avoit élevé un Temple
à Vénus la voilée ; un charme secret mêlé de
respects annonçoit à ses adorateurs,

Qu'elle avoit fondé son empire ,
Dans le sein des Arts & du goût ;
Un trouble plus puissant qui m'anime & m'ins-
pire ,

M'apprend que le vôtre est partout.
Ah ! que dans vos belles retraites ,
J'aimerois à porter mes pas !
Pourrois-je m'empêcher de vous voir où vous
êtes ?

Je vous vois où vous n'êtes pas.
Il en est une , & vous la connoissez ,
Unique & digne objet de nos vœux empressés ,
Qui par ses écrits & ses charmes ,
Orne les champs du Beaujolois ,
Et prête au Dieu des sons les plus brillantes
armes ,

En joignant à son luth les accens de sa voix .
Heureux qui né sans goût la néglige & la brave !
Plus heureux qui la cherche , & devient son
écclave !

Malheureux qui voit ses attraits !
Plus malheureux qui ne les vit jamais !
Car n'en déplaît au respectable usage
De vous autres Divinités ,
Je soutiens que c'est grand dommage
De nous dérober vos clartés ;
Que l'apparence du mystère
Sied mal à votre caractère :
Qu'il est même peu généreux ,
En vous attirant tous nos vœux ,
D'en tenir l'offrande secrète ;
De vous cacher exprès derrière vos autels ,
Pour vous faire conter fleurette ;
Et de vous adresser à de foibles mortels ,
Pour jouer à la climusette.
Telle est d'abord ma perspective ,
Dont l'œil n'est pas fort ragoûté ;
De cette encolure dérive
Un dos large , rond & voûté.
Sous ma chevelure fictice ,
Mon chef paroît déjà vieilli :
Sur mon teint regnent à l'envi
La noirceur du cyprès , la pâleur du narcisse ,
Et le fond jaune du fouci.
Bien plus , un monstre armé de griffes
Sur mon infortuné minois ,
En forme d'hiéroglyphes ,
A gravé ses affreux exploits.
Les noms brillans d'astres & de flambeaux ,
Je ne leur en fais point un crime ,
Et les crois toujours assez beaux ,
Quand c'est l'amour qui les anime.
Enfin sous quelque aspect que l'art me représente ,
On ne voit chez moi rien qui tente ;
Et vous m'avouerez que jadis
Ce n'étoit pas ainsi qu'étoit fait Adonis.

Sous une épaisse nuit les coups sont sans remède,

Ils ont souvent frappé les noms les plus connus ;

Mais parmi nous quel heureux Diomède
Est digne de blesser la nouvelle Vénus ?

Digne élève de l'âge d'or,

Vous enchaînez mon inconstance ;

Quelle crainte vous reste encor ?

Par le tems & par la distance,

Un penchant si flatteur ne peut être affoibli ;

Mon ame sous vos loix est trop bien asservie ;

Le premier jour de votre oubli

Seroit le dernier de ma vie.

Vous êtes aussi docte qu'elle *

Je ne suis pas plus dangereux que lui **

Je prétends donc braver l'ennuyeuse séquelle,

En vous écrivant aujourd'hui.

* Mlle. Scudéri.

** M. Pellisson.

EPI T R E

*Au Roi, sur sa convalescence, 1744
par M. de la Motte.*

SIRE, un de vos sujets dont la lente vieillesse
Jusqu'au vingtième lustre avoit porté son cours,

Fut poignardé par la douleur traîtresse

Que lui causa la crainte pour vos jours.

Le désespoir & la tristesse

Abattoient dans ce tems la force & la santé

De la plus robuste jeunesse ;

Je demande la grace à Votre Majesté,
Qui pense avec tant de justesse,
De juger si l'on peut dans la caducité,
Guérir d'une blessure, & vaincre la détresse,
Où le corps le plus fort a peine à résister :
Je mourrois, & cette foiblesse
De mon dernier soupir avant-coureur glacé,
Gagne tous mes sens, & me laisse
Dans l'état d'un vrai trépassé.
Cent témoins de mon agonie,
Mes parens, mes amis & ma chere Janie,
Sans doute alloient bientôt, le cœur rempli de
deuil,
Arroser de leurs pleurs ma tombe & mon cer-
cueil,
Quand jusqu'à ma maison plaintive
Passe subitement une joie excessive
Qui dans un seul instant partout se répandit ;
Et les tristes clameurs même au pied de mon
lit,
Se changent en cris d'allégresse :
A ce bruit écla ant succede mon réveil
De ce léthargique sommeil ;
Et comme sortant de l'ivresse,
Je vois le jour avec étonnement ;
Et j'entends raisonner sans cesse
De cent Vive le Roi tout mon appartement.
Alors, & je ne fais comment,
Un baume souverain dans mon sang s'insinue,
Et je comprends par sentiment
Que de votre bonheur la nouvelle est venue ;
Que vous vivez ; qu'à nos pleurs, qu'à nos vœux
Le Ciel veut enfin se rendre :
Grand Roi, le croiriez-vous ? dans ce moment
heureux
De mon lit on m'a vu descendre :

Le fait tient du prodige & du grand merveilleux ;

Mais non , & comme moi dans ce danger affreux
Vos sujets étoient morts : c'étoit fait de la France ,

Si vous ne viviez pas pour eux :

Ce n'est pas tout, j'apprends votre convalescence :

Ce moment me déride , & mon visage frais

De l'âge de trente ans annonce la présence.

Je sens que je bois à longs traits

A la fontaine de Jouvence ,

Où personne ne but jamais.

Cette histoire est très-authentique ;

Et si je ne servois au Temple de Thémis ,

J'irois aux champs de Mars joindre mon fils
unique ,

Et verser tout mon sang contre vos ennemis.

E P I T R E

*Au Roi , sur sa convalescence , par le
Poète Roi , 1745.*

Ils sont passés ces jours de douleur & d'effroi,
Et l'empire François renaît avec son Roi :

Avions-nous mérité que le courroux céleste

Fit subir à nos cœurs cette épreuve funeste.

Nous perdions pour jamais ce trésor précieux,

Au moment qu'il étoit le plus cher à nos yeux ;

Nos cœurs tournés vers lui , dès sa plus tendre
enfance ,

S'étoient liés encor par la reconnoissance :

Nos besoins en tout tems remplis & prévénus ,

Le Commerce affermi , nos voisins soutenus ,
Nos champs fertilisés par une paix profonde ;
Tout immortalisoit le bienfaiteur du monde
Mais enfin l'univers s'est lassé d'être heureux ,
La discorde s'éveille , elle exhale ses feux ;
La grandeur du héros bientôt se développe ;
Le danger l'encourage ; il fait trembler l'Europe ;
Des rives de l'Escaut il vole aux bords du Rhin ,
A la fureur impie il va donner un frein.
Ciel ! quelle affreuse scène à nos regards offerte !
Là le char de triomphe ; ici la tombe ouverte ;
De funestes clameurs s'élèvent jusqu'aux cieux ,
Assez bruyant concert d'un camp victorieux.
La foudre va tomber ; l'instant fatal s'avance ;
Et le coup retentit aux deux bords de la France ,
Lévites , Magistrats , citoyens consternés ;
Et tout sexe & tout âge aux autels prosternés ,
Attendent le secours que leur ferveur implore ;
Le jour meurt , & renaît ; ils gémissent encore.
La vieillesse s'épuise en des cris languissans ;
L'enfance étouffe ou perd ses timides accens.
Un peuple qu'adoptâ la sagesse éternelle ,
Heureux , favorisé , tant qu'il resta fidele ,
Dans ses temples pros crits réclame les bontés
Du Dieu qui dès long-tems les a persécutés :
Il semble qu'à Louis ils s'empressent de rendre
L'hommage qu'autrefois reçut d'eux Alexandre ,
Des mortels séparés & de culte & de loix ,
Un intérêt si cher a réuni leur voix.
Des remparts de Paris , ô vierge tutelaire ,
De tes concitoyens n'es-tu donc plus la mere ?
Et ce roi dans les Cieux couronné de nos lys ,
Ne reconnoît-il plus ses sujets & son fils ?
Quelle nouvelle horreur nous frappe , & nous
accable ?

L'objet le plus auguste , & le plus déplorable ;

Une épouse... elle part : quel spectacle l'attend !

Et toi, digne soutien de ce trône flottant ,
Tu la suis : faudra-t-il craindre aussi pour ta vie ?

Ton désespoir, tes pleurs te l'ont presque ravie ;
Volez , volez tous deux à ses embrassemens ;
Recevez-les... hélas ! peut-être il n'est plus
tems.

La nature s'éteint ; l'art n'a plus de ressource :
Nouvel Ezéchias , au milieu de sa course ,
Il tombe courageux , sans faste , sans effort ;
Il nous plaint , & ne craint , ni ne brave la
mort.

Grand Dieu , qui nous ôtois toute ombre d'espérance ,

Tu voulois au miracle assurer l'évidence :
Tu te voiles souvent sous les secours humains.
Ici tu fais briller l'ouvrage de tes mains :
Louis respire enfin , objet de tant d'allarmes ,
Une seconde fois racheté par nos larmes :
Que ses premiers périls nous en fissent verser !
Quand cet astre naissant fut prêt de s'éclipser !

Les plus ardens transports , les fêtes les plus
belles

Signalèrent la fin de nos frayeurs mortelles :
Allons offrir au Ciel nos vœux & notre encens :

Allons le remercier de ses heureux présens ;
Le Sénat a donné le signal d'allégresse ,
L'organe de nos loix , l'est de notre tendresse ;
France , adore la main qui rend en ce grand
jour

Un héros à la gloire , un pere à ton amour.

ÉPI TRE

Au Roi , par M. de la Louptiere,

LORSQUE je vins au monde , Sire ,
J'étois le plus beau fils qui fût dans votre empire :
Gens du dehors , gens du dedans , c'étoit
A qui plus haut crierait merveille.
L'œil le plus perçant ne voyoit
Sur tout mon petit corps framboise ni groseille ;
Comme aîné de maison , chacun disoit : tant
mieux ;
Celui-ci soutiendra le nom de ses ayeux.
Nous en ferons , comme son pere ,
Un bon & fringant Mousquetaire.
Déjà contre vos ennemis ,
Changeant mes hochets en fusils ,
Je faisois pouf... & je riois ensuite ,
Les croyant morts , ou bien en fuite.
J'avois deux bras , qu'on appelloit
L'un le gauche & l'autre le droit ,
Plus robustes que ceux du cruel Minotaure ,
Bous compagnons , faisant tout en commun.
Je les ai tous deux encore ;
Mais on ne parle plus que d'un.
Une chute , dès mon bas âge ,
Du gauche pour toujours m'a fait perdre l'usage ;
Et ma ravi , grand Roi , l'honneur de vous servir ,
Depuis ce fait de petit peste ,
Une Muse agréable est tout ce qui me reste ;
Le trépas n'y peut rien , & j'ose vous l'of-
frir.

ÉPIÔRE

*A M. de la Louptiere , au sujet de la
mort de M. de la Chaussée , 1756.*

L n'est donc plus , illustre la Louptiere ,
Ce digne favori du savant Apollon ,
Ce tendre ami qui t'ouvrit la carrière
Qui conduit au sacré vallon.
Il meurt ... Fidele à sa mémoire ,
Tu couvres son tombeau de fleurs ;
Et tu consacres à sa gloire
Des chants arrosés de tes pleurs.
Souffre que je mêle mes larmes
Aux lugubres accens qui peignent tes douleurs ;
Et que sensible à tes allarmes ,
Je pleure avec toi nos malheurs.
Mais , cieux ! quel doux espoir ! du sein de la
tristesse
Je vois naître le plus beau jour.
Par son goût , son esprit , & sa délicatesse ,
La Louptiere ravit & la ville & la Cour.
Docte élève de la Chaussée ,
De son maître il devient rival ;
Dans la route qu'il a tracée
Bientôt il se voit son égal :
C'est son feu , son esprit , son zele ,
Pour triompher du mauvais goût ,
Suivi de Guichard de N ...
Partout il le combat , il le poursuit partout.
Aimable Champénois , il ose encor paroître ;
Et malgré les soins de ton maître ,

Du

Du faux brillant notre siècle entêté
Le préfère aux grands traits d'une mâle beauté.
Ecrits sans sentimens, sans vigueur & sans ame,
Stile enflé, jolis mots, langage d'épigramme,
Caractères forcés, portraits sans naturel,
Ce qu'aujourd'hui on nomme le bon sel.
Toi que protège Polymnie,
Toi qu'inspire la vérité,
Toi qu'un vaste & puissant génie
Conduit à l'immortalité,
Du faux jour qui nous environne
Ne souffre pas l'impunité :
Ajoute ce fleuron à la juste couronne
Que te doit la Postérité.

EPI TRE

*De M. de la Soriniere à une belle & jeune
Veuve de la ville d'Angers, 1755.*

QUAND à votre âge on joint le jugement
Aux tons légers de l'esprit & des graces ;
Que la raison conduit les sentimens ,
Avec les Jeux qui volent sur vos traces ;
Et qu'à vingt ans on fait prendre ce ton ,
Ce gracieux, cet aimable jargon ,
Qui concilie avec le badinage
La sévérité de Caton.
Quand la beauté qui fut votre partage ,
Des tendres cœurs n'exige pour tribut ,
Que les respects & la sincère estime ;
Songez , Iris, qu'un si rare attribut
Vous place au rang le plus sublime.

H

Recevez donc un encens légitime ;
 En vous chantant , je chante à l'unisson ;
 Et mon cœur , sans farder la rime ,
 Sera mon unique Apollon.
 Entre les vers composés pour les belles ,
 Odes , sonnets & fades ritournelles ,
 Maints Rimailleurs de leurs charmes épris ,
 Se lamentent dans leurs écrits ;
 Et cent fois les noms de cruelles
 Sont soupirés dans les ruelles ,
 Sans pouvoir fléchir leurs Iris.
 Dans le tourment qui les inspire ,
 Cédant à l' amoureux délire ,
 Ces Rimeurs aux pleurs destinés ,
 Arrachent de leur triste lyre
 Vers sans vigueur , enfans morts-nés ;
 • Soudain aux Limbes condamnés ;
 Que leurs Auteurs , en proie à la satire ,
 En bons Chrétiens ne devraient jamais lire.
 Anacréon badine élégamment ,
 Quoiqu' amoureux , il est toujours charmant.
 Sur ses pipeaux le Chantre de Vaucluse ,
 En soupirant aux bords de l' Aréthuse ,
 De vains hélas ne fême point ses vers ;
 Et c'est de fleurs dont il couvre ses fers.
 Les concetti , les phrases brillantes ,
 Vont assez mal avec le sentiment ;
 Et les langueurs aux pleureurs affectées ,
 Font d'un Poète un ridicule amant.



EPI TRE

De M. de la Louptiere à M. de la Soriniere , en 1755.

*Namque ipse volens facilisque sequetur,
Si te fata vacant.* *Enéide de Virgile, Liv. VI.*

AINSI donc , cher ami, nos vœux sont superflus ;

Vous fuyez les bords d'Hypocrene :

Les fruits brillans de votre veine

D'un heureux avenir par vos mains sont exclus ;

Et sous les honneurs de la Presse

Ne se verront point rassemblés ;

Prêt à jouir , votre ardeur cesse ;

Phœbus rit , & vous tremblez.

Redoutez-vous les traits d'une cabale obscure ?

Quoi qu'ils osent vous préparer ,

Suivez les loix de la nature ;

Elle ne peut vous égarer :

C'est elle qui vous a fait naître ;

Pour écrire, & pour la venger :

Est-il encor quelque danger ,

Lorsqu'elle enseigne à le connoître ?

Devez-vous prendre pour garant ,

Un foible & profane vulgaire ,

Aussi lorsqu'envieux , aussi vain qu'ignorant ?

Si c'est un honneur de lui plaire ,

Si la gloire consiste à flatter tous les goûts ;

La gloire , cher ami , n'est pas faite pour nous.

Il est un public équitable ,
 Plus digne de vous admirer ,
 Envers qui vous êtes comprable ;
 De tout ce que les Arts ont su vous inspirer ;
 Et quand son jugement favorable au mérite ,
 Vous prévient , & vous sollicite ,
 Vous nourrissez encor une injuste terreur ;
 Mais que dis-je , cher Soriniere ?
 Je suis moi-même dans l'erreur ;
 Votre refus n'est pas sincère ;
 Et nos impatiens desirs
 N'auront pas une suite vaine.
 Sur la foi des heureux zéphirs ,
 Dont vous fixez la douce haleine ,
 Prêt à lancer votre vaisseau ,
 Vous feignez de craindre l'orage.
 Tel autrefois l'aimable du Cerceau ,
 Dans un élégant badinage
 Répétoit ce refrain qu'il démentoît tout bas :
 Monsieur Etienne , eh ! ne m'imprimez pas ,
 O des partisans de la gloire
 Caprice étrange & dangereux !
 Pourquoi sous de perfides jeux
 Détruire le crédit des Filles de Mémoire ?
 Chez un Rimeur fastidieux
 Cette Morale peu discrète ,
 N'est qu'un innocent attentat ;
 Mais chez un célèbre Poète ,
 C'est le langage d'un ingrat.
 Le Dieu qui vous prêta le secours de son aîle ,
 Pour atteindre au sommet où naissent les beaux
 vers ,
 Mérite un culte plus fidele :
 Si ses intérêts vous sont chers ,
 Ne lui ravissez pas un si parfait modele.
 La bonne Comédie , orpheline aujourd'hui ,

Réclame votre illustre appui ;
 Loin d'en blâmer le caractère ,
 Tâchons de le bien employer :
 Depuis qu'elle a perdu son pere ,
 Elle est en droit de l'armoyer.
 Pour ne pas tout oser , la carrière est trop belle ;
 Et je vole en triomphe où votre voix m'appelle.
 Animé par vos soins flatteurs ,
 Sous vos yeux chaque jour mes succès vont re-
 naître ;
 Déjà sur le mont des neuf Sœurs
 Vous m'annoncez pour un grand maître ;
 Est-il envers ma gloire un plus puissant secours ?
 La sincère amitié que vous faites paroître
 Garantit hautement la foi de vos discours :
 On sait qu'à bien juger votre Muse s'applique ;
 Mais d'un titre si magnifique ,
 C'est à tort que vous m'honorez ;
 Il vous est échu , sans partage.
 Si mes talens sont assurés ,
 Ce n'est que par votre suffrage.

E P I T R E

*Et réponse de M. de la Soriniere à l'E-
 pitre précédente de M. de la Loup-
 tiere, 1755.*

*Facilis descensus Avernî ,
 Sed revocare gradum , hoc opus , hic labor est.*
 Enéide de Virgile , Liv. VI.

NON , non , cher la Louptiere , un Imprim-
 meur avide
 Ne verra point gémir la Presse sur mes vers.

Allez d'autres , sans moi , d'une course rapide,
Iront apprendre à l'univers
Les maux que leur ont faits leur Muse moins
timide

Et leur incurable travers.
Pour un succès léger, que d'horribles re-
vers

Eprouvent les enfans de la docte Uranie :

Martirs illustres du génie,
Victimes des plus beaux talens ,

Je vous vois accablés sous les traits que vous
lance

La jalousie & l'ignorance ;
J'entends d'ici leurs cris perçans :
Comme un vaisseau battu des vents ,
Comme un Athlete sans défense ,
Envain cherchez-vous en silence ,
Un sincere ami du bon sens ,
Ses secours seroient impuissans ;
Puisqu'il faudroit pour vous défendre ;

Que le Critique pût entendre ,
Un bel esprit sans partisans.
Faudra-t-il vous citer l'exemple
De plus d'un nourrisson chéri ,
Que l'honneur plaça dans le temple ,
Et qu'un sot public a flétri ?

Mon œil en pleurs qui les contemple ,
Vous fera grace de leur nom.

Ouvrez les fastes d'Apollon ,
Vous y verrez les destinées
De plus d'un malheureux Auteur ,
Que des cabales mutinées *

Firent déchoir de sa grandeur.
Du rang que le sort nous assigne ,
Quoi qu'on fasse pour être digne ,
Cher ami , ne comptons sur rien ;

Le moindre revers de fortune
 Dans la sphère la moins commune
 Sappe & détruit le plus grand bien.
 Heureux qui fut, loin de l'envie,
 Prolonger le cours de sa vie,
 Sans songer à rimer des mots :
 Tel pour enfanter des merveilles,
 Accumula veilles sur veilles,
 Qui n'appréta qu'à rire aux sots.
 Des enfans d'Apollon, c'est donc là le sa-
 laire ?
 De peines, de travaux, pâles & morfondus,
 Leur crime est d'avoir voulu plaire :
 Dans la foule ils sont confondus.
 Eh ! vous voulez encor, paroissant sur la
 scène,
 Que j'aie affadir Melpomene
 De Romans pillés dans autrui ?
 Tendres Déclamateurs, faire accroire à Thalie,
 Que dans la bonne Comédie
 On doit larmoyer aujourd'hui ?
 Ou dans un Opéra Comique
 De mes psalmodiques récits,
 Nourrir le goût épidémique,
 Qui tyrannise les esprits ?
 Laissons cette escrime au grand maître
 Dont les talens sont assurés ;
 Et sans jamais penser à l'être,
 Vivons dans ces lieux ignorés.



E P I T R E

A Mademoiselle Gausslin ; Actrice, qui a représenté le rôle de Zaïre avec succès , 1760.

JEUNE Gausslin, reçois mon tendre hommage
Reçois mes vers , au théâtre applaudis ;
Protège-les ; Zaïre est ton ouvrage ;
Il est à toi , puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante & tes sons enchanteurs ,
Qui du Critique ont fait tomber les armes.
Ta seule vue adoucit les Censeurs ;
L'illusion, cette Reine des cœurs ,
Marche à ta suite , inspire les allarmes ,
Le sentiment , les regrets , les douleurs
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le Dieu des vers qu'on alloit dédaigner ,
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire :
Le Dieu d'Amour à qui tu fus plus chère ,
Est par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces Dieux désormais tu vas vivre :
Hélas ! long-tems je les servis tous deux !
Il en est un que je n'ose plus suivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux ,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre ,
Que tu reçois avec un souris tendre ,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux ;
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore ,

A tes genoux, oubliant l'univers.

Parle d'amour, & t'en reparle encore !

Et malheureux qui n'en parle qu'en vers-

ÉPI TRE

A M. Ganeau, Imprimeur du Journal de Verdun, par M. des Forges Maillard, au sujet d'une erreur : Combien dans tout mon corps, au lieu de, Combien dans tout mon cœur, 1757.

AU lieu de tout mon cœur, qui dit toute
mon ame,
Vous placez : tout *mon corps*, Monsieur notre
Imprimeur ;
Ma foi, vous m'avez mis en game,
Ce qui veut dire aussi de très-mauvaise humeur.
Voulez-vous me taxer de Matérialisme,
De Hobbisme, de Spinosisme ?
Vous vous trompez bien fort dans votre opinion.
Comme une ouaille simple & bonne,
Je me range au bercail avec soumission,
Et j'écoute avec fruit la prédication
De notre bon Pasteur, dont la voix monotone
N'empêche pas son onction ;
Ainsi que mon Dieu me le donne.
Je jouis de mon être ; & tâche de mon mieux
D'exécuter ce qu'il ordonne ;
Sans vouloir m'ériger, Lucrece audacieux,
En arbitre du sort de la terre & des cieux :
Comme tant de docteurs dont la France foisonne,

H v

Perroquets de Satan , quoiqu'ils n'y croient pas ;
 Qui ne connoissent rien au delà du trépas ;
 Dont la plume orgueilleuse incessamment ser-
 mone :

Que dans les cieus , comme ici bas ,
 C'est la loi du hazard qui gouverne & qui tonne :
 De l'erreur & du crime , ô déplorable effet !
 Quelle paix léthargique, homme aveugle , t'en-
 gage

D'aimer mieux t'avouer l'ouvrage
 D'un hazard insensé , que d'un Etre parfait ?
 Quel Dieu tu te choisis , dans ton fatal délire ?
 Un douteux accident , sans justes attributs ,
 Et qui dans son frivole & ridicule empire ,
 Après l'événement perd son titre , & n'est plus ;
 Athée , ouvre les yeux , & consulte ton ame :
 Parle du fond du cœur , réponds de bonne foi ;
 N'as-tu jamais senti combattre contre toi

Son immortelle & vivante flamme ?

Mais revenons au point dont m'avoit écarté
 Mon terreur & vrai respect pour la Divinité ;
 Que le libertinage en ce siècle détrône ;

De l'incrédulité qu'il prône
 S'applaudissant partout avec sécurité.

Si mettant tout mon corps sous Presse ;
 Très-subtil Imprimeur , vous avez entendu
 Exprimer clairement par cette docte adresse ;
 Que de tout le pouvoir de mon individu ,
 Je veux servir mon Duc , qui sert si bien son
 Prince ,

Et qui fait son plus cher emploi
 Du bonheur de notre Province ;
 Sur mon zèle pour lui vous pensez comme moi :
 Monsieur Ganeau , que Dieu conserve ,
 Daignez donc faire grace aux transports de ma
 verve.

Je rends justice à vos talens,
 A ceux de votre Presse, & de tous les galans,
 Qui poussent de concert vos œuvres en lumière ;
 Mais souvenez-vous bien, qu'il faut, quand on
 écrit
 Au brave d'Aiguillon, tout cœur & tout esprit,
 Etre autre chose que matière.

EPI TRE

*Imitée de la troisième Epître du cinquième
 livre de Martial, par M. des Forges
 Maillard, en 1756.*

ESTIMÉ par mes mœurs, né d'honnêtes pa-
 rens,
 Je suis pauvre, il est vrai, superbe Callistrat ;
 Je le suis, je le fus & le serai long-tems,
 Dans ce siècle pervers, où la fortune ingrate
 Semble n'avoir des yeux que pour les insolens ;
 Mais l'univers me lit, & l'on dit à ma vue,
 Dès que je parois dans la rue,
 Le voilà cet homme à talens ;
 Et je jouis pendant ma vie,
 Malgré la fureur de l'envie,
 D'un honneur que la mort accorde à peu de gens ;
 Pour toi l'or, la peinture & l'exquise élégance,
 Ici brille à grands frais dans tes appartemens :
 Là ton grenier gémit sous l'heureuse abondance
 Des doux fruits que Cérès t'apporte tous les ans.
 Toutefois enivré de ta magnificence,
 Au milieu de tes biens & de tes airs pompeux,
 Veux-tu savoir la différence

Qui se rencontre entre nous deux ?
 Devenu par degrés plus riche que son maître ;
 Un Laquais qui déroule un peu de l'or qu'il a
 Peut être ce que te voilà :
 Ce que je suis , tu ne peux l'être.

EPI TRE

*De M. Cocquard à M. du Tilliot , sur la
 nouvelle année , 1755.*

UN nouvel an va commencer ;
 Tant pis , morbleu , tant pis : je n'y saurois
 penser ,
 Qu'au plus sombre chagrin mon ame ne se livre.
 Plus nous avons vécu , moins il nous reste à vi-
 vre :
 Ce n'est pas tout encor ; comment me dispenser
 Ou de faire ou d'ouïr mille complimens fades ?
 Et comment me débarrasser
 De ces perfides embrassades ,
 Où feignant de me caresser ,
 Un ennemi couvert , un traître
 Me voudroit étouffer peut-être ?
 Maudit soit le premier , qui privé de raison ,
 En France introduisit la mode ,
 Aux Grands , aux Petits incommode ,
 De courir tout le jour de maison en maison ,
 Surtout , bon Dieu ! dans la saison ,
 Où le signe du Capricorne
 Rend toute la nature morne ;
 Où souvent aux dépens de la tête , ou d'un bras ,
 Le pied mal affermi , glisse sur le verglas ,

Que si sous prétexte d'un rhûme ,
Tranquille à mon foyer je ne me laisse pas
Entraîner au torrent de la foule commune ,

Des parens , des amis crieront ,

Des Grands se formaliseront ;

Des Belles avides d'hommages ,

Contre moi se mutineront :

Les uns & les autres prendront

Ma retraite pour un outrage ;

Et Dieu fait de quel œil ils me regarderont.

Pour toi , cher du Tilliot , qui jamais ne t'arrêtes

A de vaines formalités ;

Et qui par d'heureux traits de Guyot respectés ,

Des foux du bon vieux tems as condamné les
fêtes ,

Tu ne paroîtras point fâché ,

Si parmi maint billet à ta porte lâché ,

Le mien ne frappe point ta vue.

D'une visite superflue

Tu tiens quitte un ami qui dans de vrais besoins ,

Ne balanceroit pas pour t'offrir tous ses soins ;

Ton cœur sera content , si le mien renouvelle

Dans un sincère écrit par ma Muse dicté ,

Les vœux qu'en l'ardeur de son zèle ,

Il a formés cent fois pour ta félicité.

Que long-tems un sang pur dans tes veines cir-
cule ;

Qu'en ton corps toujours sain, ton esprit toujours
gai ,

Dédaignant les faux biens, recherche le seul vrai.

Ainsi sans remords , sans scrupule ,

Tu pourras de tes heureux jours

A ton gré prolonger le cours.

Oui , le contentement d'un cœur sage & paisible

Est un secret plus infailible ,

Que celui qu'autrefois l'amante de Jason

Tenta pour rajeunir Eson.
 De mon zele empressé reçois ce témoignage;
 Bien que mon naïf compliment
 S'offre à tes yeux sans ornement,
 Sur d'autres plus fleuris il a cet avantage;
 Que tu le dois moins à l'usage,
 Qu'à la force du sentiment.

E P I T R E ,

*Invocation du Philosophe Cléante , tra-
 duite du Grec.*

IMMORTEL adoré sous tant de noms divers,
 Pere de la nature & Roi de l'univers,
 C'est toi que je salue, Etre par qui nous sommes,
 Qui vois en nous ta race, & qui permets aux
 hommes,
 A ces foibles mortels, rampans en ces bas lieux,
 De t'adresser leurs hymnes & d'élever leurs yeux
 Vers toi, qui fais briller dans tes mains invin-
 cibles
 Tes Ministres vengeurs, les tonnerres terribles;
 L'esprit qui tout anime, esprit dont tout dépend,
 Qui se mêlant partout, en tous lieux se répand,
 Est dirigé par toi; grand Dieu, c'est donc toi-
 même,
 De la terre & du Ciel Modérateur suprême,
 Donateur de tous biens, digne objet de nos
 chants;
 Mais tu fais bien remettre, ô Puissance efficace,
 L'ordre dans le désordre; & tout rentre à sa place.
 Eux seuls sont écartés de celle où tu nous veux;

Malheureux ! cependant ils veulent être heureux.
Comment le feront-ils , lorsque loin de l'en-
tendre ,

Par tant de passions ils se laissent surprendre ,

Ou par la volupté mollement enchainés ,

Ou par l'ambition follement entraînés ?

Bienfaisant Jupiter, fais tomber leurs nuages ;

Daigne éclairer leur ame , afin qu'en tes ou-
vrages ,

Ils puissent avec nous admirer ta grandeur ;

Et que te consacrant & leur soin & leur cœur ;

Ils puissent célébrer la Divine Sagesse ,

Autant qu'il est possible à l'humaine foiblesse :

Pour l'homme & pour les Dieux quel plus aimable emploi ,

Que celui de chanter l'universelle Loi ?

EPITRE ELEGIAQUE

*De M. de la Louptiere , sur la mort de
l'Abbé de Maupertuis Relongue.*

DOIT-on aux tristes coups du sort
Intéresser l'enjouement d'une Belle ?

Et le spectacle de la mort

Est-il fait pour une Immortelle ?

Non , ce n'est pas à vous à prendre un tel emploi ;

Et mes maux ne sont que pour moi.

Souffrez toutefois que j'implore

La nouvelle Sapho dont la France s'honore ;

Un favorable auspice est tout ce que je veux.

Hélas ! j'avois un frere aimable & vertueux ,

Ami des Arts , ami de la saine lecture ,

Orné de tous les riches dons
 Que peut tenir de la Nature
 Un mortel qui n'a pas encor vu vingt moissons :
 Aveugle loi du sort, loi trop prompt & trop
 dure !

Cet aimable mortel, ce frère si chéri,
 Sous mes yeux, dans mes bras vient de m'être
 ravi.

Rendons de ses vertus le Pinde tributaire ;
 Faisons en ce moment pour lui ,
 Ce que sans nous un jour il auroit bien su faire :
 Sauvons-le des horreurs d'un éternel oubli ;

Que dans une foule inconnue
 L'empreinte du talent ne soit pas confondue ;
 Qu'il vive ; vous le pouvez ;
 Et si j'ose le dire enfin , vous le devez.

Le motif en est juste & facile à connoître :
 Vous n'eutes jamais peut-être
 D'admirateur plus éclairé ,
 Plus délicat , plus prompt à vous rendre les
 armes :

Que de vos derniers vers il seroit pénétré !
 Et que votre présence auroit pour lui de charmes !
 Heureux , me disoit-il cent fois ,

Qui peut le voir, l'entendre & vivre sous ses loix !
 A l'exacte raison la rime enfin s'allie ,

Et mon pays trouvé une autre Emilie :
 Pour le sexe François que ce triomphe est doux !
 L'allégresse à ces mots brilloit sur son visage ;
 Et quoiqu'en vous offrant en secret son hom-
 mage,

Il n'eût qu'un foible espoir d'être connu de vous,
 Je l'estimois assez pour en être jaloux.
 S'il respiroit encor, je ne pourrois m'en plaindre,
 Mais je ne saurois point de rival plus à craindre.

Digne du nom de Maupertuis,

De ce grand nom si cher à la docte Uranie ,
Dans le printems de l'âge & l'été du génie ,
Il portoit des fleurs & des fruits.
Ce n'étoit point un Auteur blême ,
Qui d'un travail dur & constant
Ne rapporte le plus souvent
Que paradoxe & que problème ;
Aimable paresseux, sensible à l'agrément ,
Il préféroit au diadème
L'art de vivre tranquillement.
D'autres cherchent le bien suprême
Et le perdent en le cherchant ;
Lui par un heureux stratagème
Le retrouvoit en jouissant.
Pour l'intérêt du vrai son zèle étoit extrême ,
Son esprit vif & pénétrant ,
Libre de préjugés , saisissoit à l'instant
Les rapports & les loix du plus profond système ,
Ami sûr , discret confident ,
Frere tendre il m'aimoit autant
Que je l'aime encore moi-même ;
Car ne crois pas , cher Maupertuis ,
Ma gloire, mon pur sang, que jamais je t'oublie ;
Tu le fais je t'aimai jadis ,
Lorsque notre union étoit digne d'envie ,
Je t'aimois au moment où le sort l'a trahie ;
Cet univers où tu naquis ,
Où tu vécus , où tu perdis la vie ,
Tout ce triste univers m'est témoin si depuis
Mon amitié s'est rallentie ;
Hélas ! chacun fait si jamais
Il en fut de plus légitime.
Quel autre connut mieux ces sentimens parfaits
Qui peuvent seuls captiver mon estime ?
Politique instruit , tu suivois
Ce qu'un bon citoyen a coutume de suivre ;

Philosophe né , tu vivois ,
 Sans trop craindre de ne plus vivre ;
 Ainsi ta stoïque vigueur

De tes derniers instans t'a dérobé l'horreur ;
 La mort même admirant dans sa jeune victime ;
 Un esprit si précoc , un cœur si magnanime ,
 A craint de voir bientôt désarmer sa fureur ;
 Elle a hâté ses coups , comme on hâte un grand
 crime.

E P I T R E

A un Anonyme , sur sa réponse à M. B.
 1757.

ILLUSTRE malheureux , que tes vers sont
 charmans !

Qu'ils ont de graces & de charmes !
 Mais verrons-nous toujours tes larmes
 Arroser d'aussi nobles chants ?

Je pleurois avec toi , quand Thémire volage
 Se refusoit à ton amour :

Je te croyois heureux ; cette belle plus sage
 Payoit tes feux du plus tendre retour ;

Et tu pleures encor ! quel effrayant orage
 Vient au sein de la paix attaquer ton
 repos ?

N'as - tu sur tes rivaux remporté l'avantage ,
 Que pour te voir frappé des plus funestes
 maux ?

Dans les bras d'une épouse aimable
 Tu paroiss pénétré d'horreur :

Quel est donc le monstre intraitable

Qui te fait sentir sa fureur ?

Un monde aveugle : as-tu besoin de son estime ?

Tu fais que bizarre en son choix,

Presque toujours il protège le crime,

Tandis qu'à l'innocent il refuse sa voix.

Brave ce monde aveugle, & ris de ses outrages :

Il est tems de sécher tes pleurs ;

Tes vers, tes vertus, tes malheurs

T'assurent les plus doux suffrages.

Les lauriers qui ceignent ton front,

T'ouvrent le Temple de Mémoire...

Tu gémis d'un cruel affront...

Quelque jour il fera ta gloire.

La rage de tes ennemis,

Les traits malins de leur vengeance,

Tes chagrins & ton innocence

A nos neveux seront transmis.

Maintenant qu'on te calomnie,

Le sage est ton admirateur :

Triomphe de la noire envie

Par un hommage aussi flatteur.

Ne crains plus rien, fais-toi connoître ;

Mille autres pensent comme moi ;

Contente-nous, ose paroître :

Tes jaloux sont punis, la victoire est à
toi.



ÉPITRE ÉLEGIAQUE

Sur la mort de N...

MUSES, quittons ces airs enfans de l'allé-
gresse ;

Que tout annonce en nous le deuil & la tristesse ;
En place de Lauriers , coins ton front de cyprès :
Sentible à mes douleurs , sensible à mes regrets ,
De larmes, comme moi , viens arroser la cendre
D'un de tes favoris , mon ami le plus tendre.

A peine il avoit vu l'aurore de ses jours ,
Et le bras de la mort en abrégé le cours.

Telles ces vives fleurs qu'un matin voit éclore ,
Perdent presqu'en naissant l'éclat qui les décore.

Cher ami , je t'appelle , & mes cris superflus ,
En tout ce que je vois , disent que tu n'es plus.
Tu n'es plus , & je vis ! mon ame encor respire !
Dieu puissant , qui le veux , c'est pour que je
souponne ;

Mes jours vont devenir une chaîne d'ennuis ,
Son ombre toujours chère est partout où je suis.
Trésor des vrais amis , ô gage de tendresse ,
Douce lettre que j'ouvre , & que je lis sans
cesse ,

Caractères sacrés de zèle & de candeur ,
En consolant mes yeux, vous déchirez mon cœur.
Hélas ! si les talens , si la Philosophie ,
L'honneur & la vertu mesuroient notre vie ,
Ami le plus parfait , je te verrois encor ;
Tes jours eussent passé ceux du sage Nestor ;
Mais l'aveugle trépas de sa faux meurtrière ,
Souvent du vertueux raccourcit la carrière ,

Tandis que le méchant , au gré de ses desirs ,
 Vit , & parcourt sa fienne , entouré de plaisirs ;
 Ainsi meurt un Abel , & son perfide frere
 Voit les fils de ses fils s'agrandir sur la terre ;
 Ainsi tombe frappé cet ami que mes pleurs
 Voudroient ressusciter dans tous les tendres
 cœurs ;

Il vivra dans le mien , fidele à sa mémoire ,
 A le chérir toujours je bornerai ma gloire ;
 Et tout mon seul chagrin , aux portes du trépas ,
 Sera de ne pouvoir expirer dans ses bras.

E P I T R E

A B * * * 1758.

JE n'habite plus chez B * * .
 Ce triste & funeste hermitage ,
 Dont l'air épais & dangereux
 Relègue sur le noir rivage
 Nombre d'habitans malheureux
 De cet horrible marécage ;
 J'habite un séjour plus charmant ,
 Orné par la simple nature ;
 Des bois , des prés , une onde pure
 Embellissent mon logement.
 Eloigné de tout embarras ,
 Mes jours coulent dans la mollesse ;
 Et toujours on voit sur mes pas
 Les jeux , les ris & l'allégresse.
 Venez partager ce printems ,
 Les plaisirs que je vous destine ;
 Je vous renverrai très-content
 De moi , comme de ma cuisine.

ÉPI TRE

A Iris.

EN vain , trop tendre Iris , vous me peignez
vos feux ;
Je suis hors de cet âge , hélas ! trop dangereux ;
Où la raison n'a que de foibles armes ,
Contre l'enfant qu'on nomme Amour.
A présent de sang froid je contemple ses charmes ;
Je me redis chaque jour ,
J'ai trente ans , je ne dois plus plaire ;
Adieu , jeunesse , adieu beauté :
Quand mon amour propre est flatté ,
Ma raison me dit le contraire :
Il est des plaisirs de tout tems ;
Mais celui qu'on goûte au bel âge ,
De ne trouver que des Amans ,
Approche-t-il de l'avantage
De ces aimables sentimens
Dont l'amitié remplit notre ame ?
Souvent de sinceres amis
Sur de légers soupçons sans grace sont bannis ;
On craint une indiscrete flamme ,
Et leurs airs d'amans sont punis.
De la haine de mes semblables ,
J'éprouvois l'effet chaque jour ,
Et les payois bien de retour ;
Que nous nous trouverons aimables ,
A présent sur notre retour !
Depuis un an devant ma glace
Je ne boucle plus mes cheveux ;
Si je vous ai chéris , vains atours , danses , jeux ,

C'est que sans vous peut-être, Amour eût trouvé
place

Dans un cœur qui n'étoit que trop fait pour ai-
mer ;

Cessez donc , jeune Iris, de vouloir me charmer,

Un instant de foiblesse empoisonne la vie :

A ma tranquillité porteriez-vous envie ?

Laissez-moi jouir du bonheur

Que m'offre la Philosophie.

Je devois m'offenser de votre vive ardeur ;

Mais de votre destin je sens trop la rigueur ;

Quand avec l'heureux don de plaire ,

Sans espérance on persévère ,

Iris, & qu'on n'obtient qu'une tendre pitié ,

C'est d'un sincère amour être trop peu payé,

Votre cœur excellent , votre extérieur aimable

Feroient dire à la plus traitable :

Ne voyons jamais de trop près

Les desirs d'un berger semblable ;

L'Amour en lui prêtant ses traits ,

Sait le rendre trop redoutable.

Ce poison doux , mais dangereux ,

(Par cet aveu puissiez-vous être heureux)

Le dirai-je ? la flatterie ,

Quelquefois dans vos vers je la trouvai jolie ;

Vos éloges m'étoient peu dûs :

Mais si vous les pensez , ils ne m'offensent plus.

Que je vous aimerois , si vous étiez moins
tendre !

Iris, je ne veux plus vous voir, ni vous entendre.

L'Amour s'exprime par vos yeux.

Ah ! si vous vous chargez de chaînes ,

Lorsque tout s'oppose à vos vœux ;

Si votre sort est malheureux ,

Vous seul avez causé vos peines ;

Hélas ! si j'ai quelques vertus ,

Pouvez-vous donc m'en faire un crime ?
 Vos sentimens sont-ils perdus ,
 Quand ils sont payés par l'estime ?

EPI TRE

De M. de la Soriniere , à un Poète de ses
 amis , pour l'engager à quitter la cam-
 pagne , & à venir passer l'hiver en
 ville.

*Vides ut altâ stet nive candidum
 Soracte , nec jam sustineant onus
 Silva laborantes , geluque
 Flumina constiterint acuto ?*

Hor. Ode IX , Lib. I.

QUOI ! toujours attaché sur cette sombre rive,
 Où la Saivre en dormant retient son eau captive,
 Veux-tu passer tes jours , Philosophe isolé,
 Et laisser loin de toi ton ami désolé ?

Tandis que nos sillons, des larmes des Hyades,
 Inondés & fangeux sont en proie aux Pleiades ;
 Qu'un triste laboureur plaintif en sa maison ,
 Voit périr tout l'espoir d'une riche moisson ;
 Au fond d'un cabinet , tranquille solitaire ,
 Tu meurs à tes amis , pour vivre avec Voltaire.

Encor si la nature , en t'offrant ses hazards ,
 Sur quelque objet nouveau conduisoit tes regards ;
 Que le prisme en tes mains & le long télé-
 scope
 Passassent tour à tour , avec le microscope ;
 Que

Que tantôt Reaumur, & tantôt Cassini
 On te vit mesurer le vuide, & l'infini;
 Je dirois, consolé, laissons le Philosophe
 Se perdre avec Saturne, ou polir une strophe.

Mais lorsqu'un tems maudit de bise, & de
 frimats
 Fait des plus beaux vallons les plus affreux cli-
 mats,
 Timide Citadin, je ne sçaurois comprendre,
 Qu'un Poète amoureux s'y soit laissé surprendre.

Montant avant l'aurore un superbe coursier,
 Si diligent chasseur, le plus fier sanglier
 Expirant sous tes coups, éprouvoit ton adresse,
 Et vit, sa hure à prix donnée à ta maîtresse,
 Etonné du récit d'un si galant exploit,
 Mon goût peut-être au tien doucement se plie-
 roit.

Mais lorsqu'au fond des bois la timide
 Dryade,
 Senfuit, & se recèle avec l'Amadryade;
 Que Pan cachant sa flûte aux Silvains amou-
 reux
 Voit par le souffle aigu d'un aquilon fougueux
 Morfondre ses troupeaux; & zéphir sans haleine,
 Quitter Flore éplorée, & désertter la plaine;
 Tout devient sans beauté, sans graces, sans
 appas,
 J'entrevois la nature; & je n'en jouis pas.

Un Sçavant par état qui n'aime que l'étude,
 Au milieu des Cités trouve la solitude:
 Il rassemble à propos quelques doctes amis
 Dont il suit les conseils & les sages avis;

154 LA RHÉTORIQUE
Et consultant par choix l'oreille de Thémire ;
Il attrappe ces tons que la douceur inspire ;
Il se forme à ce goût , à cette urbanité
Qui s'exila des Champs ; & vint dans la Cité.

Montre - toi sur ses pas aussi courageux
qu'elle ,
Revole dans ces murs où ton ami t'appelle ;
Et conclus avec moi d'après ce long début ,
Ami , que hors de la Ville il n'est point de salut.

EPIÎTRE

*A M. de la Louptière, sur ce qu'il n'écrivit
plus, par M. Guichard, 1757.*

Q U' à y re raison j'ai critiqué ton in-
constance ,
Ingat, tu m'a donc oublié ?
En vain mon cœur encore embrasse ta défense :
En vain je dis : peut-être est-ce indolence :
Tu ne feras justice
Qu'en rompant un cruel silence.
Pour quelques mauvais vers tu te fias à moi ,
C'est un plus doux penchant qui m'entraîna
vers toi.
J'admire les accens de ta muse légère ;
Ils me charmeront en tout tems.
Mais pardonne. Ton caractère ,
Me décida, plutôt que tes talents ;
Voilà le but que j'envisage.
Toujours de mon attachement ,

L'ame est le premier fondement ,

Aussi ne fais-je point volage.

A nos amis nous tenons foiblement ,

Lorsque l'esprit les guide, & non le sensiment ;

Surtout moi , si sous l'ingrate planete ,

Qui malgré les neuf sœurs , force d'être Poëte.

Par quelques bonnes qualités

Je croyois reparer une folle manie ,

Que bien d'autres que moi prenant pour le Gé-
nie ;

Ce que n'ont pu trente beautés ,

Sans ressource , moi téméraire ,

Moi seul j'imaginois le faire :

Je croyois te fixer . . . quelle étoit mon erreur !

Tu ne vois , tu n'entends , tu ne suis que la
gloire ,

Tu n'aime que Phoëbus , ses lauriers , ta mé-
moire ,

Tu ne goûtas jamais de plaisir plus flatteur

Que le jour où Châlors , de son Académie

T'ouvrit la porte. Un si frivole honneur ,

De tous les tems , l'objet de ton envie ,

Devient pour toi , quelle folie !

Le Nec plus ultra du bonheur.

Où donc est ta Philosophie ?

Aux traits fins d'un couplet , aux charmes d'un
seul vers

Tu sacrifierois l'Univers ?

Quels regards tomberont sur ce que j'ose écrire ?

Ce reproche , peut-être , est vainement tracé ;

Ah ! que l'amitié qui m'inspire

En pénètre le cœur dont je suis effacé ,

Aucun , après , ne daigneroit le lire

Que mon orgueil n'en seroit point blessé.

ÉPIÔRE

Sur la misère de l'homme , 1725,

CHÉR Damon , que le sort de l'homme est
misérable !

En est-il sous les Cieux qui soit plus déplorable ?

Son berceau n'est-il pas assiégé de douleurs ?
Vient-il à croître , il sent , il pleure ses malheurs ;

A son fragile corps l'eau , le feu , l'air , la terre
Font sentir leur triomphe , en lui portant la
guerre ;

La chaleur qui l'anime , & qui soutient ses jours,
En prolonge , en détruit le trop rapide cours.

Veu-il se reposer ? Aussi-tôt la paresse
L'appesantit , le livre à sa propre mollesse ,
Peines , soins , embarras , veilles , soucis , tra-
vaux ,

Tous sont ses ennemis , son tyran , ses fléaux :
La faim le fait souffrir , & la soif le déseche

Tout besoin à son corps semble faire une brèche ,
Tout l'afflige , lui nuit , l'attaque fièrement ;

Et même le plaisir lui devient un tourment.
L'infortuné qu'il est , dans le mal qui l'obsède ;

Il s'use en guérissant même par le remède ;
Et souvent l'art douteux du tendre Médecin ,

Porte sans le vouloir le trépas dans son sein ;
L'ame liée au corps sent aussi ses atteintes ,

Le corps a ses douleurs , comme l'ame a ses
craintes :

L'un souffre dans les sens ; & l'autre dans l'esprit ;

L'âme paroît s'user quand le corps dépérit :
Tous deux s'ils ont senti le feu de la jeunesse ;
Ils sentent tour à tour le froid de la vieillesse ;
Et l'âme sur le corps n'a que des droits cruels.
S'il est vrai que les maux doivent être éternels.
Qui pourroit peindre l'âme injuste par caprice ;
Méprisant la vertu , faisant gloire du vice ?
Contre les passions combattre sans succès ;
En sentir tout le trouble , en aimer les excès ;
Les ris font son dépit , & les pleurs font sa joye ;
Se rongeanr elle-même elle devient sa proye ;
Ses doutes font les maux , ses desirs , ses erreurs ;
Son choix , sa liberté , font ses plus grands malheurs :

Pleine d'une chimere , & tristement fertile ,
D'une qui se détruit , il s'en enfante mille :
L'homme enfin de qui l'âme excite , & meut les pas ,

Tantôt le fait vouloir ce qu'il ne vouloit pas ;
Dans le vrai , dans le faux , il la suit , il s'égare ,
Elle le rend dévot , impie , injuste , avare :
Tout mortel , en un mot , par son sort entraîné ,

Prépare son supplice à l'instant qu'il est né ;
Ingrat , voluptueux , inconstant , infidèle ,
Il aime la vertu plus pour lui , que pour elle :
Il se pare avec art de ses dehors masqués ,
Et défend mal ses droits dès qu'ils sont attaqués ;

A-t'il tout ce qu'il veut ; d'abord il s'en dégoûte ;
Ses desirs inconstants toujours changent de route ;

Et moins rempli qu'avide , actif , & négligent
Au milieu des trésors , il se croit indigent ;

La satiété même est un poids qui l'accable ;
 Et plus il est heureux, plus il est misérable ;
 La disette, la soif, l'agitent tour à tour,
 L'une excite ses soins, & l'autre son amour :
 Que ne souffre-t'il point de cette inquiétude ?
 Où le plonge en mourant l'obscur incertitude ?
 Un avenir douteux redouble sa terreur ;
 Tout disparaît, tout fuit . . . que reste-t-il ?
 L'erreur :

Que lui sert sa raison dans ce subit orage ?
 C'est une foible planche en ce dernier naufrage.
 C'est un roseau stérile, & dont le triste appui
 Ne sert qu'à ses malheurs ; & ne fait rien pour
 lui.

Cette sotte raison, qu'ici bas l'homme vante
 Est toujours orgueilleuse, & souvent impuis-
 sante :

Elle prévient les maux, ne les détourne pas ;
 Elle est moins un secours, qu'un brillant em-
 barras :

Son pouvoir nous séduit, elle fait notre gloire.
 L'homme s'en applaudit, mais qui le pourroit
 croire ?

Il apperçoit le vrai d'un œil bien moins dis-
 tinct,

Que les bêtes animales livrés au seul instinct ;
 Voyons-nous les oiseaux inconstants, & volages,
 Oublier leurs petits, ou farder leurs langages :
 Ils suivent la nature, & jamais au hasard
 Ne font rien, & font tout par instinct, & sans
 art.

Ont-ils besoin de loix ? L'équité naturelle
 Contre l'altier Vautour défend la Tourterelle.
 Jamais vit-on le loup, amateur du barreau,
 Pour défendre un passage assigner un agneau ?
 Ont-ils jamais connu le code, le digeste,

Et du fourbe renard la chicane funeste ;
 Contre un droit convenu firent-ils des procès ?
 Jamais ont-ils poussé leur haine à cet excès ?
 Cependant entre nous nous sommes moins traités.

L'inutile raison nous rend moins raisonnables ;
 L'homme nourrit, hélas ! Des monstres dans son cœur ;

Et n'a pour les dompter que mollesse, et lâcheté.

Heureux qui seront d'une grâce divine,
 Travaille à dissiper l'erreur qui le domine !
 Mais plus heureux encor qui prévoit l'avenir,
 Et commence ses jours comme il veut les finir.

EPIÎTRE

*À un Courtisan qui s'éloigne de la Cour,
 pour se retirer dans sa maison de Campagne, 1729.*

DOù vicas, sage Damon, qu'au milieu du grand monde,

Jamais on ne scauroit goûter de paix profonde ?
 A la Ville, à la Cour, d'où vient que peu de gens
 Vivent dans leur état paisibles, & contents ?

Et qui se dépoillent d'une honteuse envie,
 Jouissent en repos des douceurs de la vie ?

C'est que l'homme en son fort ne pouvant se
 borner,

Croit que le seul bonheur consiste à dominer :

Ce noble qui vivoit heureux dans sa Province,
 Veut languir dans les fers, esclave auprès du Prince ;

Et croit qu'en habitant sous un lambris doré,
 Son cœur par des soucis sera moins dévoré :
 La Cour est un pays de plaisirs, & de peines,
 D'incertaines douceurs, d'amertumes certaines.
 Là l'on dépend toujours des volontés d'autrui,
 Pour un peu de plaisir on a beaucoup d'ennui.
 Qui pourroit de la mer fougueuse & vagabonde,
 Conter tous les replis qui fait naître son onde,
 Pourroit peut-être aussi concevoir à son tour
 Les déplaisirs secrets qu'on dévore à la Cour.
 O que je plains l'état, la fureur séduisante
 De ces lâches captifs que l'espérance enchante :
 Ces illustres forcats, ces prisonniers errans,
 Jouets infortunés du caprice des Grands.
 L'aimable Rossignol chante mieux au bocage,
 Que dans l'or éclatant d'une superbe cage ;
 Et l'Abeille ne peut nous donner ses douceurs,
 Qu'autant qu'un libre essor lui fait choisir les
 fleurs.

L'air au fond d'un nuage, excite le tonnerre,
 Et dans le sein des monts, il fait trembler la
 terre.

La liberté, Damon, est un présent des Cieux ;
 Rien ne peut égaler ce bien si précieux.
 Ces emplois si brillants, qui donnent dans la
 vue,

Attirent par leur pompe, & leur charge nous tue.
 Je sçais qu'un Courtisan à de quoi se flatter,
 S'il sçait dans ses desirs sagement s'arrêter ;
 Mais si pour soutenir un si haut ministère,
 Il veut s'examiner sur tout ce qu'il doit faire,
 Hélas ! que de chagrins, que de fâcheux mo-
 ments

S'opposent nuit & jour à ses contentemens !
 Bergers ? Bien différens de ces grands politiques,
 Que vous êtes heureux sous vos tentes rustiques !
 Vous vivez sans éclat, mais vous vivez contents ;

Et ce plaisir secret vous fait vivre long-tems.
 Pour voir couler ses jours dans l'heureuse inno-
 cence,

Il faut fuir des honneurs la trompeuse appa-
 rence ;

Sans chagrins, sans desirs de s'élever trop haut,
 Sans s'attacher au bien plus que le bien ne
 vaut.

Vous le sçavez, Damon, ce que mon cœur
 désire,

Les grands biens ne sont pas le bonheur où
 j'aspire,

Les rangs, les dignités n'entrent point dans mes
 vœux ;

L'homme en les possédant n'en est pas plus
 heureux.

Je demande un ami sage, éclairé, sincère ,

Qui soit pour mes défauts moins flatteur que
 sévère ,

Avec qui, quelquefois, je lie un entretien
 Sur le seul nécessaire, où doit tendre un Chré-
 tien :

Mais où voit-on régner ce sage caractère ?

Dans un cercle souvent l'on dit ce qu'on doit
 taire ,

Où par ressort ému tout s'y traite avec art ,

Où les yeux & la voix s'y ressentent du fard :

Celui-là s'informant de ce qu'on dit en Ville,

Parlera du beau tems, d'une terre infertile ;

Celui-ci vantera les douceurs du repos,

Que la paix va donner à l'abri des impôts.

Tantôt l'un du prochain parlant avec adresse ,

Tombera sur un trait qui l'outrage & le blesse ;

Et l'autre pour médire, & railler à propos,

Fera rire le cercle à force de bons mots.

L'un fera l'agréable, en donnant dans le fade,

L'autre de son esprit voulant faire parade,
 Employera son fiel en de vagues portraits ;
 Et sur un vain phantôme épuîsiera ses traits ;
 L'un prenant l'air , le ton de Régent du Parnasse ,
 Citera quelque endroit de Virgile & d'Horace.
 Là des Grecs , des Romains , on citera les Loix ,
 Ici Mars & Thémis vanteront leurs exploits ;
 Mais à peine entend-on , dans une conférence ,
 S'entretenir de Dieu , louer sa providence.
 On est timide , on craint de traiter un sujet
 Qui n'a que le salut , & le Ciel pour objet.
 Quoi ! Taira-t-on toujours cet un si nécessaire ,
 Qu'un Chétien doit traiter comme l'unique
 affaire ?

Tout le reste ici bas , n'est rien que vanité ,
 Richesses , pompe , éclat , biens , fortune ,
 beauté.

Écoutez ce que dit des hommes le plus sage ,
 Sur les biens , les plaisirs qu'il avoit en partage :
 Oui la gloire du monde échappe en un mo-
 ment ,

Disparoît comme une ombre , & fuit comme
 un torrent :

Elle est comme la rose , ou comme la tulipe ,
 Qu'un soleil fait éclore , & qu'un soleil dissipe ;
 Et nous en connoissons bien tard le triste sort ,
 Quand d'une Eternité nous abordons le port.
 Quel triomphe important , quel heureuse vic-
 toire ,

De mépriser l'éclat de cette vaine gloire ,
 Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ,
 Empêche de fixer nos vœux & nos desirs ?
 Heureux , qui dégagé de la foule importune ,
 A selon son pouvoir mesuré sa fortune ;
 Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir ,
 Et bannit les chagrins que donne l'avenir :
 Il se fait du présent un salutaire usage ;

Et bien loin d'agrandir son petit héritage,
 Le tems qui change tout, ne change point
 l'homme,

Qui de l'amas des biens sçait détacher son cœur,
 Roi de ses passions, il a ce qu'il desire,
 Son petit revenu fait son petit empire,
 Sa maison, son jardin, pour lui font un Palais;
 Les plus tristes revers ne le troublent jamais.
 Il est pauvre, il est vrai; mais son ame est con-
 tente;

Ce desir d'entasser que l'avarice enfante,
 Ne fait jamais sur lui la moindre impression;
 Son cœur est à couvert des traits d'ambition.
 Voilà, sage Démon, (car je ne puis le taire)
 L'entretien qui vous est en tout tems ordinaire.
 La foi, la piété, suivent partout vos pas;
 Et la vertu dans vous brille avec ses appas.
 Eloigné du grand bruit, libre d'inquiétude,
 Vous goûtez les douceurs de votre solitude:
 Là bornant vos desirs dans ce charmant séjour,
 La Loi de notre Dieu fait votre unique amour;
 C'est-là que votre esprit attentif & tranquille
 Met à profit les jours que la Parque nous file:
 Tantôt un livre en main vous y cherchez l'en-
 droit

Où l'on lit que du Ciel le chemin est étroit:
 Tantôt vous méditez dans un profond silence,
 Que la vertu n'est rien sans la persévérance;
 Tantôt d'un cabinet dans un coin retiré,
 Vous parcourez des morts l'ouvrage révé-
 ré.
 Tous vos discours sont pleins d'une sainte mor-
 tale,

Chez vous l'on n'apperçoit qu'un érable frugal.
 Jamais la médifance avec son tour malin,
 N'ose sur les absents répandre son venin.
 Faut-il pour la santé, prendre un peu d'exercice?

Dans un vaste jardin vos pieds font leur office :
 Quelquefois fatigué près d'un parterre en fleurs,
 Votre œil content parcourt leurs riantes couleurs ;
 Tantôt auprès d'un bois arrosé d'une eau pure,
 Vous prenez le repos sur un lit de verdure :
 Là vous prêtez l'oreille au doux chant des oiseaux,
 Qui joignent leur ramage au murmure des eaux.
 Que votre sort, Damon, paroît digne d'envie !
 Heureux qui comme vous sçait user de la vie,
 Qui regardant du port les écueils de la Cour,
 Sçait l'art de se choisir un innocent séjour !
 Heureux, qui revenu de son erreur extrême,
 S'étant fui si long-tems, sçait se rendre à soi-même.

EPI TRE

Au même Courtisan qui s'est retiré de la Cour, sur le choix qu'il doit faire de ses amis, 1730.

JE crains, sage Damon, que dans votre retraite,

Vous ne puissiez goûter une douceur parfaite :
 Privé de ces amis, qui la nuit & le jour,
 S'empressoient avec vous, d'aller faire leur cour.
 De l'étroite amitié je sçais les avantages,
 De tout tems on lui rend les plus tendres hommages :

On a vû tour à tour, les plus sages mortels,
 Respecter ses doux nœuds, lui dresser des Autels :
 Ce lien d'amitié qui nous unit ensemble,
 Fait que pour le commerce on se cherche, on s'assemble.

Chacun a son malheur, ou sa prospérité,
Le cœur de l'un & l'autre inquiet, agité,
Succombe, s'il ne trouve un ami favorable ;
Qui soutienne le poids qui l'élève ou l'accable ;
La fortune rit-elle ; il faut pour en jouir,
Qu'avec vous un ami vienne se réjouir ;
Que vos yeux sur les siens mesurent votre joie,
Y lisent le bonheur que le Ciel vous envoie.
Le sort est-il contraire ? On résiste à ses coups,
Quand un fidèle ami les soutient avec nous.
Sommes-nous alarmés ? Il court à nos alarmes.
Pleurons-nous ? A nos pleurs il vient mêler ses
larmes ;

Dans les biens, dans les maux, on le voit ac-
courir,

Pour nous féliciter, ou pour nous secourir.

Tel qu'un nocher prudent, au plus fort de l'o-
rage,

Garantit le vaisseau menacé du naufrage,

Tel est l'ami constant qui par un noble effort
Nous aide à surmonter les caprices du sort.

Achille eut dans Patrocle un cœur fidèle & ten-
dre ;

Le sage Ephestion fut l'ami d'Alexandre :

A la Ville, à la Cour, est-on privé d'ami ?

On languit, on soupire, on ne vit qu'à demi.

Trouver un tel appui si doux, si nécessaire :

Non ? Ce n'est pas Damon, une petite affaire :

Entre mille souvent un seul on doit choisir.

L'on risque même encor de n'y pas réussir.

Un ami véritable est un trésor bien rare,

Le Ciel des autres biens à notre égard avare ;

En différentes mains les voulut partager ;

Mais à tous les mortels, sans se trop ménager,

Il a fait révéler de l'amitié les charmes.

Le Prince, le Prélat, le Berger, le Gendarme,

Chacun doit estimer ce plaisir innocent,
 En public, en retraite, on le goûte, on le sent,
 Surtout ayant quitté cette troupe flatteuse,
 Qui n'a de l'amitié que l'écorce trompeuse,
 Ces Courtisans suspects, de la gloire affamés,
 Qui ne savent aimer, encore moins être aimés,
 N'ayant pour ami, que l'ami qui les flatte,
 Entr'eux on ne voit point d'amitié délicate.
 Choisissez vos amis, car de ce choix d'abord,
 Dépend d'une amitié le bon, ou mauvais sort.
 N'établissez jamais une amitié solide
 Dans ceux qui de leur or font un amas sordide ;
 Car on a beau sur eux répandre des bienfaits,
 Ce sont des grains cachés qui ne germent ja-
 mais.

Choisissez un ami qui, pour toute richesse,
 Ne cherche en ses amis qu'une égale rendresse :
 Fuyez cet esprit vain, du mérite enquisieux,
 Qui n'envisage rien qui ne blesse ses yeux :
 Gardez-vous de compter pour vos amis sincères,
 Ceux que l'esprit entraîne à d'injustes salaires,
 Que l'on voit aux plaisirs entièrement livrés,
 Nourrir les passions dont ils sont enivrés.
 Fuyez l'ambitieux qui rempli de lui-même,
 Présume l'emporter jusques sur ceux qu'il aime.
 Ces esprits inquiets, qui sans solidité,
 N'ont qu'un dehors trompeur, un mérite en-
 prunté.

Évitez cet ami qui dément ce qu'il pense ;
 Dont la bouche, & le cœur sont peu d'intelli-
 gence ;

Qui d'un air simple & doux, d'un maintien
 composé,

Souvent à ce qu'il est, joue un rôle opposé.

Fuyez ceux qui, suivant les Loix de la nature,
 Tachent de repousser l'injure par l'injure.

Un esprit raisonnable , & que la foi conduit ,
Sçait recevoir l'insulte , & la mettre à profit :
Il en soutient l'effort avec tant de confiance ,
Qu'il triomphe en souffrant de lâche qui l'of-
fense ;

Et loin de repousser les flèches par les traits ,
Il s'en vange souvent à force de bienfaits.

Cherchez ce rare ami, dont le cœur magnanime
Sçache encore plus donner que mériter d'estime ;
Qui jamais sur aucun ne cherche à s'élever.

Qui ne condamne point ce qu'on doit approuver.
Qui jamais en vertu à nul ne se préfère ;

Qu'aucun ressentiment ne dérange, ou n'altère ;
Mais veut-on en amis , pour faire un heureux
choix ,

Ne point se repentir ? Observez donc ces Loix :

On doit se reconnoître en celui que l'on aime ;

On doit dans un ami se retrouver soi même.

Cherchez-y votre rang, votre esprit, & vos
mœurs,

Cette conformité peut seule unir les cœurs.

Vous voulez mépriser les vanités du monde ,

Que dans ce beau projet un ami vous seconde ,

Que son cœur détaché , noble, prudent, discret ,

De tous vos entretiens partage le secret.

Pour remplir votre tems , en faire un saint
usage ;

Voulez-vous au public exposer quelque ouvrage ?

Consultez un ami qui loin de l'admirer :

Soit sans aucun égard prompt à le censurer ,

Un sage ami, toujours rigoureux , & sévère

Jamais de nos défauts ne doit faire un mystère.

Tel vient nous applaudir, qui semble nous jouer ;

Fuyez l'adulateur qui ne sçait que louer :

Fuyez ces vains Docteurs trop entêtés d'eux-
mêmes ,

Qui font agir la grace au gré de leurs systèmes ,

Triste effet d'un orgueil qui forme le dessein
 De percer des secrets que Dieu cache en son sein ;
 Unissez-vous à ceux dont l'ame en tout s'ouïse
 S'attache sainement aux Dogmes de l'Eglise.
 Puissiez-vous, cher Damon, goûter le digne fruit,
 Que de ces vrais amis le juste choix produit.

E P I T R E

A M. Dacier.

QUELS lieux habitez-vous, chez Dacier,
 quelle absence ?

Quel long délai dérobe ici votre présence ?
 Quoi ! Vous ne sçavez pas, élève d'Apollon,
 A qui rien n'est caché sur le sacré vallon ;
 Quoi ! Vous ne sçavez pas que votre ami fidèle,
 Languit par les accès d'une fièvre rebelle ?
 Une vive douleur occupe tous mes sens,
 Mes mains, mes pieds n'ont plus leurs libres
 mouvements :

Abattu dans un lit, quel état déplorable !
 Je succombe déjà sous le mal qui m'accable,
 Tout semble me tracer l'image de la mort.
 La Parque va bientôt décider de mon sort ;
 A mon aspect, surtout, ne versez point de lar-
 mes ;

Mais que vos seuls soupirs expriment vos allar-
 mes ;

Et si l'on voit vos yeux mouillés de quelques
 pleurs ;

Que ce soit en disant, qu'il souffre de douleurs !
 Vous ne viendrez pas seul, les neuf sœurs &
 les grâces,

Avec leur appareil, marcheront sur vos traces.
Pourquoi tant différer votre retour heureux ?
Hâtez-vous, il est tems, de vous rendre à mes
vœux.

Paraissez & d'abord je reprendrai courage,
Vous me verrez revivre, & braver le naufrage.
Alors en parcourant Poètes, Orateurs,
Nous serons leurs censeurs ou leurs admira-
teurs ;

Tantôt nous relirons les ouvrages d'Homere,
Ceux du divin Platon sçauront nous satisfaire,
Là, Menage, la gloire & l'honneur du pays,
Par ses doux entretiens, charmera nos ennuis.
Spanheim, l'ornement du peuple Teutonique,
Qui sur les doctes faits, mieux qu'un François
s'explique,

Par ses talens divers viendra nous enchanter,
Ainsi que Thevenot qu'on ne peut trop vanter ;
Ce Savant qui connoît les Peuples, & les Villes,
Nous apprendra leurs mœurs, leurs commerces
utiles.

Huet, le cher Huet . . . mais quel climat jaloux
Vient de nous le ravir ? quelle perte pour nous !
Ce Prélat, des Docteurs est le plus digne Oracle ;
Mais quels plaisirs de voir du siècle le miracle !
La fameuse le Fèvre en qui mille talens
Paroissent à son sexe aussi beaux qu'étonnans,
Sa vertu, sa pudeur font sa plus grande gloire ;
Et ses doctes écrits brilleront dans l'Histoire.
Venez vite, & sachez que la moindre lenteur,
Dont se plaint un ami, déshonore un bon
cœur.



ÉPIÎTRE

Adressée à un ami.

Un certain jour montant sur la double col-
line,

Pour fléchir Calliops insensible & mutine ;
A peine eus-je porté mes pas sur la hantoir ,
Qu'à mon corps fatigué se joignit la sueur.
Je m'assis inquiet , ruminant en moi-même ,
Comment je tracerois mon plan & mon système ;
Dès-lors que je me vis immobile en ces lieux ,
Morpheus eut bientôt mis ses pavots sur mes
yeux :

Entre ses bras livré , dans un rêve il me plonge ,
Il s'élève un grand bruit , je crois voir dans
mon songe

Les neuf sçavantes sœurs avec un air dispos ;
S'empreser tour à tour de louer leurs Héros :
Mais tout à coup j'entends qu'elles disent ensen-
ble ,

Le mérite de L. . . . ici seul nous assemble ;
Nous ne saurions pour lui prodiguer trop d'en-
cens.

On voit briller chez lui les plus rares talens :
Nous comparons les fruits de ses sçavantes
veilles.

Aux merveilleux travaux des essaims des Abeilles.
L'écoutant on le croit né dans chaque pays ,
Ce qui part de sa plume , enlève les esprits ,
Hébreu , Grec , & Latin , Romain , dès qu'on
l'exige ,

Forment un entretien qui passe pour prodige.
 Notre Apollon le met au rang des Orateurs,
 Et de ses favoris qu'il couronne de fleurs.
 Il appréhende même, & nous osons le dire,
 Que les doctes écrits lui disputent l'empire.
 A ces mots mon œil s'ouvre, & me plains d'un
 réveil,

Qui fait évanouir ces enfans du sommeil.
 Aussi-tôt Caliope à mes yeux se présente,
 Et me tient ce discours d'une face riante;
 Vous connoissez de L. . . . Oh! Ce n'est pas en
 vain,

Que l'on vante en tous lieux son esprit plus
 qu'humain.

Elle dit, & voulut s'échapper au plus vite;
 Mais arrêtez, lui dis-je, ah! Muse favorite,
 Daignez ouïr ma plainte & mes gémissements.
 Est-ce donc un honneur pour vos nobles amans
 De vivre sous vos loix en souffrant mille peines,
 Et languir en captifs sous le poids de vos
 chaînes?

Dans les travaux, hélas! ils consomment leurs
 jours,

Et la cruelle Parque en abrège le cours.
 Le vaisseau le plus fort se brise au moindre
 orage,

Dès que le Nautonnier en fait souvent usage.
 Muse, vous connoissez de L. . . . à ses travaux,
 Pour vous faire sa cour qu'il a souffert de maux!
 Pouvez vous ignorer qu'à l'honneur du Per-
 messe,

Il a sacrifié la fleur de sa jeunesse?

Si Jupiter daignoit renouveler ses ans,
 Votre culte en feroit l'objet tous les instans;
 Mais desirs superflus! vainement je murmure;

Les Dieux ont établi leurs loix dans la nature ;
 Le tems passé jamais ne revient sur ses pas ;
 Ah ! Qui peut se soustraire aux arrêts du trépas ?
 C'est un ordre absolu de L^r . . . il faut le suivre ;
 Tes écrits à jamais sçauront te faire vivre.

Nous voyons la vertu , de même qu'un flambeau ,

Conserver sa lueur dans le sein du tombeau.

Ce feu qui brille encor dans Homere & Virgile,
 Semble animer leur cendre , & leur veine fertile.
 Adieu , Muse , il est tems d'applaudir à mon
 sort ,

Un bon vent m'a conduit heureusement au port.

O D E

*Sur la prise du Port-Mahon , par M. de
 Richelieu ; sous le règne de LOUIS XV.
 en 1756.*

MAHON, que la seule nature
 Arma contre tous les efforts ,
 Rochers dont la chaîne est plus sûre
 Que les plus redoutables Forts ,
 Envain sur nous le feu s'allume ;
 Le fer , porté par le bitume ,
 Sur nos flancs semble reculer ;
 On voit l'airain tomber en poudre
 Près de ces remparts que la foudre ,
 Frapperoit sans les ébranler.

Mais pour surpasser son ouvrage ,

La nature fit les François,
Dès qu'elle parle à leur courage,
Rien ne résistera jamais.
Pour couvrir leur dessein, son ombre,
Dans l'obscurité la plus sombre,
A plongé l'Astre de la nuit : *
De nos François l'ardeur guerrière
Est le flambeau qui les éclaire,
Et l'Astre seul qui les conduit.

Le signal donné, tout s'avance,
Le fer & la flâme à la main ;
Le François, avec assurance,
Marche au trépas presque certain.
Sa valeur n'est pas inquiète
De voir qu'une noble retraite,
Ne pourra plus le secourir ;
Que bientôt un mur l'environne ;
Et que le seul choix qu'il lui donne,
Est de tuer, ou de mourir.

En détestant l'instinct sauvage
De ce suicide inhumain,
Dont, ou la foiblesse, ou la rage
Conduisent la funeste main,
Célébrons la gloire infinie
De qui sent le prix de la vie ;
Mais fait qu'il la doit à ses Rois,
A son honneur à sa patrie,
Et sans effroi la sacrifie
Dès qu'ils font entendre leurs voix.

Cependant sur ce fier azile
L'échelle porte nos Soldats ;
Ne craignons point qu'un bois fragile
Vienné à se briser sous leurs pas :

* Il n'y avoit point de Lune du 26 au 27 Juin.

Degrés vous leur ferez fidèles.
 Quand la gloire donne des ailes ,
 Les plus foibles appuis sont sûrs.
 Elevés jusque sur vos cimes ,
 Déjà ces Guerriers magnanimes ,
 Se sont élancés dans les murs.

Tels quand le redoutable Eole,
 Appelle les vents furieux ,
 Partis de l'un à l'autre pôle,
 Ils se précipitent des Cieux :
 Ainsi de tous côtés atteinte ,
 Mahon , fondent dans ton enceinte ,
 Dans la nuit nos Guerriers épars :
 Le Soldat Anglois y sommeille ;
 Dans ce moment l'œil qui s'éveille
 Y voit la mort de toutes parts.

Mais ce n'est pas l'affreux carnage ,
 Qui conduit nos braves Guerriers ;
 C'est par un tranquille courage
 Que l'on acquiert de vrais lauriers
 A nos invincibles cohortes
 On cède, on s'est livré les portes ;
 D'un séjour enfin désarmé ,
 Arbitre des loix de la guerre ,
 Richelieu pose son tomerre ,
 L'ennemi n'est plus alarmé.

Mahon , le soleil qui se leve
 Voit d'autres maîtres dans ses tours :
 Surpris , il s'avance , il achève
 Des François un des plus beaux jours.
 Qu'après ces exploits , on nous vante
 Cette noble et commerçante ,
 Par qui fleurit l'avaré Anglois ;

Par leur or cette Isle achetée **
 Le fer en main leur est ôtée
 Par des Nobles vraiment François.

Louis, source de notre gloire,
 (Puisque tous nos cœurs sous ta loi
 Obtiendront toujours la victoire,
 Si-tôt qu'ils agitent pour toi)
 Mieux que par le bronze fidèle
 De ton nom la gloire immortelle
 Naîtra de ces faits inouis:
 Ces rochers voisins du tonnerre,
 Offrent pour jamais à la terre
 Le nom, le beau nom de Louis.

Et toi, que d'illustres ancêtres
 Donnent à cet empire heureux,
 Fidèles & chers à nos maîtres.
 T'en emportes sur tes yeux:
 Quel honneur pour ton ministère!
 D'Argenson, aigle rocaille,
 Qui porte leur foudre en tes mains,
 Mais qui tiens aussi la balance
 Des bienfaits qu'à tes Guerriers dispense
 Le meilleur Maître des humains.

** En 1708,



O D E,

Tirée du Cantique que Moÿse & les Israélites chântèrent en action de grâces de leur délivrance , & du passage de la mer rouge, 1730,

JE chante l'Eternel, oui, son souffle m'inspire,
Touché de sa grandeur aujourd'hui surma lyre,
Je vais former pour lui de sublimes accords,
Unissons tous nos voix, exaltons sa puissance,
L'amour & la reconnoissance
Doivent enflammer nos transports.

Son redoutable bras est le Maître du monde,
Et dès qu'il a frappé s'engloutissent dans l'Onde
L'orgueilleux Pharaon, & les fougex Courriers;
Notre Dieu Protecteur à l'ombre de ses ailes,
Sauve des atteintes cruelles,
Jacob, & ses vaillans Guerriers.

Le Très-Haut est mon fort, l'objet de mes
Cantiques,
Sans cesse je louerai ses œuvres magnifiques :
Il est mon bouclier, ma gloire, mon salut,
Seul cet Etre suprême est le Dieu de nos peres,
Lui présenter des cœurs sincères
Doit être mon unique but.

D'un barbare tyran, le Grand Dieu des ven-
geances,
Sans effort a rompu les homicides lances;
Son

Son bras se lève , enfin , tremble , c'est l'Eternel ,
Ton Roi , tes combattans , tes projets & tes
crimes ,

Plongés dans les profonds abîmes
Vengent les enfans d'Israël ,

Ces fières légions , & ces chefs magnanimes
Du même châtimement sont tombés les victimes ;
Dans ses gouffres la mer les reçût tout armés ,
Et d'un fleuve de feu qu'alluma ta colère ,
Ainsi que la paille légère ,
Seigneur , tu les as consumés.

Ces Héros insensés en nous faisant la guerre ,
Méprisoient ton Saint Nom ; mais brisés comme
un verre
Leurs fronts ceints de lauriers s'abîment dans
les eaux ,
Dans les flancs caverneux des campagnes humi-
des ,
A ces persécuteurs avides ,
Ta main a creusé des tombeaux.

Nos forces , disoient-ils , nos belliqueuses armes ,
De leur pouvoir magique arrêteront les char-
mes ,
La victoire est pour nous , combattons à sa voix ,
De leur vil sang nos mains de carnage échauf-
fées ,
Cimenteront d'heureux trophées ,
Et consacreront nos exploits.

Tu parles , & des vents l'impétueuse haleine ,
Vole , siffle ; soudain de la liquide plaine
Les gouffres referrés ne forment qu'un glaçon ;
Sous nos timides pas , à l'égal du rivage ,

L'onde ouvre un facile passage,
Vers les bords charmants de Sion.

Le fier Egyptien ose suivre nos traces ;
Il voit sans s'étonner ces effrayantes masses ,
Qu'enchaînoit par ton ordre un invincible frein ,
De ses dieux impuissants il croit voir un prodige ,
La mer dissipe le prestige ,
Et l'ensevelit dans son sein.

Il n'est donc plus , Seigneur , ce peuple détestable ,
A l'Univers tremblant sa chute épouvantable ,
Apprend à redouter ton funeste courroux.
Qui peut voir les effets de ta force invincible ,
Sans adorer un Dieu terrible
Qui frappe de si rudes coups ?

Ciel , tout reconnoîtra ta grandeur ineffable.
Eh ! quel pouvoir au tien pourroit être semblable ?
Par ces traits éclatans , qui peut se signaler ?
Sont-ce des nations les dieux sourds, & frivoles ?
Ces vaines , & froides idoles
Prétendroient-elles t'égalér ?

Que tes bienfaits sont grands, Seigneur ! que
ta clémence ;
Ton plus noble attribut , dans ses dons est immense !
Tu fixes sur les tiens , un regard paternel ;
C'est toi qui nous conduis vers la montagne
sainte ,
Jacob va dans sa riche enceinte
Se nourrir de lait & de miel.

Des Monarques voisins, tes sublimes mer-
veilles

Enchanteront les yeux, frapperont les oreilles ;
Moab & Canaan frémiront devant toi ,
La terreur saisira l'altière Palestine ,
Et de Pharaon la ruine ,
Les consternerà tous d'effroi.

De leurs mains tomberont leurs glaives inu-
tiles ,
Eux-mêmes paroîtront des marbres immobiles ,
Le Ciel arrêtera les Chefs & les Soldats ,
Jusqu'au moment, Seigneur , qu'arborant tes
bannières ,
Ton peuple ait franchi les frontières
Qui bornent leurs vastes Etats.

Graces à ta bonté pour nous si salutaire ,
Nous verrons le lieu saint, l'auguste sanctuaire
Que tu daignas choisir pour ton sacré séjour,
Où, parmi les mortels, dans ce riche héritage ,
Nous t'aurons toi-même pour gage ,
Des promesses de ton amour.

Dieu, qui de tous les tems en tes mains sou-
veraines ,
De la Terre & des Cieux, à ton gré tiens les
rènes ,
Par le cercle des ans tu n'es point limité ;
Et pour jamais ton règne inaltérable , & ferme ,
Ne reconnoît point d'autre terme
Que celui de l'éternité.



Ils s'élancent dans l'air, dans l'onde, & dans les
bois ;

De leur Etre naissant ensemble ils s'applaudissent,
Et leur instinct connoît la nature & ses droits.

L'homme respire enfin, il est de Dieu l'image ;
De son ame immortelle il sent déjà le prix :
Ses bras , levés aux Cieux , y portent son hom-
mage ;

Et tout ce qu'il contemple , étonne ses esprits.

Une compagne aimable à ses yeux se pré-
sente ,

C'est le don le plus beau de la Divinité ;
Ils s'unissent : hélas ! de leur flamme innocente
Que ne conservent-ils toujours la pureté !

Un Céleste Jardin , doux & riant asyle ,
Est le Palais brillant de ces premiers Epoux ;
Leur bonheur est si pur, leur sort est si tranquille,
Que les enfers bien-tôt en deviennent jaloux.

Ce couple heureux commande à tout ce qui
respire ,
Tout est leur bien ; mais Dieu leur défend un
seul fruit ;
O Mere des humains ! fuis , l'on veut te séduire ;
Arrête Il est trop tard , & ton règne est
détruit.

Quels sifflements affreux ! quels volcans !
quels abîmes !
Quels tonnerres ! . . . Tout tremble & paroît
s'écrouler ;
La mort horrible s'arme, & traîné par les crimes,
Dans un noir tourbillon, je vois son Char rouler.

Elle verse, à grand flots, les malheurs sur la terre ;

Et découvre à l'instant le fer & le poison :
L'envie & la fureur, la famine & la guerre
Désolent les mortels & troublent leur raison,

Dieu juste, mais clément ! modère ta vengeance ;

Si ta main doit punir, ton cœur sait pardonner :

Hélas ! ils ont senti leur désobéissance ,
A ta miséricorde ils vont s'abandonner.

Quoi ! pour concilier ta bonté, ta justice,
Tu leur rends ton amour, même en les punissant !

De ton Verbe incarné l'étonnant sacrifice
Rachete de la mort le pécheur gémissant,

Philosophe orgueilleux, tu méconnois ton Maître ;

Le sceau du Créateur en tous lieux est empreint :
Moins aveugle qu'ingrat, monstre, tu n'es
qu'un traître ,

Car ta bouche l'insulte , & ton ame le craint.

De ta sécurité la trompeuse apparence ,
Veut envain à tes sens dérober son pouvoir :
Dans ta sourde fureur je vois son existence ,
Je vois plus : sa justice est dans ton désespoir.

L'humble Cultivateur, dans un sillon pénible ,
Qui tantôt en plaisirs va changer ses travaux ,
Reconnoissant d'un Dieu la puissance visible ,
Chante avec ses Enfants des Cantiques nouveaux.

Le Berger solitaire , errant sur la montagne ,
 Attiré par ces sons le rejoint dans les champs ,
 De ses pipeaux grossiers soudain il l'accompa-
 gne ,
 Ils célèbrent tous deux ses bienfaits par leurs
 chants.

Ce vil flatteur, courbé sous un joug d'infamie,
 Par des flatteurs plus vils trop souvent remplacé,
 Fuyant les derniers coups d'une main ennemie ,
 Regrette amèrement son pouvoir éclipsé.

Il reconnoît alors la divine sagesse ;
 Les maux qu'il a causés rejailissent sur lui ;
 Son ame déchirée enfin au Ciel s'adresse ,
 O bonté ! Dieu l'entend & devient son appui.

De graces , de douceurs , quel fonds inépui-
 sable !
 Pleure , & ce Dieu terrible est soudain satisfait ;
 Pleure, foible mortel ; & de ton cœur coupable ,
 Un repentir sincère efface le forfait.

Les Empires fameux des ces tyrans du monde ,
 Leurs intérêts divers & leurs faits éc'atans ,
 Passent comme un nuage , & coulent comme
 l'onde ,
 Pour se perdre à jamais dans l'abîme des tems.

Dieu seul est immuable ainsi que sa parole ,
 Pour lui l'éternité , l'espace n'est qu'un point :
 Insensé ! loin de lui tout est faux & frivole ;
 Il est seul le vrai bien , & tu ne l'aime point.

Quoi ! tu n'as point d'amour pour ce Maître
 adorable ,

Qui seul renferme en lui toutes perfections ?
Tremble , . . . tu le verras , un jour inexorable ,
Juger sévèrement tes moindres actions.

Sa volonté dispense ou la mort ou la vie :
Il est un , Eternel , immense , indépendant.
Vois par ce dernier trait sa puissance infinie ;
Qu'il parle , & l'Univers rentre dans le néant.

Daigne écarter , grand Dieu , nos présages
sinistres ;
La vertu , la pudeur ont fui loin de nos yeux :
Touche le cœur des Rois , éclaire leurs Minis-
tres ,
Et les Peuples encor verront des jours heureux.

O D E,

Au Roi de Prusse , 1766.

LA mere de la Mort, la vieillesse trem-
blante,

A de son bras d'airain courbé mon foible corps ,
Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante
De mon ame immortelle attaque les ressorts.

Je brave tes assauts , redoutable vieillesse ,
Je vis auprès d'un Sago , & je ne te crains pas ;
Il e prêtera plus d'appas
Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.

Coulez mes derniers jours sans trouble & sans
terreur, K v

Coulez près d'un Héros dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le songe de la vie ;
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raison qu'il éclaire, en est plus intrépide ;
Mes pas par lui guidés en sont plus affermis :
Tout mortel que Pallas couvre de son égide
Ne craint pas les dieux ennemis.

Philosophe des Rois, que ma carrière est belle ;
J'irai de ce Palais par un chemin de fleurs ,
Aux champs Elisiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ses successeurs.

A Saluste jaloux je lirai votre Histoire ,
A Lycurgue vos loix , à Virgile vos vers :
Je surprendrai les Morts ; ils ne pourront m'en
croire ,
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talents divers.

Mais lorsque j'aurai vu les ombres immor-
telles ,
N'allez pas après moi confirmer mes récits ;
Vivez , rendez heureux ceux qui vous sont
soutenus ;
Et n'allez que bien tard rejoindre vos modèles.



O D E,

Traduction libre d'une Ode d'Horace qui commence ainsi : Æquam memento rebus in arduis , dédiée à M. de Sauriennes , Procureur au Châtelet de Paris , par son ami l'Abbé Charuel ; Prêtre , Professeur.

DANS tes malheurs , par la tristesse ,
Damon , ne sois point abbatu :
Si la fortune te caresse
Aux douceurs d'une folle ivresse ,
N'abandonne point ta vertu.

Tandis que la sœur Filandiere
N'a point dévuïdé ses fuseaux ,
Et que l'aurore printanniere
D'une aimable & vive lumière ,
Eclaire tes jours les plus beaux ;

D'une solitaire prairie ,
Vas fouler l'émail gracieux ;
Et couché sur l'herbe fleurie ,
De Pomar ou de Malvoisie ,
Bois le nectar délicieux.

Là , jouissant de la nature ,
A l'ombre , sous de verts rameaux ,
Tu verras couler l'onde pure

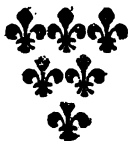
D'un petit ruisseau qui murmure ;
Et fuit à travers les roseaux :

Des fleurs nouvellement écloses ,
Crois-moi , sème tous tes instants ;
La mort qui détruit toutes choses ,
Aura bientôt flétri les roses
Dont tu couronnes ton printemps.

Ce vaste Palais qu'à la Ville ,
A grands frais tu viens d'acheter ;
Ces jardins , ce champêtre asyle ,
Que baigne la Seine tranquille ,
Il faudra dans peu les quitter.

D'héritiers une troupe avide
S'apprête à fondre sur ton bien ;
Victime du sort homicide ,
L'or de Crésus , le nom d'Alcide ,
Ne te serviront plus de rien.

Riche , pauvre , berger , Monarque ,
Nous allons tous aux mêmes lieux ,
Obéir aux loix de la Parque ,
Tôt ou tard , Caron dans sa barque
Nous conduira chez nos ayeux.



O D E

A U R O I ,

*Sur sa convalescence, par M. Tacin,
Curé de Dontilly, 1744.*

R E S P E C T E Z les sons de maître ,
Dieux vains ; du prophane vallon ,
La divinité qui m'inspire
Ne connoît point votre Apollon :
L'Esprit qui fit les Rois Prophètes ,
A son gré forme les Poètes
Pour louer dignement les Rois :
Quand LOUIS de chaque victoire
À l'invincible rend la gloire ,
Puis-je emprunter une autre voix ?

Lorsque le Ciel donne à la terre
Un Souverain selon son cœur :
C'est en son nom qu'il fait la guerre ,
Et c'est par lui qu'il est vainqueur :
Le Tout-puissant tient sur son Trône
Le cœur des Rois , & leurs couronnes ;
Dieu des combats ; & Roi des Rois ,
Tout est soumis à son empire ,
Louis fait gloire de le dire ,
Et ne connoît point d'autres Loix.

Dès l'aurore de ses années
Je vois les traces des Héros ,
Et ses heureuses destinées

Balancent d'illustres rivaux :

Quand la mort moissonne nos Princes

Unique espoir de nos Provinces ,

Un Joad l'élève en Joas ,

Il montre un David à Versailles ,

Un Josué sur nos murailles ,

Et dans Metz un Ezéchias .

Cicéux ! quelle horreur, quelles alarmes !

Soyez touchés de notre sort :

Quel Hongrois ne versa des larmes !

Louis dans les bras de la mort ;

Dieu juste arrête ton tonnerre ;

Où , si tu veux punir la terre ,

Sur nos têtes porte les coups ;

Choisis à ton gré des victimes ;

Ce seroit pardonner nos crimes

Que de les expier sur nous .

Qui sur son trône ose paroître ,

Eteint la foudre , offre nos vœux ?

Ah ! pourrois-tu la méconnoître

Au jour marqué par tes ayeux ?

Louis reçois cet Isaïe ,

Il t'est envoyé par Marie ,

Pour t'annoncer un jour nouveau :

Le calme succède à l'orage ,

Et le soleil sort du nuage

Plus pur , plus brillant , & plus beau .

France , jouis de ta victoire ,

Le Ciel se déclare en ce jour :

Il te rend un Roi plein de gloire ,

Et te le rend digne d'amour :

Suspends un moment tes conquêtes

Pour être témoin de nos fêtes ,

Roi bien aimé : de tes bienfaits,
 Grand Dieu , couronne l'abondance ;
 Si tu veux en combler la France ,
 Ajoute-y l'heureuse paix.

O D E

A LA REINE ,

*Sur la naissance de Monseigneur le Dau-
 phin , par M. Pyrro de Varille , 1729.*

A I M A B L E fils de Calliope ,
 Qui fis admirer autrefois
 Aux chênes émus de Rhodope
 Les divins charmes de ta voix ,
 Prête-moi ton esprit sublime :
 L'orgueilleux projet qui m'anime
 Veut les accords les plus touchants ;
 Soutiens ma muse qui s'égare ;
 Et dans l'ivresse de Pindare ,
 Inspire-moi de nobles chants.

Quel éclat soudain m'environne !
 Tout surprend , tout ravit mes yeux :
 Où suis-je ? l'Univers s'étonne
 Le Ciel s'ouvre . . . je vois les dieux ;
 Quelle pompe ! quelle harmonie !
 La Cour Céleste réunie ,
 Déserte l'Olympe jaloux :
 Apprenez-moi , chaste Lucine ,
 Quelle illustre & chère origine ,
 Vous fait descendre parmi-nous ?

France, sçais-tu ta destinée ?
 Tes plus doux vœux sont accomplis :
 Le fruit d'un auguste hyménée ,
 En naissant , les a tous remplis.
 Ton peuple impatient , avide ,
 D'une féconde Adelaïde ,
 Voit sortir l'amour des humains.
 La nature en ses yeux se mire ,
 Et surprise , s'aime , s'admire ,
 Dans le chef-d'œuvre de ses mains.

Si deux fois la couche Royale
 A paru lente à te charmer ,
 Le Ciel dans ce long intervalle ,
 Se préparoit à le former.
 Sans que le peuple le fatigue ,
 A chaque instant il lui prodigue
 Mille vulgaires rejets :
 Mais sa main qui nous donne l'être
 Ne fait que rarement renaître
 L'héroïque sang des Bourbons.

Vous, qui de la grandeur suprême
 Faites le trône des vertus ,
 Riche ornement du Diadème ,
 Heureuse Epouse d'un Titus ;
 Qui tendre aux pleurs d'un misérable ,
 D'une main prompte & favorable ,
 Arrêtez ses tristes sanglots ;
 Pour prix d'un mérite si rare ,
 Forcez souvent ce Ciel avaro
 A produire de tels Héros.

Les Faunes , les Nymphes folâtres
 Respectent cet astre nouveau ;
 Et les dieux mêmes idolâtres

Le caressent dans son berceau :
L'Amour, Vénus offrent ses graces,
Minerve veut suivre ses traces,
Et dans leurs prophétiques vers,
Les Muses annoncent sa gloire ;
Mars lui consacre la victoire,
Neptune, l'Empire des mers.

Quel Dieu de son souffle m'agite ?
D'où naît cette subite horreur ?
Je sens dans mon ame interdite
L'accès d'une sainte fureur.
Apollon m'éclaire & m'enflâme,
Epris de sa divine flâme,
Je lis dans le sombre avenir :
C'est lui, je le sens, il s'avance,
Loin, vulgaire, de sa présence,
Ton œil ne peut la soutenir.

Long-tems de la terre exilées
Par l'injustice des mortels,
Thémis, & sa sœur rappelées
Relèvent leurs communs Autels.
L'homme à leur voix n'est plus rébelle ;
L'innocence se renouvelle :
Siècle admiré, je te revois !
Oui, dans une équité profonde
Janus aux habitans du monde
Fait encore adorer ses loix.

Est-ce un vain songe qui me flatte ?
Quelle longue postérité
Dans le sang de Louis éclate !
Ce qu'eut de grand l'antiquité,
Sortez de vos superbes cendres,
Achille, César, Alexandre :

Ce Roi va vous remettre au jour.
 Dans vos défauts loin de vous fuivre,
 Ses fils dans eux feront revivre
 Ce qui dans vous eût notre amour.

Vos mains n'ont porté que la foudre,
 Vos coups vous rendirent fameux:
 Sans mettre l'Univers en poudre,
 Louis est un Roi grand, heureux:
 Tout l'aime & le craint; sans tonnerre
 Il sçait tranquilliser la terre,
 Et fait le sort des Potentats:
 Et dans la saine politique
 Toujours la sagesse s'applique
 Au seul bonheur de ses Etats.

Mais quoi! sans force & sans haleine,
 Où m'entraîne un fougueux transport?
 Nouvel Icare, dans ma veine
 J'ose prendre un rapide effor:
 D'une aveugle & vaste pensée
 Arrête la course insensée,
 Muse, tes vers sont impuissants.
 Réprime une ardeur téméraire;
 Et dans un respect nécessaire,
 Laisse mûrir ton foible encens.

Vous, que la gloire seule inspire,
 Honneur d'un règne précieux,
 Cher objet des vœux de l'Empire,
 Reine, digne présent des Cieux,
 Tendre, facile, bienfaisante,
 Souffrez d'une plume naissante
 L'hommage long-tems suspendu:
 Je sçais quelle est mon imprudence;
 Mais dans un lent & froid silence
 Je n'ai pû voir tant de vertu.

O D E,

*Sur la Paix , à Messieurs de l'Académie
Royale de Nantes , par M. Bertrand
de Nantes , 1731.*

FA V O R I S du sacré Parnasse,
Éouis, enfin, comble nos vœux,
De Bellone, il abbat l'audace,
Et ramène des jours heureux;
Éoin d'ici, le chant de ces armes
Qui des neuf sœurs troubloient les charmes;
Nous ne chanterons désormais
Que ce Héros brillant de gloire,
Qui du beau char de la victoire
Descend pour embrasser la paix.

Tout seconde notre espérance,
Et nous allons voir refleurir,
Ces beaux Arts dont la connoissance
Paroissoit déjà s'affoiblir.
On verra la docte Assemblée,
Et plus exacte & plus zélée,
Donner des ouvrages nouveaux,
Et par sa fréquente séance,
Venir avec persévérance
Reprendre ses nobles travaux.

Prélat, en ces lieux ta présence
Réveille, excite les esprits;
En sçavoir, en vive éloquence,

Apollon te donne le prix :
 Et le plus grand de nos Monarques ,
 Nous en donne aujourd'hui des marques ,
 En te nommant son Orateur ;
 On sçait qu'à la Cour, à la Ville ,
 Dès que tu prêches l'Evangile ,
 Tu charmes toujours l'Auditeur.

Libre de toute inquiétude ,
 Chacun va se faire un plaisir
 D'étaler les fruits d'une étude ,
 Puisés dans le sein du loisir ;
 Tantôt, dans ce lieu d'exercice ,
 Le chantré d'Achille & d'Ulysse ,
 Nous racontera leurs exploits :
 Tantôt l'Auteur de l'Eneïde ,
 Tibulle , Perse , Horace , Ovide ,
 Nous feront entendre leurs voix.

Tantôt, témoin du bel ouvrage
 D'un Auteur plein de piété ,
 Qui nous invite à rendre hommage
 Au seul Dieu de la vérité ,
 Nous apprendrons que l'hypocréne
 N'est qu'une erreur grossière & vaine ;
 Que pour bien composer des vers ,
 Loin d'Apollon , ce Dieu frivole ,
 On doit adresser la parole
 Au Créateur de l'Univers.

Tantôt les ondes de Pindare
 Sembleront renaître en ces lieux ,
 Par ce génie , vif & rare ,
 D'un Auteur d'un goût merveilleux :
 Nous dirons, lisant ses ouvrages ,
 Que le sublime est de tous âges ,

Qu'on voit aujourd'hui ces talens,
Ce brillant & cette faillie,
Que la Grece & que l'Italie
Ont préconisé de leur tems.

Mais surtout l'on mettra sa gloire
A tirer de l'obscurité
De l'Anjou la célèbre Histoire,
Belle par son antiquité ;
De la nouvelle troupe élite*
Dont on reconnoît le mérite,
Nous espérons de grands secours ;
Des plus beaux faits la connoissance ,
La férépité , l'évidence ,
Brilleront dans tous leurs discours.

Libres des troubles de Bellonne ,
Jouïssons de ce doux repos
Que la paix aujourd'hui nous donne ,
A l'abri de tous les impôts ;
Dans les pays qu'elle traverse
On voit refleurir le commerce ;
Déjà tout rit sur nos côteaux ;
Et j'entends le berger qui chante
Sur sa flûte reconnoissante ,
Louis qui met fin à nos maux.

* Deux Académiciens reçus ce jour, 1



O D E,

*Sur la naissance de Monseigneur le Comte
de Provence, 1755.*

FUYEZ, Muses, vaines Idoles,
Fuyez, je méprise vos sons :
Portez vos mensonges frivoles
A vos profanes nourrissons.
Les Pindares & les Homeres ,
A vos flatteuses chimères,
Peuvent prodiguer leur encens ;
Pour moi , Dieu puissant que j'adore,
C'est toi seul que ma lyre implore,
Echauffe mes foibles accents.

Quel nouvel Astre de la France,
Frappe les regards éblouis !
C'est un Prince , notre espérance,
C'est le digne sang de Louis.
Citoyenne de l'Empirée ,
La paix de guirlandes parée,
Etale à ses yeux son rameau ;
Et la discorde détrônée ,
Sur un tas d'armes enchaînées
Frémit au pied de son berceau.

Grand Prince ! * par qui notre Empire
Relève ses superbes Lis ,
Puissest tes vertus que j'admire,

* Monseigneur le Dauphin.

Se retracer dans ce cher fils !
Si le Ciel le destine au Trône,
Que la pompe qui l'environne,
Jamais ne séduise son cœur :
Sous leur auguste caractère,
Le Monarque doit être un pere,
Et le Héros un bienfaiteur.

Enivré d'une folle gloire ;
Fier Alexandre, vainement,
Dans les archives de mémoire,
On vous érige un monument :
Vos mains au carnage échauffées,
N'arborent vos sanglants trophées
Que sur la cendre des tombeaux.
Pour être les Rois de la terre,
Faut-il, fiers démons de la guerre,
Nous écraser sous vos carreaux ?

Quelles effroyables conquêtes !
Des mortels vous percez le flanc.
Cruels, vous couronnez vos têtes
De lauriers teints de notre sang.
Des tyrans écumans de rage,
Des monstres nourris de carnage,
Voilà donc, ô Ciel ! nos vainqueurs !
Non, leur triomphe est trop funébre ;
La conquête la plus célèbre,
C'est la conquête de nos cœurs.

Quel triomphe qui n'a pour manques
Que des victimes dans les fers !
Le Ciel a-t'il fait les Monarques
Pour ensanglanter l'Univers ?
Du trône ou ton bras les élève,
Grand Dieu ! n'est-ce donc que ton glaive

Qu'on doit voir briller dans leurs mains ?
 Ah ! si les Rois sont tes images ,
 C'est qu'en méritant nos hommages ,
 Ils font le bonheur des humains.

Par ses vertus & sa vaillance ,
 Un Roi peut se faire admirer ;
 Mais ce n'est que par sa clémence
 Qu'il pourra se faire adorer.
 Du haut de leurs Trônes augustes ,
 Les Bourbons aussi grands que justes ,
 De l'amour seul lancent les traits ;
 Et si quelquefois sur la terre
 On entend gronder leur tonnerre ,
 C'est pour mieux cimenter la paix.

Mais où suis-je de l'empire ?
 Qui tout à coup s'ouvre à mes yeux ,
 Brille une lumière sacrée ,
 Sur cet enfant chéri des Cieux.
 La foi , la Religion sainte ,
 Déjà , de la céleste enceinte
 Dans son cœur impriment leurs loix.
 Enchantés d'un si grand spectacle ,
 Vous, François, écoutez l'oracle
 Que Dieu lui dicte par ma voix.

Dans les fastes du Paganisme ,
 Rome a célébré ses Titus :
 Prince , dans le Christianisme
 Tu consacreras leurs vertus :
 De conquérant digne modèle ;
 Ton amour d'un peuple fidèle
 Comblera les plus tendres vœux.
 Les tyrans dévoués aux crimes
 De leurs sujets font des victimes .

Les Héros, en font des heureux.

Echauffés d'une sainte ivresse
De Cantiques frappons les airs.
Tous nos vifs transports d'allégresse
Sont dûs au Dieu de l'Univers.
Ce cher Prince dont la naissance
Fait les délices de la France,
Est un présent digne des Cieux.
Qu'il vive! qu'il immortalise,
Et le triomphe de l'Eglise,
Et la gloire de ses ayeux!

O Foi, l'amour & la lumière
D'un peuple heureux & triomphant.
Grand Roi! dans sa vaste carrière,
Eclaire ce divin enfant;
C'est en imitant ton exemple
Qu'il sçaura s'ériger un temple
Dans les cœurs de tous les mortels.
Un Roi que la vertu couronne
Est un Dieu que le Ciel nous donne;
Il est digne de nos Autels.

O D E

Imitée du Pseaume LXXX. 1732.

DE votre Dieu, Peuple fidèle,
Venez célébrer les bienfaits:
Marquez-lui votre juste zèle,
Par les concerts les plus parfaits:
Que la harpe dans cette Fête,

De votre ardeur vive interprète,
Unisse à vos chants ses accords ;
Et que saisis de cette ivresse ,
Qu'inspire une sainte allégresse ,
Vos cœurs signalent leurs transports.

Oui, que des Cantiques de gloire
Fassent retentir le saint Lieu.
Ce jour doit à votre mémoire
Retracer les bienfaits de Dieu.

C'est un monument qu'il érige
Pour vous rappeler le prodige ,
Où plein de respect & d'effroi ,
Sous la flâme majestueuse ,
D'une tempête lumineuse
Son Ministre reçut sa loi.

Chantez aussi sur vos guitares-
L'heureux jour où brisant vos fers ,
Dieu vit un peuple de barbares ,
Vous poursuivre au milieu des mers ;
L'onde franchissant ses barrières ,
Bientôt sur leurs têtes altières
Roule ses vagues en courroux ;
Et de victimes affamée ,
La mort , de noirs flambeaux armée ,
Dans les enfers les plonge tous.

Mais pour prix de tous les miracles
Qui signalèrent sa bonté ,
Dieu veut de vous , pour ses oracles ,
Une sainte docilité.
Enflâmé d'amour & de zèle ,
Déjà de sa voix paternelle ,
J'entends les admirables sons,

Prêtez une oreille attentive,
Et que la faveur la plus vive
Ouvre vos cœurs à ses leçons.

Peuple, c'est moi dont la puissance
De l'Egypte vous a tiré,
Songez que pour reconnaissance
Je veux être seul adoré.
Si vous pratiquez ma loi sainte,
Je vous ferai braver sans crainte
Vos ennemis les plus cruels;
Et mettant le comble à ma grace,
J'irai jusques sur votre race,
Verser mes bienfaits immortels.

Grand Dieu ! quoi ! de telles promesses
Pour ces ingrats n'ont nuls attrait !
Viens de tes fureurs vengeresses,
Sur leurs têtes lancer les traits ;
Mais non , ta Justice suprême ,
Au sein de l'illusion même ,
A trouvé leur propre tourment.
Perdus dans leurs vagues pensées,
De leurs passions insensées ,
Le trouble fait le châtement.

Ah ! si toujours de ta lumière
L'esprit eût suivi l'éclat ,
De leur félicité première ,
Rien n'auroit pû changer l'état.
La victoire à ta voix docile ,
D'un triomphe prompt & facile ,
Auroit couronné leurs guerriers ;
Et comme la veime fumée ,
Ton souffle eût dissipé l'armée
De leurs ennemis meurtriers.

Mais sitôt que par le mensonge
 Ils se sont laissés éblouir ,
 Ils ont comme un rapide songe
 Vû leur bonheur s'évanouir.
 Hélas ! tel est le sort des hommes ;
 Souvent , insensés que nous sommes ,
 L'erreur nous flatte & nous séduit :
 Aussi , Philosophes célèbres ,
 Vos esprits ne sont que ténèbres ,
 Vos clartés qu'une sombre nuit.

O D E ,

*Traduction libre de la quinzième Ode
 d'Anacréon, 1733.*

NON, ton pouvoir, ta richesse,
 Gyges, ne me tentent pas ;
 Le faste de la noblesse ,
 Des grandeurs la folle ivresse ,
 Sont pour moi de vains appas ,
 Et n'ont rien qui m'intéresse.
 Tranquille sur l'avenir ,
 De roses je me couronne :
 Le tems que le Ciel nous donne
 Est un tribut au plaisir.
 Vous à qui les dieux encore
 Laisent couler de beaux jours ,
 Jouissez : que chaque aurore
 Vienne éclairer vos amours.
 Dans un aimable délire ,
 Folatrez avec Bacchus ,
 Trop tôt la Mort vient nous dire ,
 Partons, vous ne boirez plus.

O D E,

*Sur la solitude, par Monsieur Arnaud
d'Andilly, 1734.*

AFFRANCHI de l'inquiétude,
Et des vrais travaux de la Cour,
Chante, mon ame, ton amour
Pour ton heureuse solitude.

Chante l'avenglement qui porte les mortels
A faire tant de vœux, & bâtir tant d'autels;
Au fantôme adoré sous le nom de fortune,
Chante l'Astre éternel dont la flamme reluit
Dans ce Soleil & cette Lune
Qui régnent tour à tour sur le jour & la nuit.

En ce séjour dont les délices
N'ont que des objets innocents,
Je n'ai point à garder mes sens
Des charmes périlleux des vices.
Le murmure si doux du crystal des ruisseaux;
Le son harmonieux du concert des oiseaux;
Et de l'émail des fleurs la vivante peinture,
Sont des voix & des traits brillans de tous côtés,
Qui de l'Auteur de la nature,
Célébrent les grandeurs & montrent les beautés.

La terre de moisson dorée,
Couvrant ses fertiles sillons,
La riche fraîcheur des vallons,
Les plantes de leurs fruits parées;

L'inégal-mouvement des machines des Cieux,
 Dont l'insensible cours se dérobe à nos yeux ;
 L'azur du Firmament, & le feu des étoiles,
 Par un nombre infini de miracles divers,
 Me font découvrir sous leurs voiles
 L'adorable pouvoir du Dieu de l'Univers.

Ainsi le Ciel, la terre & l'onde,
 Sont autant de vivants portraits,
 Qui me figurent les attrait,
 Et les beautés d'un autre monde.
 J'y vois ce Souverain qui règne sur le sort ;
 Qui tient entre ses mains, & ma vie & ma mort,
 Prêt à me couronner, si je lui suis fidèle ;
 Et renonçant à tout, mes sentimens touchés
 De foi, d'espérance & de zèle,
 Ne pensent qu'à lui plaire, & pleurent mes péchés.

Dans ce port exempt de l'orage
 Je considère ces nochers,
 Qui voguant vers tant de rochers
 Sont si prêts de faire naufrage.
 Leur esprit aveuglé se pâit d'illusion ;
 Et leur ame sujette à mille passions,
 Par les vents de l'erreur est sans cesse emportée ;
 Leur cœur toujours en trouble en vain cherche
 la paix :

Et dans cette mer agitée
 Le calme est un bonheur qu'ils ne virent jamais.

L'avare toujours dans les gênes
 De son or se forge des fers ;
 Esclave du Roi des enfers,
 Il gémit sous de belles chaînes.
 Ce lâche efféminé qui dans les voluptés

Met le comble brutal de ses félicités,
Perd le goût du plaisir dans l'excès des délices ;
L'ambitieux soupire après un faux honneur,
Et vit au milieu des supplices
Dans ce feu qui l'embrase , & dévore son cœur.

Son aveuglement déplorable
Lui met la gloire à si haut prix ,
Qu'il l'achète par le mépris,
Et croit ce mépris honorable.
De la fortune seule il reconnoît les loix ;
Autant de favoris lui sont autant de Rois ,
Lui sont autant de Dieux dont il est idolâtre.
La Cour sert de Dédale à ses égarements,
Et sur cet inconstant théâtre ,
Il espère , ou s'afflige à tous les changements.

Toi de qui l'essence immuable
Pour tems n'a que l'éternité,
Grand Dieu, qui sur la vérité
Fonde ta grandeur adorable ;
A ta gloire à jamais je consacre mes vœux ;
Et renonce à goûter ces plaisirs malheureux ,
Dont les charmes trompeurs sont les écueils des
ames :
Ta grace à mon esprit fait voir un autre jour ,
Me fait concevoir d'autres flammes ,
Et pour toi seulement mon cœur brûle d'amour.



O D E,

*À l'humanité, sur la ruine de Lisbonne;
adressée à Monseigneur le Prince de
Conty, & à Madame la Duchesse
d'Orléans, par M. Lebrun, 1756.*

L'ORGUEILLEUX s'est dit à lui-même ;
Je suis le Dieu de l'Univers ;
Mon front est ceint du Diadème ;
J'enchaîne à mes pieds les revers.
Mon peuple inonde les campagnes ,
Mes Palais couvrent les montagnes ,
La volupté sert mes festins ,
Les feux brûlent pour ma vengeance ,
L'onde & les vents d'intelligence ,
Livrent la terre à mes destins :

Fier insecte , ver indocile ,
Quel espoir ose enfler tes vœux !
De la terre habitant fragile ,
Te crois-tu l'arbitre des Cieux ?
Quoi ! son berceau touche à la tombe ;
Échappé du néant , il tombe.
Dans les abîmes du cercueil ;
Ses jours sont des éclairs rapides
Qu'engloutissent des nuits avides ;
Que le space pour tant d'orgueil !

Il est un Dieu qui t'environne ;
Son Empire est l'immensité ,
Il ne doit qu'à lui sa couronne ,

Et son trône est l'éternité ;
 Il peupla les déserts du vuide
 De globes qu'un vaste fluide
 Environna de toutes parts
 Océan sans fond , sans rivage ,
 Où sa vertu plané , surnage ,
 Voit flotter les mondes épars.

Les Cieux sous sa démarche altière
 Courbent leurs sommets éternels ,
 Et les astres sont la poussière
 Que foulent ses pas immortels :
 Sous son char les tonnerres grondent ;
 L'air mugit , les enfers répondent -
 Au tumulte des Eléments ;
 Immobile dans cet orage ,
 Il voit à ses pieds le naufrage ,
 Des Rois , des peuples , & des tems.

D'un regard sa justice éclaire
 L'abîme des coeurs insensés :
 Il rit de l'orgueil téméraire
 Des Rois follement encensés ;
 De leurs couronnes qu'il agite ,
 Des Empires qu'il précipite ,
 Les débris sèment la terreur ;
 Dieu jaloux , que ton indulgence
 Renferme ces jours de vengeance
 Dans les trésors de ta fureur.

O Lisbonne ! ô fille du Tage ;
 O superbe reine des mers ;
 L'Océan avec toi partage
 Le tribut de ses flots amers.
 Pour dompter des ondes rebelles
 La fortune attacha ses ailes

A tes vaisseaux impérieux ;
 Et dans ces lointaines contrées
 De nos astres même ignorées
 Tu lanças la foudre des Dieux ;

Déjà les fières destinées
 Précipitent l'instant fatal ;
 Le cri des parques mutinées ,
 De ta chute est l'affreux signal.
 Au bruit des ondes qui mugissent,
 Des noirs tourbillons qui frémissent,
 Des vents dont les airs déchaînés ,
 Murs, Tours, Palais tremblent, s'écroulent,
 Leurs débris se heurtent, & roulent
 Sur tes habitans consternés.

• Tout périt, arts, beauté, courage,
 Rang, sexe, âge, espoir, tout s'éteint ;
 Tout est la mort, ou son image :
 Tout la fuit, la reçoit, la peïnt.
 La flamme ondoyante, insensée
 Du sein des Palais élançee
 Roule dans les Cieux obscurcis ;
 Et la cendre éparse & brûlante
 S'élève en nue étincelante
 Que percent d'effroyables cris.

Lisbonne ! quels objets funébres
 Le jour dévoile à tes regards !
 Tes yeux regrettent les ténébres ,
 Le soleil cherche tes remparts ;
 Il voit la mer sur tes collines ,
 La terreur, les feux, les ruines ,
 Des murs détruits, des corps sanglants ;
 Le vieillard en pleurant, s'écrie,
 Tu n'es donc plus, triste patrie ;

Quels fléaux, malheureuse terre,
Rassembrent tes antres profonds !
Le soufre, aliment du tonnerre,
Y roule ses noirs tourbillons :
Des sels, des nitres, du bitume,
Le mélange, en grondant, s'allume ;
Les vents irritent leurs combats,
Et leur choc, signal des tempêtes,
Fait tonner les cieus sur nos têtes,
Et mugir l'enfer sous nos pas.

La tempête agitant ses ailes,
Comme un effroyable vautour,
Couvre les Cieus d'ombres mortelles ;
Et des mers fait l'immense tour :
Des reflux troublant l'harmonie,
Au tour de la froide Hibernie
L'onde bondit de toutes parts ;
Tandis que sa vague rapide,
Va, sous les colonnes d'Alcide,
De Cadix noyer les remparts.

Toi qui grondes sur ces rivages,
Mer, si tu connois la pitié,
Epargne au moins dans tes ravages
L'objet de ma tendre amitié ;
Hélas ! aux rives du Permesse
Le même âge, la même ivresse
Autrefois emporta nos pas !
Les Muses ! . . . quel destin bizarre,
Quelle divinité barbare
T'enlève à jamais de leurs bras !

Reviens . . . La mer s'élance . . . arrête,
L vj

Vois, crains, fuis ces flots suspendus ;
 Ils retombent : Dieu ! la tempête ,
 L'entraîne à mes yeux éperdus ,
 Divin Racine , ombre immortelle ,
 Ton fils . . . il expire , il t'appelle ,
 Volez , Muses , Graces , Amours ,
 Volez , sa bouche vous implore :
 Toi , Déesse plus chère encore ,
 Amitié , vole à son secours .

Les Cieux prendroient-ils pour victimes :
 Tant de vertus & tant d'attraits ?
 L'ame & les graces de Monime
 Semblent respirer dans ses traits .
 Eh ! quelle Parque meurtrière
 Oseroit glacer la paupière ,
 Et sécher la fleur de ses ans !
 La mort voile , en grondant , ses larmes ;
 Les amours regrettent ses charmes ,
 Et les arts pleurent ses talents .

O Muses , recueillez ces restes
 Que l'onde & la Parque ont flétris .
 Disputez à ces mers funestes ,
 Un triste & précieux débris ;
 Et toi dont j'adore la cendre ,
 Sixes mânes daignoient entendre
 Des chants consacrés à ta mort ;
 Que pénétrant la rive sombre ,
 L'amitié console ton ombre . .
 Des injustes rigueurs du sort .



O D E ;

*A Monsieur Racine, sur la mort de son
fils, par Monsieur le Franc, 1757.*

IL n'est donc plus, & sa tendresse
Aux derniers jours de ta vieillesse
N'aidera point tes foibles pas !
Ami, ses vertus, ni les tiennes,
Ni ses mœurs douces & chrétiennes
N'ont pû le sauver du trépas.

Cet objet des vœux les plus tendres
N'ira point déposer tes cendres
Sous ce marbre rongé des ans,
Où son ayeul, & son modèle,
Attend la dépouille mortelle,
De l'héritier de ses talents.

Loin de tes yeux, loin de sa mère,
Au sein d'une plage étrangère ;
Son corps est le jouet des flots ;
Mais son ame du Ciel chérie,
N'en doute point, dans sa patrie
Jouit d'un éternel repos.

O Loix saintes ! ô Providence !
C'est bien souvent sur l'innocence,
Que tombent tes coups redoublés :
Un enfant du siècle prospère ;
L'homme qui n'a que Dieu pour pere,
Gémit dans les adversités.

Cher Racine, sa main te frappe,
 Tandis que le coupable échappe
 Au déluge ardent de ses traits.
 Quel cœur vertueux & sensible,
 Ou quelle ame assez inflexible
 Te refusera des regrets ?

Quand l'infortune suit tes traces,
 Autant que mes propres disgraces
 Mon amitié sent tes malheurs.
 Mais que pourroit son assistance ?
 Dieu te donnera la constance,
 Tu n'auras de moi que des pleurs.

Tu sçais trop qu'un Chrétien fidèle
 Du sang & de la chair rebelle
 Triomphe sans haine & sans fiel :
 Tranquille il entend le tonnerre,
 Et tout ce qu'il perd sur la terre,
 Il le regagne pour le Ciel.

Mais vous dont l'orgueilleuse vie
 De l'humaine Philosophie,
 Tire sa force & son secours,
 Si dans ce monde périssable
 Un revers soudain vous accable,
 Parlez : quel est votre recours ?

Qui vous soutiendra dans vos pertes ?
 Quelles ressources sont offertes
 A votre audace de géant ?
 Point d'avenir qui vous console ;
 Un système impie & frivole,
 Et l'espérance du néant.

Je les vois déjà ces grands hommes ;

Qui pour nous , peuple que nous sommes ,
 Parmi leurs disciples ravis ,
 Expliquent les causes sensibles ,
 De ces phénomènes terribles ,
 Qui te font regretter ton fils.

Des vents resserrés dans leurs chaînes ,
 Et des fournaïses souterraines ,
 Ils nous attestent les effets ;
 Et pas un seul d'entr'eux ne pense ,
 Que c'est peut-être la vengeance
 D'un Dieu qu'irritent nos forfaits.

Ils écartent les loix suprêmes ,
 Et s'efforçant par leurs problèmes
 D'anéantir le vrai moteur :
 Recherches pleines d'impostures ,
 Qui troublent tout dans la nature ,
 Hors le pouvoir de son Auteur.

Tels en leur école proscrire ,
 Les élèves de Démocrite
 Forgent les Dieux , phantômes vains ;
 Qui dans une langueur profonde ,
 Après avoir créé le monde ,
 Oublioient l'œuvre de leurs mains.

Laissons-les, ces mortels sublimes
 Traiter d'essais pusillanimes
 Les traits de nos humbles crayons ;
 Qu'à leurs efforts ils s'abandonnent ;
 Ce sont des sages qu'ils raisonnent ;
 Nous , esprits vulgaires , croyons.

Croyons ; c'est-là notre partage :

Que la foi dissipe , ou soulage ,
Tous nos chagrins les plus cruels ;
Et n'attendons dans cette vie ,
Qu'une mort qui fera suivie
De biens , ou de maux éternels.

O D E

*À l'occasion des pluies de 1753 , par
Mademoiselle Plisson , 1754.*

LE Ciel depuis long-tems sévère , inexora-
ble ,
Sembloit enfin devenir plus sensible à nos maux ;
Sur nos champs altérés sa bonté secourable
Verse de salutaires eaux.

Témoin reconnoissant de la faveur divine ,
Un peuple revenu des portes du trépas ,
Vient combler les tombeaux que l'austère famine
Creusoit encore sous nos pas.

Cérès en admirant nos moissons reverdies ,
Arme ses yeux vainqueurs d'une vive gaieté ,
Et des oiseaux ravis les tendres mélodies
Annoncent la fertilité.

Nés de l'humide sein des inconstants ntages ,
Des zéphirs parfumés des plus douces odeurs ,
Offrent en voltigeant les suaves hommages
De la divinité des fleurs.

L'Astre brillant du jour dans une nue obscure,
 Tout prêt à nous quitter en faveur de Thétis,
 Semble, pour contempler la féconde nature,
 Ranimer ses feux amortis.

Sans le secours de l'art, une main invincible
 Trace un arc embelli des plus vives couleurs ;
 Présage consacré, signe antique, infaillible,
 Du terme heureux de nos malheurs.

Mais, quel nouveau spectacle à mes yeux
 vient d'éclorre !
 Les nuages ondés nous laissent voir l'azur ;
 Et divers monts pourprés que le soleil colore,
 Sont bordés de l'or le plus pur.

Rivage fortuné, bord champêtre & tranquille,
 Séjour où l'innocence offre mille douceurs ;
 Heureux qui peut venir dans votre sein fertile
 Puifer la pureté des mœurs !

Les beautés de ces lieux, l'air doux qu'on
 y respire,
 En calmant nos esprits, épurent nos desirs,
 Le vent des passions, impétueux délire,
 Ici se change en doux zéphirs.

Ici des préjugés les vapeurs mensongères
 Ne peuvent soutenir l'œil de la vérité.
 Guidés par son flambeau, loin des routes vul-
 gaires,
 Nous trouvons la félicité.

Le Sage, en s'abreuvant de ses eaux désirées,
 Voit du Très-Haut en lui les traits majestueux ;
 Et sent mille vertus dans son cœur retirées.
 Pousser des rameaux fructueux.

O D E,

*Contre les Déistes & les Matérialistes de
notre siècle, par Monsieur Fourneaux,*

1755.

CIEL ! quelle secte criminelle
Du Christ ose attaquer la loi !
O Verbe , ô sagesse éternelle !
Des Chrétiens s'arment contre toi !
Au gré de leurs noires furies ;
Aboliront-ils , ces impies ,
Ton culte , & ma' Religion ?
Verrai - je , hélas ! leur troupe altière
Ensevelir sous la poussière ,
Les sacrés Temples de Sion ?

Non , en vain du Christ que j'adore ,
Ils osent abjurer les Loix ,
Partout du couchant à l'aurore ,
Flotte l'étendart de la Croix .
Saisis de respect & de crainte ,
Les tyrans , devant l'Arche Sainte ,
Brisent leurs glaives meurtriers ;
Et le conquérant moins superbe ,
Consacre à la gloire du Verbe
Ses triomphes & ses lauriers.

Sans la foi , la sagesse humaine
N'est pour nous qu'un plus sûr écueil ;
Esprits forts , d'une raison vaine ,
Dépouillez donc ici l'orgueil.

Dieu dans ses mystères sublimes,
Dont lui seul perce les abîmes,
Aux yeux de l'homme s'est voilé ;
Si-tôt qu'il parle , votre gloire
Est de vous soumettre , & de croire :
Croyez : son Oracle a parlé.

Mais , Ciel ! quel démon patricide ,
Echappé du sein des enfers ,
Arme une autre secte perfide
Contre le Dieu de l'Univers :
Ces vils insectes de la terre
Voudroient au séjour du tonnerre
Porter leurs fronts audacieux ;
Et là , d'une main plus hardie ,
Semer la mort & l'incendie ,
Jusques sur le Trône des Cieux.

Tel fut cet Ange de ténèbres ,
Qui dans la céleste Sion ,
Secoua ces flambeaux funèbres
Qu'alluma la rebellion ;
Telle sa rage étincelante ,
Alloit , d'une guerre sanglante ,
Donner partout l'affreux signal ,
Lorsque de son Trône suprême ,
Dieu le précipita lui-même
Au fond de l'abîme infernal.

Parlez , ô monstres ! qui de l'ame
Attaquez l'immortalité ;
Est-il un peuple assez infame ,
Pour être sans divinité ?
Que dis-je ? un sauvage stupide ,
Soumis à l'instinct qui le guide ,
N'adore-t'il pas son Auteur ?

Vivez, contemplez la nature,
 Tout annonce à la créature
 L'existence du Créateur.

Où, pour dissiper les prestiges
 Qui charment vos esprits pervers ;
 Jetez les yeux sur les prodiges
 Qui s'opèrent dans l'univers.
 Ciel ! quelle sagesse infinie !
 Quelle pompe ! quelle harmonie !
 Tout est grand, tout est merveilleux ;
 Heureux concerts, accords sublimes,
 Que ne puis-je ici dans mes rimes
 Vous peindre avec des traits de feux !

Tombez donc, ingrats que vous êtes ;
 Tombez aux pieds du Tout-puissant :
 Ces étoiles qui sur vos têtes
 Roulent leur globe étincelant ;
 Ce soleil d'immense structure,
 Qui pour éclairer la nature,
 Prend son essor du sein des mers :
 Votre corps, votre ame elle-même,
 Tout vous dit qu'un Etre suprême
 Préside à ce vaste Univers.

O vous, tristes murs * dont j'atteste
 Les restes encore fumans,
 Vos débris du pouvoir céleste
 Seront d'éternels monuments.
 Ces flots du Tage qui mugissent,
 Ces cris dont les airs retentissent,
 Ces torrents de soufre & de feux,
 Prouvent qu'un Dieu, d'un coup de foudre,
 Peut terrasser & mettre en poudre.

* Lisbonne.

Ces géants les plus orgueilleux.

Non , vous disent les fiers Athées ,
Ces revers qui vous frappent tant ,
Sont des preuves bien attestées ,
Que tout rentre dans le néant :
Crime & vertu , joie & disgrâce ,
Misère & grandeur , tout s'efface
Au sein de l'éternelle nuit.
Nous-mêmes , fragiles atômes ,
Qui sommes-nous ? que des fantômes
Que le hazard forme & détruit.

Vous donc qui prétendez revivre
Dans la nuit même du cercueil ,
Quelle vaine fumée enivre
Votre stupide & fol orgueil ?
La mort , insensés que vous êtes ,
Dans l'homme , ainsi que dans les bêtes
De la vie éteint le flambeau ;
Et l'ame étincelle légère
N'est qu'une lueur passagère ,
Qui s'éclipse dans le tombeau.

Envain de cet affreux système
Je combattois l'impiété ,
Grand Dieu ! viens lancer l'anathème
Sur ces monstres d'iniquité.
Qu'ils sachent , que vengeur du crime ,
Tôt ou tard au fond de l'abîme ,
Ton bras plonge le scélérat ;
Et que ta foudre suspendue ,
Pour être long-tems dans la nue ,
N'en tombe qu'avec plus d'éclat.

Mais non , trop de courroux m'enflâmes ,

Non, tu dois régner sur les cœurs :
De ta grace que je réclame,
Fais leur sentir les traits vainqueurs.
Tu peux, du sein de la tempête,
Gronder, menacer sur la tête
De ce peuple qui te proscriit ;
Mais faut-il que l'orage éclate
Lorsque sur cette race ingrate
Fume encore le sang du vrai Christ ?

O D E,

*Sur les vaines grandeurs de la terre, par
Monsieur Simoneau, 1757.*

DE votre raison quelle ivresse,
Mortels, obscurcit le flambeau !
Venez tous puiser la sagesse
Dans les écoles du tombeau.
Percez l'horreur de ces lieux sombres
Où la mort couvre de ses ombres
Des cadavres de tout état :
Là, loin du monde qui vous trompe ;
Vous verrez s'éclipser la pompe
Du Héros & du Potentat.

Voyez les riches Mausolées
Parfumés d'encens & de fleurs,
Où les Nations désolées
Portent le tribut de leurs pleurs.
Lisez autour ces mots funébres,
Ici gissent des Rois célèbres.
O sort de l'homme ! ô vanité !

Ils ne sont donc plus, ces Monarques,
Et leur grandeur n'a d'autres marques
Que celles d'avoir existé ?

Vils esclaves de la fortune,
En vain donc vos efforts puissants
Vont percer la foule importune,
Qui lui prodigue son encens ;
En vain vous vous laissez séduire
Par cet éclat qu'on voit reluire
Sur le trône des Souverains ;
Toutes les grandeurs de la terre
Sont pour eux un morceau de verre ;
Que la mort brise dans leurs mains.

Choisissons un Roi que l'Histoire
Place au rang des plus grands Guerriers,
Son front des mains de la victoire,
Chaque jour est ceint de lauriers.
Jusqu'au terme où la mort l'arrête,
Il court de conquête en conquête,
Ainsi qu'un terrible géant :
Mais voyons tomber cette idole,
La gloire du Héros s'envole ;
Et l'homme alors n'est que néant,

Où sont ces Héros que l'on vante ;
Ces Alexandres, ces Césars,
Qui partout semant l'épouvante,
Enchaînoient le monde à leurs chars ?
Hélas ! leur cadavre superbe,
Demeure enseveli sous l'herbe,
Et confondu parmi les vers.
Des cendres, monument funeste,
Voilà, mortels, ce qui vous reste
De ces Maîtres de l'Univers,

De quoi leur servent ces hommages,
 Qu'on va rendre aux tombeaux des Rois;
 Ces médailles & ces images,
 Où sont gravés tous leurs exploits:
 En vain au Temple de mémoire,
 Pour immortaliser leur gloire,
 On leur érige des Autels:
 Ces Conquérens dont le tonnerre
 Faisoit trembler toute la terre,
 Sont foulés aux pieds des mortels.

O vous, dont la fureur éclate,
 Rois cruels, monstres inhumains:
 Ce sceptre sanglant qui vous flatte,
 Doit aussi tomber de vos mains.
 Peut-être vos sujets eux-mêmes,
 Verront de vos grandeurs suprêmes
 Anéantir bientôt l'orgueil.
 Tremblez, tyrans, ce même trône
 Où le faste-vous environne,
 Peut devenir votre cercueil.

Cessez donc de vanter ces titres,
 Dont la pompe vous éblouit:
 Diadèmes, Tiars, Mitres,
 Tout à la mort s'évanouit.
 Les plus illustres chez les hommes,
 Ne sont que de brillants fantômes,
 Qui disparaissent à nos yeux.
 Tel, du sein d'une épaisse nue,
 L'éclair frappe, éblouit la vue,
 Et dans la nuit éteint ses feux.

Ah! puisque le tombeau dévore
 Nos richesses & nos grandeurs;
 Nos cœurs peuvent-ils être encore
 Séduits

Séduits par leurs charmes trompeurs ?
 Non ! brisant la funeste chaîne
 Dont le poids toujours nous entraîne
 Prenons dans les Cieux notre effor,
 C'est-là qu'au sein du Dieu que j'aime,
 Nos ames, du bonheur suprême,
 Puiseront le sacré Trésor.

Grand Roi, dont la vertu solide,
 De notre rang fait la splendeur ;
 C'est-dans le Très-Haut que réside
 Notre véritable grandeur ;
 Epoux de l'Esther de la France,
 Votre gloire & votre puissance
 Se consacrent à l'Eternel ;
 Puisse, échauffé par vos exemples,
 Son Peuple à jamais, dans ses Temples,
 Lui rendre un culte solennel !

O D E.

*Tranquillité Chrétienne, sur les disputes
 du tems, 1758.*

PLEIN d'ignorance & de misères,
 Pourquoi, Mortel audacieux,
 Veux-tu sur de profonds mystères
 Porter un œil trop curieux ?
 Toi pour qui toute la nature
 Ne paroît qu'un enigme obscure ;
 Tu sondes les divins décrets :
 Tu crois que ton foible génie
 De l'Intelligence infinie

M

Crains les ténèbres respectables
 Où Dieu cache sa majesté ;
 De ses desseins impénétrables
 Qui peut percer l'obscurité ?
 Mesure la vaste étendue
 De ces globes qu'offre à la vue ,
 Un sens serein & lumineux :
 Mais arrête ici ton audace ;
 Tu ne peux voir que la surface
 De ce Théâtre merveilleux.

Où t'emporte l'ardeur extrême
 De tout comprendre & de tout voir ;
 Tu ne te connois pas toi-même ,
 L'esprit échappe à ton sçavoir ;
 Et la raison impérieuse
 De la grace victorieuse
 Veut pénétrer la profondeur :
 Paul , tout rempli de sa lumière ,
 Nous apprend quelle est la manière
 Dont elle agit sur notre cœur.

Je sens en moi que la nature
 Veut établir ma liberté ;
 Elle se plaint , elle murmure ,
 Quand son pouvoir est disputé ;
 Mais si j'interroge mon ame
 Comment une céleste flâme
 La fait agir , la fait mouvoir ;
 Je crains que cette ame hauraine
 Ne donne à la puissance humaine
 Ce qui vient du divin pouvoir.

Surpris de l'intervalle immense

Qu'on voit de l'homme au Créateur,
Si je n'admets une puissance
Qui concourt avec son Auteur,
Ce n'est plus pour moi qu'un vain titre,
Que le franc, que le libre arbitre,
Que ma raison sçait tant vanter :
Je ne connois plus de justice
Qui récompense & qui punisse
Ce qui ne peut rien mériter.

Ainsi mon ame est suspendue,
Entre les sentimens divers :
Partout où je porte ma vue,
Je vois des abîmes ouverts.
Pour me garantir du naufrage,
Je n'ose quitter le rivage,
La crainte assure mon repos.
Combien dans cette mer profonde,
Flottant à la merci de l'onde,
Se perdent au milieu des flots !

De tant de disputes fameuses,
Où nous embarque notre orgueil,
Fuyons les routes dangereuses :
L'homme à lui-même est un écueil
Dans le petit monde sensible
Est un Dédale imperceptible,
Dont nous ignorons les détours.
La foi de notre sort décide :
Elle tient le fil qui nous guide ;
Sans elle nous errons toujours.

Heureux les cœurs simples & dociles,
Qui sans raisonner sur la foi,
Respectent dans nos saints Conciles

Le sacré dépôt de la Foi ;
 Ne franchissant point la barrière ,
 Que le Pere de la lumière ,
 Met aux vains efforts de l'esprit !
 A quoi nos soins doivent-ils tendre ?
 Est-ce à pratiquer , ou comprendre
 Ce que le Ciel nous a prescrit ?

Laissons la Sagesse éternelle ,
 Disposer des cœurs à son gré ;
 Il suffit à l'homme fidèle
 Que par lui Dieu soit adoré.
 Qu'importe à ces Docteurs habiles
 Que par des raisons trop subtiles,
 Un système soit combattu ?
 Que produit leur haute science ,
 Si Dieu ne met dans la balance
 Que l'innocence & la vertu ?

O D E ,

AUX NATIONS ;

*Plaintes & Prophéties , par Monsieur
 de Fleutri, de Lille en Flandre , 1754.*

Cieux , terre , mer , faites silence ;
 Courbe-toi , vaste Firmament ;
 Vous qui peuplez l'espace immense ,
 Globes , cessez tout mouvement :
 A ma voix terrible , plaintive ,
 Nature , foyez attentive ,
 Êtres vivans , prosternez-vous ,

L'Eternel m'inspire , me touche ,
L'Esprit-Saint parle par ma bouche ,
J'annonce le jour du courroux.

Tremblez ! . . . ce jour affreux apptoche ,
Il va consommer nos malheurs ;
Prevenons un juste reproche
Par des vertus & par des pleurs :
Mais de mes sens quel feu s'empare ! . . .
La voûte des Cieux se sépare ,
Les fastes des tems sont ouverts ;
Hélas ! . . . mon ame en est frappée . . .
Je vois sous la tranchante épée
Le fil qui soutient l'Univers.

Tombez ! . . . l'Eternel va paroître ;
Malheureux ! pourquoi vous cacher ?
Celui qui put vous donner l'être
Des antres peut vous arracher.
O vous qui braviez le tonnerre ,
Philosophes , Grands de la terre ,
Qu'à ses yeux vous êtes petits !
Vos discours , vos grandeurs supêmes ,
Vos titres & vos vains systèmes
Sont pour jamais anéantis.

Eh ! quoi vous niez l'existence
D'un Dieu , Souverain Créateur !
Contemplez . . . voyez sa puissance ,
Les Cieux annoncent leur auteur.
Homme aveugle ! ignorant , superbe !
Depuis le cédre jusqu'à l'herbe ,
Tout marque la divinité :
Ah ! si notre cœur étoit juste ,
Vous y verriez ce Maître auguste
Dans l'éclat de sa Majesté.

Ces insectes & ces reptiles
Que vous écrasez sous vos pas,
Parlez, Philosophes futiles,
Se plaignent-ils de leur trépas ?
Contre les loix de la nature
L'homme seul sans cesse murmure ;
Il forme des vœux indiscrets ;
Sois soumis . . . Dieu veut qu'on l'adore ;
Que sans la sonder, on ignore
La profondeur de ses décrets.

Aux desirs de la chair en proie,
Tu combles tes iniquités ;
La mollesse, la fausse joie,
Sont tes seules divinités.
L'oppression & l'injustice,
L'inhumanité, l'avarice,
Font sans cesse fumer l'Autel ;
Sans cesse, victime sanglante,
L'innocence foible & tremblante,
Y tombe sous le coup mortel.

Précédé du sombre mystère,
Et voilant son horrible front,
Je vois avancer l'adultère,
Que suivent la honte & l'affront ;
Ministre de ce Temple infame,
Il partage l'encens, la flamme
Qu'on offre aux plus noirs attentats ;
Rois, écoutez . . . ces sacrifices
Creusent les vastes précipices
Où s'abîmeront vos Etats.

Quel prodige mon œil découvre !
Les tems seroient-ils accomplis ?
Nations . . . la terre s'entr'ouvre . . .

Hélas ! nos destins sont remplis.
Enfant & destructeur du crime ,
Un monstre ailé sort de l'abîme
Pour dévaster cet Univers ;
Dans le calice amer trempée ,
Je vois sa flamboyante épée
En frappant allumer les airs.

Les Forêts, les Villes s'embrâsent ,
L'océan bouillonne, tarit ;
Les rochers se fendent, s'écrasent ;
Tout se consume, tout périt.
Vainement pour fuir les rivages ,
Les humains cherchent les ravages ,
L'onde roule des flots de feux ;
Ses gouffres sont leur sépulture ;
Et bientôt l'aride nature
N'offre plus qu'un désert affreux

O terreur ! ... ô cris ! ... je frissonne ...
Serois-je au ténébreux séjour ?
La fatale trompette sonne ,
Les éclairs seuls forment le jour :
Les Eléments, les Cieux frémissent ,
Les tombeaux s'ouvrent & gémissent ,
Ils rendent les pâles humains
Tremblans ; ils détournent la vue ;
Leur Juge paroît sur la nue ,
Et la vengeance arme ses mains.

Par quel aveuglement funeste ,
Persévérez-vous dans l'erreur ,
Cœurs endurcis ? ... un instant reste ...
Frémissez d'une sainte horreur ,
Pleurez , & qu'un torrent de larmes
Puisse effacer tant de forfaits ,

272 *LA RHETORIQUE*
Gémissez , tombez dans la poudre...
Dieu terrible ! suspend ta foudre,
Ou sur moi seul lance tes traits.

O D E,

*Sur le mauvais usage de la parole , par
Monsieur D * * * 1725.*

QU'A son caprice , à son délire,
Qu'à sa fougue , à son peu de choix ,
Appollon destine ma lire ,
Ou qu'il glace , s'il veut , mes doigts ,
Que pendant leurs forces secretes ,
Sous eux mes cordes soient muettes ,
Le son de ma voix détesté ;
Périssent ces vers , si je loue
L'Art , par qui l'imposteur se joue
De l'humaine crédulité.

Irois-je vanter l'artifice ,
Dont il aiguise mille traits ,
Et rendre ma Muse complice
De ses ingénieux forfaits ?
Moi ! j'irois , colorant à rage ,
Applaudir au funeste usage
Qu'il fait d'un mot fourbe , ou trop fier ;
Expire plutôt la parole ,
Dès que par elle on nous immole ,
Ce n'est qu'un talent meurtrier.

Présent-du Ciel , voix secourable !
Lien de la société ;

Que tu la rends dissociable,
 Quand tu flétris la vérité !
 Dieu ne t'accorda-t'il à l'homme,
 Que pour vanter la triste pomme,
 Source fatale de nos maux ?
 Et n'a-t'il point voulu te faire
 Moins pour relever que pour taire,
 Et nos crimes & nos défauts ?

Oui , c'est le ton de l'imposture :
 Qu'entens-je ? quels emportemens !
 Sur qui va tomber la piquûre
 Que préludent ces sifflements ?
 Ciel ! déjà la langue homicide
 De son agilité perfide
 Redouble ses traîtres efforts :
 Sa pointe cruelle se lance ,
 Et sur la timide innocence
 Porte moins de coups , que de morts.

Fuyons ces lèvres colorées :
 Leurs baisers , leurs souris flatueuses
 Cachent cent flèches assurées ;
 Là le serpent est sous les fleurs.
 Oui , mieux qu'à ce séducteur d'Eve,
 Ta langue te tient lieu de glaive :
 Quel emploi coupable en fais-tu ?
 Lâche instrument , je te déteste,
 Si tu n'es par un art funeste
 Que l'assassin de la vertu.

Contre elle quand tu te délies,
 Tu n'es qu'un tigre déchaîné :
 Quand tu te plies , te replies ,
 Tu n'es qu'un serpent mutiné ;
 Qu'un ours cruel quand tu te lèches.

Qu'un parthe fayard dont les dèches
Craignent & percent l'ennemi ;
Lorsque tu fers la calomnie ,
En toi leur fureur réanie ,
Ne se montre encore qu'à demi.

Ainsi dans Rome , dans Athènes ,
Par mille coups de dents cruels ,
Les Lucilles , les Diogenes ,
Déchirerent-ils les mortels !
Si quelquefois à l'ironie ,
Ils abandonnoient leur génie ,
Le vice en sentit seul l'aigreur ;
Jamais de leurs ciniques bouches
Ne sortirent ces traits farouches ,
Dont s'allarme le fier honneur.

Mais nous , qu'une clarté plus vive
Illumine d'un trait puissant ,
N'avons-nous donc la langue active ,
Que pour outrager l'innocent ?
Ah ! rougissons de ce contraste ,
La bouche du Payen est chaste ,
Impure est celle du Chrétien ;
Sur l'un la crainte des Idoles
Agit & contient les paroles ,
Quand sur l'autre Dieu ne peut rien.

Est-ce donc que l'indépendance ,
Que la révolte au front d'airain ,
Que l'impiété , la licence ,
Chez les mortels n'ont plus de frein ?
Tout s'aigrit , la plume s'aiguise ,
Son fiel distillé , se déguise ,
Vole partout l'inimitié ,
Détecteur plus noir que l'envie ,

« Déchire ; & nous laisse la vie ,
Nous l'imputerons à pitié.

Qui connoît d'un torrent bizarre
Le cours follement vagabond ,
Sçait jusqu'ou l'esprit qui s'égare
Peut porter son trouble fécond :
Ils sont l'un de l'autre l'image ,
Tous deux ils s'enflent dans l'orage ,
Ils attaquent pasteurs , moissons ;
L'un détruit par l'eau trop rapide ,
Et l'autre avec l'encre homicide
Immole tout à ses soupçons.

C'est peu qu'une langue effrénée
Souffle le poison de l'aspic
Contre la pudeur étonnée ;
C'est peu qu'elle blesse en public ;
C'est-là quelle jouit dans l'ombre
D'un plaisir inhumain & sombre :
Vois-la ; quand la plume anonyme,
Verse à son gré l'encre & le crime ,
Loin des témoins , & sans rougeur ,
Dont le remord seul est vengeur.

Que ne peut une main qui tue ,
Et se flatte d'impunité !
Qui croit sa peine suspendue ,
Permet tout à sa cruauté ;
Mais tôt ou tard , le fer , la flamme ,
Font périr un écrit infame ,
Ainsi que l'Auteur insensé.
Qu'est devenu l'austère usage ,
Qui vouloit qu'un coupable ouvrage ,
Par la langue fut effacé ?

Que vois-je ! un peuple se soulève !
 Il a brisé le frein des loix ,
 Sur les trônes l'orage crève ,
 Il frappe & disperse les Rois !
 D'où vient leur subite ruine ?
 Est-ce une parole mutine ,
 Qui les fait tomber de leur rang ?
 Oui : d'une étincelle hardie ,
 Naît souvent un tel incendie ,
 Qu'il ne s'éteint qu'avec du sang.

Pour détailler les maux qu'attire
 Un talent vomé de l'enfer ,
 Ma langue peut-elle suffire ?
 N'en faut-il pas une de fer ?
 Arrêtons : ma main se refuse
 Aux tristes récits de ma Muse ,
 Ma voix s'affoiblit, je me tais :
 S.... prête-moi donc la tienne ;
 Est-il rien que je ne soutienne
 Si tu m'armes de tous tes traits ?

Plein de ton esprit , de ton zèle ,
 J'étonnerois les passions ,
 A mes cris , de la chair rebelle ,
 S'enfueroient les illusions.
 Dans les cœurs la Foi remplacée ,
 Je verrois la haine forcée
 D'aimer jusqu'à son ennemi ;
 Et l'envie enfin attaquée ,
 Eût été si bien démasquée ,
 Qu'ici d'horreur elle eût frémie.

Mais vain effort , espoir frivole ,
 Qui peut comme toi s'échapper :
 La justesse de la parole

Suit chez toi l'art de bien penser :
 Tout y répond, morale, geste :
 Comment de ton sein si modeste,
 Part-il tant de foudres, d'éclairs !
 Quoi ! le Démosthène, l'Apôtre,
 T'ont-ils inspiré l'un & l'autre,
 L'esprit de leurs talents divers ?

Poursuis ; dans ta course sacrée ;
 Quel démon pourroit s'arrêter ?
 Apprends à la langue égarée,
 Ce qu'il faut craindre & respecter,
 Chérubin, ensemble Isaïe ;
 Prédis ; convains & purifie :
 Qu'au crime ton art soit fatal ;
 Abars le fourbe & l'incrédule ;
 Et du grand P digne émule,
 Deviens-en bien-tôt le rival.

O D E,

Sur la Jeunesse, 1723.

O V O U S , dont la verte jeunesse,
 Envisage encore de loin,
 Les misères de la vieillesse,
 Ménagez vos jours avec soin !

Autrefois mes jambes fidèles
 Alloient & venoient sans broncher ;
 A mon ordre aujourd'hui rebelles,
 Elles refusent de marcher.

Ce que le Ciel donne en partage,

De biens , de forces , de talens ,
N'est pas pour nous d'un long usage ;
Tout nous échappe avec le temps.

A peine l'homme en sa carrière
A-t'il fait quelques pas tremblans ,
Qu'il sent décroître la lumière , --
Qui rendoit ses regards brillans.

Dans son esprit rien ne s'exprime ;
Dans son corps tout s'appesantit ;
Et le mouvement qui l'anime ,
De jour en jour se ralentit.

C'est ainsi que nos destinées
Nous rendent comme un bâtiment ,
Qui succombant sous les années ,
Se détruit insensiblement.

Heureux qui de son édifice
Connoissant la fragilité ,
S'en détache par sacrifice ,
Plutôt que par nécessité !

Heureuse l'ame qui , munie
D'un courage au-dessus du sort ,
S'instruit , en méprisant la vie ,
A ne pas redouter la mort !



O D E.

La mort des Héros , 1757.

Nos jours sont dans les mains des parques,
 Sans discernement & sans choix ,
 Les Bergers, les heureux Monarques
 Eprouvent leurs fatales Loix.
 Combien peu de mortels illustres
 Ont couru dix ou douze lustres !
 La vie est un souffle léger ;
 Les Dieux dans l'éternelle voûte ,
 D'un crayon ont tracé sa route ;
 Nul effort n. peut la changer.

On voit les Têtes souveraines
 Pâlir sous les coups de la mort ;
 Les Alexandres, les Turennes,
 Tous ont subi le même sort.
 Dans un étroit cercle d'années ,
 Le Ciel a, de nos destinées ,
 Renfermé le frêle tissu :
 Ruisseau tari près de sa source ,
 L'homme touche au bout de sa course ,
 Sans presque s'en être aperçu.

Semblable à la feuille qui tombe
 Au plus foible souffle du Nord ,
 Au moindre coup l'homme succombe ;
 Il descend vers le sombre bord.
 Où lèves-tu ton front superbe ,
 Vain mortel ? vois déjà sous l'herbe

Le tems qui creuse ton cercueil ;
 Quitte tes hautaines pensées ,
 Le Stryx va dans ses eaux glacées
 T'engloutir avec ton orgueil.

A quoi sert une longue vie,
 Si l'on n'en signale le cours ?
 N'est-elle pas souvent ternie
 Par l'opprobre de nos vieux jours ?
 Celui qui dans la fleur de l'âge ,
 Paroît digne de notre hommage
 Par l'éclat de mille vertus ,
 Au bout d'une longue carrière ,
 Dément cette grandeur première ;
 Et soudain le Héros n'est plus.

La Suède avoit vû sur son trône ;
 S'asseoir un intrépide Roi ;
 Ce fier favori de Bellone ,
 Remplissoit tout le Nord d'effroi.
 Frappé d'une foudre guerrière ,
 Au milieu de sa course altière ,
 Il tombe dans les champs de Mars.
 C'en est assez pour sa mémoire ;
 Il vivoit , il meurt avec gloire
 Sous ses belliqueux étendards.

Ce n'est pas que son grand courage
 N'ait eû que des succès heureux ;
 Car la fortune les partage
 Sans choisir des cœurs vertueux ;
 Parmi ses épreuves diverses ,
 De disgrâces & de traverses ,
 Mérite-t'il moins nos autels ?
 Dans ses malheurs , ferme , sublime ;
 Il ne doit pas rougir du crime

L'on sçait que souvent l'injustice,
Par un calomnieux effort,
Rend un Guerrier au moins complice
Des funestes retours du sort.
A-t'il à rougir de sa châte,
Lorsque l'Histoire ne l'impute
Qu'à d'inévitables revers ?
De sa gloire on est toujours maître :
Que le sort frappe ; on voit paroître
Le Héros jusques dans les fers.

LE DEUIL
DE LA FRANCE.
ODE,

*Sur la mort de MONSIEUR
LE DAUPHIN, par Monsieur
l'Abbé L * * **

LE Ciel dans ses arrêts toujours inexorable,
Fait encore éclater sa haine contre nous ;
Et pour punir un peuple à ses yeux trop coupable,
Il redouble ses coups.

Ce n'étoit point assez qu'une cruelle guerre
Ait pendant plus d'un lustre exercé ses fureurs,

Que l'Empire, accablé du poids de sa colère ,
Ait souffert tant de maux.

Il réservait encore au destin de la France ,
Un désastre nouveau , l'objet de nos douleurs.
Un Prince vertueux , notre douce espérance ,
Meurt au milieu des pleurs.

C'est ainsi que le Ciel se vange de nos crimes ;
Que notre iniquité provoquant sa fureur ,
Il enlève à nos vœux ces cœurs grands , magna-
nimes ,
Nés pour notre bonheur.

- Ainsi, dans nos jardins, des rameaux indo-
ciles
A leurs troncs innocens causent souvent la mort,
Veut-on faire périr ces branches inutiles ?
L'arbre a le même sort.

Oui , France , accuse-toi de tes propres dis-
graces !
Tu pleures des malheurs que tu t'es attirés ,
En méprisant ton Dieu, ses ordres, ses menaces,
Ses oracles sacrés.

Quel siècle a jamais plus irrité sa justice ?
Ah ! la vertu fait place au crime audacieux.
On ne voit en tous lieux que fraude , qu'artifice ,
Que blasphème odieux.

L'impiété hautaine attaque nos Mystères ,
Censure notre Foi , notre culte & nos loix ;
Tout semble être soumis aux insultes amères
De sa profane voix.

Tous les jours elle acquiert de nouveaux prof-
félites ;

Elle porte par-tout un front impérieux.

La Foi , la vérité , l'innocence interdites ,
N'osent lever les yeux.

Voilà de tous nos maux la source véritable :
C'est de là que sont nés mille accidens divers :
C'est de là que nous vient la plaie irréparable
De ce dernier revers.

Oui, nos crimes, Seigneur, ont creusé cet
abîme. . . .

Mais quoi ! si nous avons mérité ton courroux,
Faudra-t'il qu'un tel Prince, innocente victime,
En porte tous les coups !

Ah ! écoute plutôt ton Epouse sacrée ;
Sois touché des soupirs & des cris des mortels.
Vois nos gémissemens : vois la France éplorée
Aux pieds de tes autels.

Là, le Roi consterné dans sa douleur extrême,
Sur un Fils qu'il chérit invoque ton secours.
Là, sa Famille en pleurs te prie, ô Dieu suprême !
De protéger ses jours.

Là, je vois à l'envi les Ordres de l'Empire
Accourir, s'empresse à désarmer ton bras.
Pour le Fils de leur Roi tous sont prêts à souff-
crire
A leur propre trépas.

Là, le cœur abattu, les yeux baignés de larmes,
Tes Ministres placés entre le Peuple & toi :
Pardonne, disent-ils, & finis nos allarmes,

Pardonne, ô divin Roi !

Là, le pauvre affligé te demande son pere ;
La veuve son appui , l'orphelin son tuteur ,
Et la Religion, notre commune mere ,
Son puissant protecteur.

Là , le Soldat s'armant d'une foi généreuse ,
Se prosterne à tes pieds , implore ta bonté ,
Et t'offre le denier qu'une vie onéreuse
Laisse à sa pauvreté.

Exaucez-nous ; mais non, la céleste vengeance
Ne sauroit s'apaiser : nos vœux sont superflus :
Vers le Prince expirant déjà la mort s'avance :
C'en est fait , il n'est plus.

Il n'est plus, ce cher Prince, ô douleur ! ô tristesse !
O cœurs vraiment François , sensibles à vos maux ,
Approchez & voyez : montrez votre tendresse ,
Et pleurez mon Héros.

Le voilà ce Héros , si puissant, si célèbre ,
Nourri dans les grandeurs, de gloire revêtu ;
Et que lui reste-t'il en ce moment funébre !
Que sa seule vertu.

La vertu seule a droit de survivre à la vie ;
Seule elle ne craint point le funeste ciseau ,
Seule à ses possesseurs ne peut être ravie ,
Et les suit au tombeau.

La grandeur ici-bas peut éblouir la vue ;
Et cacher son néant sous le faste de l'or ;

Mais cet éclat trompeur, ô fortune imprévue !
Disparoît à la mort,

Alors les plus grands Rois ne sont plus que
des hommes ;

Loin les distinctions , loin les titres pompeux.
S'ils sont Rois, c'est pour rendre au Maître des
Royaumes
Un compte rigoureux.

Vous , qui sur ces faux biens fondez votre
espérance,
Vos yeux trop tard alors verront la vérité.
Ils verront que vos biens & que votre opulence
N'étoient que vanité.

On oubliera bientôt, par une loi commune,
Vos noms , qui ne sont point gravés au fond des
cœurs ,
Et se dissiperont avec votre fortune
Vos faux adorateurs.

Mais vous, Prince chéri, vous l'exemple
des Princes ,
Vous n'éprouverez point ces malheureux revers.
Votre nom regretté des Villes , des Provinces,
Remplira l'Univers.

L'Univers vous aimoit ; & son amour fidèle
Dans ces tristes momens ne s'est point démenti ;
De quels sanglots le bruit de votre mort cruelle
Ne fut-il pas suivi ?

Tel qu'est un laboureur menacé d'un orage ;
De crainte & d'espérance agité tour à tour,
Son cœur est suspendu. Bientôt l'affreux nuage
Vient obscurcir le jour,

L'air siffle, le Ciel gronde; une grêle effroyable

Atterre la moisson & brise les épis.
La famille rustique alors inconsolable,
Perce l'air de ses cris.

Les longs gémissements font retentir les plaines :

On accuse les cieux & le sort incôstant.
On soupire en voyant le fruit de tant de peines
Périr en un instant.

Telle en ce jour fatal étoit toute la France;
Incertaine, tremblante, elle ignoroit son sort.
On craignoit; mais la Foi ranimant l'espérance,
On attendoit encor.

L'orage suspendu, suspendoit les alarmes;
On n'osoit jusqu'alors écouter sa douleur.
Mais on apprend... Ô Ciel! coulez, coulez
nos larmes,
Pleurons notre malheur.

Le désespoir bientôt se répand dans les villes;
Un même abattement saisit tous les esprits.
Il passe du public dans le sein des familles;
On n'entend que des cris.

A nos yeux affligés se présente l'image
De tant de qualités, de talens, de vertus.
Jamais l'homme d'un bien ne voit mieux l'avantage
Que quand il ne l'a plus.

Comment, s'écria-t-on, l'ame triste, attendrie,

Comment a pu mourir ce vertueux Héros,
Ce Héros qui devoit faire de la Patrie
La gloire & le repos ?

Comment, ô Dieu, jaloux du bonheur de la
terre,
As-tu pu l'arracher à nos vœux, à nos cris ?
Ah ! de tant de soupirs, d'une ardeur si sincère,
Est-ce donc-là le prix ?

Mais n'avoit-il donc pas, ce Prince inesti-
mable,
De quoi par sa vertu, par sa noble candeur,
Par sa religion, du sort impitoyable
Adoucir la rigueur ?

Admirons à jamais sa prudente sagesse,
Ses soins, son action, son zèle pour son Roi,
Sa générosité, sa bonté, sa tendresse,
Son ardeur pour la Foi.

Rappelions-nous ce jour *, où guidé par la
gloire,
Bravant avec L O U I S, l'ennemi furieux,
L'un & l'autre invita, décida la victoire
Et le combat douteux.

Quelle ardeur emportoit ces deux ames guer-
rières,
Lorsque de toutes parts entourés d'ennemis,
La mort enleva presque à nos troupes altières
Et le Pere & le Fils !

Nous le voyons, grand Dieu, Dieu toujours
inflexible,

* Bataille de Fontenoy.

En rassemblant ces traits de vertu dans son cœur ;
 Tu voulois rendre encor sa perte plus sensible ,
 Et combler ta rigueur.

Telle est de vos François la douleur obstinée ;
 Tels , si pourtant les pleurs peuvent toucher les
 morts ,
 Prince , vous les voyez pleurer la destinée
 Du plus cher des trésors.

Leur suffrage aujourd'hui n'est point suspect
 aux sages ;
 Autrefois il eût pu vous paroître flatteur :
 Mais les pleurs à la mort sont d'infailibles
 gages
 Des sentimens du cœur.

Mais que dis-je ? où m'emporte une ardeur
 insensée ?
 Que fait donc à son cœur l'estime des humains ?
 Que peut la vanité sur une ame embrasée
 Du pur amour des Saints ?

Non, non , il n'aima point la vaine récompense
 Que le monde promet à ses adorateurs ,
 Elevé dans la gloire , il connut dès l'enfance
 Le néant des grandeurs. •

Fuyant les voluptés dont notre siècle abonde,
 Des poisons séducteurs dédaignant les appas ,
 Il sçut , sage Chrétien , vivre au milieu du
 monde
 Comme n'y vivant pas.

D'un œil indifférent il regarda le trône :
 Epris

Epris du seul amour d'un céleste avenir ,
Il ne soupira point après une couronne
Que la mort peut ravir.

Eh ! comment sur un trône occupé par son
Pere ,
Eût-il porté les yeux , ce religieux Fils ;
Lui qui pour conserver une tête si chere
Se fût donné pour prix ?

Quel siècle vit jamais un Prince plus fidèle ,
Et dont le zele ardent pût moins être suspect ?
Quel siècle vit jamais un plus rare modèle
D'amour & de respect ?

Que nous offre l'Histoire ? Un injuste Alé-
xandre
Qui mouilloit de ses pleurs les lauriers paternels ;
Des fils qui , pour régner , ne sçurent pas atten-
dre
Les décrets éternels.

Celui que tu regrette , ô généreux Monarque ,
Craignit plus qu'il n'aima le pouvoir souverain ;
Pouvoir qu'il n'eût reçu que des mains de la Par-
que
Qui rompra ton destin.

Aussi tu lui rendis tendresse pour tendresse ;
sort :
Dans ses jours de douleurs tu gémis sur son sort ;
Aujourd'hui languissant , abattu de tristesse ,
Tu pleure encor sa mort.

Quelque noble rayon de ta Majesté pure ,

Qu'on vit avec éclat sur son front répandu ;
 Tu n'aimois pas en lui seulement la nature ,
 Mais bien plus la vertu.

Mais si ce n'est pour nous , si ce n'est pour la
 France ,
 Cessons donc de pousser des soupirs indiscrets ;
 Et sa vie & sa mort nous donnent l'espérance
 Qu'il jouit de la paix.

On le vit dans ses maux humble , soumis ,
 fidèle ,
 Seul tranquille au milieu de ses amis en pleurs ;
 Et content d'acheter une joie éternelle
 Par de courtes douleurs.

S'il n'est point d'autres maux que le Ciel nous
 réserve ,
 Ce désastre pour nous sera moins dangereux ;
 Grand Roi , qu'à tes Sujets le Seigneur te con-
 serve ,
 Et nous ferons heureux !

Ah ! si de nos forfaits l'iniquité te lasse ,
 Donne-nous un esprit plus souple à tes leçons.
 Change nos cœurs , Seigneur , & rends-nous
 par ta grace
 Plus dignes de tes dons.

Et toi , cher aux François , Fils d'un Prince
 si sage ,
 Héritier de son nom , fais-le de sa vertu.
 Que le Roi consolé retrouve en-toi l'image
 Du Fils qu'il a perdu.



O D E
SUR LA MORT

**DE STANISLAS LECZINSKI , ROI
DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE
ET DE BAR,**

Par Monsieur l'Abbé Godard.

I.

JUSTEMENT irrité le Ciel frappe nos Princes ;
Ils portent vos péchés , ô coupables Provinces :
Nos neveux l'apprendront , (quel objet de dou-
leur !)

Ils sauront qu'un Dauphin , chéri de tous les
Ordres ,

Fut immolé par nos désordres ,
Lui qui de l'Univers auroit fait le bonheur.

I I.

STANISLAS à nos cris mêle ses tendres plain-
tes ,

Dans son cœur paternel nos douleurs sont em-
preintes ;

Falloit-il qu'aussi-tôt il doublât nos regrets ?

Il se vit enlever sa fragile Couronne ;

Mais il obtient un second Trône ,
Où de la pâle envie il ne craint plus les traits :

I I I.

OUI , la Bonté divine ardemment implorée
Est sourde à ta prière , ô Lorraine éplorée ,

Nij

STANISLAS est reçu parmi les Immortels ;
 Son esprit dégagé de sa demeure sombre
 Voit maintenant sans ombre
 L'Agneau qu'il adoroit voilé sur nos Autels,

I V.

PHILOSOPHES du siècle, orgueilleuse poussière,
 Dont l'esprit abruti croit que tout est matière,
 Fixez vos yeux hardis sur ce brillant flambeau ;
 Jamais fut-il mortel plus prudent & plus sage ;
 La vertu qui fut son partage
 Prouve qu'il pensoit vivre au-delà du tombeau,

V.

STANISLAS méritoit en régnant sur soi-même
 Que l'Europe le vît orné du Diadème ;
 Ce grand Prince doué d'un cœur si généreux,
 Précédé par sa gloire, entre dans Varsovie,
 Où le conduit la seule envie
 De régner sur les cœurs, de faire des heureux,

V I.

AINSI l'Astre du jour dans la saison nouvelle
 Féconde après l'hiver la terre qui l'appelle,
 Son éclat est pour nous, il n'en retire rien,
 Il darde ses rayons pour enrichir nos plaines,
 De ses présens nos mains sont pleines,
 L'Aigle & le Moucheron lui doivent leur sou-
 tien.

V I I.

DE l'Etat ébranlé reprenant la conduite,
 De ses devoirs de Prince en bon Père il s'ac-
 quitte ;
 L'âge d'or étoit prêt à descendre des Cieux :
 Pologne, contre toi l'abyme se déchaine,
 Les Russes vont servir sa haine,
 Et tu perdras le fruit d'un choix si glorieux

VIII.

A sauver STANISLAS tout le monde s'empresse,
 L'amour arme pour lui le Peuple & la Noblesse :
 » Pour un si digne Roi , disent les Polonois ,
 » Sacrifions nos jours : Contens de le connoître,
 » A nos Fils laissons un tel Maître ; «
 C'est ton langage , Amour , ainsi tu raisonnois.

IX.

DANTZIC à STANISLAS vient s'offrir pour
 retraite,
 A repousser Lasci * cette Ville s'apprête,
 Du Comte de Munich ** elle soutient l'effort ;
 On tient bon quatre mois , mais la cinquième
 Lune
 Il faut céder à la Fortune,
 A ses yeux le bon droit assez souvent à tort.

X.

MÉRITER un Royaume étoit-ce donc un
 crime ?
 Le Juste à la fureur servira de victime ?
 Non : l'Ange du Seigneur a pris soin de ses jours ;
 En vain les ennemis s'opposent à sa fuite ,
 Il se dérobe à leur poursuite ;
 On croit tenir David , il s'échappe toujours.

XI.

STANISLAS soutenu d'un secours invisible ;
 Aux traits du sort oppose un courage invincible.
 LOUIS des opprimés l'appui , le défenseur ,
 LOUIS dont le regard fait frémir l'injustice ,
 LOUIS à la vertu propice
 Venge un Beau-pere aimé contre son oppresseur.

* Général des Russes.

** Général de l'Empire.

XII.

LOUIS à l'Empereur a déclaré la guerre ;
L'Aigle effrayé recule au bruit de son tonnerre :
Les Alliés des Lys par-tout sèment l'effroi ,
On bat les Allemands , la Sicile est conquise ,
Vienne quitte son entreprise ,
Dans ses murs STANISLAS est reconnu pour
Roi. *

XIII.

Le Ciel te fait présent, trop heureuse Lorraine,
Du Pere vertueux de la plus digne Reine ;
Quel Peuple (hors les François) n'en sera pas
jaloux !
Puisse-tu l'affranchir du ciseau de la Parque ,
De sa bonté sentir la marque ,
Tant que l'Agneau peureux fuira devant les
Loups !

XIV.

Des plus rares vertus STANISLAS est le temple,
Admiré des méchans, au Juste il sert d'exemple ;
Le flambeau de la Foi recouvre sa splendeur ,
L'espérance renaît , la Charité s'anime ,
Ce Prince zélé , magnanime ,
Rend à la Piété sa première grandeur.

XV.

La nouvelle Nancy , les Fontaines publiques
Immortels monumens de ses dons magnifiques ,
La Place dont LOUIS achève l'agrément , **
De son goût pour les Arts éternisent la gloire :
France , respecte sa mémoire ,
C'est à lui que tu dois ton second ornement. ***

* Traité de Vienne, 1736.

** Par sa Statue pedestre érigée en 1736.

*** La Reine.

XVI.

IL étend sur le Pauvre une main bienfaisante,
 Son ame aux Malheureux se rend compatissante :
 D'un revenu borné , ménagé par ses soins,
 S'élèvent des Palais qui décorent les Villes :

Vous le vîtes , tristes Familles ,
 Se charger de vos maux , fournir à vos besoins.

XVII.

C'EST le fleuve du Nil qui franchit son rivage ;
 Il porte d'abondance & non l'affreux ravage ,
 Du Laboureur avide il comble les souhaits ,
 De ses dons assurés chaque année est l'époque.

Heureux l'Egyptien qui l'invoque !
 Tous les champs qu'il visite ont part à ses bien-
 faits.

XVIII.

SON auguste Palais est des Muses l'asyle ;
 A tout homme de bien l'accès en est facile , -
 A sa Cour la Vertu se connoît par le rang ,
 La Vérité timide y parle sans contrainte ,
 La droiture en bannit la feinte ,
 Aux faveurs le mérite a part avant le sang.

XIX.

LORRAINE , hélas ! trop tôt tu perds ce Prince
 auguste ,
 Pleure un Pere si bon , ta douleur est très-juste ;
 Si sa bonté pour toi ne vivoit dans LOUIS ,
 Aucun malheur aux tiens ne seroit comparable ,
 Sans lui , ta perte irréparable
 Te plongeoit pour jamais dans des maux inouis.

XX.

FILLE du Dieu de paix , Religion divine ,
 Hâte-toi d'adoucir le chagrin qui nous mine ;

Du pied de ces tombeaux que tu couvres de fleurs,
Suspends enfin le cours de nos larmes amères,

Dis à la plus tendre des Mères,
Un tel Pere, un tel Fils n'ont pas besoin de
pleurs.

X X I.

GRAND DIEU, nous méritons des peines
éternelles ;

Mais frappe désormais nos têtes criminelles,
Des Lys sauve la tige avec ses rejettons,
Des François abattus relève l'espérance ;

Daigne pardonner à la France,
Et fais nous imiter ceux que nous regrettons.

M A N D E M E N T.

*De Monseigneur l'Evêque de Saint Malo,
en Bretagne, au sujet du Te Deum,
pour la conquête de l'Isle Minorque,
1756.*

JEAN-JOSEPH de Fougasse de la Bastie, par
la Miséricorde de Dieu, & l'autorité du Saint
Siège Apostolique, Evêque & Seigneur de Saint
Malo, Conseiller du Roi en ses Conseils, &c : au
Clergé séculier & régulier, & à tous les Fidèles
de notre Diocèse, Salut.

Les actions de Graces solennelles que Nous
vous annonçons, mes très-chers Freres, ne doivent
pas être regardées comme de vaines cérémonies,
ou comme de simples démonstrations de la joie
que nous causent les événements qui en sont

l'objet. Nous protestons publiquement par ces signes extérieurs de reconnoissance, que le Seigneur est le Dieu des armées, & que sa Providence en dirige toutes les opérations, suivant l'ordre de ses décrets toujours infiniment sages & infiniment justes, quoique souvent impénétrables : *Tu, Domine, exercituum Deus. 2, Reg. 7, v. 27.*

Les Puissances de la Terre se glorifient envain dans le nombre de leurs troupes, ou de leurs vaisseaux. Il y a dans le Ciel un souverain Maître à qui la mer & la terre appartiennent également, & qui déconcerte, quand il lui plaît, tous les projets des hommes. Comment êtes-vous tombée, disoit autrefois le Seigneur par ses Prophètes, à une nation qui se vantoit de posséder l'empire de la mer ? *Quomodo periisti quæ habitas in Mari, Urbs inclyta quæ fuisti fortis in Mari cum habitatoribus tuis quos formidabant Universi. Ezech. 26, v. 17.*

Comment êtes-vous tombée, vous qui habitiez dans la mer ; qui étiez si forte sur cet Élément, dont les habitans s'étoient rendus redoutables à tout le monde : vous qui disiez, je suis placée au milieu de la mer : Je suis le siège du commerce & du trafic des peuples ? *Negotiationi Populorum ad insulas multas . . . tu dixisti perfecti decoris ego sum, & in corde Maris sita. Ezech. 27, 31, v. 3 & 4.*

Vous dont les Négotians étoient des Princes, dont les Marchands étoient les personnes les plus illustres de la terre ? *Cujus Negotiatores principes, Institores ejus inclyti terræ. Isaie 23, v. 8.*

Les vaisseaux maintenant seront saisis d'étonnement, lorsque vous serez vous-même saisie

de frayeur : les Isles seront troublées dans la mer, parce que personne ne sortira de chez vous. *Nunc stupebunt naves in pavore tui ; & turbabuntur insulae in Mari , eo quod nullus egrediatur ex te. Ezech. 26 , v. 18.*

C'est le Seigneur qui a prononcé cet Arrêt ; & qui a résolu de vous traiter de la sorte pour renverser toute la gloire des superbes. *Dominus exercituum cogitavit hoc , ut detraheret superbiam omnis gloria. Isaïa 23 , v. 9.*

C'est parce que votre cœur s'est élevé , & que vous avez dit , je suis assise comme un Dieu au milieu de la mer : c'est pour cela , dit le Seigneur , que je ferai marcher contre vous les plus puissants d'entre les Peuples, qui viendront l'épée à la main confondre votre prétendue sagesse : *Eo quod observatum est cor tuum , & dixisti Deus ego sum &c. Sedit in corde Maris ... propterea dicit Dominus ... Ecce ego adducam super te robustissimos , & nudabunt gladios suos super pulchritudinem sapientiae tuae. Ezech. 28 , v. 2 , 6 , 7.*

Ces événements , quoique prédits par l'Esprit de Dieu long-tems auparavant , furent regardés , lorsqu'ils arriverent , comme les effets ordinaires de l'ambition & de la politique ; mais si Dieu pour exercer notre foi , se plaît à cacher ses opérations sous le voile des causes naturelles , il n'en est pas moins la cause première & principale à laquelle toutes les autres sont subordonnées , & qui les fait toutes servir à l'exécution de ses desseins. C'est lui qui préside au Conseil des Rois ; & qui est l'auteur de la sagesse des projets qu'ils forment. C'est lui qui répand dans le Soldat cette valeur à qui rien ne résiste , & cette constante que rien ne rebute ,

C'est lui qui inspire aux Généraux l'activité, la prudence, le courage & la fermeté. C'est lui qui les fait triompher des obstacles multipliés que leur opposent la nature, l'art, les contre-tems, & la défense la plus opiniâtre. C'est à lui par conséquent, & à lui seul que doit se rapporter & se terminer toute la gloire des succès.

Tel est, mes très-chers Freres, l'esprit qui doit animer les chants d'allégresse, & les Cantiques de louanges que nous allons offrir au Seigneur, en reconnoissance de la conquête de l'Isle Minorque. Il est naturel que cette reconnoissance s'étende à ceux dont Dieu s'est servi pour une conquête si honorable & si avantageuse à la Nation.

La Religion autorise ces sentiments loin de les condamner; & Nous avons dans cette Province, & presque sous les murs de cette Ville, un motif bien intéressant de nous y livrer: mais n'oublions jamais que c'est le Seigneur qui, sans avoir égard à la puissance des armes, donne la victoire comme il lui plaît à ceux qui en sont dignes. *Non secundum armorum potentiam, sed prout ipsi placet, dat dignis victoriam. 2 Machab. 15, v. 21.*

Implorons donc son secours avec confiance: demandons-lui qu'il continue, comme il a commencé, de bénir les entreprises du plus puissant, du plus juste, & du plus pacifique de tous les Rois. Après les preuves de modération que ses ennemis mêmes ont dû admirer en lui, prier pour la prospérité de ses armes, c'est prier pour le repos & pour le bonheur de toute l'Europe. A ces causes; & pour Nous conformer aux intentions de Sa Majesté, Nous ordonnons que le *Te Deum* sera chanté dans notre Cathé-

300 *LA RHÉTORIQUE*
drale Dimanche prochain ; & dans toutes les
Paroisses , Collégiales & Couvents de notre
Diocèse , le Dimanche suivant , après la réception
de notredit Mandement.

*A Saint Malo , dans notre Palais Episcopal,
le 17 Avril 1756.*

JEAN-JOSEPH , Evêque
de Saint Malo.

MANDEMENT

*De Monseigneur l'Archevêque de Paris ,
avec la Lettre du Roi , au sujet de la
Victoire remportée par l'Armée du Roi
de France , commandée par le Maréchal
de Broglie , sur les Villes de Cassel ,
Gottingen , Marbourg & Ziegenhayn ,
le 21 Mars 1761.*

CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la Miséricorde Divine , & par la Grace du Saint Siège Apostolique, Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud , Pair de France , Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, Proviseur de Sorbonne, &c. aux Archiprêtres de Sainte Marie-Madeleine & de Saint Séverin, & aux Doyens Ruraux de notre Diocèse , Salut & Bénédiction.

Nous nous hâtons, mes très-chers Freres, de vous annoncer les grandes miséricordes du Sei-

gneur , & de vous inviter à reconnoître les abondantes bénédictions qu'il verse sur les armes de Sa Majesté. Nos ennemis, fiers de quelques avantages, avoient formé des projets immenses , semblables aux Caldéens armés contre Jérusalem, (ils voloient comme l'aigle affamée qui fond sur sa proie :) *volabant quasi aquila festinans ad comedendum. Habacuc, 1, 18.* Qu'ils étoient terribles par la renommée de leurs Chefs, par le nombre de leurs légions , par la réunion de leurs forces , & par la dispersion des nôtres !

Mais nos prières sont montées jusqu'au Trône de l'Eternel , & leurs projets ont été confondus. Celui qui tient en sa main le cœur des Princes , avoit déjà inspiré au Grand Roi qui nous gouverne , de choisir un Général digne de commander les armées du Dieu vivant ; il est de l'une de ces races dont le Seigneur s'est déjà servi pour opérer le salut en Israël. *De semine virorum illorum per quos salus facta est in Israël. (1 Machab. v. 62.)* Dans lui la valeur est dirigée par la sagesse , & il a compris toute l'étendue de l'Oracle Divin qui établit l'ordre , la discipline , les conseils , comme la base de toutes les entreprises Militaires. *Cum dispositione initur bellum, & erit salus ubi multa consilia. (Proverb. 24, 6.)*

Ainsi , mes très-chers Freres , quelle prudence ! quelles vues dans la préparation & dans la suite des événemens qui font aujourd'hui l'objet de l'allégresse publique ! Réunit des troupes dispersées , combiner des marches , repousser différens corps des ennemis , les contraindre à repasser , précipitamment une rivière , dégager des postes investis ou attaqués , combattre un Prince belliqueux , le mettre en déroute , lui enlever

Bélite de ses braves, le dépouiller d'une partie de ses canons & de ses drapeaux ; telles ont été les opérations de notre Général : opérations où brillent également la valeur, l'activité, le savoir Militaire : ainsi se sont distingués les Héros de notre Nation ; leurs actions vivent dans l'histoire, & servent de leçon aux Guerriers de tous les âges.

Dans les mêmes jours, mes très-chers Freres, on apprend la levée d'un Siège qui attiroit les regards de toute l'Europe. Les ennemis ont encore éprouvé à Cassel, ce que peut la bravoure Françoisé, quand elle est subordonnée à la prudence, & réglée par les principes. Ici c'est le Frere même du Général qui seconde les opérations de son frere & de son Chef. Ainsi les freres Machabées, par leur valeur, par leur concert & leur union, firent la consolation de Jérusalem, & humilièrent les ennemis du Peuple de Dieu.

Tant de faveurs, mes très-chers Freres, exigent de nous les sentiments de la plus vive reconnaissance. Célébrons la magnificence du Dieu des armées, du Dieu fort & puissant ; n'oublions jamais que lui seul inspire le courage, donne l'esprit de conseil, envoie du Trône de sa Gloire, la sagesse & les lumières. Quand Gédéon frappe le Camp des Madianites, l'air retentit de ce cri de guerre ; (glaive du Seigneur, glaive de Gédéon,) pour apprendre à tous les siècles que le glaive du plus redoutable Guerrier ne peut rien, si le Seigneur n'en dirige les coups. *Gladius Domini & Gedeonis. (Judic. 7, 21)*

Mais, mes très-chers Freres, que le tumulte des armes, ou la gloire des succès, ne nous détourne point des combats qu'exige l'intérêt

essentiel de notre salut. Nous portons au dedans de nous-mêmes des ennemis, incomparablement plus redoutables que ceux de la patrie. Les victoires que nous sommes obligés de remporter dans le cours de cette guerre spirituelle, ont moins d'éclat que les exploits des Conquérans, mais elles sont infiniment précieuses aux yeux du souverain Juge. Les hommes applaudissent à la gloire d'un Héros couvert de lauriers ; & les Anges mêmes du Seigneur célèbrent le triomphe d'une ame victorieuse de l'enfer. Quelle légion d'adversaires nous environne, & combat contre notre cœur qui est l'héritage de Jesus-Christ ! ô guerre ! s'écrioit Saint Jean-Chrysostome, qui ne connoît ni trêve, ni négociations, ni arbitre : c'est une guerre implacable, une guerre qui demande des secours, des munitions, des armes ; & où les trouver, sinon dans les leçons de la sainte parole de Dieu. *Bellum hoc nullas novit inducias, non habet legatos, neque feciales, nec aliquid ejusmodi ; bellum enim implacabile, & idèd oportet se maxime munire : & convenienti alimento validum firmumque reddere. Horum autem belli commeatus, & horum militum arma sunt divinarum scripturarum audisio. (Chrysost. in Psal.)*

Nous verrez, mes très-chers Freres, par la Lettre de Sa Majesté, les sentimens religieux de ce Monarque, ses inclinations pour la paix, son zèle pour le bien de l'humanité, son attention à rendre justice au mérite du Général & à la valeur des troupes, son empressement à bénir & à exalter le nom du Très-Haut, Auteur de tout bien. Cet Exemple nous dit tout, mes très-chers Freres. Ajoutez-y des vœux ardens pour la Personne sacrée de Sa Majesté, pour la

prospérité de ses armes & de son règne, pour sa conservation, celle de la Reine, & de leur Royale Famille.

Quelle douleur ne nous a point causée la mort du jeune Prince * qui vient de nous être enlevé ! Hélas ! mes très-chers Freres, quand nos regrets seroient aussi vifs que ceux des augustes Epoux qui lui avoient donné le jour, jamais ils n'égaleroient la grandeur du Sacrifice que le Ciel a exigé de nous. Mais cet Enfant si cher à la France, étoit mûr pour le séjour des Saints, & la terre n'étoit pas digne de lui. Quel concert de qualités aimables & respectables dans un âge si tendre ! quelle raison, quelle foi ! quelle piété ! Il a rempli de longs jours en peu d'années, parce que sa vie a été pure, innocente, ornée des fleurs de toutes les vertus. N'envions pas au Ciel la possession d'une ame si digne de la compagnie des Anges ; mais prions tous les Saints Protecteurs de cet Empire, qu'ils s'intéressent auprès de Dieu pour les autres. Rejettons de cette race précieuse. Qu'elle se perpétue d'âge en âge pour le bonheur de la patrie, & pour la gloire de la Religion.

A ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables Freres les Doyens, Chanoines, & Chapitre de notre Eglise Métropolitaine, Nous ordonnons que le *Te Deum* avec le verset *Benedicamus Patrem & Filium*, & l'Oraison *Pro gratiarum actione*, l'Antienne *Domine Salvum fac Regem*, &c. le verset *Fiat manus tua*, &c. & l'Oraison *Pro rege & ejus exercitu*, seront chantés demain cinq du présent mois dans notre Eglise, en actions de grâces des avantages

* Le Duc de Bourgogne.

Remportés par l'armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Broglie; qu'il sera pareillement chanté le Dimanche suivant dans toutes les Paroisses, Chapitres, Abbayes & Communautés séculières & régulières de cette Ville de Paris, & le Dimanche suivant dans toutes les autres Eglises de notre Diocèse. Si vous mandons que ces présentes vous ayez à notifier à tous Abbés, Prieurs, Curés, Supérieurs & Supérieures des Communautés séculières & régulières, exemptes & non exemptes, à ce qu'ils n'en ignorent, & qu'ils les observent, & les fassent observer par les personnes qui leur sont soumises.

Donné à Paris, dans notre Palais Archiépiscopal, le 4 Avril 1761.

Signé † CHRISTOPHE, Archevêque de Paris.

Par Monseigneur, de la TOUCHE.

LETTRE DU ROI.

*A Monseigneur l'Archevêque de Paris,
1761.*

MON COUSIN,

L'ARMÉE de mes ennemis commandée par le Prince Ferdinand de Brunsvich, & combinée avec des troupes Prussiennes, avoit formé le projet de conquérir la Hesse, occupée par mes

troupes , dans la confiance que la saison la plus rigoureuse favoriseroit une opération aussi importante pour l'Angleterre & ses Alliés. Déjà mes ennemis annonçoient à l'Europe les suites qu'ils espiéroient ; mais les talens , l'activité , & la fermeté de mon Cousin le Maréchal Duc de Broglie , & la valeur victorieuse de mes troupes , ont confondu les desseins de l'armée Alliée contre ma puissance. Mon Cousin le Maréchal Duc de Broglie , a battu , le 21 du mois dernier , le corps ennemi commandé par le Prince Héréditaire de Brunsvich ; des bataillons entiers ont été faits prisonniers ; & il leur a enlevé dix-neuf drapeaux & treize piéces de canon , trophées de sa victoire. Le 25 du même mois , les troupes que mon Cousin le Maréchal Duc de Broglie avoit portées à Ziegenhain , ont eu un nouvel avantage : les ennemis y ont perdu des drapeaux , & les deux Généraux qui les commandoient ont été pris. Dans le tems que mon armée acquéroit autant de gloire , le Comte de Broglie , commandant la garnison de Cassel , secundoit les opérations de son frere , & les troupes qui défendoient cette place repousoient avec courage les entreprises de celles des ennemis. A Gottingen , la garnison remportoit journellement des avantages : ces différens succès multipliés ont forcé l'armée ennemie à se retirer derrière la rivière qui couvroit ses anciens quartiers. Le siège de Cassel a été levé , ainsi que ceux de Marbourg , & de Ziegenhain l'avoient été. C'est au Dieu des Armées qu'il faut rapporter tant d'avantages , en mettant aux pieds des Autels les actions de grâces , des prospérités qu'il daigne nous dispenser : joignons-y les prières les plus ferventes pour qu'il touche le

cœur de nos ennemis sur les malheurs que causé le fléau de la guerre, & les dispose à écouter les propositions de paix auxquelles je serai toujours prêt d'acquiescer pour le bonheur de l'humanité & des peuples que je gouverne : & je vous fais cette Lettre, pour vous dire que mon intention est que vous fassiez chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Métropolitaine de ma bonne Ville de Paris, au jour & à l'heure que le grand Maître, ou le Maître des Cérémonies vous dira de ma part. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde.

Ecrit à Versailles, le 3 Avril 1761.

Signé LOUIS,

Et plus bas, PHILIPPEAUX.

*Et au dos est écrit: A MON COUSIN,
l'Archevêque de Paris, Duc de Saint
Cloud, Pair de France, Commandeur
de l'Ordre du Saint-Esprit.*

STANCES,

A Monsieur de la Lœuptière, 1755.

AIMABLE FAVORI des Nymphes du Permesse,
Une jeune inconnue éprise de tes chants,
A leur noble élégance, à leur féconde ivresse,
Ose aujourd'hui mêler le langage des champs.

Si pour ouïr les sons de ma foible musette,

Tu daignes m'accorder tes précieux moments,
Pardonne leurs défauts, à l'innocente Annette,
La seule vérité leur tient lieu d'agréments.

Assise chaque jour sous un épais feuillage,
Tes écrits délicats ravissent tous mes sens ;
Si-tôt que je les lis , les oiseaux du bocage
Accourent pour m'entendre , & cessent leurs
accens.

Passant ma vie au fond d'un hameau solitaire ,
A garder des troupeaux , à cultiver des fleurs ;
Des mes plus tendres ans , tes vers ont su me
plaire ;
Que ne puis-je imiter leurs accords enchanteurs ?

Pourquoi loin de tes yeux, illustre la Louptière,
Le sort a-t'il placé le berceau de mes jours !
La Muse ingénieuse , agréable & légère,
L'eût rendu florissant , & fameux pour toujours.

J'y promène à loisir la douce rêverie
Qui m'offre pour rimer mille sujets divers ;
Là c'est un clair ruisseau qui baigne une prairie,
Ici c'est un bosquet paré de gasons verts.

Les Hôtes fortunés de ces rians asyles,
De la tendre amitié suivent encor les Loix ;
Dégagés des faux biens , à la raison dociles,
Le goût , le sentiment déterminent leur choix.

Il régne parmi nous une volupté pure ,
Au sein de la vertu nous puisons nos plaisirs ;
Nos cœurs vrais & naïfs guidés par la nature ,
Ne nous laissent former que d'innocens desirs.

Esprit cher aux beaux Arts, admirable Poëte,
 Qui vois voler partout ton immortel renom ;
 Obtiens des doctes sœurs pour la bergère An-
 nete ,
 Un rang à tes côtés sur le sacré vallon,

R E P O N S E

*De Monsieur de la Louptiere, aux Stances
 précédentes,*

EN m'offrant cet encens ignoré du vulgaire ,
 Qui flatte , & séduit ma raison ,
 Chère Annete , pourquoi me taire ,
 Votre pays , & votre nom ?
 Ce lieu solitaire & tranquille ,
 Où vous fixez votre bonheur ,
 Ne fut pas toujours votre asyle ,
 Vous n'en avez que la candeur ,
 Ce doux instrument qui répète
 Vos inimitables chansons ,
 N'est pas une simple musette ;
 Notre oreille jadis ouit de moindres sons
 Quand Sapho dans la Grèce antique
 Touchoit , pour nous mieux captiver ,
 Sa lyre tendre & pathétique :
 Les fleurs que votre main se plaît à cultiver ,
 Sont les fleurs de la Rhétorique ;
 Et cette honorable troupeau
 Qu'on voit soumis à votre chaîne
 Porte ses pas sur le double côteau ,
 Et s'abreuve dans l'hypocrène.
 O ! qui que vous soyez, digne objet que je fers ,
 Ayez pitié des maux d'une ardeur inquiète :
 Apprenez-moi , charmante Annete ,
 Le secret de votre ame, & celui de vos vers.

STANCES

** A Mademoiselle de B*** 1760.*

LE Dieu qui de son Char dispense la lumière,

Et règle en ces bas lieux les saisons & les jours,
Entré dans le verseau loin de notre hémisphère,
Poursuit & recommence aujourd'hui son cours.

De nos biens les plus chers destructeur indomptable,

Le tems fuit sans que rien puisse le retenir.
De tant de jours passés dans un séjour aimable,
Il ne me reste plus qu'un tendre souvenir.

Muse, qui toujours chère aux doctes immortelles,

Des lieux où vous réglez, sçavez chasser l'ennui,
Vous même, hélas! cent fois, avez donné des ailes
A notre commun ennemi.

Les jours auprès de vous dans leur course rapide,

Me sembloient des instants filés par le plaisir;
Jours charmans échappés à mon ame timide;
Êtes-vous donc perdus pour ne plus revenir?

Non, dès que dans nos champs le caressant zéphire,

Aura guidé les jeux, les amours & les ris,
Prompte à céder au charme qui m'attire,

Conduites par B. . . vers cet heureux rivage,
Que chérit un ami, digne présent des Dieux,
Nous reverrons encore ce riant paysage,
Spectacle fait pour le plaisir des yeux.

Admirateurs zélés des beautés de l'Aurore,
Nous chanterons son front couronné de rubis;
Sous nos pas fortunés soudain Neptune & Flore
Feront épanouir les roses & les lis.

C'est leur souffle puissant qui rend à la nature,
Ses graces, les féconds attrait :
A leur aspect les bois revêtus de verdure,
Offriront aux bergers des asyles secrets.

D'un côté nous verrons les folâtres Nayades,
Troubler en badinant le crystal des ruisseaux :
Plus loin nous entendrons les joyeuses Driades,
Faire de leurs chansons résonner les échos.

Chantenay ! lieu charmant, retraite aimable
& sûre,
De la franchise, & de la liberté,
Séjour où de l'amitié pure,
J'éprouvai la vivacité.

Quand pourrai-je, au milieu d'une troupe
riante,
M'abreuver dans ton sein des solides plaisirs ?
Volez vers moi, printems, saison brillante,
Sur les aîles de mes desirs.



Rouvrent à pas tardifs pour la moisson pro-
chaine,

L'écorce des guérets ;

Quand au déclin du jour une épouse attentive ;
Dresse un repas frugal des plantes que cultive

L'époux qu'elle chérit,

Leurs jeunes rejettons, par un secours utile,
Soignent, en se jouant, le précieux reptile

Que le meurier nourrit.

Ce n'est qu'en nos vallons, sur ces rives fleuries,
Qu'amour, sous les tilleuls qui bordent nos
prairies

Fait entendre sa voix.

Les zéphirs, les oiseaux, amis de la verdure ;
Les ruisseaux argentés par leur tendre murmure ;

Nous y dictent ses loix.

Les soupçons, le dépit, la pâle jalousie
Au sein de nos vergers d'Idas & de Sylvie,

Ne troublent point la paix.

L'un de l'autre charmés, nos bergers, nos ber-
gères,

Forment d'aimables nœuds ; & leurs chaînes lé-
gères,

Ne se rompent jamais.

Dans nos champs la beauté ne doit qu'à la nature ;
Ces graces que jamais n'imita l'imposture,

Par de pénibles soins.

La jeune Amarillis sous ces ormes tranquilles,

Ignorant l'art, l'éclat & la pompe des Villes,

Ignore leurs besoins.



STANCES

A DAMON,

Par Monsieur Thiollière, 1757.

DAMON, si quelquefois une légère muse,
 Dans ce lieu solitaire occupe mon loisir ;
 A ses jeux innocents seulement je m'amuse ;
 Et mon cœur éclairé n'y vise qu'au plaisir.

Je profite du tems qui vole avec vitesse ;
 Je ne veux point le perdre en frivoles projets :
 Sous mon rustique toit le dégoût, la tristesse,
 Jamais de mes plaisirs n'ont flétri les objets.

De nos propres erreurs, ridicules esclaves,
 Blâmons-nous, si le sort nous est si rigoureux :
 Nous-mêmes nous forgeons les funestes entraves,
 Dont le poids nous accable, & nous rend mal-
 heureux.

Notre esprit de nos maux, seul est la source
 amère
 D'où coule le poison qui flétrit nos beaux jours :
 Faux en bien comme en mal ; chimère pour chi-
 mère,
 D'une erreur agréable empruntons le secours.

Aux efforts des humains toujours inaccessible,
 La vérité réside où sont les immortels :
 Elle est sourde à nos cris, à nos vœux insensible,
 Et notre encens envain fume sur ses autels.

Séduits par le pouvoir d'une erreur trop commune,

Je vois tous les mortels fatigués & confus,
Se plaindre également, dupes de la fortune,
De ses vaines faveurs comme de ses refus.

Du temps que j'ai vécu, la fugitive course
Ne laisse à mon esprit qu'un léger souvenir:
Un peu d'expérience est la seule ressource
Qui me reste aujourd'hui pour régler l'avenir.

Le présent seul à moi, comme un oiseau
s'envole,
Je le tiens, il s'échappe & fuit d'entre mes
mains :
Sur un présent si vain, sur un bien si frivole
Fondez donc votre espoir, ridicules humains.

Les biens & les grandeurs que tout le monde
envie
Sont de pompeux liens, & d'illustres tyrans ;
D'un tranquille Berger la ténébreuse vie
Me paroît préférable au fort des Conquérans.

Sous sa vile cabane au milieu d'un bocage,
Quand il veut, il jouit des douceurs du repos :
L'aimable paix du cœur, hélas ! le dédommage
Des plaisirs fastueux des Grands & des Héros.

Le charme de l'amour embellit sa jeunesse,
Ses travaux sont suivis des plaisirs les plus doux :
A pas tardifs & lents, une forte vieillesse
Ne lui présente point la nature en courroux.

Il ignore la gloire & ses fausses merveilles,
Le faste de l'esprit ne peut le réjouir,

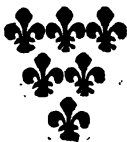
Il dort quand le savant se détruit par ses veilles,
N'en sçait-il pas assez ? Dameron , il sçait jouir.

L'estime des humains , une faveur posthume
Ne lui parut jamais une félicité :
Comme il vit sans éclat, il vit sans amertume ,
Son bonheur est fondé sur sa simplicité,

Sans sçavoir discuter, il est heureux & sage,
Il ne redoute point l'audace de ses sens :
Tranquille , il en connoît le véritable usage,
Le luxe , ni l'excès ne les rend languissants.

Son cœur n'est point fardé , ni sa vertu sus-
pecte ,
L'éclat de la grandeur lui paroît étranger :
Il ne connoît pour bien que le bien qu'il af-
fecte ,
Hélas ! pour être heureux , il faut être berger.

Dameron , qui vit ainsi dans un séjour cham-
pêtre ,
Méprisant de la Cour le charme suborneur ;
Content de peu de biens, n'ayant que lui pour
maître ,
Malgré ce qu'on en dit, a trouvé le bonheur,



STANCES.

Désirs fervens d'une ame avant la très-Sainte Communion , par Philippe-Jacques Charuel d'Antrain, Prêtre, 1743.

VENEZ, Seigneur, venez pour consoler
mon ame ;
Ah ! vous êtes témoin de sa triste langueur ;
Mais elle finira, quand votre sainte flâme
Aura purifié les desirs de mon cœur.

Je viens., divin Sauveur, pleine de confiance ;
Qu'en m'approchant de vous une céleste ardeur.
Daignera dissiper, par sa toute-puissance,
Les glaçons qui dans moi produisent la tiédeur.

Oui, mon Dieu, mon seul bien, mon unique
remède,
Pour me nourrir j'assiste à ce divin repas.
Ah ! mille fois heureux le cœur qui vous possède !
Il jouit d'un bonheur que les Anges n'ont pas.

Il a tout, puisqu'à lui Jésus se communique ;
Et comme son amour ne peut rien refuser,
Sa bonté toujours pleine & toujours magni-
fique,
Est une vaste mer qu'on ne peut épuiser.

Celui qui dignement reçoit le pain des Anges,
Se fait un sûr asyle au séjour glorieux :

Il s'occupe sans cesse à chanter les louanges
D'un Dieu qui le nourrit de son Corps précieux.

Après la Communion.

Vous voyez, doux Jésus, de qui manque à
mon ame :

Que je me perde en vous, & vous retrouve en
moi !

Comblez-moi de vos dons : que votre sainte
flâme

Allume dans mon cœur le flambeau de la Foi.

Heureux celui qui vit sous votre aimable
Empire !

Mais sans votre secours, y vit-on un instant ?
Je n'ai que les desirs que votre amour m'ins-
pire,

Où plutôt pour tout bien, je n'ai que le néant.

S T A N C E S.

*Ou réflexions sur le jour du Jugement
dernier, par une Dame pénitente, 1735.*

QUAND je pense, Seigneur, à ce jour re-
doutable,

Où tu viendras juger le juste & le coupable ;
Je tremble, je frémis, & de crainte & d'horreur,
Moi qui me suis livrée au crime avec fureur.
Quel trouble ! quel effroi ! quand en Juge sévère
Tu nous feras sentir les traits de ta colère ;
Et que de tes Arrêts découvrant l'équité,

Tu perçeras des cœurs la noire iniquité :
O mon divin Sauveur ! ah ! quelle différence !
Entre ce jour heureux, lorsque par ta clémence,
On te vit, pour souffrir, habiter parmi nous,
Calmer, par tes travaux, l'Eternel en courroux,
Alors comme un enfant, & foible & misérable,
Ton Trône étoit la crèche, & ton palais l'étable :
Là, souffrant pour nous mettre à l'abri des
malheurs,

Par un excès d'amour, tu répandis des pleurs ;
Et pour nous mériter une paix bienheureuse,
La mort sur une croix te parut glorieuse :
Avant que d'expirer sous le poids de tes maux,
Tu daignas pardonner à tes propres bourreaux ;
Mais hélas ! en ce jour comme un juge inflexible,
Tu porteras contr'eux ta Sentence terrible ;
Ton Trône environné de foudres & d'éclairs,
Paroîtra formidable aux yeux de l'Univers.
Là, dans l'effroi commun de toute la nature,
Tu verras à tes pieds la pâle créature,
Et tous les morts sortir du sein de leurs tom-
beaux,

Attendre pour jamais, ou les biens ou les maux.
Que répondrai-je, hélas ! à ce Dieu de ven-
geance,
Moi qui depuis long-tems, & l'outrage & l'af-
fense ?

Ah ! Seigneur, que ton bras sur moi soit suf-
fisant,
Qu'en vain le sang d'un Dieu ne soit pas ré-
pandu :

Quelles graces, hélas ! ne dois-je pas te rendre !
Dans un âge avancé tu veux encore m'attendre ;
De tes bontés, Seigneur, daigne me prévenir,
Pour ne plus t'offenser dans le tems à venir.
Arrache de mon cœur cette indigne semence

210 *LA RHÉTORIQUE*
D'envie & de soupçon, de tiédeur, de ven-
geance ;

Doux Jesus , bonté seule , en qui j'ose espérer,
Je déteste mon crime , & je vais le pleurer :
Non, je n'attendrai pas ce jour si plein d'allarmes,
Où l'on ne répandra que d'inutiles larmes ,
Pendant mon triste exil , afflige-moi , Seigneur,
Afin de m'épargner au jour de ta fureur.

STANCES.

Les huit félicités du vrai Philosophe.

174 I.

HEUREUX celui qui retiré du monde ,
Et de ses plaisirs dégoûté
Jouit dans une paix profonde
Des douceurs de la liberté !
Heureux celui qui de la solitude ,
Mettant à profit les loisirs ,
De son cœur fait l'utile étude ,
De ses livres fait ses plaisirs !
Heureux celui qui maître de soi-même ,
Et dégagé d'ambition,
N'aspire qu'au bonheur suprême
D'une simple condition !
Heureux celui qui connoissant , abhore,
Amour , tes dangereux appas !
Plus heureux mille fois encore
Celui qui ne les connoît pas !
Heureux celui qui peu jaloux de plaire ,
Et de captiver les esprits ,
D'un seul ami tendre & sincère

Goûte l'ineestimable prix !

Heureux celui qui cherchant l'art utile
De commander aux passions ,
Peut indépendant & tranquille ,
Régner sur leurs impressions !

Heureux celui qui dans la douce ivresse
D'un cœur nullement combattu ,
N'a pour objet que la sagesse ,
N'a pour guide que la vertu !

Heureux enfin celui qui sans envie ,
Et sans murmurer, peut souffrir ;
Et qui ne désire la vie ,
Que pour apprendre à bien mourir !

STANCES.

*Imitation de l'onzième Ode du second
livre d'Horace , par Monsieur Four-
neaux , Curé de Saint Brice , 1713.*

Eheu ! fugaces , Postume , Postume.

C'EST envain que des destinées ,
Postume , on prétend s'affranchir ;
Les Dieux ont compté nos années ;
Et rien ne les pourra fléchir.

Le tems qui court avec vitesse ,
Amene l'âge sur ses pas ;
Et nos jours n'échapperont pas
A l'inévitable vieillesse.

En vain par mille sacrifices ,

Nous fatiguons les immortels :
 En vain le sang de nos genisses
 Coule en tout-tems sur leurs autels.

L'inflexible Dieu du Ténare
 Rit de nos vœux ambitieux ;
 Et dans peu la Parque barbare ,
 Doit nous rejoindre à nos ayeux.

Hélas ! le plus rare mérite ,
 Ne' pourra nous en exempter ;
 Et nous devons tous habiter
 Les noirs rivages du Cocyte.

De tous ces Palais magnifiques ,
 Vains monuments de notre orgueil ;
 De ces lambris , de ces portiques ,
 Rien ne nous suit dans le cercueil.

Ces trésors que notre vieillesse
 Sous cent clefs aura renfermés ,
 Rempliront bientôt d'allégresse
 Tous nos héritiers affamés.

Ils béniront le Ciel propice ,
 De ce qu'au gré de leurs desirs ,
 Nous aurons , par notre avarice ,
 Pris soin d'assurer leurs plaisirs.

Jouissons donc , mon cher Postume ,
 Des jours qu'on daigne nous laisser ;
 Et que le plaisir les consume ,
 Puisqu'ils doivent si tôt passer.



STANCES.

*Seconde traduction de l'Ode d'Horace :
Eheu ! fugaces Postume, Postume, par
Charuel d'Antrain , 1742.*

STANCES IRRÉGULIÈRES.

Eheu ! fugaces , Postume , &c.

POSTUME, ah ! cher Postume , avec quelle
vitesse ,

De nos ans passagers fuit le rapide cours !
Voici notre bel âge ; & voilà la vieillesse
Prête à nous amener ses rides , sa tristesse :
La mort la suit de près ; & c'est fait de nos jours.

Non si trecentis , &c.

Vainement , par le sacrifice
De cent & cent taureaux offerts ,
Tu voudrois faire un Dieu propice ,
De l'inflexible Dieu qui préside aux enfers ;
Jaloux de recevoir sa proie ,
Il attend le tribut affreux
Que la cruelle mort envoie
Dans son Empire ténébreux.

Scilicet omnibus , &c.

Nous la passerons tous du Stryx l'onde fatale ;
Monarques & bergers , nous la passerons tous
Nous verrons Titius , Geryon & Tentale ,
Gémissants sous le poids du céleste courroux.

O vi

En bute à la fureur des noires Eumenides,
 De toutes parts alors s'offriront à nos yeux
 Ces objets éternels des vengeances des Dieux,
 Ces sanguinaires Danaïdes,
 Ces rebelles Typhons, ces Ixions perfides,
 Et ces Titans audacieux.

Vifendus ater, &c.

Contre la Parque envain, cherchons-nous un
 asyle,
 A couvert sous nos toits, des rigueurs des
 hivers;
 A l'abri des tyrans des airs,
 Et des flots agités de la plaine mobile;
 Que nous sert d'éviter les tempêtes de Mars,
 Et la grêle des dards,
 Qu'affronte des Héros la valeur indomptable?
 Pensons-nous que loin des dangers,
 La mort partout inévitable,
 Ne sçaura pas, d'un coup de sa faux redoutable,
 Nous arracher à nos foyers?

Plus de tendres regards d'une épouse qu'on
 aime,
 Plus de Palais superbes & de lambris dorés;
 Et de ces beaux jardins qu'avec un soin extrême,
 Tu te plais quelquefois à cultiver toi-même:
 Que crois-tu d'emporter que le triste Cypres.

Absumet hæres, &c.

Ton heureux héritier, libéral, magnifique;
 Profitera de ton trépas:
 Et dans ses somptueux repas
 Prodiguera le vieux, le délicat massif
 Qui sansta mort encor dans une tonne antique,
 Languiroit prisonnier, & ne couleroit pas.

STANCES.

Imitation de l'Ode du premier livre d'Horace : Quis desiderio sit pudor , aut modus , &c. à Monsieur Montaudoin de Nantes , sur la mort de Monsieur Launay Montaudoin son frere , par Monsieur des Forges Maillard , 1755.

C OULEZ , larmes , coulez , payez à la nature
Un trop juste devoir ,
Celles qu'on verse , ami , sur des maux sans
mesure ,
N'en doivent point avoir.
Couvre - toi de cypres , Melpomene , soupire
Nos mortelles douleurs ,
Et de ta voix plaintive , & des sons de ta lyre ,
Accompagne nos pleurs.
Donc un sommeil de fer a scellé les paupières
De Launay , dont les jours ,
Si la mort respectoit les talents , les lumières ,
Devroient durer toujours.
Pensois-tu , que les Dieux , à la fleur de son âge ,
O sort mal affermi !
Nous raviroient à toi , ce frere illustre & sage ,
A tous deux un ami ?
Où pourrez - vous jamais trouver un cœur sem-
blable ,
Foi , candeur , équité ?
Un cœur , d'où s'épanchoit la politesse aimable ,
Avec la vérité.

Généreux, mais sans faste, ami sans flatterie;
Et sçavant sans orgueil....

Quelle tristesse immense ! avec lui sa patrie
Descend-elle au cercueil !

Et vous, sociétés, qu'assemble la science
A Londres, à Paris,

Regrettez un Breton digne de l'alliance
Des plus rares esprits.

Famille ingénieuse, & toujours occupée
Du plaisir de s'aimer,

De quel subit effroi tu te sentis frappée !
Et qui peut l'exprimer ?

Frères, sœurs, c'est en vain que votre amour
fidèle,

Vos prières, vos vœux,
Tâcherent d'arrêter de la mort criminelle
Le vol impétueux.

Où, la Touche, à tes chants tu verrois, comme
Orphée,

Sémouvoir, accourir
Les dociles forêts, les marbres du Riphée,
Sans pouvoir l'attendrir.

Loin d'elle, avec fureur, l'implacable renvoie
Nos regrets superflus ;

Sans pitié, sans égard elle emporte sa proie
Pour ne la rendre plus.

Cependant, cher la Touche, à ta Philosophie
Par ma voix rappelé,

Songe combien de fois des malheurs de ma vie
Tes soins m'ont consolé.

Quels que soient tes ennuis, tu sçais qu'il faut
qu'on cède

A la loi du trépas,
Et que la patience est l'unique remède
Aux maux qui n'en ont pas.

STANCES.

*Sur le Dies iræ, pour le jour des Morts ;
par Monsieur Saurin , dédiées & pré-
sentées à Madame de Maintenon.*

O Jour plein de colère ! ô jour plein de ven-
geance !

Jour où le Dieu qui donne ou la vie ou la mort ;
Pésant tous nos péchés dans la juste balance,
Pour une éternité réglera notre sort.

Sa majesté terrible accablant le coupable
Sous le poids éternel de sa juste fureur ,
Qui pourra soutenir , dans ce jour effroyable ,
Les menaçans regards de ce Juge vengeur !

Le livre où sont écrits tous les péchés du
monde ,
Sera pour lors produit au yeux de l'Univers ,
Et les crimes cachés dans une nuit profonde ,
Y seront malgré nous pleinement découverts.

Le criminel forcé de s'accuser lui-même ,
Publiant hautement ses plus honteux forfaits ,
Prononcera sa mort avant l'Arrêt suprême
Dont il ressent déjà les rigoureux effets.

Dans mon malheur , hélas ! qui prendra ma
défense
Dans un jour où tout est dans le dernier effroi ?
Les crimes que j'ai faits ne veulent que ven-
geance :

328 *LA RHÉTORIQUE*
Et moi-même je suis soulevé contre moi.

A peine l'innocent est-il en assurance
Devant celui qui lit dans les replis du cœur ;
Qui voyant ses desirs , les met en évidence,
Et qui trouve à ses yeux le plus juste un pécheur.

O Juge souverain , opposé à ta justice
La paix d'un Rédempteur si clément & si doux ;
Fais que le souvenir de son sanglant supplice,
En ce terrible jour défarme ton courroux.

Souviens-toi , doux Sauveur , de ce jour salutaire
Que tu montas en croix pour m'attirer à toi,
Et fais que de ta mort , la peine volontaire
Ne soit pas maintenant inutile pour moi.

Si nous ne pouvons pas effacer par nos larmes
Les taches du péché que nous avons commis,
Seigneur , daigne employer de plus puissantes
armes ,
Ce sang dont la vertu sauva tes ennemis.

La honte se répand sur mon triste visage ;
Le crime sur mon front imprime son horreur ;
Mais je suis tourmenté mille fois davantage
Par les cruels remords qu'il cause dans mon cœur.

Si tu ne quittes point la qualité de Juge ,
Par quel moyen, Seigneur, pourra-t'on te fléchir ?
Sois de tes chers enfans l'asyle & le refuge,
Et comme un pere bon daigné en ce jour agir.

Toi , qui jadis sçus rendre au pur soleil sem-
blable

Une femme sensible aux profanes appas ;
Et qui fis d'un brigand un martyr admirable ;
Tout pécheur que je sois , ne m'abandonne pas.

Montre à tous que je suis de ton bercail
aimable ,
Me séparant des boucs en ce jour rigoureux ,
Et range-moi , Seigneur , du côté favorable
Destiné pour placer tes Enfans bienheureux.

Quel jour , hélas ! quel jour d'une amertu-
me extrême !
Jour terrible & funeste ! ô jour d'un Dieu ven-
geur !
Où celui qui punit est le Juge lui-même !
Jour où le criminel est son accusateur !

Tantôt ta main punit , tantôt ta main par-
donne ,
Tu fais au châtiment succéder la faveur :
Maintenant , ô Jésus , venge-toi , frappe , tonne ;
Mais alors contre moi n'use point de rigueur.

Doux Sauveur , dont le nom n'a rien qui nous
ménace ,
Déploys en ma faveur tes infinis trésors ;
Aux fidèles vivans donne ici-bas ta grace ,
Et dans un doux sommeil fais reposer les morts.



LA GRANDEUR

CONFONDUE ENTRE DEUX MORTS ;

*Dédiée à Messire Jean Morel, Prêtre,
Curé d'Antrain, en 1730, par M. le
Rouxel, Sénéchal de Bonne-Fontaine.*

JE révois cette nuit que de mal consumé,
Droit à côté d'un pauvre on m'avoit inhumé ;
Que n'en pouvant souffrir le honteux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient point de m'approcher ainsi :
Coquin ; ce me dit-il d'une arrogance extrême :
Vas chercher tes coquins ailleurs ; coquin toi-même :
Ici tous sont égaux : Je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

L'INNOCENCE

JUSTIFIÉE PAR LE SILENCE.

*Présentée à Mrs. les Curés, Obitiers &
Habitans de Pontorson en Norman-
die, par Philippe Charuel d'Antrain,
Prêtre.*

LA calomnie un jour s'applaudissoit
D'avoir osé diffamer l'innocence :

Comme le bruit partout s'en répandoit,
 La vérité prit part à cette offense,
 Et la fit bien-tôt éclater,
 Sans faire violence;
 Car pour chacun défabuser,
 L'accusée ayant pris le parti du Silence,
 La vérité n'eut qu'à parler.

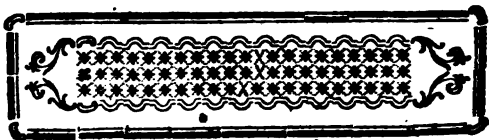
A V I S

A LA JEUNESSE.

*Par Messire Philippe-Jacques Charuel,
 Prêtre d'Antrain & Vicaire Desservant
 à Nangis en Brie, en 1756.*

DANS le tems de la jeunesse,
 On n'aime que le plaisir;
 Dans un âge plus mûr, même dans la vieillesse,
 Par d'autres passions on se laisse saisir:
 Ainsi donc de songe en songe,
 Esclave de l'erreur, esclave du mensonge,
 On arrive au dernier moment.
 Peut-être touchons-nous à ce moment funeste;
 Employons le tems qui nous reste
 A réparer celui de notre aveuglement.





LIVRE II.

SONNETS EN BOUTS RIMÉS
*& autres, Rondeaux, Quatrains,
 Epigrammes, Distiques, Fables,
 Contes & Maximes, pour se
 conduire sagement.*

SONNET,

*En bouts rimés, sur la mort de LOUIS
 LE-GRAND, 1725.*

QUEL spectacle étonnant ! quel foudre
 & quel orage !
 Quoi ! LOUIS, ce Héros toujours victorieux,
 De la Parque subit le coup impétueux,
 Qui conterne la France & l'expose
 au naufrage.

Quel siècle vit jamais un Roi plus grand,
 plus sage !
 L'ennemi dans ses fers s'estima glorieux,

Cher à tous ses Sujets, favorisé des
De l'aigle & du lion il dompta le

Cieux,
courage.

Au comble de la gloire ; & craint de toutes
Il fit régner la paix, & fleurir les beaux Arts ;
Et porta son Empire au-dessus de l'envie,

Sa valeur surpassa celle des Conquérans :
Quel prodige en exploits ! il a fait dans sa vie
Ce que soixante Rois n'ont pas fait en
mille ans.

SONNET,

*En bouts rimés, à la louange d'un
Prédicateur, 1730.*

P . . . en t'écoutant, chacun dit
en proverbe ;
Qu'un pécheur orgueilleux & plus sot
qu'un oison,
Devient par ses remords qu'il sent naître,
à foison,
Plus humble que la fleur qui se cache
sous l'herbe.

Plus yif en tes discours qu'en ses ri-
mes, Malherbe ;
Entre le Ciel & nous fut-il dou-
ble cloison,
Tu l'ouvres, & peignant le monde, &
son poison ;

Tu ne confonds jamais le nom
avec

l'adverbe.

L'avare méprisant l'or qu'il a dans
son
Se prépare à passer l'inévitable
Et met pour se sauver la main à
la

fac
bac

charrue.

Le pénitent chez lui , blotti comme
un
Sur ses plaisirs passés reconnoît
sa
Et vole vers le Ciel ainsi qu'un

grillon ,

bevue ,
papillon.

SONNET,

*En bouts rimés , sur l'incommodité de
Madame la Marquise * 1731.*

VOs maux me font souffrir une tri-
stesse étrange :
Tout me déplaît , concert , fable , hi-
stoire, rebus.
Les plaisirs les plus vifs pour moi ne
sont qu'abus ;
Hélas ! qu'est devenu ce teint , cette
voix d'Ange !

O le tems fortuné ! quand ensemble
en vendange
E... brilloit plus qu'en plein mi-
di Phœbus ,

Ces ris, ces jeux ne font à présent
 que rebus,
 Que regret, tel que l'eut jadis Job sur
 la fange.

Voyant de jour en jour votre embon-
 point déchoir,
 De pleurs à tous moments j'arrose
 mon mouchoir,
 Et je dis à Sylva * que son Art
 me lanterne.

Ah! si je connoissois des simples la vertu,
 Pour le mal de poitrine un remède
 de moderne;
 Vous auriez face ronde, & le nez
 moins pointu.

* Sylva, fameux Médecin.

SONNET.

En bouts rimés, sur un jeune Prince.

1732.

QUE vois-je ! & quel Héros repré-
 sente ce buste !
 Un Prince qui de l'Inde aux climats
 des glaçons,
 De lauriers immortels fera plus de
 moissons
 Que celui que la Fable a dépeint si ro-
 buste.

Issu d'un Roi plus grand qu'Alexandre
 & qu' Auguste;
 Deceffameux Vainqueur il suivra les leçons;
 Tandis que les neuf sœurs diront dans
 leurs chançons;
 Son cœur est aussi grand que son esprit
 est juste,

Il répand ses bienfaits sans bruit &
 sans orgueil;
 Il adoucit les maux par un charmant accueil,
 Et leur sçait opposer une puissante digue,

Grand Dieu, qui de son cœur fais
 mouvoir les ressorts;
 Et qui de tes faveurs, lui fus toujours prodigue;
 De sa jeune valeur, modère les trans-
 ports, ports,

SONNET,

En bouts rimés, sur un Convalescent,
 1733.

LE François
 Dans l'état pitoyable où la vie aux abois
 S'éclipse quelque tems, paroît par inter-
 valle, Ns

Ne disputant qu'à peine à la fièvre
Un corps qu'on voit revivre, & remou-
rir cent fois.

Pressé de mille maux, accablé sous leur
poids,
Consumé par le feu d'une fièvre
fatale
Interdit, l'œil éteint, le front livide &
pâle.
Je ne pouvois trouver de langueur ni
de voix.

Seigneur ! je crus alors que cédant à l'o-
rage,
Il falloit vous bénir, & chérir mon nau-
frage;
Afin que tant d'écueils missent mon ame
au port.

Mes maux furent depuis l'objet de
mon envie:
S'ils n'ont pu me servir pour une bon-
ne mort,
Qu'ils me servent, Seigneur, pour une
Bonne vic.

LE LATIN.

HE U ! quæ visceribus bella intestina mo-
ventur,

Quæ me flamma intus seditiosa vorat !
Vivens nunc morior, mediâ nunc morte revixi ;
P

Suppliciis que rēdit vitaque morsque novis.

Pallent ora , oculi torquent ; frons livet in um-
bram ,

Jam non in corpus febris acerba furit ;
Nec lingua in gemitu , sed vox manet una ma-
lorum ,

Errat ! an illo mens pondere merfa perit.

Cedo , & naufragium , jussa ad tua promptus ,
adoro ,

Ad portum è scopulis sic via , pande Deus.

Audior , invideo qui me attri vère dolores ,
Si tibi , non cecidi , vivere , Christe , juvet.

S O N N E T ,

*En bouts rimés, sur le départ d'une Dame
de qualité , sous le nom d'Eucharis.*

1734.

P L U s triste qu'un Soldat qui perd
sa tabatière ,
Qu'un Moine à qui l'on ôte & l'habit
& le froc ;
Plus chagrin qu'un Marchand qui fait
un mauvais troc ,
Eucharis , nous verrons partir votre
litière.

Nos larmes en ces lieux feront une

L'écho répétera de nos soupirs riviére ;
le choc ,

De cet éloignement le désespoir est

hoc ,

De tous nos entretiens il fera la

matière.

Quoi ! faut-il , dira-t'on , que le Peuple

Angevin

Perde un trésor si rare , un objet si

divin ;

Des beaux yeux plus brillants que
leur de

chandelle ?

On compteroit plutôt , les fables de
la

Mer ;

Et les fleurs du printemps qu'annon-
ce l'

hirondelle ,

Que les regrets naissants de ce départ

amer,

SONNET

Sur la maladie du Roi à Metz. 1744.

CRUELLE Déesse dont le ciseau perfide
Ménace les beaux jours du plus chéri des Rois ;
En faveur de Louis , ah ! deviens moins rigide :
Reforme , s'il se peut , tes rigoureuses Loix !

Pour nous faire goûter la paix la plus solide ,
Apprends que c'est de lui que le Ciel a fait choix :
Garde-toi d'arrêter cette course rapide ,
Que doivent couronner d'héroïques exploits.

S'il doit subir le coup de ta main meurtrière ;
Si de son règne enfin cette heure est la dernière,
Aux dépends de mes jours, sauve-le du tombeau.

Oui , Parque , j'y consens ; change mes destinées :

Tranche plutôt le fil qui remplit mon fuseau ,
Pour nouer à ce fil celui de ses années.

SONNET

*Sur la Convalescence de LOUIS XV. à
Metz , en 1744, par M. Cottureau,
Curé de Donnemarie.*

IL nous est donc rendu , ce Prince bien-aimé
Qui doit faire à jamais le bonheur de la France :
Le Peuple pour son Roi , cessant d'être alarmé,
Fonde encore sur lui sa plus douce espérance.

Envain cruellement ton bras s'étoit armé ,
Le Ciel a suspendu l'effet de ta puissance :
De ce bienfait divin dont le monde est charmé,
Célébrons à l'envi notre reconnoissance.

Pouvions-nous espérer des succès si flatteurs ?
Ils étoient dûs peut-être à nos vœux, à nos pleurs ,
A notre tendre amour, à conjurer l'orage.

Mais non : le tendre effort de nos cœurs abattus,
N'a point fléchi les Dieux : grand Roi ! c'est ton
 ouvrage ;
Leur faveur est le prix de tes rares vertus,

SONNET

Sur Monsieur de Villars. 1710.

VILLARS, tes grands exploits qui sauverent
la France,
Dans les siècles futurs t'immortaliseront :
La paix fut le doux fruit de ta haute vaillance ;
Mais de nouveaux lauriers doivent ceindre ton
front.

Le Pere de ton Roi, l'Espagne & le Piedmont,
Sur toi seul aujourd'hui fondent leur espérance :
Arme ton bras vainqueur, cours vanger leur
affront,
L'Allemand pourra-t'il soutenir ta présence ?

Les grands cœurs en tout tems conservent
leur valeur ;
L'âge respecte en eux leur première vigueur ;
Ils sçavent s'affranchir des loix de la nature.

Semblables aux lauriers que leurs mains vont
cueillir,
Qu'ils des ans, des saisons, ne craignent point
l'injure :
Les Héros ont le droit de ne jamais vieillir.



SONNET

Sur le Très-Saint Sacrement de l'Autel.

1681.

LA voix qui tout à coup de l'un à l'autre pôle
 Fit de rien tout ce tout, en disant qu'il soit fait :
 Christ, Fils de cette paix où la voix en effet
 Nous a laissé son Corps par sa seule parole.

Cesse donc, Huguenot, de dire en ton école,
 Que Jesus a laissé ce propos imparfait :
 Il a dit, c'est mon Corps ; s'il l'a dit, il l'a fait :
 Et pour le censurer ta cervelle est trop folle.

Vien ça, vien, répond-moi ; tu dis que Christ
 le peut ;
 Tu crois bien qu'il l'a dit : s'il l'a dit, il le veut :
 S'il le peut & le veut, tu tiens qu'il le doit
 faire !

Or le propos de Dieu n'est jamais sans effet ;
 S'il l'a dit, il le veut : s'il le veut, il l'a fait ;
 Il le peut, il le veut : il l'a fait, il faut croire.

SONNET

De M. des Barreaux, Pénitent. 1694.

GRAND DIEU ! tes jugements sont remplis
 d'équité,
 Toujours tu prends plaisir à nous être propice :

Mais j'ai tant fait de mal , que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui , Seigneur , la grandeur de mon iniquité
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du sup-
plice :

Ton intérêt s'oppose à ma félicité ,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton desir , puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux.
Tonne , frappe , il est tems : rends-moi guerre
pour guerre.

J'adore en expirant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de Jesus-Christ ?

SONNET

*Ou réponse de la miséricorde , & sur les
mêmes rimes à Monsieur des Breaux ,
Pénitent. 1694.*

OUI , Pécheur , mes Arrêts sont remplis
d'équité ,
Et mon plus grand plaisir est de t'être propice :
Si-tôt qu'on se repent , l'on ressent ma bonté ,
Quelque mal qu'on ait fait , sans blesser ma
justice.

Ainsi la pesanteur de ton iniquité
Ne doit plus t'effrayer par l'horreur du supplice :

Mon plus grand intérêt est ta félicité.
Jamais je n'ai permis qu'un converti périsse.

Mon desir est content, & je suis glorieux,
De te voir si contrit, & les larmes aux yeux :
Je t'accorde la paix : il n'y a plus de guerre.

Tu fais bien d'adorer la raison qui m'aigrit,
Contre les endurcis je lance mon tonnerre :
Et je venge sur eux le Sang de Jésus-Christ.

SONNET

À JÉSUS-CHRIST crucifié. 1730.

O Spectacle étonnant ! sur un infame bois,
La mort ose se prendre à l'Auteur de la vie ;
Et l'amour son complice assouvit son envie,
En immolant un Dieu sur l'Autel de la croix.

Dans ce funeste jour que d'horreurs à la fois !
De quels affreux revers cette mort est suivie !
Au moment qu'à ses yeux la lumière est ravie
La nature en désordre est réduite aux abois.

On ne voit dans les airs que des objets funébres,
Le soleil éclipsé se couvre de ténébres,
Pour ne pas voir son Dieu victime des douleurs.

Insensible pécheur ! seul auteur de ses peines,
Le verras-tu mourir sans verser quelques pleurs,
Lorsqu'il verse pour toi tout le sang de ses veines ?

SONNET

Sur la ruine de Lisbonne. 1756.

MONUMENT de tes Rois , Cité dont la
splendeur
Faisoit de tant d'États la puissance & la gloire :
Te voilà maintenant une image d'horreur
Dont on conservera l'éternelle mémoire.

O Lisbonne ! le jour d'un aussi grand malheur
Te montre le pouvoir du Maître du tonnerre :
Il parle , & dans l'instant on a vu ta gran-
deur
Tomber , s'anéantir au centre de la terre.

Tes Citoyens tremblants se trouvent arrêtés :
Ils fuyent , mais hélas ! les Cieux sont irrités ;
L'eau , les vents , & le feu , tout sert à ta ruine.

On n'entend que des cris , qu'un mélange
confus ,
D'enfants à demi-morts , de parents éperdus :
Tout recourt , mais trop tard , à la Bonté di-
vine.



SONNET.

Hippolyte à Bellesamire. 1702.

JAM AIS le tendre Amour n'a surpris ma
raison ,
J'ai bravé constamment son pouvoir & ses
chaînes ;
Et dans les plus beaux jours de ma verte saison ,
Ainsi que ses plaisirs j'ignore encor ses peines.

Malheureux un mortel enivré du poison
Dont ce Dieu sçait charmer ses flèches inhu-
maines !
Sur un espoir flatteur, comme un autre Jason,
Il s'expose à souffrir les plus horribles gênes.

Non , je n'aimerai pas . . . mais quel transport
soudain ,
Quelle ardeur inconnue embrase tout mon sein !
Mon cœur , mon foible cœur va donc enfin se
rendre !

Je ne le sens que trop , si je revois Iris ,
Adieu ma liberté , je serai bientôt pris :
Mais hélas ! pour la perdre il ne faut que l'en-
tendre.



SONNET.

Dieu reconnoissable dans la Créature.

1696.

VOUS à qui notre foi paroît une imposture,
Qui doutez des secrets que son voile a couverts
Qui ne connoissez pas de Maître à l'Univers,
Et croyez qu'ici-bas tout roule à l'aventure ;

Pouvez-vous du Ciel voir la brillante struc-
ture ,

Le réglé mouvement de tant d'astres divers :
Le retour des Étés , les retours des Hyvers ,
Sans convenir qu'un Dieu préside à la nature ?

Que si pour vous tirer de votre aveuglement,
Toutes ces vérités sont foibles arguments :
Je veux bien vous guérir de votre erreur mor-
telle :

Incrédules esprits ! accourez en ce lieu ;
Quand vous verrez N.... si charmante & si
belle ,

Vous avouerez que c'est le chef-d'œuvre d'un
Dieu.



SONNET

Sur le Miroir. 1716.

MIROIR, Peintre & Portrait qui donne &
qui reçois,

Et qui portes en tous lieux avec moi mon image ;
Qui peux tout exprimer excepté le langage ;
Et pour être animé n'as besoin que de voix.

Toi seul peux me montrer , quand chez toi
je me vois ,

Toutes mes passions peintes sur mon visage :
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changements jamais tu ne déçois.

Les mains d'un Artisan au labeur obstinées,
D'un pénible travail font en plusieurs années,
Un Portrait qui ne peut ressembler qu'un instant :

Mais toi, Peintre brillant, d'un Art inimitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant,
Qui ressemble toujours , & n'est jamais sembla-
ble.

SONNET

A LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ. 1716.

EN vous seul , ô mon Dieu , je mets ma
confiance.

Je n'espère qu'en vous, auguste Trinité :
Croire en vous, vous aimer, est toute ma
science,
Pere, Fils, Saint-Esprit, adorable Unité !

Les vents par leurs douceurs & par leur violence,
Les astres lumineux par leur rapidité,
La terre qui reçoit leur bénigne influence,
Le terrible océan par son immensité :

Tout m'annonce l'Auteur & le Maître du
monde,
Dont tout subit les loix sur la terre & sur
l'onde :
De tout ce que je vois, c'est le pere commun.

A lui seul appartient & l'honneur & la gloire,
Je le sçais, je le crois, & le veux toujours croire :
Ce que la foi m'apprend qu'en Dieu trois n'en
font qu'un.

SONNET

*A l'honneur de la TRÈS-SAINTE
VIERGE. 1719.*

TCi qui seule conçue au sein de l'innocence,
N'as jamais vu le crime approcher de ton cœur :
Fille, & mere à la fois de ton propre Sauveur,
Vierge ! après le Très-Haut, notre unique espé-
rance.

Objet toujours nouveau de notre confiance ;

Soutien de l'homme juste, asyle du pécheur :
 En qui pour nous conduire auprès du vrai bon-
 heur ,
 La volonté toujours est jointe à la puissance.

Pour tracer dignement ton auguste tableau ,
 Où trouver , Vierge sainte , un fidèle pinceau ?
 Ton nom seul en dit plus que toutes nos louan-
 ges.

Tu fais trembler l'Enfer : le Ciel subit ta loi ;
 Et régnañt au-dessus des hommes & des Anges,
 Tout ce qui n'est pas Dieu s'éclipse devant toi.

S O N N E T

Sur la mort. 1752.

TOI qui suis des pécheurs les tristes desti-
 nées ,
 Arrête ici tes yeux ; contemple cette mort ;
 Mets à la méditer tes plus belles journées ;
 C'est-là ce qui peut seul t'amener dans le port.

Quand tu passerois même ici-bas mille années,
 Tu ne scaurois du tems toujours braver l'effort ;
 Les choses de ce monde à périr condamnées ,
 Te disent qu'il te faut subir le même sort.

Tant de fameux Héros, de Césars, d'Alé-
 xandres ,
 Qu'adoroit l'Univers, tous sont réduits en
 cendres :
 Tu peux te faire un jour un destin bien plus
 beau.

Meurs à tous les plaisirs d'une sincère envie,
 En mourant chaque jour tu trouveras la vie
 Où ces Maîtres du monde ont trouvé leur
 tombeau.

SONNET

Sur la jalousie. 1712.

EN N E M I le plus lâche , & toujours le plus
 fou ,

Des transports amoureux dont mon ame est
 faiste :

Tyran qui sur mon cœur fais ton dernier effort,
 Et de mille soupçons troubles ma fantaisie.

Défiance fatale au bonheur de mon sort ,
 Peste du genre humain , horrible frénésie,
 Mere du désespoir , triste sœur de la mort ,
 Engeance de l'enfer , funeste jalousie !

Monstre qui de ton souffle aveugles la raison ;
 Qui nais parmi les fleurs ; & qui de ton poison
 As toujours infecté les choses les plus belles :

Pourquoi reboules-tu mon tourment nuit &
 jour ?

Sans encore m'accabler de tes peines truelles ,
 N'est-ce donc pas assez de mes folles amours !



SONNET

*Sur le mépris du monde & de ses
richesses. 1715.*

JE me ris des honneurs que tout le monde
envie,
Je méprise des Grands le plus charmant accueil:
J'évite le Palais, comme on fait un écueil,
Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.

Je fuis la cour des Grands autant qu'elle est
suivie,
Le Louvre me paroît un superbe cercueil:
La pompe qui le suit, une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand cercueil, loin de ce grand
tombeau,
En moi-même j'enferme un Empire plus beau;
Rois, Cours, honneurs, Palais: tout est dans
ma puissance;

Pouvant ce que je veux: voulant ce que je
puis;
Et vivant sous les loix de mon indépendance;
Enfin les Rois sont Rois: je fuis ce que je suis.



VERS.

*A la gloire de LOUIS-LE-JUSTE,
au bas de sa Statue équestre, placée
à la Place Royale à Paris, par les
soins du Cardinal Armand de Riche-
lieu. 1639.*

QUOD bellator Hydros pacem spirare re-
belles

Deplumes trepidare aquilas, mitescere pardos ;
Et depressa jugo submittere colla leones
Despectat Lodoïcus Equo sublimis ahenos ,
Non digiti , non artifices fecere camini ,
Sed virtus & plena deo fortuna peregit.
Armandus vindex fidei , pacisque Sequester
Augustum curavit opus populisque verendam
Regali voluit Statuam consurgere circo ,
Ut post civilis depulsa pericula belli ,
Et circum domitos armis civilibus hostes
Æternum Dominâ Lodoïcus in urbe triumphet.

SONNET

A la gloire de LOUIS XIII.

Ou traduction de ces Vers Latins.

QUE ne peut la vertu ! que ne peut le
courage !

J'ai dompté pour jamais l'hérésie en son fort :

Du Tage impérieux j'ai fait trembler le bord,
Et du Rhin jusqu'à l'Ebre accru mon héritage.

J'ai sauvé par mon bras l'Europe d'esclavage,
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort,
J'eusse attaqué l'Asie ; & d'un pieux effort,
J'eusse du saint Tombeau vengé le long servage.

Armand, le grand Armand, l'ame de mes
exploits,
Porta de toutes parts mes Armes & mes Loix ;
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Enfin il m'éleva ce pompeux Monument,
Où pour rendre à son nom mémoire pour mé-
moire,
Je veux qu'avec le mien il vive incessamment.

S O N N E T

Sur le babil des femmes. 1681.

L'O R S Q U ' A D A M vit cette jeune beauté,
Fait pour lui, d'une main immortelle :
S'il l'aima fort, Eve de son côté,
Dont bien nous prend ne lui fut pas cruelle.

Mon cher Lecteur, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle :
Mais, comme quoi ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux ;
Car, bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,

Bien fait de corps & d'esprit agréable ,

Elle aima mieux pour s'en faire conter ,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable ;
Que d'être femme & ne pas caqueter.

SONNET

Sur l'Avorton. 1699.

TOI qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du néant,
Triste Avorton , informe enfant ,
Rebut du néant & de l'être !

Toi que l'amour fit par un crime ,
Et que l'honneur défait par un crime à son
tour.

Funeste ouvrage de l'amour ,
De l'honneur funeste victime !

Laisse-moi calmer mon ennui ;
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui ;
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est
suivie,

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort ;
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie,
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la
mort.



SONNET

Sur le pouvoir de l'esprit humain. 1729.

EMPRISONNER le temps dans sa course
volante ,

Graver sur le papier l'usage de la voix :
Tirer d'un ver l'éclat & l'ornement des Rois ;
Rendre par les couleurs une voix très-parlante.

Donner aux corps de bronze une ame fou-
droyante ;

Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts :
Sçavoir apprivoiser jusqu'aux monstres des-bois ;
Brûler avec un verre une Ville flottante.

Fabriquer l'Univers d'Atômes assemblés ;
Lire du Firmament les chiffres étoilés ;
Faire un nouveau soleil dans le monde chymi-
que.

Dompter l'orgueil des flots , & pénétrer par-
tout ;

Assujettir l'enfer dans un cercle magique ;
C'est ce qu'entreprend l'homme , & dont il vient
à bout.



SONNET

*Sur un homme réduit à l'indigence, par
ses folles dépenses. 1709.*

LA fortune qui me maltraite,
Ne bornera jamais son cours :
Des araignées tous les jours,
Font leur toile dans ma pochette.

Ma garde-robe est déjà nette ;
Je n'ai plus d'habits de velours ;
Mes chevaux ressemblent des ours ;
Et mon carrosse une charrette.

Mes laquais tirent à la fin ;
Et ce qui restoit de mon train ,
A pris congé pour récompense :

Si n'étoit ceux à qui je dois ;
Il ne seroit point d'homme en France ,
Qui fût moins visité que moi.

RONDEAU.

Sur le nouvel An. 1755.

AU nouvel An, la mine contrefaite,
Sous les dehors d'une amitié discrète,
Le fourbe court & la Ville & les champs,
Pour débiter ses fades compliments ;

Et faire à tous très-profonde courbette :
 Un Petit-maître à plus d'une coquette ,
 D'un air galant , de toilette en toilette
 Va promener son cœur & son encens
 Au nouvel An.

Je veux , pour moi , que la franchise admette
 Mes tendres vœux , santé toujours parfaite ;
 Point de chagrins , des jours longs & brillants ,
 Mille plaisirs sans cesse renaissants :
 Voilà les biens que mon cœur te souhaite
 Au nouvel An.

R O N D E A U

Sur un Ecrivain-Poëte. 1724.

POUR de beaux vers qu'enfante ton délire ,
 Dont on fait cas , que moi-même j'admire ,
 Déjà ton nom est devenu fameux ,
 Et d'un sçavant un éloge pompeux ,
 Ta fait , dit-on , tout doucement sourire :
 Cela va bien ; ne cesse pas d'écrire :
 Et nos neveux sans doute entendront dire ,
 Il possédoit un talent merveilleux
 Pour de beaux vers.

Mais prens bien garde , évite la satire ,
 Dans tout pays tout n'est pas bon à dire :
 De coup de dents le trait le plus heureux
 Peut coûter cher ; il est des gens hargneux ;
 Et trop souvent des chagrins on s'attire ,
 Pour de beaux vers.

RONDEAU EN RIMES,

A ISABEAU. 1713.

MA foi, c'est fait de moi, car Isabeau
 Ma commandé de lui faire un rondeau :
 Cela me met en une peine extrême ;
 Quoi ! treize vers ! huit en eau, cinq en ême,
 Je lui ferois aussi-tôt un bateau :
 En voilà cinq pourtant en un monceau ;
 Faisons-en huit en invoquant Brodeau,
 Et puis mettons par quelque stratagème ;
 Ma foi c'est fait !

Si je pouvois encor de mon cerveau
 Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau ;
 Mais cependant je me vois dans l'onzième ;
 Et si je crois que je fais le douzième ;
 En voilà treize ajustés au niveau,
 Ma foi c'est fait !

R O N D E A U

SUR L'ESPRIT ET L'EAU,

Par M. Bertrand, de Nantes. 1731.

COMME cette eau s'élance vivement :
 Et dans son lit retombe promptement :
 Son jet humide & se dresse & se courbe,
 A chaque flot se presse & s'entre-coupe

Sans que repos calme ce mouvement :
 Là mon esprit rêvant profondément
 Se tourmentant , s'agite sur la poupe
 Comme cette eau !

Il croit voler jusques au Firmament ;
 Mais le trépas l'arrête en un moment :
 De la raison la fureur est maîtresse ;
 Au même instant il s'élève , il s'abaisse ,
 Et son destin coule insensiblement
 Comme cette eau !

QUATRAINS

SUR LES INCÉRÉDULES,

Par M. Bertrand de Nantes. 1753.

POUR deux ou trois sçavants que l'on
 voit incérédules ,

Il en est des milliers qui respectent la foi :
 S'il faut de quelqu'un d'eux que nous prenions
 la Loi ,

En suivant les derniers , serons-nous ridicules ?

Suivons les esprits forts ; calculons leur science ;
 Nous verrons qu'après tout leur immense crédit
 De leur vaste savoir est beaucoup moins le fruit ,
 Que du ton imposant que prend leur suffisance.

Pouvez-vous , disent-ils , démontrer nos mystères ?

Démontrer un Dieu mort , ou bien la Trinité ?
 Qui le dit ? mais on peut avec solidité ,
 Démontrer qu'on les croit sur des preuves très-
 claires.

Je ne suis point surpris que le sçavant raisonne

Sur ce qu'a de plus haut notre Religion ;
De raisonner sur tout il fait profession ;
Il en a le génie ; au moins on lui pardonne.

Mais qu'un tas d'esprits vains qui n'ont d'autre science

Qu'un jargon libertin qu'ils entendent fort peu :
De décrier la loi viennent se faire un jeu ,
C'est-là , je crois , le cas de perdre patience.

Enfin j'ai mon entrée au Temple de la gloire ,
Dit tout bouffi d'orgueil certain Poëtereau :
J'ai fait un Logogryphe , une fable , un rondeau ,
Me voilà bel esprit : je ne dois plus rien croire.

Qui sont ces esprits forts dont on vante la gloire ?

Sans doute que ce sont des hommes à talents ,
De sublimes esprits , solides , pénétrans ,
Ils feront tout cela , si l'on veut les en croire.

Heureux si vous avez la tête à peu près ronde ,
Le cerveau tempéré , le sang humide & chaud :
Les sublimes talens , & l'esprit le plus beau
Vous rendront , disent-ils , le miracle du monde ,

Le sang vous donnera de la délicatesse ,
La bile , le brillant , la pénétration ;
Et la mélancolie aura pour fonction
De vous distribuer le goût de la sagesse.

Je croyois follement , grand Dieu , que votre
grace
Etoit le seul agent qui répandoit sur nous
Tous ces dons précieux dont l'homme est si
jaloux ;

362 *LA RHÉTORIQUE*
On veut qu'à la matière elle cède la place.

Notre esprit est Chrétien , le cœur seul est
impie ,
La vérité n'a rien qui ne plaise à l'esprit.
Il saisit aisément ce que la foi prescrit ;
Mais le cœur veut jouir des plaisirs de la vie.

QUATRAIN

Sur un Chien bien appris & élevé. 1725.

L A T I N.

*Iatrabam ad fures , & amantum furta tacebam
Sic placui Domino , sic placui Domina.*

F R A N Ç O I S.

RU D E aux voleurs , doux à l'amant ,
J'aboyois , & faisois caresse :
Ainsi j'ai sçu diversement
Servir mon Maître & ma Maîtresse.

QUATRAIN

Sur les femmes. 1724.

LA femme est toujours femme ; il en est qui
sont belles ,
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fidelles ,
Elles auroient assez d'appas.

QUATRAIN

Sur Didon. 1721.

LATIN.

*Infelix Dido nulli benè nupta Marito
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris !*

FRANÇOIS.

PAUVRE Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort !
L'un en mourant cause ta fuite ;
L'autre en fuyant cause ta mort !

QUATRAIN SUR NERON,

PAR PERSE, 1100.

*Claudere sic versum didicit Berecinthius Atin ;
Et qui ceruleum dirimebat Nerea Delphin.*

TORVA Mimalloneis implerunt cornua
bombis

Et raptum vitulo caput ablatura superbo :
Bassaris & lyncem mœnas flexura corymbis
Evion ingeminat, reparabilis affonat echo !



QUATRAIN

L'Ecrévisse & sa mere.

FABLE.

MA fille, marchez droit, dit l'écrévisse mere;
Aller à reculons, si, cela n'est pas bien.
Ma mere, je ne veux vous contredire en rien,
Je vous suivrai, marchez, s'il vous plaît la
première.

QUATRAIN.

La montagne en travail. 1723.

FABLE.

GRANDS cris & grands efforts, une
montagne enfante,
Toute la terre y court, & le monde en attente,
Croît voir naître une armée, il sort une souris,
Vraie image des vains esprits !



QUATRAIN

*Au sujet de la Mort de CHARLES IX.
par Ronfard. 1651.*

SI le ROI CHARLES eût vécu,
J'eusse achevé ce long ouvrage :
Si-tôt que la mort l'eut vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

QUATRAIN.

PARODIE DE BEROALDE,
*Sur le Quatrain de Ronfard, ci-dessus.
1739.*

SI ma maîtresse eût survécu,
J'aurois achevé mon ouvrage ;
Mais la mort s'en torchant le eu,
Je n'en ai pas fait davantage.

QUATRAIN,

*Par les Clercs de M. Boileau, Avocat
à Rennes. 1722.*

AUX Noces de Cana en Galilée,
L'eau fut changée en vinée :
Mais au Baptême de Monsieur Boileau,
Le vin fut changé en eau.

QUATRAIN

Sur le Jeu des Echecs. 1711.

LUDUS Scaccorum datur hic correctio morum,
 Non tantum morum sed & simul officiorum,
 Miles regalis corrigitur & popularis,
 Sic ludi lusum morum vertamus ad usum.

QUATRAIN

*Sur le portrait de LOUIS XV,
 à Rheims. 1765.*

LA FIDÉLITÉ.

SUR ce Bronze, où notre œil avec transport
 s'attache,
 Nos cœurs iront pour toi s'embraser chaque
 jour :
 Déjà nous égalons l'Amour
 Des braves Calaisiens & du célèbre Eustache.



 QUATRAIN

Sur LOUIS XV. placé à Rheims, 1765.

L'HISTOIRE.

DANS un puissant Monarque & des Sujets
 soumis
 Voir & transmettre à la mémoire
 Un Pere bienfaisant & des Fils attendris,
 C'est le triomphe de l'Histoire.

QUATRAIN.

*La Religion à LOUIS XV, s'exprime
 ainsi, à Rheims. 1765.*

FIDÈLE appui du Trône & gardienne des Rois
 C'est à moi d'honorer les offrandes publiques
 Que les ames Patriotiques
 Portent aux Souverains qui protègent mes droits.

QUATRAIN.

*La reconnoissance à LOUIS XV.
 à Rheims. 1765.*

ORHEIMS ! pour égaier l'honneur que tu
 reçois,
 Tu devois à la France offrir un grand exemple :
 A ton amour falloit-il moins qu'un temple
 Pour placer le meilleur des Rois?

Q iv.

EPIGRAMME

*A LOUIS XV. à Rheims. 1765.**Tu mihi Cæsar.*

ARC s fameux, qui du tems avez bravé l'ou-
trage,
Vos Héros n'ont plus rien qui flatte mes regards;
LOUIS que je possède emporte mon hommage;
Et lui seul m'est plus cher que Rome & les
Césars.

EPIGRAMME

*A LOUIS XV. à Rheims. 1765.**Ut Romam fuus, ecce Remos nunc alter adorna
Aurelius.*

ROME, qui dans tes murs, sur le bronze
fidèle,
Du sage Aurele encor peux admirer les traits,
Ainsi que toi, Rheims à jamais
Va contempler son Marc-Aurele.



EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims.

1765.

Referet majora.

OUVRAGE de la vérité ;
Que tes fastes sont honorables !
D'autres encor plus mémorables
Charmeront les regards de la postérité.

EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims.

1765.

*Noyum fidus seris te mensibus addam. Virg.
Georg. Lib. 3.*

LOUIS, quand ton noble génie
Mesure de l'Ether les globes radieux ,
Près d'Auguste je vois la sublime Uranie
Écrire ton Nom dans les Cieux.



EPIGRAMME

*Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims.
1765.*

*Tango aras , mediosque ignes & numina testor;
Æn. lib. 12.*

POUR LOUIS, offre au Ciel, Pontife auguste & sage,
Nos vœux , nos cœurs & nos sermens,
Et pour embellir notre hommage,
Unis à notre amour tes nobles sentimens.

EPIGRAMME

Sur LOUIS XV. à Rheims. 1765.

Hæc consecrat , illa coronat.

DE ces nobles rameaux que la gloire environne,
L'un consacra LOUIS , & l'autre le couronne.



EPIGRAMME

*Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims.
1765.*

Lex & Regula Regum.

ROIS qui voulez être immortels ,
Copiez le Héros qu'ici mon œil contemple :
Quiconque , sur le Trône , imite son exemple ,
Est digne d'avoir des Autels.

EPIGRAMME

*Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims ,
1765 , à la Reine de France.*

Lata Deum partu. Æncid. 6.

NON , le culte dont on m'honore ,
N'est point l'objet qu'ambitionnent mes vœux ;
Le vrai titre qui me décore ,
C'est d'être la mère des Dieux.



EPIGRAMME

*Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims,
1765, à Monseigneur le Dauphin &
à la Famille Royale.*

Lux gratissima Cælo.

CONSTELLATION radieuse,
Qui d'un éclat si pur brilles au Firmament,
Ta suite non moins lumineuse,
Du spectacle des Cieux augmente l'ornement.

EPIGRAMME

*AU PRINCE DE CLERMONT,
A Rheims, 1765.*

Gubernat amore.

PARMI les Lys est mon séjour :
J'habite avec la bienfaisance :
Elle dirige ma puissance,
Et je gouverne par l'amour.



EPIGRAMME

*Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims ;
1765.*

Proni testantur amorem.

UN e impression souveraine
Nous porte sans cesse vers toi ;
Cet attrait est moins une Loi
Qu'un doux penchant qui nous entraîne.

EPIGRAMME

*Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims ;
1765.*

Jovis ardent reddere motus.

DE l'astre qui nous voit, soumis à sa puissance,
Fidèles , nous suivons les mouvements divers ,
Et nous sommes dans l'Univers
Les agents de sa bienfaisance.



EPIGRAMME

*Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims ;
1765 , à Monsieur Rouillé.*

Acceptos ignes à sole , Ministrò.

MINISTRE du soleil, je tiens de son feu
même

Le pouvoir agissant de mes impressions :

Je rends aimables les rayons

Que je reçois de cette Astre suprême.

Les feux que j'allume en ce jour ,

Sont ceux que la reconnoissance ,

Au sein de la magnificence ,

A préparés par les mains de l'amour.

EPIGRAMME

Sur M. Colbert à Rheims. 1765.

Jove Missus ab ipso. Æneid. Lib. 4.

QUAND LOUIS écoutant son cœur , son
équité ,

Te fait de son portrait le présent honorable ,

Il consacre ton nom à la postérité ;

Mais de ce don flatteur la gloire véritable ,

C'est, digne Citoyen , de l'avoir mérité :

Entends les chants de ta patrie
 Applaudissant à tes honneurs ,
 Et sçache que ces sons flatteurs
 Sont le prix de ta modestie.

EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims.
 1765.

Amor ipse faces animumque ministrat. Vir. En. 5.

EST-CE une erreur ? est-ce un prodige ?
 Le Ciel à nos desirs voudroit-il conspirer ?
 Ou de l'amour est-ce un prestige ?
 Ce bronze aimé s'anime & semble respirer.

EPIGRAMME

Sur LOUIS XV. à Rheims, 1765.

LE ROI AU PEUPLE.

*In animis ego vestris , omnes triumphos meos ,
 omnia ornamenta honoris , monumenta gloria ,
 laudis insignia condi & collocari volo. Cicero
 Cat. 3.*

SUJETS chéris , c'est dans vos cœurs
 Que je veux déposer ma gloire :
 Là , mieux qu'au Temple de mémoire ,
 J'aime à voir consacrer mon nom & mes hon-
 neurs.

ÉPIGRAMME

A LOUIS XV. à Rheims. 1765.

LES AMOURS AU PEUPLE.

*Et vestro nunquam labatur pectore vultus;
Virg. Buc.*

DE LOUIS dans vos cœurs nous retraçons
l'image ;
Faites-la triompher de l'injure des ans ;
Transmettez à vos descendants
Et votre amour & notre ouvrage.

ÉPIGRAMME

*Sur LOUIS XV. à Rheims, 1765.**Præsidium & decus.*

RHEIMS, ce bronze, pour toi nouveau
Palladion,
Du bonheur dans tes murs est l'infailible gage ;
Mieux qu'autrefois pour Ilion
Ne fut Pallas & son image.



EPIGRAMMA

In Henricum tertium, Gallia Regem.

GALLIA dum passim civilibus occidit armis,
 Et cinere obruitur semisepulta suo,
 Grammaticam exercet media Rex noster in aula,
 Dicere jamque potest vir generosus, amo.
 Declinare cupit, verè declinat & ille,
 Rex bis qui fuerat, fit modò grammaticus.

EPIGRAMME

Sur Sainte Elizabeth, Reine.

QU'EL exemple expose à nos yeux,
 Cette Reine en vertu féconde!
 C'est par les richesses du monde
 Que l'on doit acheter les Cieux.

EPIGRAMME

*Imitée de la précédente : bouquet à Madame
 de Baudry. 1761.*

QU'EL exemple expose à nos yeux,
 Cette Dame en vertu féconde!
 Elle méprise les biens du monde,
 Et cueille des lauriers pour les Cieux.

EPIGRAMME

*M. Colbert, au Roi, à Rheims, 1765,
au sujet de la Paix.*

ZÉLÉS Concitoyens, que j'aime à reparaitre
Dans ces lieux fortunés où je reçûs le jour !
Je vous vois pour LOUIS épris du même amour,
Dont je fus animé pour mon auguste Maître ;
Le spectacle que vous donnez ,
Je l'offris jadis à la France ;
De son éclat pompeux les Peuples étonnés
Admirèrent mon Roi, mon zèle & ma prudence.

EPIGRAMME

Sur M. de Pouilly, à Rheims 1765.

PHILOSOPHE profond, citoyen vertueux,
POUILLY, dans ce beau jour, si cher à ta patrie,
Ah ! puisse ton ame ravie
Voir tes projets remplis au gré de tous tes vœux,
Faire honorer les Rois, éterniser leur gloire,
C'est dans le Temple de mémoire
Mériter d'être à côté d'eux.



EPIGRAMME

Sur M. Rogier, à Rheims. 1765.

DÉPOSITAIRE des projets
Dont le sage Pouilly me traça le modèle,
Inspiré par son ame & guidé par son zèle,
De ses nobles desseins j'assurai le succès.

EPIGRAMME

Sur M. Godinot, à Rheims. 1765.

QUE n'ai-je pu prévoir l'éclat d'un si beau
jour !
J'aurois, chers Citoyens, rival de votre amour,
Par de nouveaux bienfaits devancé votre
exemple ;
Par un hommage solennel
Ma main eût enrichi ce temple
Après celui de l'Eternel.



EPIGRAMME

SUR LA STATUE DE LOUIS XV.

*A Rheims. 1765.**Ipse suo jam signat honore. Æn. 6.*

O Toi, le bienfaiteur & l'ornement du
monde,
Quand tu portes sur nous tes rayons enchan-
teurs,
De leurs impressions quelle vertu féconde !
Nous brillons à l'instant des plus nobles cou-
leurs.

EPIGRAMME

SUR LA STATUE DE LOUIS XV.

*A Rheims. 1765.**Phidias sui similem speciem inclussit in clypeo
minervæ, cum inscribere non liceret.*

RIVAL de la nature, ingénieux Pigal,
Toi dans qui Phidias eût trouvé son égal,
C'est peu que sur ce bronze, où ton art nous
enchante,
Du trait que l'Histoire nous vante
Tu rappelles le souvenir ;
En admirant ton goût, ton industrie,
Rheims veut, malgré ta modestie,
Faire passer ton nom aux siècles à venir.

EPIGRAMME

SUR LA STATUE DE LOUIS XV.

*A Rheims. 1765.**Non Lupus infidias ovibus meditatur. Virg. Buc.*

DES jours heureux de Saturne & de Rhée
 L'empire de LOUIS ramène la douceur.
 La modération, d'une main assurée,
 Du Lion rugissant maîtrise la fureur :
 Du Loup rusé la dent avide
 N'exerce plus ses cruautés ;
 L'Agneau, désormais moins timide ;
 Tranquillement repose à ses côtés.

EPIGRAMME

Sur l'Hymen, à Rheims, 1765.

Connubio jungam stabili, propriasque dicabo.
Virg. Æneid. 1.

O Vous, que vont unir mes vœux,
 Répondez par vos mœurs à ma juste espérance,
 Et tant que durera votre douce alliance,
 Soyez toujours amis, amans, époux heureux.



EPIGRAMME

Sur les beautés de Rheims, 1765.

Quantis se attollit gloria rebus. Virg. Æneid. 4.

QUELS embellissements, quels monuments
de gloire
De tous côtés frappent dans ce séjour !
Nos ayeux auroient peine à croire
Que jadis dans ces murs ils reçurent le jour.

EPIGRAMME

*Une Nymphe étonnée de la beauté de
Rheims, 1765.*

Sistere amat Lymphas capta decore Loci.

SUR ces bords verdoyants, quel spectacle
enchanteur !
Nayades, suspendez vos ondes fugitives,
Et venez, avec moi, contempler sur ces rives
De l'art & de l'amour le pouvoir séducteur.
Des Amphions ou des Orphées
Ont changé tout à coup la face de ces lieux ;
C'est ici le Palais des Fées,
Le temple du Soleil, ou le séjour des Dieux.

EPIGRAMME.

*Vœux de la Ville de Rheims ,
à LOUIS XV. 1765.*

Tarda sit illa dies, & nostro serior ævo.

PU I S S E N T de tes destins les nombreuses
journées,
Se compter au gré de nos vœux !
S'ils sont remplis, grand Roi, nos arrières-
neveux
Verront encor tes brillantes années.

EPIGRAMME

A LOUIS XV. à Rheims 1765.

*Nunc decet in pulchras incumbere fortiùs artes
Quos alma laudis blanda Cupido tenet;
Et tu, Melpomene, patrios jam præcipe cantus:
Hos merces patria sub patre certa manet.*

AM I S des arts & des neuf sœurs,
De vos doctes travaux ranimez l'industrie:
Melpomene, chantez LOUIS & la Patrie,
LOUIS à votre gloire unira ses faveurs.



EPIGRAMMA.

Ludovico decimo quinto. 1765.

*Eia agite , assiduos lati properate labores ;
 Agricolaë , ruri dignus habetur honos.
 Cernitis ut laxat gremium , & parere colono
 Prompta , coronato vomere gaudet humus.*

REDOUBLEZ vos efforts , heureux cul-
 tivateurs ,
 Louis mêle pour vous l'honorable à l'utile ;
 Et le sein de la terre à vos vœux plus docile ,
 Semble s'enorgueillir de ces nouveaux honneurs.

EPIGRAMMA.

DOMINO DE LAVERDY, 1765.

*Galle , tuos auro pactolum tingere campos
 Propitii Plutus Mercuriusque jubent ;
 Hinc sensim variis infusa canalibus , amplam
 Per molem imperii vena benigna fluet,*

FRANCE, les Dieux de l'abondance
 Du Pactole en ton sein vont verser les trésors ;
 Et cent canaux , chez toi , par d'agiles ressorts ,
 Partout de leurs bienfaits porteront l'influence.

EPIGRAMMA

EPIGRAMMA.

DOMINO DE CHOISEUL. 1765.

*En, dea Bellipotens, lectissima turba tirones :
 Da sentire illos fortia, da facere.
 Sic erit ut quondam se Gallia jactet alumniis
 Qui pace & bello gaudia matris erunt.*

A CES fiers nourrissons, favorable Déesse,
 Apprens l'art de penser & d'agir en Héros;
 Et que la France un jour, dans ces nobles rivaux,
 Admire la valeur, l'esprit & la sagesse.

EPIGRAMMA.

LUDOVICO decimo quinto. 1765.

*Jungite cum niveis rubicundula pocula, cives :
 Vivat io Lodoix, conviva, dicite, vivat.*

Q U' A U rosé délicat, en cet aimable jour,
 Succède du mousseux l'écume jaillissante,
 Et que parmi les ris, à l'envi chacun chante,
 Vive LOUIS, qu'il vive au gré de notre amour.



EPIGRAMMA.

*Populis Rhemensibus, 1765,**Bacche veni, dulcisque ruis à cornibus uva
Pendeat, & spicis tempora cinge, Ceres,*

VIENS, Bacchus, que ton front soit cou-
vert de raisins :
Cérès, que des épis composent ta couronne ;
Qu'avec vous Diane & Pomone
Embellissent aussi nos jeux & nos festins.

EPIGRAMMA.

*Populorum Rhemensium Ludovico decimo
quinto, 1765,**Dum plateæ, cives, festinis ignibus ardent,
Urat vestra, Rhemi, pectora Regis amor.*

QUAND mille éclairs sortis du sein de l'al-
lègresse,
Répandent dans vos murs l'éclat d'un jour nou-
veau,
Que l'amour sur vos cœurs secouant son flam-
beau,
De ses feux pour LOUIS vous enflamme sans
cesse.

EPIGRAMMA.

Urbs Rhemenfis Ludovico decimo quinto.
1765.

*Concinunt, lati Lodoicum & urbis
Publicum Ludum. Hor. ad Lib. 4.*

NOUS célébrons dans nos Cantiques
Le plus aimable & le meilleur des Rois ;
Et nous aimons à consacrer nos voix
Au fidèle récit de ces Fêtes publiques.

EPIGRAMMA.

*Tibuli ad Ludovicum decimum quintum ,
Rhemis. 1765.*

*At tu, solemnus, multos celebrande per annos,
Candidior semper, candidiorque veni.*

JOUR heureux, Fête solennelle,
Vraiment la Fête des François !
Que vingt lustres encor, au gré de nos souhaits,
Te ramènent toujours plus belle.



EPIGRAMME

A LOUIS XV. à Rheims. 1766,

Laudes nomenque manebunt.

FORTUNÉS Citoyens , sur ce buste fidèle
Que l'amour à jamais attache vos regards :
Des Rois les plus chéris vous voyez le modèle ;
L'ami , le bienfaiteur du Commerce & des Arts.

EPIGRAMME

A LOUIS XV.

Les Génies aux Citoyens de Rheims,
1766.

*Urantur pia thura focus , urantur odores ,
Et grati imprimis spiret amoris odor.*

DANS ce temple enrichi par la magnificence,
Que l'encens sur l'Autel répande ses odeurs ;
Que le souffle enflammé de la reconnoissance,
Pour combler votre hommage , y brûle aussi vos
cœurs.



EPIGRAMME

A HENRI IV. à Rheims. 1766.

UN cœur franc, magnanime, humain &
 valeureux,
 Sur le Trône François a fait mon caractère ;
 Toi que j'aime toujours, ô Peuple généreux,
 Qu'il m'est doux, en mon fils, d'être encore
 ton pere !

EPIGRAMME

Sur LOUIS XIII. à Rheims. 1766.

L'AMOUR de la justice & le maintien des
 Loix
 Ont honoré jadis mon Nom & mon Empire :
 Dans le plus juste & le meilleur des Rois
 C'est moi-même encor qui respire.

EPIGRAMME

Sur LOUIS XIV. à Rheims. 1766.

DANS la paix, dans la guerre, à l'Europe
 étonnée
 J'ai montré tout l'éclat dont peut briller un Roi :
 Tu combles aujourd'hui ma haute destinée,
 En remplissant les vœux que je formai sur toi.



EPIGRAMME

*Au Duc de Bourgogne , Pere de
LOUIS XV. 1766.*

DAns ce temple, ô mon fils, quel éclat
t'environne !

Le respect & l'amour y portent leurs tributs :
En voyant dans ton cœur revivre mes vertus,
Je crois régner, mon fils, & porter ta Couronne.

EPIGRAMME

A Madame HENRIETTE de France.

L E F E U.

MA Sphere est au plus haut des Cieux ;
La terre me reçut comme un don précieux.
L'attrait d'une force divine
Me rappelle à mon origine.

EPIGRAMME

A N. de l'Académie François.

ARBITRE des talents qu'il aime & qu'il pos-
sède,
L'esprit est dans ses vers d'accord avec le goût :
Toujours nouveau, sans cesse à lui-même il suc-
cède ;
Et sans prétendre à rien, il a des droits sur tous

ÉPIGRAMME,

*Où compliment à Jean-Baptiste Massillon,
Prêtre de l'Oratoire, & Prédicateur
ordinaire du Roi. 1690.*

PAR ce grand Orateur l'Évangile est prêché
Avec tant de force & de zèle,
Qu'à moins d'avoir un cœur à la grace rebelle,
On ne peut l'écouter sans en être touché.

ÉPIGRAMME.

Sur Nicole. 1691.

C'EST-LÀ le portrait de Nicole;
J'y vois son air, son teint, ses yeux;
Il n'y manque que la parole,
Mais son original parle assez pour tous deux.

ÉPIGRAMME

*Au sujet du Cheval portant HENRI IV.
sur le Pont-neuf, à Paris, en 1702.*

SUPERBES monuments ! que votre vanité
Est inutile pour la gloire
Des grands Héros dont la mémoire
Doit sûrement passer à l'immortalité !

Que sert-il que Paris au bord de son canal
Expose de nos Rois ce grand original
Qui sçut si bien régner, qui sçut si bien com-
battre ?

On ne parle point de HENRI quatre :
On ne parle que du Cheval.

EPIGRAMME

*Sur le PRINCE CHARLES de Lorraine,
en 1744.*

C HARLES, ce Prince Lorrain,
Avant de passer le Rhin
Voulut payer son Hôtesse :
Oh ! Monseigneur, rien ne presse,
Dit-elle civilement,
Vous payerez en repassant.

EPIGRAMME,

PAR VOITURE,

*Sur le Cardinal Magarin, que son cocher
avoit renversé dans l'eau. 1660.*

P RÉLAT, passant tous les Prélats passés,
(Car les autres seroit un peu trop dire)
Pour Dieu rendez les péchés effacés
De ce cocher qui vous sçut mal conduire :
S'il fut peu fin à son chemin élire ;
Votre renom le rendit téméraire :
Il ne crut pas, versant, pouvoir mal faire ;
Car chacun dit que quoi que vous fassiez
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds.

EPIGRAMME

*Sur le Cardinal de Richelieu, par Corneille.
1681.*

QU'ON parle bien ou mal du fameux Cardinal,
Ma prose, ni mes vers n'en diront jamais rien,
Il m'a fait trop de bien, pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal, pour en dire du bien!

EPIGRAMME

PAR SAINT AMAND,

Sur un fou qui se tua d'une balle. 1701.

CY git un fou nommé Pasquet
Qui mourut d'un coup de mousquet,
Lorsqu'il vouloit lever la crête:
Quant à moi, je crois que le sort
Lui mit du plomb dedans la tête
Pour le rendre sage après sa mort.



EPIGRAMME

Sur un Dévot vindicatif.

UN dévot, je ne sçais pourquoi,
 A quelque chose contre moi
 Qui jamais n'offense personne :
 Je suis mal, à ce que je vois ;
 Un dévot jamais ne pardonne.

EPIGRAMME

Sur Jean & son Cheval.

SUR son cheval Jean se moit,
 Contre Jean le cheval ruoit ;
 Et tous deux écumoient de rage ;
 Mathurin qui pour lors passoit
 Dit à l'homme qu'il connoissoit ;
 Eh Jean, montrez-vous le plus sage !

EPIGRAMME

Sur une vieille Coquette. 1727.

LA fortune vous idolâtre,
 Qui peut bâtir plus aisément que vous ?
 Le bois croît sur le chef de votre cher époux,
 Et vous ne manquez point de plâtre.

EPIGRAMME

Sur un Prédicateur & une Dame. 1729.

CERTAIN Moine montant en chaire ,
 Vit l'ingénieuse Glycere
 Qui dormoit d'un sommeil profond :
 Eh ! quand vqus réveillera-t'en ,
 Lui dit-il , ému de colère ?
 Glycere aussitôt lui répond :
 Réveillez moi , Révérend Pere ,
 A la fin de votre Sermon.

EPIGRAMME

Au sujet d'une mauvaise Femme. 1715.

MON cher ami , ta femme est bien pensive,
 Je crains pour toi quelque mauvais régal ;
 Et la raison m'en paroît décisive :
 Femme qui pense , à coup sûr pense mal.

EPIGRAMME

Sur un Fat. 1716.

VOUS êtes beau de bout en bout ,
 Depuis les pieds jusqu'à la tête :
 Mais , Damon , pour vous dire tout ,
 Un beau cheval n'est qu'une bête.

EPIGRAMME

Sur un Solitaire. 1712.

BIENHEUREUX qui peut être à soi,
 Et qui ne connoît point de loi,
 S'il ne se l'impose à lui-même !
 Je suis par ma retraite, & mon maître &
 mon Roi ;
 Et je ne trouve ici dans mon bonheur extrême,
 Que le Ciel au dessus de moi.

EPIGRAMME

Sur un Boucher & deux Portes-chaises.
 1728.

L'AUTRE jour deux faquins portoient dans
 une chaise
 Un qui ne va jamais que sous un parasol :
 Ils trouvent un Boucher qui portoit à son col
 Deux veaux entrelassés en guise d'une fraise :
 Gare , lui dirent-ils, d'un ton fier & hautain :
 Le Boucher assisté d'un fidèle mâtin ,
 Dit, je n'en ferai rien ; & j'aurai le passage :
 N'avoit-il pas raison, selon le sens com-
 mun ?
 Un seul en portoit deux ; & deux n'en portoient
 qu'un.



EPIGRAMME DE MARTIAL,

Sur le caractère de Macrin. 1653.

LORSQUE Macrin est dans l'adversité,
 Nul n'est plus doux, plus humble, plus affable;
 Mais au rebours si la prospérité
 Lui rit, alors nul n'est plus intraitable;
 Puisse Macrin, pour être supportable,
 Être toujours par le sort maltraité!

EPIGRAMME SUR ALBIN,

*Traduction d'une Epigramme de
 Martial. 1757.*

ALBIN qu'on voit habillé comme un Roi;
 Rit de me voir vêtu de simple bure;
 Mais mon habit ne me fait point injure;
 S'il est grossier, du moins il est à moi.

EPIGRAMME

Sur un Barbier. 1758.

VOUS me coupez, Barbier, tout beau!
 Oui, le poil, répond la Fontaine;
 Mon poil est donc cette semaine
 Aussi sensible que ma peau?

EPIGRAMME

Sur un Bossu. 1720.

CY gît Martin avec sa bosse ronde,
 Hélas ! il étoit temps qu'il se tint en repos ;
 Car tout le temps qu'il fut au monde,
 Le pauvre homme eut toujours un paquet sur le
 dos.

EPIGRAMME.

*Imitée d'une Epigramme Latine, de Pro-
 ba Falconia, sur un sable, par M.
 Thiolliere, Curé, en 1722.*

D U sable qui s'écoule au dedans de ce verre
 L'heure fuit le rapide cours.
 Elle nous avertit que bien-tôt sur la terre,
 Le soleil va tracer le dernier de nos jours.
 De l'homme infortuné la carrière infidèle
 N'est qu'un tissu léger & d'heures & d'instans :
 Sa naissance au tombeau l'entraîne en peu de
 temps,
 Formé de la poussière, il s'écoule comme elle.



EPIGRAMME

A M. TITON DU TILLET,

Par M. de la Soriniere. 1753.

D'AMI parfait, ou de parfaite amie,
Quiconque a sçu faire un choix à son gré;
Il vit content sans chagrin, sans envie;
Et cœur à cœur, des fâcheux délivré,
Sur parents voir au plus prochain degré,
L'ami prévaut, tant soient-ils à grand bande;
Voici pourquoi, si l'on me le demande,
C'est que le sort lui créant son objet,
Frere, ou Cousin, n'aime que par commande,
Et qu'en aimant l'ami suit son attrait.

EPIGRAMME

*Imitée d'une Latine, par Charuel, Prêtre,
d'Antrain en Bretagne. 1754.*

SOUS cet habit sans ornement,
Selon toi je mérite à peine qu'on me nomme :
Je vais changer d'ajustement,
Tu donneras au vêtement
Ce que tu refusois à l'homme.



EPIGRAMME

EN COMPLIMENT.

*A Madame Guibert , par M. de Sarcy.
1755.*

MEres , Auteurs , cessez de pleurer les mo-
dèles
Qu'offroient jadis de la Suze , Lambert :
Les vertus , les talens qu'on admiroit en elles ,
Nous les admirons en Guibert.

EPIGRAMME

EN COMPLIMENT ,

*A Monseigneur l' Archevêque de... qui
me complimentoit sur mon habit.*

PAR quel charme trop prévenu ,
Aimez-vous que l'art m'embellisse ,
Vous qui n'avez jamais connu
De difformité que le vice ,
Et d'ornement que la vertu ?



EPIGRAMME

SUR SATAN TENTATEUR,

Par M. Racine. 1733.

TOUT son forfait alors se présente à ses
yeux,
Et l'arrête à l'aspect de ces aimables lieux :
Sa rage en va troubler l'innocence paisible ;
Il s'émeut ; & semblable à l'instrument terrible
Qui recule au moment qu'il vomit le trépas,
Il chancelle, il hésite, il recule d'un pas.

EPIGRAMME

EN COMPLIMENT,

Présentée à Madame la Comtesse la Croisette, le 15 Août 1760, par Charuel.

MARIE, favorite des Cieux,
Votre nom est célèbre en tous lieux ;
Mais la gloire que l'on vous donne
C'est d'être seule en même tems,
Enrichie des fruits de l'Automne,
Et parée des fleurs du Printems.



EPIGRAMMA

*Ad virum Clarissimum Joannem Duval,
Medicum.*

VALLE sub æscraâ, Phœbo spectante,
fororos
Sæpe leves Egere choros : sed valle relictâ
Quam colere prius, Medicorum gloria Valli,
Ad te migrarunt, cum Phœbo præfide Musa.

EPIGRAMME

*De Monsieur Guichard à Mademoiselle...
au premier jour de l'An : complet, sur
l'air : Votre cœur, aimable Aurore,
Éc. tiré de l'Opéra de Tison. 1752.*

LA plus brillante peinture
Change à la fin de couleur :
Les prés changent de verdure,
Les mortels changent d'humeur ;
Tout change dans la nature
J'ai toujours le même cœur.

EPIGRAMME.

L'âge change le goût. 1701.

QUAND la pipe à la bouche, assis sur une
chaïse,

Mon esprit contemple à son aise,
Des mondains égarés les moments les plus doux :
Quand je vois de plaisirs leur pauvre ame eny-
vrée,

Je dis, hélas ! tout comme nous ,
Ils se repaissent de fumée !

EPIGRAMME

*Sur les douceurs de la vie privée, à M.
Guilleux, Avocat à Paris, par Cha-
ruel, Prêtre. 1721.*

QU' ^{il} t'importe en effet, que la gloire fri-
vole

Aille porter ton nom de l'un à l'autre pôle ;
Ta maison est un monde assez grand pour ton
cœur.

Qu'une épouse, un ami^e doivent leur bonheur,
Heureux celui qui sçait obliger ce qu'il aime,
Mets dans leur amitié ta gloire & ton repos,
La vertu brille encor dans l'obscurité même ;
Et qui la suit sans faste, est plus grand qu'un
Héros.

TRIOLET,

*En réponse au Rondeau sur le nouvel An.
1755.*

AU nouvel An c'est un usage
De présenter maint compliment,
Ou le cœur dément le langage;
Au nouvel An c'est un usage:
Le tien est autre, je le gage;
Reçois donc mon remerciement;
Au nouvel An c'est un usage
De présenter maint compliment.

ANAGRAMME.

PILATE demanda à JESUS-CHRIST
ces mots : *Quid est veritas?*

On trouve cette réponse.

Est vir qui adest.

DISTIQUES LATINS.

Sur divers sujets. 1752.

CUM medicus tu sis, tu scis medicamina
tussis:

Tussio, non tussis, sum malè, tu benè scis.

Quid facies facies veneris cum veneris ante
Ne sedeas, sed eas, ne pereas per eas."



Nudipes antistes non curet clerus ubi stes
Dum non in coelis, stes ubicunque velis,



Nostra damus cum falsa damus, nam fallere
nostrum est
Et cum falsa damus, nil nisi Nostra damus.

F A B L E.

L'EPERVIER ET LA CORNEILLE,

Par M. Desforges-Maillard, Breton,

1750.

NE veux-tu point tâter de l'hyménée ?
Disoit une Corneille à certain Epervier,
Vieux garçon, mais ayant l'ame bonne & bien
née

Autant qu'oiseau de son métier.

Brunette, lui dit-il, pourquoi multiplier
Sur les foibles oiseaux une race acharnée,
Notre nombre contre eux n'est déjà que trop
grand.

Ah ! la gent Eperviere au bec dur & tranchant,

A la rapine habituée,

Sans mon cruel secours sera perpétuée.

Tout suppôt de chicane en devroit dire autant,



F A B L E.

LE RENARD ET L'ÂNE. 1740.

MAÎTRE Renard avoit nombre d'enfants
 Comme lui fins, & de taille légère :
 Maître Baudet depuis long-tems
 Désiroit fort de se voir pere :
 Or, un beau jour qu'aux champs le Renard
 s'en alla,
 Le Baudet, malgré la serrure,
 convoitant sa progéniture,
 Un de ses petits lui vola.
 (De ce Martin l'engence n'étoit bonne,
 Un sien parent déjà l'avoit fait voir)
 Le Renard de retour, du larcin le soupçonne,
 Lui demande son fils : Martin sans s'émouvoir,
 Soutient que c'est le sien : le Renard au contraire
 Sur quoi le juge gravement,
 Dit au Baudet, cesse de braire,
 De ce cas-ci pour juger sainement
 Il nous faut voir si les oreilles
 De ton prétendu fils aux riennes sont pareilles.
 Qui fut penaud ? ce fut l'Aliboron,
 Voyant par-là sa faute reconnue,
 On le baffoue, on le berne, on le huc,
 Chacun criant haro sur le Larçon.
 Un ignorant dérobe un bel Ouvrage,
 Mais c'est en vain qu'il s'en prétend l'Auteur ;
 S'il n'eut jamais l'esprit, ni l'air d'un Orateur,
 Il ne peut du public espérer le suffrage.

F A B L E.

LE PAON, LE COQ ET LES
POULES. 1753.

JEUNES beautés, à qui des faux brillants
Le faste paroît préférable
Aux charmes de l'esprit, du cœur & des talents ;
Quittez une erreur méprisable ;
Et réformez vos sentimens ,
Sur la morale de ma Fable :
Dans le sein d'un Paon généreux ,
Et le Phénix de son espèce ,
D'un ton plaintif & douloureux
Un Coq épanchoit sa tristesse.
Jamais dépit ne fut pareil au sien ;
Il maudissoit l'amour, & son lien.
Pour réussir dans son ardeur extrême ,
Que de ressorts, dit-il, n'ai-je point essayés ?
Et que d'affronts depuis que j'aime ,
Que d'injustes mépris n'ai-je pas essuyés ?
Ami, lui dit le Paon, j'entrevois un remède,
Au chagrin qui t'obsède :
Jeune, vif & léger, bienfait & vigoureux ,
Il te manque un bien nécessaire ,
Pour triompher des objets dédaigneux
A qui tu n'as pu plaire.
Tel rejette le cœur, qu'un beau dehors séduit ;
Et tel à l'apparence a dû tout son crédit.
Ne tarde plus, endosse mon plumage ,
Présente avec fierté son superbe étalage ,
Et tu devras la fin de ton tourment
Au succès fortuné de ce déguisement :

Ainsi fut fait , & sans métamorphose
 Le Coq devenu Paon vole , & paroît soudain
 Devant le troupeau féminin
 Que séduit la métamorphose ;
 Et Poules d'applaudir à leur nouvel amant :
 Qu'il est noble ! qu'il est brillant !
 On l'assaillit , on se l'arrache ,
 Tant que l'Athlete caressant
 Ne pouvoit suffire à la tâche ;
 Mais son bonheur hâta le dénouement
 Dans maints ébats les plumes échappées ,
 Trahissent par degrés l'amant qu'on admireroit ,
 Et dévoilent bientôt aux commères trompées
 Le compere tel qu'il étoit.
 Jamais honte ne fut si prompte :
 On se cache , on frémit de rage & de douleur.
 Ah ! dit le Coq , satisfait & moqueur ,
 Belles , n'accusez que vous-mêmes ,
 De la subite adresse où mon cœur se résout ;
 Et ne condamnez point , quand le plaisir m'ab-
 sout ,
 Le plus heureux des stratagèmes
 Autorisé par votre goût.

F A B L E.

A LA BERGERE ANNETTE.

*La chaîne indissoluble , par Monsieur
 de la Louptière.*

S U R un lit de mirthe & de rose
 L'amour s'abandonnoit aux plus vives douleurs,
 Très-rarement ce petit Dieu repose.

Quoi !

Quoi ! disoit-il, verrai-je tous les cœurs,
 Lorsqu'à peine encor j'en dispose,
 Au sein des plus charmants transports
 Rompre mes liens les plus forts ?
 Minerve reconnut une voix si touchante ;
 Cette Déesse fut toujours
 Généreuse & compatissante
 Surtout pour les tendres amours.
 Cesse, aimable enfant, lui dit-elle,
 Cesse des regrets superflus.
 Il est une illustre mortelle
 En qui l'on voit briller les talents, les vertus,
 Les qualités d'une Bergere,
 Avec les charmes de Venus :
 Sans elle que pourrions-nous faire ?
 Par elle, chaque jour nos honneurs sont accruss ;
 Redoublons nos soins pour lui plaire,
 Déjà ses yeux lancent tes traits,
 Il faut y confier ta chaîne :
 Nul mortel ne pourra la briser désormais,
 J'y consens, dit l'amour, sauvez-moi de sa haine
 Et je serai moi-même trop content
 D'être premier Captif d'un objet si charmant.

F A B L E.

LE PAON, LE DINDON ET LA POULETTE,

Par M. Desforges Maillard, 1757.

UN Paon faisoit la roue, étalant la beauté
 De sa brillante queue ; un gros Dinde à côté
 L'imitoit gravement ; le premier dit à l'autre,

Je vous trouve, ma foi, plaisant,
 Quand je vous vois vous enorgueillir tant
 D'un plumage comme le vôtre.
 Mon beau Monsieur, eh ! pourquoi non !
 N'ai-je pas, répond le Dindon,
 Une soutane magnifique ?
 Sans doute, & sa livrée est celle de Pluton
 Lui repart l'oiseau de Junon :
 Comment, dit l'oiseau noir, qui se gourme &
 se pique,

Médecins renommés, Magistrats, Souverains,
 Et bien d'autres encor d'un état authentique,
 Sont comme moi vêtus ; & peut-être aussi vains,
 Dit en l'interrompant une poulette vive,

Qui prêtoit à leur entretien,
 Sans en faire semblant, une oreille attentive.
 Certes, lui dit le Paon, tenant son fier maintien,
 Vous avez décidé si justement, ma mie,
 Que vous mériteriez place à l'Académie
 Pour ce seul trait d'esprit ; regardez - moi donc
 bien,

Poursuit-il de nouveau, déployant ses richesses ;
 Le Ciel a sur ma queue épuisé ses largesses,
 J'ai tous les yeux d'Argus : je n'en disconviens pas,
 Dit-elle, en souriant, Marquis de Carabas,
 Le mal est selon moi, que tu les a derrière

Comme les ont tant d'autres fats :
 Mais si le bruit qui court est un bruit véridique,
 A tes rares beautés, tu joins celle du chant ;
 Redis moi donc, mon cher, ton éloge en musi-
 que,

Il m'en paroîtra plus charmant.
 Le Dindon revanché par ce trait satirique,
 Tout Dindon qu'il étoit, en rit malignement ;
 Mais étonné du compliment,
 Le Paon baisse la queue ; & fermant sa boutique,

Il allonge un pas lent , & va triste & capot
 Se cacher dans un coin , sans repliquer un mot.
 L'arrogance qu'étale une insolence extrême
 Est comme la naissance un effet du hazard ;
 La seule gloire où l'homme ait part
 C'est celle des talents , qu'il se doit à lui-même.

F A B L E

LE SERIN ET LA FAUVETTE
sauvage, 1757.

ECLOS , nourri dans une cage ,
 Un Serin vivoit sans ennui ;
 Il n'étoit point dans le bocage
 D'oiseau plus heureux que lui :
 Une inconstante Fauvette
 S'approcha du Serin joyeux ,
 Celui-ci pour lui faire fête
 Entonne un air mélodieux :
 Vous chantez , dit-elle , des mieux ;
 Cependant vivre seul , toujours dans la retraite ,
 Me semble un sort bien ennuyeux.
 Ce mot lâché , comme par aventure ,
 Sur le Serin fit son impression.
 (Dans une fragile nature
 Un rien fait naître une tentation ,)
 Il ne fit plus qu'une triste figure :
 Plus il alloit , plus sa condition
 Le dégoûtoit , lui sembloit dure ;
 Il forme enfin la résolution
 D'abandonner sa cabane importune :
 Il sort , & fit un trou , comme on dit , à la lune.

LA RHÉTORIQUE

Notre Serin dans les premiers moments
S'applaudissoit de sa sortie ,
(En fait de changement
Tout semble beau dans les commencements)
Société bien assortie ,
Nouveaux objets , nouveaux amusements :
Chacun des Chantres du Printems
L'invite à faire sa partie ,
Dans leurs Concerts charmants
Avec succès il y mêle ses chants ;
On dit même que sans envie
On le vit mériter des applaudissemens ,
(Ce , vû les mœurs de ce tems
Demanderoit bien garantie.)
Enfin ce nouveau train de vie
Sembloit un cercle d'agrémens
Dont notre petit personnage
N'eût pas voulu sortir ,
Quand tout à coup la faim se fit sentir ;
Point de millet dans le bocage ,
Il fit un fort mauvais repas.
Il commença dès-lors à regretter la cage ;
Survint un grand orage ,
Qui mit le Pèlerin à deux doigts du trépas :
A peine il sortoit de ce pas ,
Qu'un Tiercelet du voisinage
Lui cause un nouvel embarras ;
Hélas ! dit-il , revenant à lui-même ,
Pourquoi de mon état me suis-je dégoûté ,
Pour courir à la nouveauté ?
Je trouve une misère extrême ,
Au lieu de la félicité ,
Dont je m'étois flatté :
Si le changement plaît ; si quelquefois on l'aime ,
C'est qu'on le voit du beau côté.

F A B L E.

LE SINGE BARBIER. 1750.

UN Perruquier dans sa boutique
Avoit un Singe des plus beaux ;
Toujours par quelques traits nouveaux
Notre animal à figure comique
Réjouissoit , plaisoit , se faisoit admirer :
Tours de cerceaux , grimaces ,
Ruses & mille singeries ,
Qu'il seroit trop long de narrer ,
C'étoit son fait : heureux s'il eût borné sa gloire
A gambader & folâtrer !
Se rappelant un jour à la mémoire
Ce qu'il avoit vû tant de fois :
Faisons , dit-il , un des plus beaux exploits ;
Qui de ma race embellisse l'histoire :
Ce que mon maître peut, je le puis bien, je crois ;
Du succès sur ce point mon adresse m'assure
Aussi-tôt fait que dit , il s'arme d'un rasoir ,
Puis devant un miroir
Le magot se met en posture ,
Et de l'écume du savon ,
Il enduit bien sa grotesque figure ,
Sur un cuir doux ce nouveau compagnon
Affile du rasoir adroitement la lame ;
Il s'applaudit en son ame :
Le voilà prêt , sa patte au tour de son menton,
Dessus , dessous , d'une ardeur intrépide
Promène l'instrument ,
Dont le tranchant rapide
Emporte de sa gorge un large échantillon ,

Le sang coule , Bertrand quitte & soupire ;

Le pauvre Singe est aux abois :

Qu'ai-je tenté , dit-il ; faut-il donc que j'expire !

Je connois , mais trop tard , pour la première
fois.

Qu'il est de folles entreprises :

Jamais Singe fut-il né pour être barbier !

Si chacun faisoit son métier ,

L'on verroit bien moins de sottises.

FABLE ou ALLÉGORIE.

Le Fleuve & le Ruisseau. 1751.

AU tranquille ruisseau le fleuve impétueux
Disoit avec mépris , je te plains ; la nature
Pour toi fut à mon gré trop dure ;
Toujours à replis tortueux ,
Sans nom , sans gloire , inconnu dans le monde
Tu parcours des lieux écartés ;
Tandis qu'avec éclat on voit rouler mon onde
Dans les plus superbes Cités :
Partout je porte l'abondance ,
Cent ruisseaux comme toi , fiers de mon alliance ,
Se jettent dans mon sein à pas précipités.
De plus j'ai du courage ;
Aussi sur mon passage ,
Il n'est rien qui ne cède à mes flots irrités....
Il en auroit dit davantage ;
Et de sa source & de ses qualités
Sans doute il alloit faire un pompeux étalage ,
Quand le ruisseau plus sage
Lui dit , sans s'émouvoir , du Lac d'où vous
sortez ,

Né suis-je pas sorti ? d'abord sous la même herbe

N'a-t'on pas vu couler nos eaux ?

D'où vient donc qu'aujourd'hui , vous êtes si superbe ?

Le hazard seul nous fit , en quittant les roseaux,
Couler , vous , dans des lieux dont l'insensible
pente

Attire vers vous ces Ruisseaux ,
Par lesquels votre onde s'augmente ;

Et moi le long de ces côteaux

Où tranquillement je serpente :

Mais pour cela , de bonne foi

Croyez-vous valoir mieux que moi ?

Je n'ai point , il est vrai , cette marche bruyante ,

Qui sème devant vous la terreur & l'effroi ;

Mais ma course réglée ; & mon tendre mur-
mure

Ont , certes , des attrails plus réels & plus doux ;

Je n'ai pas beaucoup d'eau , mais elle est claire
& pure :

Enfin , sans ravager , sans nuire comme vous ,

Sans cesse bienfaisant , utile ,

Plus d'un terrain par moi fut & sera fertile ;

Jusqu'à ce que mon eau continuant son cours ,

A la fin se confonde

Dans cette mer profonde ,

Où nous devons tous deux nous perdre pour
tôujours.



F A B L E.

L'ARAIGNÉE ET LE VER-A-SOIE.
1752.

MÉPRISABLE jouet d'un orgueil imbécile,
Autrefois Arachné pensant que d'un lambris
Sa toile rehaussoit le prix,
Du haut de son trône fragile
Laissoit tomber à peine un regard dédaigneux
Sur le vermisseau précieux
Dont l'art second transforme le feuillage.
En un fil qui de l'or présentant les couleurs,
Prend au gré des humains les nuances des fleurs.
De grace, lui dit-il, quel peut-être l'usage
Des cercles déliés & de rayons divers
Qu'avec tant de travail vous tracez dans les airs?
Sans doute qu'un si grand ouvrage
Doit être utile à l'Univers.
Ignorant, ignorant, oses-tu me distraire.,
Dit Arachné d'un ton colére?
Je transmets mon adresse à la postérité,
Reconnois mon objet, c'est l'immortalité;
Comme elle finissoit, Zuse la chambrière
Détruit à coup de balais,
Et la toile & l'ouvrière;
Et ses superbes projets,
Et son temple de mémoire,
En même tems au Vermisseau
Elle a soin de fournir un aliment nouveau.
La nature qu'il sert le destine à la gloire,
Quand il a filé son tombeau;
Véritable Phoenix, il renaît de sa cendre

Et d'un nouvel effort savourant les plaisirs,
Va disputer la rose aux baisers des zéphirs.

Cette Fable doit nous apprendre
Que le prix des beaux Arts est dans l'utilité,
Si l'on chérit les fleurs que leur main sçait répandre,
C'est pour orner la vérité.

F A B L E.

L'HOMME, LE CRABE, LE LIMAÇON
ET LE CIRON, en-1755.

LA terre n'est qu'un point dans la foule des
mondes,

La main du Dieu de l'Univers

Nourrit en même-tems le Colosse des ondes,
Et l'insecte ignoré qui rampe au fond des mers.

Le Crabe le plus vil plein de son importance,
Des rivages perlés considère l'émail ;

Et se traîne avec complaisance

Dans des bocages de Corail.

Il se flatte, il en enl' l'Océan sur sa tête

Rouler ses flots majestueux :

Je le vois trop, dit-il, tant de pompe s'apprête
Pour charmer mes instans , pour enchanter
mes yeux ;

Tout s'embellit, tout célèbre ma fête ,

Je suis le fils aîné des Dieux.

Voyez le Limaçon , traînant son enveloppe

Pointer sur les jardins son double télescope ;

S'approprier tous les dons du printems ;

La rose à ses yeux se colore ,

Des pleurs , & des feux de l'aurore :
 Elle entr'ouvre son sein , & du plus pur encens,
 Parfumant les Autels de Flore ,
 Rassemble pour lui seul tous les plaisirs des sens ;
 Bientôt la pêche lui présente
 Ses utiles attrait , & son teint velouté ,
 Que couvre une fraîcheur charmante ,
 Pour le dédommager des ardeurs de l'été ,
 Parcourant à loisir la nature embellie ,
 Avec orgueil il s'humilie :
 Quoi ! dit-il , c'est pour moi que ces trésors sont
 faits !

Moi , patri de limon , chétive créature ,
 Combien je dois à la nature
 Qui me prodigue ses bienfaits !
 L'homme est encor plus vain , la nature assidue ,
 Dit-il , s'empresse , à me servir ,
 Aux rameaux tout courbés la grappe suspendue
 Semble chercher la main qui vient pour la
 cueillir ;
 Semblable à la jeune Thémire
 Qui fuit un amant qu'elle attire ,
 La simple violette embaume le zéphir ,
 Se cache , se trahit en respirant sous l'herbe ;
 La tulippe Nymphe superbe ,
 Arrondit dans les airs son panache émaillé.
 Des plus vives couleurs , quand l'œillet a brillé ,
 De pourpre & d'hermine parée
 L'auricule fait son entrée.

De ces spectacles enchanteurs
 Qui pourroit supporter la splendeur continue ?
 Pour ne point fatiguer ma vue ,
 Le soleil dans son char emporte les couleurs.
 D'une lumière douce , & sombre
 Les astres de la nuit sèment les champs d'azur ,
 Et leurs flambeaux brillent dans l'ombre ;

La lune qui renaît offre son front obscur ;
Par degrés arrachant ses voiles ,
Le tems la suit à pas comptés ;
Et bientôt effaçant ses rayons argentés
A la voute des Cieux attache les Étoiles.
Bientôt les fertiles vapeurs
Descendent du haut des montagnes ,
Le jour paroît avec les fleurs ,
Et dore les épis flottants dans les campagnes ,
Sur un trône azuré le soleil qui s'avance :
Dans le sein des guérets multipliant les grains ,
Annonce avec magnificence
Que la Terre & les Cieux sont faits pour les
humains.

Le Ciron invisible Atôme .
S'applaudit à son tour , vraiment c'est bien à
l'homme

De prétendre donner la loi ,
Lui qui nous sert de nourriture ,
Et qui sans cet illustre emploi
Ne feroit rien dans la nature :
S'il ose s'en dire le Roi,
De quel titre honorer un Ciron tel que moi ?
Quel orgueil , & quelle insolence ,
Un insecte parler ainsi
En animal de conséquence !
Mais l'Etre , à votre avis , qui pense
Qu'a-t'il de plus que celui-ci ?
La raison : en est-il plus sage ;
Pour faire tant le Fanfaron ,
Tel se croit un grand personnage ,
Qui souvent vaut moins qu'un Ciron.



F A B L E

Le plaisir & la sagesse. 1739.

LE folâtre plaisir s'étoit mis en chemin ;
 Pour visiter les lieux de son vaste Domaine ;
 Et de son pied léger il parcourroit la plaine ,
 Aussi vite qu'un trait échappé de la main.
 Dessus son dos une mallette
 Voiruroit divers instruments :
 Une corde à danser dessus l'escarpoulette ,
 Force raquettes & volans ,
 Cartes & dez , surtout , remèdes excellents
 Contre le sommeil létargique ,
 L'humeur sombre & mélancolique ;
 Que sçai-je enfin , tout l'attirail
 Qui sert à délasser les hommes du travail.
 En son chemin faisant il trouva la sagesse ,
 Qui méditoit au coin d'un bois.
 Quoi ! Madame, est-ce vous ? c'est moi : quelle
 allégresse !
 Qu'avec transports joyeux enfin je vous revois !
 Depuis l'âge d'or , ce me semble ,
 On nous vit rarement ensemble ;
 Vous me fuyez , plaisir ! vous me grondez tou-
 jours ,
 Sagesse ! sans cela , vous feriez mes amours.
 Tien t'il à moi , dit l'immortelle ;
 Qu'entre-nous désormais ,
 L'amitié ne se renouvelle ?
 Allons , jurons ensemble une ardeur éternelle ;
 Et ne nous séparons jamais.
 Tous deux ainsi d'intelligence

Entreprennent de voyager.

Ils partent, la nuit vient, on cherche à s'héberger;

Que faire? un Château d'apparence

Frappe leurs yeux, & de concert,

Ils vont demander le couvert :

Dans les routes de l'avenue,

La Dame de ces lieux prenoit alors le frais ;

Coquette s'il en fut jamais.

Le folâtre plaisir lui donna dans la vue ;

Bon régal lui fut assuré,

Pour la sagesse elle y fut-mal reçue.

On l'envoya loger chez un certain Curé,

Où nous dirons, (par parenthèse)

Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.

Après un fort léger sommeil,

Du plaisir paresseux elle attend le reveil ;

Il sort sur le midi des bras de son hôtesse ;

Et laisse dans sa place une sombre tristesse.

Voilà le couple Pélerin.

Qui se rassemble encore, & se met en chemin.

Nulle malheureuse aventure,

Ne troubla leurs plaisans propos.

Sur le point que la nuit ramene l'ombre obscure,

Avec le besoin du repos ;

Ils trouvent un Palais, asyle d'une prude ;

Qui lasse du tracas mondain

Se plaisoit dans la solitude :

Cette Dame parut soudain,

Et d'un sourcil sauvage & rude,

Repoussant le plaisir badin,

A la sagesse seule elle tendit la main :

Le plaisir rebuté porta sa lassitude

Au cabaret le plus prochain.

Quelle infortune est donc la nôtre ;

Dirent nos voyageurs , au matin rassemblés ;
 Il faut que des humains les esprits soient trou-
 blés ,
 Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre :
 N'est-il point sous le Ciel quelque séjour heureux ,
 Où nous soyons unis tous deux ?
 Contre le mauvais goût le beau couple s'em-
 porte ;
 On déloge aussi-tôt , & l'on frappe à la porte
 D'une belle communauté :
 Là d'une charmante beauté
 Logéoit une aimable Princesse ,
 Qui promet au plaisir un favorable accueil ;
 Cette même raison fit trembler la sagesse ,
 Que jeunesse & beauté mirent souvent en deuil ;
 Mais quelle surprise agréable ,
 Leur fit changer de sentiment !
 Quand la Princesse incomparable
 Fit à tous deux ce compliment :
 Venez plaisir ; venez sagesse ,
 Vous avez trouvé votre hôtesse ,
 J'aurai place & rems pour tous deux ,
 Le plaisir m'est utile , & même nécessaire ,
 Et la sagesse aussi n'a pour moi rien d'affreux ,
 Pourvu qu'abandonnant cette figure austère
 Et cet air trop impérieux ,
 Elle soit un peu moins sévère ,
 Et s'appriivoise avec les jeux :
 J'espère que dans ma retraite
 Votre union sera parfaite ,
 Qu'aucun incident désormais
 Ne dérangera votre paix .
 Conditions se font , nul n'ose s'en défendre :
 Chacun , bien entendu , met quelque peu du sien :
 Qui plus des deux sur soi dut prendre ,
 La suite nous l'apprendra bien ;

La sagesse fut gaie, & le plaisir modeste :
 Tout est d'un bon accord, sur rien on ne con-
 teste.

Cet exemple nous fait bien voir ,
 Qu'on peut unir avec adresse ,
 Et les plaisirs & la sagesse ,
 Sans s'écarter de son devoir.

F A B L E.

A UN CRITIQUE.

LE ROSSIGNOL ET L'ÂNE.

1740.

HIER, en notre maison des champs,
 Près des buissons fleuris, seul mur qui l'envi-
 ronne,
 Des plaisans Rossignols j'écoutois les doux
 chants,

Dont jour & nuit elle raisonne.
 Ils disputoient du prix, & chantoient à l'envi;
 L'un deux se distinguoit, je demeure ravi
 D'entendre de sa voix l'harmonie & la grace,
 E'on croiroit sur la foi de ses charmants accords,
 Que l'ame de Linus, ou du Chantre de Thrace,
 A passé dans ce petit corps,
 Et d'un gosier si doux anime les ressorts.
 D'abord imitant la trompette,
 D'un ton haut, dont long-tems il soutenoit
 l'éclat,

Il sembla défier ses rivaux au combat,
 Et leur présager leur défaite.
 Tout à coup sa voix s'obscurcit;

Elle devint rauque & grossit ;
 Et ne cessa point d'être belle ;
 Un léger & doux enrouement
 Donnant à sa chanson nouvelle
 Des appas & de l'agrément ,
 Il imitoit par ses roulades
 Les bruits agréablement sourds ,
 Que de clairs ruisseaux dans leurs cours
 Font par différentes cascades :
 Bientôt d'un malheureux amant
 Il contrefait le trouble , exprime le tourment ;
 Pour attendrir une inhumaine ,
 Adoucit à propos & coupe son haleine ,
 Il gémit , il soupire , il tremble à tous moments ,
 Et jamais les cordes dociles
 N'ont rendu sous des doigts habiles
 De si tendres accords , de si doux tremblements ;
 Enfin comme saisi d'un désespoir funeste ,
 Il succombe à son déplaisir ;
 Et s'arrêtant tout court au milieu d'un soupir ,
 De sa trop juste plainte il supprime le reste .
 C'est ainsi qu'en cent façons ,
 Qui toutes avoient leurs charmes ,
 Il varioit ses chansons .
 Ses rivaux rendent les armes ,
 De chanter même ils sont las .
 Les zéphirs ne soufflent pas .
 Les Faunes & les Nayades ,
 Pan , & les Hamadryades ,
 Au goût délicat & fin ,
 A ce chant qui les captive ,
 Tenant l'oreille attentive ,
 En appréhendent la fin .
 Tous d'un commun accord , lui donnent la
 victoire .
 Mais voici bien une autre Histoire ,

Un Chantre d'Arcadie étoit à quelques pas,
 Rossignol à poil gris, aux deux longues oreilles,
 Et pour qui les chardons avoient eu plus d'appas,
 Que ces ravissantes merveilles.

Notre âne, pour vous dire en un mot son vrai
 nom,

Quand il eut conté sa paille,

S'avise d'écouter, ne trouve rien de bon

Au chant que j'ai décrit; il fait plus, il s'avance;

Quoi ! c'est-là cette voix que l'on admire tant,

Dit-il en son patois, la mienne fut lorie

D'un ton plus gracieux, du moins plus éclatant;

Seul je chante à la fois l'une & l'autre partie,

La basse & le dessus ; en peut-il faire autant ?

Je l'en défie : il ouvre aussi-tôt une gueule

Longue, large, profonde à fourer une meule,

Et gravement d'un pied la musique battant,

Branlant la tête au même instant,

En Musicien important,

Cet animal pesant & morne,

Fait sortir de brayans fuseaux

De sa gorge & de ses nazeaux.

Les tons extravagants du bizarre Cromorne,

Avec l'affreux bourdon d'une âne quand il braie,

Vous accompagne encor de son aigre fausset.

A cette agréable harmonie ;

J'eus beau d'abord crier, hola !

Il poursuivit la symphonie :

Martin bâton n'étoit pas là.

Le bruit de l'horrible Chantre

Fit fuir, parmi les roseaux,

Pan, le Dieu des chalumeaux ;

Les Nayades sous les eaux,

Les Satyres dans leur antre :

Quand notre maître Aliboron

Eût fini ; Rossignol gardant le decorum,

Dédaigne de chanter ; faire assaut de musique ;
 Disoit-il , contre une bourrique ,
 C'étoit à faire à quelque fat.
 Son silence fut là repliche.

Ce procédé sans doute & fin & délicat
 N'en étoit que plus satirique.

Mais quand à l'ignorance on joint la vanité ,
 L'on tourne tout du bon côté :

Un sot en sa faveur croit tout , & veut tout
 croire.

L'âne se crut vainqueur , & prôna sa victoire ,
 La répandit partout , il paroissoit tout fier ,
 Faisant le fendant , le bravache ,

En portoit plus haut son pannache ,
 Et parmi ses pareils marchoit d'un pas altier.
 A force de parler , il leur mit dans la tête

Qu'il étoit un chantre parfait ;
 Et j'apperçus plus d'un Baudet
 Le grater & lui faire fête.

Depuis pour s'entendre louer ,
 Sans se piquer de modestie ,
 Il chante à tous venants , jusques à s'enrouer ,
 La chanson à double partie.

Je n'ai pas un orgueil outré ;
 Au point de m'estimer le premier des Poètes :
 Mais en deux mots , mes vers valent mieux à
 mon gré ,

Que tous les vers que vous nous faites ;
 Plus fanfaron qu'un Espagnol ,
 Vous publiez partout que vous m'avez fait taire ;
 Je me tais , il est vrai , mais comme un Rossignol ,
 Quand il entend une âne braire.



F A B L E

De l'Ecrévisse agioteuse. 1727.

UN E jeune Ecrévisse, & sans expérience ;
Vit d'un œil envieux , paroître en un Festin
Quantité de ses sœurs , en pompeuse apparence,
Teintes d'un bel incarnadin.
Elle courut dire à sa mère ;
J'admire de mes sœurs la fortune prospère.
J'en ai vu cinquante en un plat ,
Si magnifiquement vêtues ,
Que je les croirois parvenues ,
Aux honneurs du Cardinalat ,
Tandis que barbotant dans la boue & l'ordure ,
Nous sommes couvertes de bure :
Que je souhaiterois un sort si fortuné ,
Et d'avoir un habit si bien enluminé !
La vieille & prudente Ecrévisse
A sa fille répond : vous êtes bien novice ;
Telle qu'on voit briller avec tant de splendeur ,
Voudroit bien retenir sa première couleur ;
Et quoiqu'il semble qu'elle éclate ,
Sous une robe d'écarlate :
Bien funeste est l'habillement
Qui ne doit point faire d'envie :
Il est vendu bien chèrement ,
Puisqu'elle en a perdu la vie.



F A B L E.

La Mouche & l'Araignée. 1753.

LE Boeuf & le Chameau sont bêtes peu
senses;

La taille n'y fait rien, les plus grandes pensées
Peuvent loger dans le corps d'un Ciron;
Les bêtes penser, pourquoi non?

Est-ce, après tout, un si grand avantage
Pour que nous prétendions l'avoir seuls en
partage?

Le monde en fait si peu de cas.

Combien Damon a-t'il de rente?

Comment est-il en cour? la demande est pru-
dente;

Mais pense-t'il, ou ne pense-t'il pas?

C'est une chose assez indifférente,

Dans un Temple fameux & des tems respecté
Qui soudain ravissoit par sa pompe suprême,
Et dans le même instant vous rendroit à vous-
même

Par sa noble simplicité:

La Mouche d'un air sombre étoit sur une pierre,
Et méditoit, tantôt se frottant la paupière,
Et tantôt se passant la patte sur le front:
Ce geste, comme on sçait, marque un esprit
profond.

Après avoir donné carrière

A ses réflexions, elle dit gravement

D'où peut venir ce pompeux bâtiment?

Quelqu'un l'auroit-il fait? mais comment faire
un temple?

Dis-moi , qui le pourroit , l'Art , répond Ara-
chné ?

Avant de le former sa main l'a désigné :
Enfin quelque côté que ton foible œil con-
temple ,

Dans cet ordre suivi tu vois les traits de l'Art :

L'Art , ah ! vraiment je voudrois le connoître ;

Quel est donc sa couleur , sa figure & son être ?

D'où vient - il ? que fait-il ! l'as - tu vu quelque
part ?

Mais sans nous arrêter à ces contes frivoles ,

Écoute , & je t'explique en très peu de paroles

Cet édifice , ouvrage du hazard.

Dans ces lieux autrefois mille petites pierres

Se mouvoient en mille manières ;

Ces Atômes un jour venant à s'accrocher ,

A se joindre , à s'unir , à s'arranger ensemble

Formèrent à la fin ce vaste , & creux rocher ,

Où le même hazard maintenant nous rassemble ,

La Mouche révolte en ce point.

La Mouche , direz-vous , raisonnoit en insecte ,

Ou plutôt ne raisonnoit point.

Un temple quel qu'il soit , suppose un Archi-
tecte ;

Mais l'Univers est-il donc moins parfait ;

Tant d'ordre & de magnificence

Pourroient-ils n'être point l'effet

D'une parfaite intelligence ?



F A B L E.

*La Cigale trouvée parmi une foule de
Sauterelles, par M. Jean Morel, Prê-
tre, Curé d'Antrain, en Bretagne,
1736.*

SUR le midi dans le tems
Qu'aux Mouchérons chassent les Hironnelles,
Un Villageois chassoit aux Sauterelles,
Qui sautant & volant dans ses champs,
Les tondoient à belles dents.
Il les prend, il les empale,
Résolu de tout tuer
Lors sous la main lui tombe une Cigale ;
Et tout prêt à l'écraser,
D'un ton dolent la Cigale s'écrie :
Considérez, bon homme, je vous prie,
Que je n'ai de ma vie
Gâté vos fleurs, vos fruits, votre herbe, ni vos
bois ;
Pourquoi te trouvois-tu, reprit le Villageois,
En si mauvaise compagnie ?



F A B L E.

L'ECRÉVISSE ET SA MERE.

*Dédiée avec sa traduction, à Monsieur
Dey, Prêtre de Saint Paul à Paris,
par Charuel, Prêtre, & la Vigne Clerc.*

MA fille, marchez droit, dit l'Ecrévisse mere,
Aller à reculons, si ! cela n'est pas bien :
Ma mere, je ne veux vous contredire en rien ;
Je vous suivrai, marchez, s'il vous plaît, la
première.

T R A D U C T I O N L A T I N E.

CUM tardus suffert cedens vestigia retro
Cancer, saxosis terga relinquit aquis.
Hunc mater facili quondam procedere gressu
Talibus alloquiis præmonuisse datur.
Hæc tibi ne placeant charissime devia, fili,
Rursus in obliquos neu cupis ire pedes.
Ast impressa ferens recto vestigia nifu,
Incertos pronò tramite siste gradus.
Cui natus, faciam, si me precesseris, inquit,
Rectâ monstrantem certior ipse sequar ;
Nam stultum nimis est cum tu pravissima tentes
Censor ut alterius flagitiosa notes.

F A B L E.

*La Montagne en travail , présentée aux
Pies (*) d'Antrain , par Philippe
Charuel. 1740.*

GR A N D S cris & grands efforts, une Mon-
tagne enfante,
Toute la terre y court , & le monde en attente,
Croyoit voir une armée : il sort une souris
Vraie image des vains esprits,

(*) Grands Jaseurs & Jaseuses d'Antrain en Bre-
tagne.

F A B L E,

Le Rossignol & le Ver-luisant. 1754.

HE U R E U X qui sçait garder sans faste &
sans envie

L'obscurité de son état !

Un reptile superbe & fier d'un vain éclat,
Voulut s'en prévaloir , il y perdit la vie.
La nuit, se disoit-il , a détruit les couleurs
Dont les rayons du jour semblent peindre les
fleurs,

Et par des fil'ons de lumière
Je trace en ces jardins mon illustre carrière ;
Les Diamants dont le plus digne emploi
Est

Est de servir aux Belles de parure ,
Dans l'ombre brillent comme moi ,
Comme eux j'embellis la nature ,
J'égle les flambeaux des cieux ,
Je suis un astre sur la terre ,
J'entens le Rossignol former de doux accents ,
Sans doute il célèbre ma gloire ,
Par un si beau sujet ses sons plus éclatants
Peuvent remporter la victoire :
Comme il disoit ces mots , sa rampante étin-
celle
Trahit l'orgueilleux vermineau ,
Et guide dans les airs le vol de Philomele ,
Elle saisit sa proie , & n'en fit qu'un morceau.

F A B L E.

LE RENARD , LE LOUP ET LE LION ,

*Imitée de la Prose Latine de Laurent
Abstemius. 1749.*

CERTAIN Renard fertile en tours de passe-
passe ,
Et certain Loup rempli d'audace ,
Ayant bon appétit tous deux ,
Prirent jadis un Cerf moins fin , moins hardi
qu'eux ;
Mais comme ils étoient prêts de partager leur
chasse ,
Sultan Lion survint , & demanda son lot ,
Comme étant souverain , partant à juste cause.
Va demander pareille chose ,
Lui dit le Loup , à quelque sot ,

T

Qui ne peut se défendre, ou peut-être ne l'ose,
Pourvu du sens commun, & n'étant point man-
chet,

A ta prétention, quant à moi, je m'oppose ;

A peine a-t'il lâché le mot,

Que mon Sultan, vrai trouble-fête,
Transporté d'un courroux, qu'aucun égard
n'arrête,

Avec ses ongles, bien & beau,

Lui met en sang toute la tête,

En la dépouillant de sa peau.

Au Renard, cela fait, il s'adresse: compere,

Hé bien, que pense-tu, dit-il, de cette affaire ?

Seigneur, répond le drôle, à vous parler sans
tard,

Je pense qu'en effet une troisième part,

Est pour votre hautezse, une part trop légère.

Tout le Cerf est à vous, certes jamais Renard

Ne vous soutiendra le contraire,

Il suffit, c'est assez, interrompt le Lion ;

Tu réponds comme il faut, & ma protection

Sera de ton respect la digne récompense.

Mais, parle, (car enfin j'admire ta science)

Quel Maître ta rendu, mon cher, si bien disant ?

Quel maître, reprend l'autre ; un maître pa-
thétique,

Et disert, même en se taisant.

C'étoit le bonnet rouge, ô Seigneur magnifi-
que,

Dont à mon compagnon vous avez fait présent.



FABLE,

PAR RICHER,

Sur la Convalescence du Roi, à Metz.

LE PALMIER, LES BERGERS, JUPITER. 1744.

J U P I T E R.

UN haut Palmier, l'ornement d'un rivage,
 Prêtoit l'ombre de ses ormeaux
 Aux Nymphes, aux Silvains qui sous un verd
 feuillage
 Dansoient au son des chahumeaux;
 A l'envi les oiseaux y faisoient leur ramage;
 Des Habitans de ce séjour
 Il étoit la joye & l'amour;
 Le plus fier des enfans d'Eole
 Troubla cette félicité;
 Sorti des noirs climats du Pole
 Avec impétuosité,
 L'Aquilon déclare la guerre
 Au beau Palmier qu'il veut jeter par terre;
 Les Silvains de leurs cris firent retentir l'air:
 Les Nymphes verserent des larmes,
 Tous invoquerent Jupiter:
 Conservez-nous, Grand-Dieu, le Palmier plein
 de charmes,
 Réprimez le noir ouragan:
 Jupiter fut sensible à leurs justes allarmes,

Des airs il gronde le tiran ;
 Retourne , lui dit-il , promener ta furie
 En Irlande , en Laponie ,
 Tu peux dans ces sauvages lieux
 Te déchaîner & souffler de ton mieux ;
 Mais de cette rive chérie
 N'approche plus , ou bien crains mon courroux ,
 L'aigillon fuis : à l'instant dans la plaine ,
 Un zéphir favorable & doux
 Vient ramener de son haleine
 L'arbre divin : que de remerciements
 A Jupiter ! le Silvain , la Bergère
 Au comble de leurs vœux dansent sur la fougère ,
 Et forment des concerts charmants ,
 Ce beau Palmier chéri de la victoire ,
 En butte à l'aigillon , France ! c'est votre Roi ;
 Son extrême danger a causé votre effroi :
 Le Ciel vous l'a rendu : conservez la mémoire
 Du plus grand des bienfaits ; ses jours sont
 votre gloire.

CONTE,

LE DIFFICILE.

Par Monsieur Desforges Maillard , 1756.

UN quidam d'humour libertine
 Atteint & convaincu d'avoir, contre les Loix ,
 Cinq ou six femmes à la fois ,
 Devant le Juge de Messine
 Par les Sbiens fut amené.
 Lui de suite questionné ,
 Signor, répond le Polygame ,
 Je cherchois une bonne femme ,

Et voulois dans mon embarras ,
 Avant que de fixer ma chance ,
 En avoir à l'essai , pour ne m'y tromper pas :
 Sur quoi le Barigel prononçant sa Sentence ,
 Lui dit , comme en ce monde , où tu prends tes
 ébats ,
 L'espèce n'en est pas commune ,
 Va-t'en dans l'autre en chercher une ,
 Peut-être tu l'y trouveras.

C O N T E.

Réponse d'un Meunier à son Avocat.

1745.

POUR ton moulin , Gros-Jean , ne plaide
 point ,
 Disoit , n'aguere à ce client rustique ,
 Un vieux Patron qui sçait mainte rubrique ;
 Jadis Barthole écrivit sur ce point ;
 Et contre toi ce grand Docteur s'explique.
 Notre manant loin d'être stupéfait ,
 Répond soudain : quel jugement frivole !
 De mon moulin qu'a pu sçavoir Barthole ,
 Si de son tems pas n'étoit encore fait ?

C O N T E.

*Le Mari charmé du portrait de sa
 Femme. 1756.*

TU confidere mon portrait ,
 Disoit à son époux une certaine folle

De qui le sort caquet sans cesse le désole :

Eh bien ! n'as-tu pas beau d'en être satisfait ?

Qu'y manque-t'il que la parole ?

Ah ! lui répondit-il, je n'en juge pas mal ;

Et pour le repos de ma vie,

Je voudrois que l'original

Pût ressembler à la copie.

CONTE.

BIAS SUR MER ET LES PASSAGERS. 1753.

Par M. Desforges Maillard :

DANS un vaisseau battu des flots & de l'orage,
Bias assis tranquillement

N'attendoit que le moment,

Où la barque & ses jours alloient faire naufrage,

Quand divers passagers en criant tous merci,

Faisoient, pour adoucir la céleste colère,

Mille vœux à crédit, comme il est ordinaire

En cas pareils à celui-ci ;

Taisez-vous, scélérats, dit Bias en colère,

Que Dieu ne sçache pas que vous êtes ici.

CONTE.

Par M. Desforges Maillard.

LES DEUX MÉDECINS. 1751.

ESCULAPIN qui par suc & racine
Du sort de l'homme a prolongé le cours,

Fit appeller Ferrant, dont les secours
 Avoient cent fois à la gent Chevaline
 Rendu la force & conservé les jours.
 D'Esculapin la chère monture,
 Le voiturant par Ville & par Fauxbourg ;
 Avoit au pied gagné mal-aventure ;
 Ferrant besoins & guérit la blessure ;
 Le Médecin du Bipède animal,
 Qui de raison croit avoir fourniture,
 Demanda à l'autre, ah bien pour votre cure
 Que vous faut-il ? vous me connoissez mal
 Assurément, repart le Maréchal ;
 Je n'entends point que déboursiez la maille,
 Très-bien devez avoir la notion,
 Qu'entre les gent d'une profession
 Gratis toujours l'un pour l'autre on travaille.

C O N T E.

SUR LES CHANOINES.

L'ALCHIMISTE. 1752.

Et prodesse volunt & delectare Poëta. Horat.

UN Chanoine aimoit le repos ;
 Et sur lui trop souvent à l'heure de Matines
 Le paisible Morphée étendoit ses pavots :
 Une cloche mal-à-propos
 Du Dortoir étoit trop voisine ;
 Et le matin surtout elle sonnoit trop tôt ;
 Il murmuroit souvent contre la sonnerie,
 Quelquefois même il s'en plaignoit trop haut,

Car sans cette cloche ennemie
 Dont le son detout tems l'avoit fort tourmenté,
 Sa suprême félicité
 Eût été de dormir les trois quarts de sa vie.
 Un Alchimiste passe, & le trouve rêveur ;
 Peut-on sçavoir ce qui vous tient au cœur,
 Lui dit cet habile Alchimiste ?
 Non, il n'est rien qui me résiste ;
 Je puis vous guérir de tous maux :
 Du grand Homberg disciple infatigable ,
 J'ai recueilli le fruit de ses travaux :
 J'ai découvert cet extrait admirable
 Qui de là mort inexorable
 Nous fait braver l'impitoyable faux ;
 J'ai le secret de l'or potable ;
 Tout cède au feu de mes fourneaux ,
 Aucun Élément n'y résiste :
 Je sçais décomposer un mixte ;
 J'antant des corps : j'en forme de nouveaux ;
 Et je tiens d'Hermès Trismégiste
 L'Art de transmuier les métaux.
 De tels secrets sont vraiment beaux ,
 Dit le dormeur : d'une cloche fatale
 Qui sonne pour troubler le repos des humains ,
 Changez la substance infernale ,
 Si vos secrets ne sont pas vains.
 Non , non , dit l'Alchimiste ; & je pourrais sans
 peine
 Opérer le grand œuvre , & la changer en or ;
 Mais le son n'en seroit que plus perçant encor ;
 Changeons la donc plutôt en laine :
 La laine & le duvet avec plus d'un Chanoine
 Eurent toujours affinité ,
 Quoique la cloche soit d'une autre qualité
 (J'en ai plus d'une fois à ce travail idoine
 Calculé les rapports , & la propriété)

Je vaincrai la difficulté ,
 Sans avoir consulté ni Doyen , ni Chapitre : ,
 Le métal importun soudain fut détaché ,
 On dit même que le Pupitre ,
 Contre qui le Chanoine étoit encor fâché
 Devoit être aussi du marché ;
 Mais le bas cœur à juste titre
 En réclamoit l'usage & la propriété ;
 Enfin son droit fut respecté ;
 D'un bon Drapier la boutique étoit proche :
 L'Alchimiste y porte la cloche ;
 Là , sûr de son Art en ce point ,
 Il la changea sans peine en un pourpoint ;
 L'aventurier tout nud , de l'habit se décore :
 Dans le Chapitre , onques depuis , dit - on ,
 De l'importune cloche on n'entendit le son ;
 Et le Chanoine dort encore.

C O N T E.

LA PROCÉDURE NORMANDE.

Par M. Desforges Maillard. 1753.

TROTTANT par monts & par vaux ,
 Un Breton sur son passage
 Pour compagnon de voyage
 Rencontre un Bourgeois de Caux ;
 Pays où la sapience
 Circulant dans les esprits ,
 Est un don de la naissance ,
 Qui passe de pere en fils.
 Vous allez à Caen sans doute ,
 Dit le Breton curieux ?

Si vous allez en ces lieux ,
 Nous faisons la même route :
 Oui , répond l'autre , j'y vais ,
 J'y dois , si Thémis m'écoute ,
 Gagner un petit Procès :
 Contre qui donc je vous prie ?
 Contre vous ; qui ? contre moi ?
 Parbleu , je vous en défie ;
 Je n'eus procès de ma vie ,
 Et n'en aurai pas , je crois ,
 J'en crains trop la diablerie .
 Oh , dit le Normand , tout doux ,
 Dieu me damne , je parie ,
 Que je gagne contre vous ,
 Capital & plaiderie .
 La plaisante réverie ,
 Répond l'autre ingénument .
 J'en mets au défi vraiment
 Toute la raffinerie
 Du plus habile Normand ;
 Et qui plus est , je m'oblige ,
 Si vous avez le dessus ,
 Après la fin du litige
 De vous payer cent écus .
 Descendons & sous cet orme
 J'en fais mon billet en forme :
 Chacun , après qu'il fut fait ,
 Remonte sur son bide .
 Ce couple d'un air fidèle
 Frotte en ligne parallèle
 Pour pouvoir sans s'épuiser ,
 Chemin faisant , deviser .
 On parle du prix du cidre
 De la pluie & du beau tems ;
 Du nord qui vient tel qu'un hydre
 Dévorer les fruits naissans .

Enfin l'on arrive en Ville,
 Où chacun de son côté
 S'héberge dans un asyle,
 Suivant sa commodité;
 Quand à peine débordé,
 Toujours songeant à l'utile,
 Le Normand à point nommé,
 Assigne à son domicile
 Le Breton simple & facile,
 Qui l'en avoit informé;
 Sommant ledit à lui rendre
 Illico, sans plus attendre
 Un plein boisseau de bons pois,
 Prêté depuis quelques mois,
 Ce dont il offroit la preuve
 Par trois témoins la présens,
 Dont les ames à l'épreuve
 Des douteux événements,
 Trafiquoient de faux sermens.
 Le Demandeur voulut rire,
 Répondit en badinant.
 Le Breton peu méfiant,
 Ce sont fèves qu'il veut dire;
 Il entend mal son latin,
 Qu'à l'École il s'aïlle apprendre,
 Correz-lui que pour m'y prendre
 Il faut se lever matin.
 Fèves soit, reprit l'Escorte,
 Des malicieux témoins,
 Pois pour fèves, il n'importe,
 C'est à peu près même sorte,
 Et vous n'en devez pas moins.
 Sur le triple témoignage,
 Le pauvre Diable ajourné
 Par un docte Aréopage
 Fut tout au long condamné;

Et quoiqu'il pestât dans l'ame,
 Il convint publiquement
 Qu'à merveille un bas Normand
 D'un Procès ourdit la trame,
 Et que le Breton sans fard
 N'en sçait pas le demi quart :
 Ainsi l'équité qu'on blesse
 Frémit voyant des Procès
 Qui doivent à la souplesse,
 Au mensonge, aux tours d'adresse,
 Les trois quarts de leurs succès.

C O N T E.

LE SAGE PLAIDEUR. 1757.

LUCAS n'étoit pas opulent,
 Un seul Champ faisoit sa richesse :
 Son voisin voulut par adresse
 S'en approprier un arpent ;
 Il réussit ; voici comment :
 Lucas n'entendoit pas finesse ,
 Facile étoit de le duper ;
 Otons la devise commune ,
 Dit celui qui vouloit tromper ,
 Aussi-bien elle m'importune ,
 A ce vous gagnerez, Lucas ;
 Quant à moi je n'y perdrai pas.
 Lucas consent, devile faute :
 Le voisin usurpe bientôt
 Le tiers, & la moitié du clos.
 Lucas reconnut tard sa faute ;
 Mais comment faire , & quel moyen

De recouvrer ce peu de bien :
Il rumine, mais l'homme toute
Le bon homme n'y voyoit goutte ;
Enfin quelqu'un plus avisé,
(C'étoit le Curé du Village)
Crut qu'à Lucas étoit aisé
De rentrer en son héritage :
Après avoir bien chapitré
L'usurpateur sur sa malice,
Il faut, dit le Pasteur outré,
Citer ce voleur en justice.
Comment s'y prendre, dit Lucas ?
Comment, vraiment c'est l'embarras,
Dit le Curé, sur cette affaire.
Consultons quelques Avocats,
Ils diront ce qu'il faudra faire.
Moyennant leur juste honoraire,
De conseils on ne manque pas ;
Quand on paye, & c'est notre cas.
Cet avis étoit assez sage,
Lucas s'y rend selon l'usage.
Un légiste expérimenté,
Et qui sur un point contesté,
Auroit cité jusqu'à la page
De Cujas, Bartole, ou Banage,
Par le plaignif fut consulté ;
Ce Docteur l'ayant écouté,
Mon bon homme, quel est votre âge,
Dit-il d'un ton d'autorité ?
J'ai, dit Lucas déconcerté,
Soixante ans, même davantage.
Il est bien tard, mais cependant
Dit le Docteur, à la figure
Je vois que vous vivrez long-tems,
Et vous pourrez après dix ans
Voir finir cette procédure.

Combien vaut votre champ ? cent frans
 Au plus, dit Lucas, je le jure ;
 Eh bien, dit le Docteur, j'augure
 Qu'à veus, ou bien à vos Enfants
 Pour formule, droits, écriture,
 Un Procès de cette nature,
 Doit tout au moins coûter autant :
 Du surplus je ne suis garant.
 C'est-à-dire quoi que je fasse,
 Dit Lucas, voyant le danger,
 Qu'il faut toujours que mon champ passe
 Au profit de quelque étranger ;
 Mais le voisin qui me fait grace
 Des soins, des embarras, des frais
 De dix ans au moins de Procès,
 Ne doit-il pas, quoi qu'on en pense
 Avoir du champ la préférence.

CONTE

LE JUGEMENT DU CHIEN,

Imité des vers castillans de Don Gaspar Aquilar, Poète de Valence, par M. Desforges Maillard. 1758.

UN Juge étoit jadis sans sçavoir, sans génie,
 (Il en est bien encor dans ce siècle orgueilleux)
 Qui toujours consultoit sur les points raboteux,
 Certaine bigotte hardie
 A porter au hasard ses jugemens quinceux ;
 Il s'agissoit d'un chien compagnon de ménage
 Du Sayetier Hausse-talon ;

Grippe-boudin étoit le nom
Du mâtin qui rodant par tout le voisinage.
S'étoit chez un Traiteur fait fête d'un dindon ;
Par le Cuisire en courroux d'un si cruel dommage,
Le dedale en vieux cuir , & l'animal fripon
Sont appelés en conséquence
A comparoître à l'Audience
Pardevant maître Aliboron ,
Qui soufflant sous son boqueon
Va trouver son Cujas femelle,
Et de la burlesque querelle
Lui fait un vrai rapport d'un ton de Cicéron,
Au Sénat assemblé plaidant contre Pison.
Clair astre du Palais, lui dit la Demoiselle,
En retroussant son chaperon ,
D'abord le maître du larron
Je le condamne au fouet ? est-ce à cette canaille
Pour faire en nos cantons renchérir la volaille,
Et tous les autres aliments ,
D'avoir pour commensaux ces animaux gour-
mans,
Impudiques d'ailleurs , hargneux & rien qui
vaille ;
Si ces coquins , ces gueux , du gain de leur mé-
tier
Font à peine pour vivre & payer leur loyer ;
Pour nourrir ces chiens qui fourmillent ,
Comment peuvent-ils faire ? il faut donc qu'ils
nous pillent ?
Ainsi du Savetier voilà le sort jeté ;
Quant au mâtin, Monsieur, j'opine
Que nonobstant prière , appel , autorité ,
Et toute ligue clandestine
Des partisans de la race canine ,
(Car il faut être juste & sévère au barreau)
Onder icelui chien au bout d'un soliveau ;

Et que pour son dindon, ses frais, & sa poursuite,
 Au Demandeur plaignant on adjuge la peau.
 Mais comme son instinct peut l'avoir mis en
 fuire,

Il faut, si l'on suit mes conseils,
 Qu'en ce cas, pour servir d'exemple à ses
 pareils,
 Escrocs, gens de mauvaise vie,
 Vous le pendiez par effigie.

MAXIMES,

Pour se conduire sagement dans le monde.

RENDEZ au Créateur ce que l'on doit lui
 rendre,

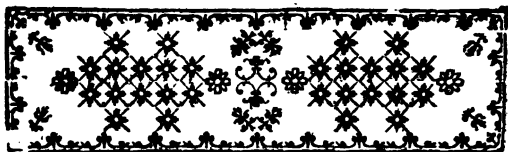
Réfléchissez avant que de rien entreprendre,
 Point de société qu'avec d'honnêtes gens;
 Ne présumez pas trop de vos heureux talents.
 Conformez-vous toujours aux sentiments des
 autres,

Cédez honnêtement si l'on combat les vôtres :
 Donnez attention à ce que l'on vous dit,
 Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'esprit.
 N'entreprenez personne au-delà de la sphère ;
 Et dans tous vos discours soyez toujours sincère.
 Tenez votre parole inviolablement ;
 Ne promettez jamais inconsidérément.
 Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
 Ayez pour les humains un abord favorable :
 Sans être familier ayez un air aisé,
 Ne décidez de rien sans l'avoir bien pesé ;
 Vivez sans intérêt, & pardonnez sans cesse,

Soyez soumis aux grands sans aucune bassesse ;
 Cultivez avec soin l'amitié d'un chacun ;
 A l'égard des Procès n'en intentez aucun.
 Ne vous informez point des affaires des autres,
 Sans affectation dissimulez les vôtres.
 Prêtez de bonne grace , avec discernement ;
 S'il faut récompenser que ce soit largement.
 Et de quelque façon que vous vouliez paroître,
 Que ce soit sans excès , & sans vous mécon-
 noître.

Compatissez toujours aux disgrâces d'autrui ;
 Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne ;
 Et ne les faites point rejaillir sur personne.
 Où la discorde régné , apportez-y la paix ;
 Ne vous vantez jamais , qu'à force de bienfaits.
 Reprenez sans aigreur ; louez sans flatterie :
 Riez modérément , entendez raillerie :
 Estimez un chacun dans sa profession ,
 Ne critiquez aucun par ostentation.
 Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites ;
 Et mettez-les au rang des affaires secrètes.
 Prévenez les besoins d'un ami malheureux ;
 Sans prodigalité , rendez-vous généreux.
 Évitez d'être ingrat , soyez reconnoissant ;
 Si vous jouez , que ce soit par délassement.
 Parlez peu , pensez bien , & ne trompez per-
 sonne ,

Et faites toujours cas de ce que l'on vous donne.
 Ne tiranisez point les pauvres débiteurs ,
 Ne faites jamais rien contre les bonnes mœurs.
 Au bonheur du prochain ne portez point d'envie,
 Ne divulguez jamais ce que l'on vous confie.
 Ne vous vantez de rien , gardez votre secret ;
 Et dans vos actions ayez Dieu pour objet.



LIVRE III.

ENIGMES, LOGOGRYPHES,

*Epitaphes, Devises, Chançons
morales de Collège, Cantiques,
Noëls & quelques Hymnes de
Santeuil, traduites en vers Fran-
çois.*

ENIGME I.

L'ABEILLE.

*Présentée à Madame Baland de Saint
Malo, par Charuel, Prêtre. 1766.*

B IEN que je sois animal sans raison,
A l'homme je sers de leçon :
Ce propos, sans doute t'irrite,
Lecteur, mais écoute la suite :
Lorsque le globe lumineux
Replongé dans le sein de l'onde

Cesse d'éclairer de ses feux
 Les différents pays du monde ;
 Chez les grands Seigneurs à son tour
 Mon ouvrage , chassant les ombres ,
 Fait l'Office du Dieu du jour ,
 Par ses traits perce les nuits sombres.
 Il est l'ordinaire flambeau
 De tous leurs festins magnifiques ;
 Mais par des changements tragiques
 Il les suit jusques au tombeau.
 Compatissante , charitable
 Et tendre envers le misérable ,
 Aux pauvres je fournis un mets délicieux ;
 Mêts exquis , mêts plus doux que le nectar des
 Dieux.

ENIGME II.

L'ABEILLE.

*Présentée à Monsieur & à Madame Milin ;
 par Charuel , Prêtre. 1766.*

QUAND la terre a perdu sa verdure & ses
 fleurs ;
 Et que , des aquilons j'éprouve les rigueurs ,
 Dans un sombre manoir l'affreux hiver m'en-
 traîne
 Tristes jours de ma vie , où je subsiste à peine ;
 Mais lorsque le soleil , en superbe vainqueur ,
 Calme des vents du nord la rage & la fureur ,
 Ce bel astre du jour par sa douce influence
 Vient alors me tirer d'une morne indolence ;
 Abandonnant bientôt mon repos ennuyeux ,

Je reprends mon travail, charme & plaisir des
yeux ;

Avec tous mes outils me mettant en campagne,
Je vole en mille lieux, où l'ardeur m'accom-
pagne ;

Et faisant aux humains le présent le plus doux,
Malheur, à qui d'entr'eux, me fait mettre en
courroux ;

Mon ouvrage, à la Cour & jusqu'au Sanctuaire
Jette un éclat fort vif ; mais, ô douleur amère !
Le cruel, qu'avec art j'ai sçu si bien servir ,
Par le feu , sans pitié , me fait enfin périr.

ENIGME III.

L'ORGUE.

*Dédiée à M. d'Aquin , Organiste du
Roi , par N... 1756.*

T

JE suis fait pour parler, & non pour autre
chose,

Hélas ! s'il me falloit penser ,

Que j'aurois souvent bouche close !

Ainsi quand on m'écoute, on doit m'en dispenser,

D'autres pour moi s'en donneront la peine.

Il n'est que de jaser tant que fournit l'haleine.

Qu'on me touche du bout du doigt ;

La langue aussi-tôt me fretille ,

Comme Nonnain fait à la grille ;

C'est son usage, & moi je le dis, c'est mon
droit,

Il m'est commun avec tous ceux de ma famille,
Mais d'où vient, diras-tu, cette démangeaison ;

Surtout lorsqu'en partage on n'a pas la raison ?
Que veux-tu, cher Lecteur, je ne sçaurois qu'y
faire,

Quand on est plein de vent, comment pouvoir
se taire,

Si pour toi mon babil ne peut avoir d'appas,
Je te plains ; mais pour moi je ne changerai pas,

ENIGME IV.

LE SERPENT.

Instrument de Musique. 1744.

D'UN fameux personnage
Grand ennemi de la vertu,
Avec le nom je trace l'image.
J'ai le corps sec, le col tortu,
La voix grosse, & la peau noire ;
Cependant, le pourrez-vous croire ?

Dans un Palais respectable en tout tems,
Mon maître m'introduit & m'embrasse & me
donne

De doux baisers, mais innocents

Veut-il que je parle & raisonne,

Je m'exprime au gré de ses vœux ;

Mais il faut pour cela que lui-même en per-
sonne,

En me fermant la bouche, ouvre & ferme mes
yeux.



ENIGME V.

LA MUSIQUE. 1749.

JE suis d'une nature assez particulière ,
 Vos ancêtres, Lecteur, m'ont donné la lumière,
 J'ai sous moi sept petits enfans,
 Tantôt vifs, tantôt fort lents.

Ce sont pour la plupart autant de petits nègres,
 Dont les uns sont replets & les autres fort maigres.

Ils ont tel ascendant sur moi ,
 Qu'ils me donnent toujours la loi :
 Mais un plus puissant qu'eux, sans nulle violence ,
 Sous trois clefs en tout tems les tient en sa puissance.

Celui-là commande à son tour ,
 Et ils le servent sans détours.
 Selon qu'il les dirige, ou je ris ou je pleure,
 Il faut que je m'anime, & qu'ensuite je meure.
 Je m'enseigne la Religion ,
 Plus souvent l'irreligion.

De plus d'une manière on m'a rendu sensible ,
 Par le métal, le bois, un organe flexible.



ENIGME VI

LE VERRE.

Dédiée à la Jeunesse. 1711.

EN mille occasions, agréable ressource,
Lecteur, je te présente une brillante source
D'utilités, & d'agréments;
Que d'importantes découvertes
Par mon moyen se sont offertes
Aux yeux éclairés des sçavants!
Plus d'un art, plus d'une science
Me doivent leurs progrès, & leur perfection.
Ainsi donc par reconnoissance
Je mérite, Lecteur, ton admiration
Sans mon secours, très-souvent la lumière
Te deviendrait un présent onéreux;
Surtout quand des frimats le souffle rigoureux
De l'oblique Phœbus attriste la carrière;
Mais je viens t'accorder un secours généreux,
De mes pores directs le tissu secourable,
Sans mélange, épuré, t'offre en toute saison
Du jour, du firmament le spectacle admirable,
Et fait de ta sombre maison
Un séjour riant, agréable:
Mais plains, hélas! mon triste sort;
Autant qu'utile,
Je suis fragile.
Je tremble au moindre choc, je cède au moindre effort,
Encore un mot: des biens de ce monde frivole,
Je suis, Lecteur, le vrai symbole.

ENIGME VII.

LA LETTRE U.

*Dédiée à M. Quignon le Fevre, Prêtre
de Saint Roch, par son ami Charuel,
Prêtre. 1767.*

AU milieu de la Gaule, & presque au sein
des Cieux,
Je suis chez les humains ainsi que chez les Dieux:
Je suis les biens, je cherche la fortune;
Je suis sans haine, & j'aime la rancune;
Ami de la vertu, je suis sans foi, sans loi;
On ne peut-être heureux, ni malheureux sans
moi;
Parmi vingt-quatre enfans, dont je suis le ving-
tième,
Il en est cinq fameux, je suis né le cinquième;
J'en ai trop dit, tu me tiens, cher Lecteur
Exilé de ton œil, j'habite dans ton cœur.

ENIGME VIII.

LA LETTRE R.

*A Monsieur de Ferrieres, Avocat, par
M. Millin, Docteur-Médecin. 1764.*

SANS qu'on me voye entrer dans le Palais
Au milieu du Barreau je fais tous les Arrêts:

A Rome le premier, le second dans la France,
 Le dernier à la Cour ;
 Je vis au sein de l'espérance ;
 Et je mets le comble à l'amour.

ENIGME IX.

LES BOUTONS DE CHEMISE. 1712.

Nous sommes quatre, enchaînés deux en-semble ;
 L'homme pour sa commodité
 Très-étroitement nous assemble
 Et nous tient en captivité :
 Il nous asservit à l'usage
 Que lui dicte son goût volage ;
 Et de son inconstance il nous rend le jouet :
 Prend-il le deuil ! on nous y met,
 Et nous annonçons la tristesse.
 Lorsque du deuil il passe à l'allégresse,
 Pour d'autres il nous quitte ; & soit mode ou
 raison,
 Il nous met au rebut, n'étant plus de saison.
 Ce même homme qui nous maîtrise,
 Nous l'enchaînons à notre tour ;
 Mais tôt ou tard il nous fait lâcher prise,
 Se déchaînant à son gré, chaque jour.



ENIGME X,

LE PATÉ DE LIÈVRE, 1713,

QUEL est ce mort gissant dans un tombeau
 Que partout en pompe on transporte,
 Jamais vit-on convoi de cette sorte ?
 Sans deuil, avec transports accueilli bel & beau;
 Comme un autre momie il repose en sa bière,
 Enveloppé d'un succulent bandeau;
 Mais admirez un spectacle nouveau!
 Chacun des assistants fait d'abord sa prière,
 L'un d'eux va du tombeau détruire les dehors,
 Il osera d'une main meurtrière
 De mille coups percer le corps;
 Ensuite on se donne carrière;
 Dieu sçait ce qu'il se fait alors;
 Je n'ose en tracer la peinture,
 Ovale, comme on veut, rond, triangle, ou
 carré,
 Flanqué de Tours, bien vouté, bien doré,
 Tel enfin que l'Architecture,
 N'en peut former qui soit mieux décoré:
 En deux mots, voilà sa structure.



ENIGME XI.

LA TÊTE.

*Dédiée à Monsieur Cerp, Prêtre, &
Docteur de Sorbonne. 1754.*

JE suis une petite machine ovale & ronde;
Et qui tourne sur un pivot;
Sans laquelle finiroit le monde;
Qui me devinera, n'est pas un sot.

ENIGME XII.

LA ROUE. 1715.

JE suis d'une ronde figure,
Plusieurs corps bien unis, composent ma struc-
ture;
Je suis utile au riche, au pauvre également;
Mais je les sers différemment:
Du riche je fais voir les pompeux équipages;
J'aide le pauvre en ses ouvrages,
Du fanfaron je sers la mollesse & l'orgueil;
Et suis pour le larron un dangereux écueil.
On me voit dans les Champs, à la Cour, à la
Ville;
Mais sans le mouvement, je deviens inutile.



ENIGME XIII.

LES DEZ A JOUER 1717.

Nous allons deux ensemble , ou trois communément

Dans une prison bruyante
 L'on nous bat , l'on nous tourmente ,
 L'on nous en chasse brusquement :
 Notre démarche chancelante
 Menace , flatte , agite une troupe tremblante ;
 Pour seconder ses vœux ,
 Avons-nous fait la culbute ,
 Alors l'un rit de notre chute ;
 L'autre confus , honteux ,
 Dès qu'il voit notre face
 Fait souvent la grimace.

ENIGME XIV.

LE TRICTRAC. 1718.

JE suis varié de couleurs
 Qui font de mes amans les plaisirs , les douleurs ;
 Ainsi que Cupidon je porte maintes flèches ;
 Des rivaux dans leurs combats
 Se donnent tour à tour , la vie ou le trépas ,
 En s'ouvrant différentes brèches :
 Deux Argus , brusquement sortis de leurs
 cachots ,

Caufent leur trouble ou leur repos ;
 Quand deux Nains , en fautant , marquent sur
 mon rivage ,
 (L'un plus lent , l'autre plus difpos)
 Du combat vif la perte , ou l'avantage.

ENIGME XV.

LE JEU DES CARTES. 1722.

ON nous donne le nom d'un fameux Philo-
 fophe
 Qui peut-être jamais ne nous a fait la Cour ;
 Nos couleurs brillent plus que la plus riche
 étoffe ,
 Quand de nos favoris nous fecondons l'amour ,
 Notre règne s'étend dans toutes les Provinces ;
 Nous avons parmi nous des Reines & des Rois :
 On languiroit fans nous , chez les Grands , chez
 les Princes ;
 Nos noms font différens , auffi bien que nos
 Loix ;
 Réduites par le fort au plus trifte efclavage ,
 Nous faisons éprouver notre inégalité ;
 Et quoique nous n'ayons malice , ni bonté ,
 De nos meilleurs amis nous fouffrons d'avan-
 tage.



ENIGME XVI.

E V E.

*A Monsieur Fadeau, Procureur au Par-
lement de Paris, par Charuel, Prêtre.
1763.*

SANS sçavoir les loix de l'Amour,
Je n'avois pas un jour quand j'épousai mon
pere,
Que l'on peut assurer n'avoir point eu de mere;
Je te dirai, Lecteur, sans user de détours,
Que j'eus un enfant dans l'année,
Que je mourus sans être née.

ENIGME XVII.

LA MAPPE-MONDE.

*Dédiée à Monsieur Joseph le Roi,
Horloger à Paris, par Charuel, Prê-
tre. 1764.*

MA mer n'eut jamais d'eau; mes champs
sont infertiles
Je n'ai point de maison, & j'ai de grandes Villes;
Je réduits en un point mille ouvrages divers;
Je ne suis presque rien, & je suis l'Univers.

ENIGME XVIII.

L'OMBRE.

*Présentée à Monsieur Content de Lisle ;
Procureur au Parlement de Paris, par
Charuel. 1762.*

FILLE du plus beau des Dieux ;
Et d'une Mere éclatante ,
Dans certaine saison je paroïs si charmante ,
Que maint Amant me cherche & me suit en
tous lieux.
J'efface les beautés de toute la nature ,
Sans avoir rien de beau ,
Sans voix , main , ni pinceau :
J'instruis , je peins , je change de figure ,
Tantôt près d'un logis , tantôt sous un ormeau.
Au rapport de l'écriture
Un grand Saint m'a fait faire un miracle nou-
veau.
Aussi vieille que mon pere ,
J'en reçois la naissance , & la mort tour à tour ;
Mais pour me donner l'être , il faut m'ôter le
jour.
Suis-je un corps , un esprit ? non : voilà le
mystère.



ENIGME XIX.

LA JEUNESSE.

*Dédiée à Monsieur de Bonnamy , célèbre
Avocat au Parlement de Rennes , par
Ory d'Antrain. 1727.*

EN amour , comme en guerre on connoît
mon usage :

Je donne du piquant aux plus charmans appas ;
De moi tout l'Univers reçoit grand avantage ;
Et je semble braver les horreurs du trépas.
J'ai dès les premiers tems , animé la nature ;
Les ris & les plaisirs accompagnent mes pas :
On emprunte en tous lieux mon air & ma
figure ,

Et tous les plus grands biens sans moi ne tou-
chent pas.

Je ne me pique point d'une entière constance ,
Ou plutôt , ou plus tard , je change de séjour ;
Je répands ou je suis une douce influence ;
Je prodigue mes biens , mais ils sont sans re-
tour.

Ma mortelle ennemie , incessamment s'applique
A me faire la guerre , & bannir mon crédit ;
Mais malgré les chagrins , la sombre politique ,
Tout le monde , à l'envi , me caresse , & me rit.



ENIGME XX.

LA GLACE DE MIROIR. 1728.

QUOIQUE d'un sexe enclin à la fragilité
Fragile aussi par aventure,
Je suis le vrai portrait de la fidélité.
Ma propreté c'est ma parure;
Quoiqu'ouvrage de l'Art,
Tout Art m'est étranger pour plaire.
Je hais le vain secours des couleurs, & du fard,
Cet agrément qui d'ordinaire
D'un teint fané réveille la beauté,
Bien loin de m'embellir, hélas ! tout au contraire
Terniroit tout l'éclat de ma simplicité !
Flatteuse quelquefois, le plus souvent sincère
A ma toilette chaque jour !
Je vois des gens de tout étage,
Chacun s'empresse à me faire la cour ;
Et je reçois également l'hommage
Des Maîtres, des Valers, des Petits & des Grands,
Qu'arrive-t'il ? tous s'en vont fort contents :
De moi, penserez-vous ? votre erreur est extrême.
Non, point du tout : de qui donc ? c'est d'eux-mêmes ?



ENIGME XXI.

LE SECRET.

Présentée à Monsieur Charbonnier, premier Vicaire à Saint Mery de Paris, par Charuel, Prêtre. 1729.

JE suis des grands desseins premier dépositaire ;

M'associer quelqu'un pour hâter un projet ;
C'est souvent hazarder de n'en point voir l'effet ;
Ou du moins reculer le succès d'une affaire.

Chez les hommes je trouve assez de Partisans ,
Il en est de zélés , & très-peu de constants :

Mais du Sexe pour moi quelle est l'ingratitude !
A me trahir sans cesse, il met tout son bonheur :
De plusieurs cependant j'ai su couvrir l'honneur ;

Qu'y puis-je faire enfin ? c'est péché d'habitude ;
Mais admire , Lecteur , mon capricieux sort ;
Tu vois le jour sitôt que tu commences d'être ;
Moi je finis dès-lors que l'on me fait paroître
Et paye le tribut que tout doit à la mort.

ENIGME XXII.

LA MODE. 1720.

SI le caprice & la folie
Ne travailloient souvent pour moi ,
De concert avec l'industrie ,

Hélas ! que deviendrait la vie ?

Tout seroit languissant , j'en crois ;

Je donne à tout un nouvel être.

Quand sous un nouvel air je commence à paroître ,

J'excite la surprise : on veut partout m'avoir ,

Car tel est mon pouvoir ,

Que je règle à mon gré presque tout sur la terre :

Quelques sages d'abord me déclarent la guerre ;

Mais c'est en vain

Qu'ils me déclarent ,

Où qu'ils me fuyent ;

On les voit à la fin

Suivre mon train.

Malgré les Héraclites ,

Malgré les Démocrites :

De moi tous les gens sont épris :

Je fixe à tout le tems , le goût , le prix.

Les uns ont beau gémir , les autres ont beau
rire ,

L'on se soumet partout à mon Empire.

ENIGME XXIII.

LE COQ.

*Présentée à Monsieur la Place , Vicaire
de Saint Mery , par Charuel , Prêtre.*

1766.

B IEN que j'habite peu la Cour
Et que les champs soient mon séjour ,
La fierté comme le courage

468 *LA RHÉTORIQUE*
 N'en font pas moins mon apanage :
 Utile à l'homme & précieux ,
 Je produis & je fertilise ;
 Serois-tu , Lecteur , curieux !
 Un des miens préside à l'Eglise ;
 On l'y voit oracle muer ,
 De ceux dont il est le jouet ,
 Marquer le calme , ou le vacarme :
 Jadis je fis verser des larmes ;
 A ce trait , si tu réfléchis ,
 Tu sçauras bientôt qui je suis.

ENIGME XXIV.

R I E N.

*Présentée à Monsieur Pelegrain, Vicaire
 de Saint Mery, par Charuel, Prêtre.*

1761.

SANS être Dieu , je n'ai point commencé :
 Quel paradoxe , ou plutôt quel blasphème !
 Lance , Lecteur , lance tel Anathème
 Que tu voudras , je n'en suis point blessé ;
 J'échappe aux traits que lance le Ciel même :
 Peut-on blesser qui n'est esprit , ni corps ?
 Esprit , ni corps , dis-tu ? quoi donc ? une ombre ?
 Un songe ! non : un mouvement ? un nombre ?
 Encore moins : un desir ? vains efforts.
 Je suis pourtant , Lecteur , si redoutable ,
 Que les Héros n'ont jamais craint que moi !
 Que les Bourbons n'ont eu que cet effroi ,
 Héréditaire à leur sang respectable :
 Je suis objet ou fin de bien des vœux ;

Fruit des travaux de l'aveugle Alchimiste,
 Dernier espoir du Matérialiste,
 Juste niveau de ces écrits nombreux,
 Enfants morts nés, ou du libertinage,
 Ou du délire ; & que comme un fleau
 Le Ciel voulut par un tourment nouveau
 A pleines mains répandre sur cet âge.
 Le plus souvent pour moi sans y songer,
 Le monde entier se tourmente & s'agite,
 Le tendre amour ou s'appaise, ou s'irrite,
 Et deux Guerriers sont prêts à s'égorger.
 Eh ! bien, Lecteur, me tiens-tu ? point encore.
 C'est me tenir . . . mais ce dernier rayon,
 Permettra-t'il enfin que l'on m'ignore ?
 Délic, & vois la bourse d'un Galcon.

ENIGME XXV.

L'ARAIGNÉE.

*A Mademoiselle Louise Moras, par
 Bonnami-d'Antain. 1753.*

SOUVENT en embuscade, à Fabri des dangers,
 Malheur à l'ennemi que mes file:s légers
 Arrêtent tout à coup dans sa course rapide !
 De ma cruelle soif victime trop timide,
 Dans les flots de son sang je m'enivre foudain ;
 Et s'il veut m'échapper, il se débat envain ;
 Mais admirez ici ma perfide industrie,
 A surprendre ma proie & prolonger ma vie ;
 Pour ne point effrayer l'ennemi qui me fuit,
 Je plonge le cadavre en un sombre réduit :
 J'use de cent détours dans ma course légère ;
 Et je crains fort la main de quelque ménagère.

ENIGME XXVI.

OIGNON.

*Dédiée à Monsieur l'Abbé Marion, par
Charuel, Prêtre. 1750.*

QUAND parmi les Dieux que l'Egypte
révère,

Je fus autrefois en honneur,

Je n'eus pourtant jamais de Temple que la terre ;
Mais aujourd'hui déchu du comble du bonheur ;
Un bourreau sans pitié me coupe par mor-
ceaux :

Si sur son attentat il verse quelques larmes,
Qui l'obligent souvent à mettre bas les armes,
Il n'est pas pour cela plus sensible à mes maux.

ENIGME XXVII.

LE RAISIN.

*Présentée à M. de Saunier, Procureur au
Châtelet de Paris, par Charuel son
ami. 1765.*

MON pere n'est pas laid, encor qu'il soit
tortu,

Et nous avons tous deux une mere commune :
Plus on me presse & plus j'ai de vertu,
Pour charmer l'infortune ;
Et quoique je sois libre & franc,

On me fait sur la terre.

Une très-rude guerre,

Les gens les plus humains, s'abreuvent de mon sang.

ENIGME XXVIII.

LE PAON.

*A Monsieur & à Madame de Bercy, par
D**.* 1764.

JE porte un riche Diadème
Par la faveur d'une beauté suprême,
Qui m'a donné l'éclat des célestes flambeaux:
Je préside au milieu d'un grand cercle d'étoiles;
Et quand la nuit étend ses plus superbes voiles,
Elle n'a point de feux plus beaux;
Faut-il donc s'étonner, si ma beauté s'admire
Alors qu'elle se mire?
Mais ma honte & mon désespoir
Viennent pourtant de me trop voir.

ENIGME XXIX.

LE BALAI DE BOULEAU.

*Dédiée aux Enfans, par P**.* 1766.

LIBRE autrefois, caressé des zéphirs,
Je voltigeois au gré de mes desirs:
Mais garotté, lié, dans les entraves,
Je suis un vil jouet du plus vil des Esclaves.

Comme tout change, hélas ! mes beaux jours
sont passés,

N'étant plus qu'un tronc sec dont les membres
usés,

Aujourd'hui mordent la poussière,

Eux dont jadis la tête altière,

A l'exemple de leurs Ayeux,

Sembloient s'élancer vers les Cieux.

Enfin en un instant une aride vieillesse

Succède à ma verte jeunesse ;

Mais pourquoi sur mes maux m'arrêter plus
long-tems,

Mes Lecteurs pourroient bien n'en être pas con-
tens :

Il faut leur expliquer mes talents, mon usage,

Mon origine enfin ; né dans un verd bocage,

J'en suis sorti dès mes plus tendres ans :

J'entre dans les maisons, & fais peur aux en-
fans

Pour leur communiquer le don de sagesse ;

Mais hélas ! c'est ma seule chance ;

Comme ma fonction est de rendre tout net,

Il faut que je devienne un triste & sale objet,

C'en est, je pense, assez, pour te faire connoître

Mon sort, ma nature, mon être.



ENIGME XXX.

LA TONSURE.

*Présentée à l'Abbé d'Estenay, Prêtre de
Saint Roch, par Charuel Prêtre. 1765.*

LECTEUR, me connois-tu ? dans le siècle où
nous sommes,
De la tranquillité je suis le vrai chemin ;
Je ne m'attache qu'à des hommes :
Je suis du genre féminin,
D'un cercle j'ai la figure.
Qui me porte ne me voit pas :
Je ne suis point une pature,
Cependant j'ai beaucoup d'appas,
Car je puis avec assurance,
Me vanter que tous les ans,
Je nourris dans la seule France,
Sans grand travail plus d'un millier de gens.

ENIGME XXXI.

C H E R C H E R.

*Présentée à Monsieur S***. par Charuel,
Prêtre. 1766.*

LECTEUR, qui te crois l'esprit vif,
Cherche, trouve un infinitif
En huit lettres dont les premières
Composent les quatre dernières.

ENIGME XXXII.

L'ENIGME.

*Présentée à Monsieur G***. par Char-
ruel, Prêtre. 1767.*

JE cherche avec un soin extrême,
Envain peut-être à me nommer :
Qui pourra donc me deviner ?
Si je ne le puis pas moi-même.

ENIGME XXXIIL

LE TRACAS.

Où l'on trouve rat & cas.

*Dédiée au Frere Mathieu, Doctrinaire,
par son ami Charuel, Prêtre. 1762.*

JE suis dans mes six pieds ennemi du repos ;
Par sa nature , un chat l'est de ma tête ;
De la croquer tandis qu'il se fait fête ,
Dans un sac renversé mon corps se trouve
enclos.



ENIGME XXXIV.

LE PAPIER.

*A Monsieur Jolibert, Prêtre de Saint
Roch, par C**. 1753.*

A La blancheur qui brille en moi
Je joins le plus noir caractère :
Il n'est rien que je ne tolère ;
Mais je suis méchant quand je bois.

ENIGME XXXV.

LE DESPOTISME.

*A Monsieur Montran, Vicaire-Général
de Rieux, par C**. 1754.*

SUR ce qui m'est subordonné,
J'exerce un pouvoir despotique ;
Et ce que j'ai déterminé,
Est exécuté sans réplique.
Mon nom n'est pas mystérieux ;
Cher Lecteur, il est sous tes yeux.



ENIGME XXXVI.

LE COR,

Où l'on trouve Or & Roc.

*Dédié au Pere Monfroy, Doctrinaire à
Saint Julien des Ménétriers, par Cha-
ruel Prêtre. 1755.*

AUX Champs comme à la Ville on m'entend
fort souvent ;
Dépouillé de mon chef je rends l'homme puis-
sant ;
Remis dans mon entier prenez-moi par derrière,
Je suis exactement aussi dur que la pierre.

ENIGME XXXVII.

L'ETÉ.

*Dédiée à Monsieur Suart, Doctrinaire à
Saint Julien des Ménétriers, par Cha-
ruel, Prêtre. 1756.*

PRS par derrière ou pardevant,
J'offre Lecteur, également
L'une des sœurs que chaque année
On voit paroître exactement,
Des Vieillards surtout désirée,
Et favorable au tendre amant,
A qui je procure souvent
L'occasion de voir sa bien-aimée.

ENIGME XXXVIII.

LA FAUSSE-MONNOIE. 1756.

FILLE d'un pere malheureux,
 Je suis encor plus malheureuse ;
 Mon sort est des plus rigoureux :
 On me croit riche , & je suis gueuse.
 Si quelqu'un me recoit chez lui ,
 C'est qu'il est surpris de ma mine ;
 Je rougis du défaut d'autrui ,
 Dans le moment qu'on m'examine.
 Après avoir trompé souvent ,
 Quoique sans dessein de le faire ,
 Il m'arrive ordinairement
 De causer la mort à mon pere.

ENIGME XXXIX.

LE PEPIN DE POMME.

*Présentée à Monsieur le Curé de Saint
 Benoît de Paris, par Charuel, Prêtre.
 1761.*

JE suis né prisonnier petit & miserable ,
 Je suis pere d'enfans prisonniers comme moi :
 Souvent de ma prison on me délivre à table ,
 Et je porte le nom d'un Roi.
 Sans être le Dieu de Cythère
 J'habite pourtant dans les cœurs.
 Ici , Mortels , versez des pleurs ,
 Ma prison tua votre mere ,
 Et vous cause bien des malheurs.

LOGOGRIPE I.

LE RHINOCEROS.

*Dans lequel on trouve, chien, rocher,
cire, cornes, Cor de chasse, sec & nier,
ris, corse, nôces, chine, cris, écho,
ino, chiron, Rhin, ohio, Serin, Sein,
rose, Roi, Héras, Héron, coronis,
sorcier. 1730.*

A Faire obscurément des nœuds,
Je ne m'inscrirai point au Temple de mémoire;
De Cleobuline je veux
Imiter le grand travail, & m'assurer la gloire.
De terreur je suis un objet;
Mais le Serc par qui tout se Métamorphose
M'a sçu rendre colifichet.
Ajoute, retranche, compose,
Je t'offre l'animal gardien de ton foyer,
Lorsque chez toi chacun sommeille:
Ce que fait triter un adroit Nausonnier,
L'ouvrage utile de l'Abeille:
Ce qu'un Taureau fait redouter,
Le sonore instrument qu'à Diane on dédie,
Le contraire d'humide, & celui d'attester;
Ce qu'une bonne Comédie
Doit dans le parterre exciter,
De l'Europe une Isle rebelle:
Un mot pour les filles charmant;
Et qui vient les soustraire à la loi maternelle:
Un empire, un son allarmant,

A répéter nos voix la Nymphé trop fidelle ;
 Et qui trahit plus d'un amant :
 D'Athamas l'épouse cruelle ;
 Le Centaure expert qui guida
 L'enfance du fils de Pélée :

Un fleuve d'Allemagne , un autre en Canada ,
 Ou des guerriers François l'ardeur s'est signalée :

10 , 7 , 8 , 3 & 4 , mon chant me fait chérir ,

Soustratis 8 tu verras la Bergère innocente ,

A tes tendres regards me cacher & rougir :

Par 8 , 9 , 10 & 7 , je suis la fleur brillante

Que Vénus teignit de son sang :

8 , 5 & 3 je me présente

Revêtu du suprême rang :

Tu peux trouver encore un titre qu'on révère ,

L'oiseau qui désole un Étang ;

Du Dieu d'Epidaure la mere :

De plus un dangereux vaupien ,

Qui d'un suppôt d'enfer fait le métier infâme.

C'est trop parler , je le sens bien ,

Ne t'en étonne pas , Lecteur , car je suis femme.

LOGOGRIPE II.

LA FORTUNE.

*Dans lequel on trouve , feu , four , rue ,
 un , or , fer , fetu , fou , rut , trou , trô-
 ne , outre , ut , re , tour , ur , ne , roue ,
 front. 1731.*

P RÉPAREZ votre encens , Mortels ambitieux,
 Votre divinité va paroître à vos yeux ,
 Sourde , capricieuse , inconstante , légère ;

Tel fut , & tel sera toujours son caractère.
 Plaisante Déesse , va répondre un Lecteur !
 Vous voulez nous berner , insolent rimailleur ,
 Je ne badine pas ; & sans crainte , je gage
 Qu'au fond de votre cœur vous lui rendez
 hommage ,
 Mais procédons ici logographiquement ,
 Dans sept pieds se présente un vorace Élément ,
 Une voûte très-sombre , un chemin dans la
 Ville ,
 Un nombre ; deux métaux , l'un riche & l'autre
 utile ;
 Un Etre méprisé , un homme sans raison ;
 Ce qu'éprouve la Biche en certaine saison ;
 Un défaut dans l'étoffe ; un siège magnifique ,
 Un vase fait de peau , deux notes de Musique ;
 Un édifice rond , & quelquefois quarré ;
 Une Ville en Chaldée où demeura Tharé ,
 Une négation , une machine ronde ;
 Ce qu'au-dessus des yeux on voit à tout le
 monde ,



LOGOGRIPE III.

LA BIBLIOTHÈQUE.

*Dans lequel on trouve, Bible, Étoile,
quête, lit, bête, loquet, bile, bleu,
Hoel, Comte de Nantes, Hoel, Roi
de Bretagne, lot, Etoile, lie, boule,
Bétique, tuile, Été, cole, huile, luth,
Bethulie, bout, hôte, eu, Elbe, rivière
en Boëme, Elbe, Isle en la Mer Tos-
cane, thé, boue, bluet, que, botte.*

*A M. Daniel, Recteur d'Antrain, par Charuel,
Prêtre. 1732.*

DANS ces tems malheureux, ces siècles où
la France

Gémissoit asservie au joug de l'ignorance,
Où la science inconnue, ainsi que le Docteur,
Passoit pour un abus & pour un deshonneur,
Déserte, abandonnée, inutile, étrangere,
Je languissois poudreuse au fond d'un Monastère,
Et lassé de goûter un indigne repos,
Je succombois enfin sous l'excès de mes maux;
Mais bientôt reprenant une force nouvelle,
Je scus gagner des Rois la faveur & l'oreille;
Je vis courir chez-moi, Prince, Législateur,
Poète, Historien, Philosophe, Orateur;
Le Juge plus sçavant, reconnu la justice;
La sévère équité marcha sous mon auspice.

J'instruisis l'ignorant, je fis parler les Loix ;
 Seule j'ai pu dompter l'invincible François :
 Aujourd'hui même encore avec magnificence ;
 J'étaie en plus d'un lieu mon heureuse abon-
 dance ;

J'habite le Palais, j'augmente chaque jour :
 L'on connoît mon mérite, & je brille à la Cour.
 Tu voudrois, cher Lecteur, sans doute me
 connoître ?

Tu demande mon nom, tu vas le voir paroître.
 Douze lettres le font, & sans rien ajouter
 En transposant un peu tu pourras y trouver
 Le nom propre qu'on donne à l'histoire sacrée,
 L'Astre qui conduisit les Mages en Judée,
 Un argent ramassé, ce qu'on cherche la nuit,
 Un animal privé de raison & d'esprit,
 Ce qui ferme une porte, une humeur colérique
 Une couleur, un comte, un Roi de l'Armorique,
 Le neveu d'Abraham, l'ornement d'un Curé,
 Ce qu'on ôte du vin quand il est soutiré,
 Une figure ronde, un pays en Espagne,
 Ce dont au lieu d'ardoise on se sert en campagne,
 Le tems de la moisson, le Dieu maître du vent,
 Une liqueur utile, un ancien instrument,
 Cette Ville où périt ce monstre redoutable
 Du Peuple Israélite ennemi formidable,
 Ce qui dans un bâton est à l'extrémité,
 Le maître d'un logis, une Ville, & Comté,
 Un fleuve en Allemagne, une Île en Italie,
 Un arbrisseau qui croît dans la fertile Asie,
 Ce qu'on découvre au fond d'un Marais, d'un
 étang,

Une petite fleur qui se trouve au froment,
 Certaine particule en sixième en usage,
 Ce dont un Cavalier se sert dans son voyage ;
 Mais je parois, envain je voudrois me cacher ;
 J'en ai trop dit, Lecteur, tu vas me deviner.

 LOGOGRIPIE IV.

 LE LUSTRE, CHANDELIER
A BRANCHES.

*Dans lequel on trouve , rue, plante, ver,
Ur, Eu, Lure ; sel, luthi, ut, ~~me~~, ruse, le
Lers, la Sture, est, us, rut, st.*

*Présenté à M. Goupil d'Antrain, Recteur de la
Fontenelle, par Charuel Prêtre. 1733.*

JE suis dans les Palais & dans les Basiliques,
Entre les ornements un des plus magnifiques:
Je l'emporte sur tout par mon utilité;
Et donne en certains tems du lustre à leur beauté.
J'ai six pieds, cher Lecteur, voulez-vous les
connoître?

Combinez, s'il vous plaît, les mots qui vont
paroître.

D'abord il se présente une plante d'odeur;
Ensuite un animal qui rampe avec lenteur,
Une ancienne Cité que par obéissance
Quitta jadis le chef de la sainte croyance,
Une autre en Normandie, une en Franche-
Comté;

Ce qui donne aux ragoûts un degré de bonté,
Un instrument fort doux, deux notes de Mu-
sique,

Ce dont use souvent tout homme politique;
Vous trouverez aussi deux rivières de nom,
Une de Languedoc, & l'autre du Piémont;

Un vent à redouter, quand il est en furie;
 Un terme de Palais, & un de Venerie;
 Un légume en un mot,
 Et un très-petit mot
 Dont s'est servi Terence,
 Pour imposer silence.

LOGOGRIPHE V.

L'ORTOGRAPHE.

*Dans lequel on trouve, rat, Tharé, rapt,
 rage, Ré; arrhe, pré, orage, haro.*

*Dédié à M. Catholin, très-digne Curé de la Ma-
 delaine de la Ville-Levêque de Paris, par
 Charuel, Prêtre. 1764.*

DANS ce Rondeau je vais soudain paroître,
 Déjà j'y suis, & pour mieux me connoître,
 Mon corps brisé vous offre un animal,
 Un Patriarche, un cas pendable, un mal,
 Une assurance, une Isle, un lieu champêtre.
 A chaque mot vous me voyez renaître;
 J'y suis aussi nécessaire peut-être
 Que l'est des vers l'agrément principal,
 Dans ce Rondeau.
 J'offre un fléau qui plus prompt que Salpêtre,
 Quand des saisons l'ordonne ainsi le Maître,
 Fait en nos champs un ravage fatal;
 Chez les Normands un terme trivial,
 A tant de traits reconnoissez mon être
 Dans ce Rondeau.

 LOGOGRIPE VI.

LA POÉSIE.

*Où se trouvent, sie, Esope, Po, pte,
Osée, Pise, ops, épis, pois.*

*La M. Second, principal au Collège du Plessis;
& Paris, par M. Caillé, Avocat d'Antrain.*

1735.

JE chantois autrefois d'un ton harmonieux
Les exploits des Héros & les bienfaits des Dieux,
J'avois alors un langage céleste ;
Après de si nobles emplois,
On fit servir mes talents & ma voix
A célébrer les honteuses maximes
Des passions, des forfaits & des crimes.
Ici pourtant je sçais innocemment,
Offrir au sage encor quelque agrément.
Si de mon tout il défait la structure,
Je lui présente un instrument
Utile dans l'Architecture ;
Un Phrygien laid, mais sçavant ;
Un fleuve, un oiseau noir & blanc ;
Un Roi d'Israël, une Ville
Où s'est tenu plus d'un Concile,
Un nom de la mere des Dieux ;
De Cerès les dons précieux ;
Un légume dont en carême
On se repaît, faute de mieux.
Tu peux, Lecteur, sans un effort extrême,
Me deviner, car je suis sous tes yeux.

LOGOGRIPHE VII.

L'ORANGE.

Dans lequel on trouve , or & Ange

*Présenté à Madame Sainte Julie , Ursuline &
Supérieure de Saint Avoye de Paris. 1766.*

JE suis un fruit délicieux
Mon pere orne plus d'un parterre ;
Mon chef est caché dans la terre,
Le reste habite dans les Cieux.

LOGOGRIPHE VIII.

LA JALOUSIE.

*Dans lequel se trouvent , Louis , a , e ,
i , o , u , Louis monnoie , os , la , fi , Ali.*

*Aux Habitans de Pontorson , par Charuel.
1737.*

JE suis en horreur aux Mortels ;
Mais admirez leur extrême folie :
Il en est peu pendant leur vie ,
Qui ne me dressent des Autels.
On voit dans mes huit pieds un respectable nom
Les cinq différentes voyelles ,

Ce qui trouve peu de cruelles ,

L'objet de la plus forte passion ,

Le soutien de nos corps , deux notes de Mu-
sique ,

D'un Prophète imposteur l'Apôtre Fanatique :

Je ne puis , cher Lecteur , me montrer à tes
yeux ,

Sous des couleurs plus naturelles.

Ah ! puisse-tu de mes traits odieux

Ne ressentir jamais les atteintes mortelles !

LOGOGRIPHE IX.

LA TOURTELE.

*Dans lequel on trouve , truelle , terre ,
trou , Éole , treve , tutele , Étole , Retel ,
oultre , or , lettre , Lut , tourte , Lot ,
Tortue , elle , trot , Tour , rot , Lottel ,
lutte.*

*Présenté à Mademoiselle de Ferrières , par M^r
C** . 1766.*

SI l'on en croit la Fable

Je fus aux premiers tems une Nymphé agréable ;

Mais pour avoir servi la Déesse d'Amour ,

Le jaloux Cupidon me bannit de sa Cour.

Pour un bouquet de fleurs que j'offris à sa mere ,

Ce petit dieu malin , mécontent , irrité ,

Me changea de dépit en oiseau solitaire.

Pour une Nymphé aimable , ah ! quelle cruauté !

Tous les jours isolée ,

Je pleure mes malheurs , je gémis sur mon sort,

Et mon ame accablée

Attend en soupirant le moment de sa mort.

Attendri par mes maux, tu voudrois me con-
noître,

Lecteur, je l'apperçois : je suis oiseau cham-
pêtre.

Les lettres de mon nom sont onze, & rien de
plus,

Qui pourront t'égayer à tes momens perdus ;
Si tu veux les changer, & mettre avec adresse,
Tu trouveras des mots de différente espèce ;
Un outil de Maçon, un des quatre Éléments,
La retraite des rats, le puissant Dieu des vents,
Le repos du Dieu Mars, ce qu'on donne au pu-
pille,

L'ornement d'un ~~Carré~~, de Champagne une Ville,
Une bête amphibie, un métal convoité,
Le secours des absents, un instrument vanté,
Une pâtisserie en tout tems à la mode ;
Le neveu d'Abraham, l'animal le plus lent,
Un pronom, du cheval une allure incommode ;
Le métier d'un tourneur, un murmure indé-
cent,

Un poisson délicat, un combat hors d'usage,
Lecteur ami, voilà de quoi te divertir.

Si tu n'es pas content, j'en dirai d'avantage ;
Mais, ma foi, c'est assez, il est tems de finir.



 LOGOGRIPHE X.

LA CREMAILLERE.

*Dans lequel on trouve , Mai ; Icare ,
 Marc , ail , laie , mer , Lia , cire , miel ,
 merle , air , mille , mil , mail , re , mi ,
 la , Elie , Carme , ame , aimer , Caire ,
 Lima , ami , lier , mere , mari , amer ,
 rame , armes , arc , lierre , lie , acier ,
 mare , ire , crime , rime , calme , macle ,
 cri , amie , mie , lime . 1739.*

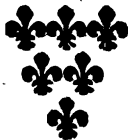
LAIDE fille de Vulcain ,
 J'ai le teint d'une Mauresse ;
 En Ville aux Champs je m'élève & m'abaisse ;
 Si vous décomposez mon corps avec adresse ,
 Vous ferez sortir de mon sein ,
 Des êtres de toute espèce.
 Mes onze pieds par leur combinaison ;
 Offrent le plus beau mois de la belle saison ;
 Un jeune ambitieux célèbre par sa chute ,
 Un Saint Evangéliste , une plante , une brute ,
 Ce dont un Armateur redoute le courroux ;
 L'une de ces deux sœurs dont le commun époux
 D'un Peuple choisi fut le pere :
 L'ouvrage curieux d'une habile ouvrière ,
 Avec le doux produit de ses vols innocents ;
 Un oiseau grand siffleur ; l'un des quatre Élé-
 ments ;
 Un nombre , un grain , un jeu , trois notes de
 musique

Un Prophète , & selon une ancienne Chronique
L'un de ses descendants ,
De notre individu le plus noble apanage ;
Ce que l'on doit savoir pour bien vivre en ménage ,

Une Cité d'Egypte , une autre du Perou ,
Un trésor , le moyen de rendre sage un fou ;
Ce qu'aime un fils docile , & l'épouse fidelle :
Ce qu'est la mort à l'ame sensuelle :

Trois instruments : celui du nautonnier ,
Celui qui fait la gloire du Guerrier ;
Et cet autre qu'emploie avec art le Sauvage ;
Un arbre dont envain Jonas chercha l'ombrage ,
Le sédiment du vin , le plus dur des métaux ,
Une eau dormante , & l'un des péchés capitaux ;
L'opposé de l'innocence ,
L'écueil de la patience ,

Et quelquefois celui de la raison :
Ce qui suit la tempête , un terme de blason ;
Un éclat que produit la douleur , l'allégresse :
Deux petits mots d'amitié , de tendresse ;
Un outil . . . mais c'est trop vous découvrir
mon nom.



LOGOGRIPHE XI.

LA PAUVRETÉ.

*Dans lequel on trouve , pauvre , Pau ,
 Été , peau , paté , rave , pere , pâture
 ou pré , rape , rapt , re , Trape , trève ,
 veau , rat , ver , pureté , revue , tûe ,
 rêve , preuve , tuer , vue .*

Dédié au Pere François-Marie d'Antrain, Capucin , par Ory d'Antrain. 1740.

VERTU chez les dévots , vice chez les mondains ,
 Mais soit vice ou vertu , je déplais aux humains ,
 J'ai huit pieds , cher lecteur , ôtes-en deux derniers ,
 Vient un de mes sujets pour ouvrir la carrière ,
 Sépare ce sujet en deux ,
 Une Ville en Bearn d'abord s'offre à tes yeux .
 Prends mes trois derniers pieds , & fais-en l'assemblage ;
 C'est la belle saison où l'on cherche l'ombrage .
 Disseque , si c'est ton métier ,
 Tu verras ce qu'on lève avant de dissequer ;
 Plus un mets épice , une tendre racine ;
 Celui dont un enfant tire son origine ;
 L'endroit où paissent les bestiaux ;
 L'instrument qui divise un feuillage en boucaux ;

Un crime, un ton du chant, un fameux Monastère

Vers les confins du Perche, aux femmes fort contraire :

Un accord de paix pour un tems,
L'animal dont le ris est estimé friand :

Un petit Quadrupede aux chats antipathique,
Un reptile, par fois qui cause la colique :

Une vertu dont on fait cas.

Ce qu'un Colonel fait, visitant ses Soldats;
En Ville un grand chemin : ce qu'en dormant
l'on pense,

Ce qu'au Juge on produit, avant d'avoir Sentence.

Un Acte inhumain, un des sens.
Je finis, aussi bien c'est trop perdre de tems.

LOGOGRIPE XII.

LE FLAMBEAU.

*Dans lequel on trouve, fleau, fa, la,
bleu, ame, Albe, flâme, bal, lame,
amble, feu, eau, mule, aube, mal,
beau, blame.*

*Dédié au R. P. de St. Genis, Provincial des
Doctrinaires, par Charuel, Prêtre. 1761.*

JE suis, ami Lecteur, utile à tout le monde,
Lorsque le blond Phœbus de sa course lassé,
A conduit ses Courriers, halétans, harassés,
Dans le sein de Thétis, & s'est plongé dans
l'onde.

L'aveugle cependant n'a pas besoin de moi ;
 Ma vue un voleur se cache , & se tient coi ;
 J'en dis peut-être assez ; mais pour mieux me
 connoître

Combine mes huit pieds , & tu verras paroître
 Un instrument de bois utile au Laboureur ,
 Deux notes de Musique ; avec une couleur ,
 L'être spirituel qui se trouve en tout homme ;
 Le nom d'une Cité plus ancienne que Rome ;
 Ce que produit le feu ; un divertissement ;
 Ce que l'on craint le plus dans certain instru-
 ment ;

L'allure d'un cheval : deux Éléments contraires.
 L'animal féminin qui ne fut jamais mere ,
 L'ornement le plus long d'un sacrificateur
 Ce qu'on n'apprend que trop sans aucun Précep-
 teur :

Une Epithète encor , qui peut en tout te plaire ,
 Ce qu'on mérite enfin , quand on est téméraire.

LOGOGRIPE XIII.

LA PRÉFACE.

*Dans lequel on trouve , pré , re , fa , face ,
 fer , farce , Caprée , café , crepe , Cerf ,
 rape , carpe & arc. 1742.*

Jadis chez les Auteurs je fus très à la mode ,
 Maintenant je déplaïs , & deviens incommode ,
 A quiconque me lit je donne du chagrin ;
 Et dès qu'on me commence , on voudroit voir
 ma fin.

Ami Lecteur , veux-tu ſçavoir mon être ?
 Combine mes ſept pieds , & tu verras paroître
 Un terrain favori de plus d'un animal ,

Plus d'un ton muſical ;

Ce qu'on trouve de beau rarement chez la fem-
 me ,

Dont elle a tant de ſoin , & qui toujours enſlam-
 me :

Un métal moins priſé que n'eſt l'or , ni l'ar-
 gent ;

Ce qui fait de maints ſots le fade amuſement ,

Une Iſle que l'on voit en Méditerranée

Autrefois renommée

Par les affreux excès d'un Empereur Romain ;

Un breuvage du matin ,

Ce que par méthode l'on porte

Pour deuil d'une perſonne morte ,

Et pour marquer les grands regrets ;

Un ingambe animal habitant des forêts ;

Le rebut des fruits de l'automne ,

Que toujours aux Payſans on donne ;

Un aſſez bon Poiſſon ,

Un attribut de Cupidon ;

Enfin un . . . mais ces traits ſont ſuffiſants , je
 penſe ,

Pour te démontrer qui je ſuis ;

Si tu eſ encore en ſouffrance

Ouvre la Pucelle ou Clovis.



MAGNIFIQUE CHANSON MORALE,

*Chantée au Collège de Rennes , à la Tragédie
de la fin de l'année 1738 , dédiée à la Jeunesse
& aux Peres & Meres , par l'Auteur de ce
Livre.*

CRAIGNEZ un avenir fâcheux ,
Enfans qu'on délicate :
Craignez un amour dangereux
Qui sans cesse nous flatte ;
Un fils est toujours malheureux ,
Quand son pere le gâte.

Vous ne poussez point de soupirs ,
Vous vivez sans allarmes ;
A contenter tous vos desirs
Vous goûtez mille charmes :
Hélas ! qu'un jour ces vains plaisirs
Vous couteront de larmes !

Ainsi qu'un Courfier indompté ,
Dès qu'on lâche la bride ,
Arbitre de ses volontés ,
Dépourvû d'un bon guide ,
Vers son malheur l'enfant gâté
Court d'un pas intrépide.

A peine est-il hors du berceau ,
Dans le monde on l'engage ;
Mais sur cet océan nouveau ,
Sans un Pilote sage ,
Bien-tôt ce fragile vaisseau
Fait un triste naufrage.

596 LA RHÉTORIQUE
Malgré le penchant le plus beau ,
Secondez la nature :
Autrement c'est un arbrisseau
Qui languit sans culture ;
C'est une vigne sans ormeau ,
Qui rampe à l'aventure.

Dans vos fils il faut corriger
Les défauts de l'enfance ;
Autrement trop les ménager ,
Avoir trop d'indulgence :
C'est les exposer au danger
De perdre l'innocence.

CANTIQUE

SUR L'EUCHARISTIE.

*Pour la Bénédiction du Saint Sacrement ,
présentée à Madame de Ferrières , Su-
périeure au couvent de l'Annonciation ,
proche Paincourt à Paris , par Cha-
ruel , Prêtre , le 4 Juillet 1766.*

VOICI sur nos Autels notre Dieu tout-puis-
sant ,
Voici le Souverain des têtes couronnées ;
Croyons , Chrétiens , croyons , croyons ,
C'est le Dieu des armées ,
Adorons , adorons ses grandeurs dans son abaif-
sement ,
Dans son abaissement.

Vous voici donc , grand Dieu , descendu de
Sion ,

Pour être parmi nous un Agneau débonnaire,
Régnez, Grand - Dieu, régnez, régnez
Au Ciel & sur la terre:
Donnez - nous, donnez - nous par vos mains la
Bénédiction,
La Bénédiction.

CANTIQUE

SUR L'EUCCHARISTIE.

*Présenté à Madame Rossignol, Abbessé
de Malnou, & très - digne Supérieure
du Monastère de Bon-Secours, Faux-
bourg Saint Antoine de Paris, par
Charuel, Prêtre le 29 Août 1766.
Sur l'air : Solitaire témoin, &c.*

O Prodige d'amour ! ô Mystère ineffable !
Jésus du haut des Cieux descend sur nos Autels ;
Il veut pour nous rendre immortels
Nous donner sa chair adorable :
Recherchez, nous dit-il, ce pain vivifiant,
Cœurs affligés & nourris dans les larmes,
Vous trouverez dans mon corps, dans mon
sang

La paix avec ses plus doux charmes,
La paix, la paix avec ses plus doux charmes.



Je l'éprouve, ô mon Dieu, loin du Banquet
céleste,
Mon cœur est triste, aride, inquiet, abattu ;
Et mon impuissante vertu

Languit dans un repos funeste :

Biens du monde à mes yeux vous êtes sans at-
traits ;

Vous me laissez dans une faim extrême ;

Pour contenter mon âme , & ses souhaits ,

Il faut à mon cœur un Dieu même ;

Il faut, il faut à mon cœur un Dieu même.



Il m'écoute , & déjà sa bonté que j'implore,
D'une céleste ardeur , vient d'embraser mon
sein :

Tu peux seul , breuvage divin ,

Calmer la soif qui me dévore :

Viens m'inspirer l'amour de ton festin sacré ;

Dans les transports de mon âme ravie ,

Tu me verras comme un Cerf altéré ,

Courir à la source de vie ;

Courir , courir à la source de vie.



Aux douceurs du festin de ton amour su-
prême ,

Heureux , Seigneur , heureux qui se laisse char-
mer !

Pour toi qui daigne ainsi m'aimer ,

Je renonce à tout ce que j'aime :

Tu me donnes ton corps , je viens t'offrir mon
cœur ;

Et pour ton sang mes pleurs & mes louanges ;

Ah ! désormais , l'objet de mon ardeur ,

Grand Dieu , c'est le seul pain des Anges ;

Grand Dieu , Grand Dieu , c'est le seul pain des
Anges.

NOËL NOUVEAU,

Présenté à Madame de Mazziere, très-digne Abbessé de Chaillot, proche de Paris, le 6 Septembre 1766, par Charuel d'Antrain. Sur l'air : Je ne veux de Tircis qu'entendre les Chançons.

LE Seigneur aujourd'hui foudroye les enfers,
On ne vit plus dans l'esclavage ;
Si Jésus a rompu nos fers,
Le Démon n'a pas moins de rage.

Sauvez - nous donc, Noël, sauvez - nous du trépas,
O sauvez-nous, Dieu seul suprême !
Sauvez-nous donc, grand Roi des Rois,
Et mettez fin à nos peines.

Ah ! quels plaisirs, Bergers, l'on respire ici
bas !
Vivons, Bergers, sous cet Empire :
Chantons, chantons jusqu'au trépas
Tout ce que Noël nous inspire.



NOEL NOUVEAU,

Présenté à Madame Saint Jérôme , Supérieure de Sainte Elizabeth de Paris , le 28 Août 1766 , par Philippe Jacques Charuel d'Antrain en Bretagne , Evêché de Rennes.

PLUS éclatant que le flambeau du monde ;
 Jésus quitte les Cieux pour notre amour ,
 Il ravit la terre & l'onde :
 Que chacun dans ce beau jour
 Chante à la ronde
 Et tour à tour :
 Célébrons son ardeur ,
 Et si l'enfer jaloux en gronde
 Ne craignons point ni lui , ni sa fureur.



Hâtez-vous donc , Bergers de ce Village
 De venir faire à Jésus votre cour :
 Quittez-la vos pâturages ;
 Donnez-lui votre amour :
 Tout vous engage
 A ce retour :
 Donnez-lui votre cœur
 Qu'il le possède sans partage ;
 Puis attendez de lui votre bonheur.



Et vous , Damon , dont la voix est aimable
 Ne lui refusez pas un air joyeux :
 A cet Enfant dans l'étable ,
 Chantez-lui un air gracieux ,

Il est durable
 Plus que les Cieux,
 Donnez-lui votre cœur,
 Qu'il le possède sans partage,
 Puis attendez de lui votre bonheur.

NOEL MAGNIFIQUE,

*Présenté à Monsieur Cathelin, très-digne
 Curé de la Madeleine de la Ville-Le-
 vêque, par Philippe, Jacques Charuel
 d'Antrain, le 6 Septembre 1766.*

*Dialogue de l'Ange & des Pasteurs, sur la
 Naissance de Jesus-Christ.*

L'ANGE.

FIDÈLES Pasteurs, venez avec moi
 Baïser les pieds de votre petit Roi :
 Venez, l'astors, voir cet Enfant aimable
 Que vos péchés ont mis dans une étable.

LES PASTEURS.

Il est vrai, sa bonté la fait quitter les Cieux
 Pour avec nous habiter ces bas lieux ;
 Et nous tirer de l'infame esclavage,
 Où le Démon nous tenoit en otage.

L'ANGE.

Ses petits yeux mouillés qui répandent des
 pleurs,
 Pleurent vos maux, & non pas ses douleurs :

502 *LA RHÉTORIQUE*
Sa charité surpasse ses souffrances
Et sa bonté la réduit à l'enfance.

LES PASTEURS.

Ses deux petites mains, où l'on voit seule-
ment
L'activité d'un foible mouvement
Ont donné l'être à la Machine ronde,
Et ont tiré du néant ce grand monde.

L'ANGE.

Ses pieds tenus captifs dans de pauvres dra-
peaux
Ont arrêté l'inconstance des eaux ;
Et ont placé sur une glace humide
La fermeté d'un rocher bien solide.

Anges, montrez-le nous, il aime les douleurs
Plus mille fois que toutes nos grandeurs :
Montrez-le nous cet enfant débonnaire
Qui doit passer de la Crèche au Calvaire.

N O E L.

*Présenté à l'Abbé Charuel, Chanoine de
Pontorson, par Philippe Charuel de
Rouffigné, son frere, en 1759. Sur l'air :
O beau Jardin où l'Art & la Nature*

VERBE éternel, il n'appartient qu'aux Anges
A célébrer cette Solemnité,
Et notre foible humanité

Ne peut assez exprimer les louanges
Que nous devons à ta Nativité.

Mais connoissant qu'il s'agit d'un mystère
Où nous voyons nos péchés effacer,

Et notre ennui terrasser,
Avec raison nous ne saurions nous taire,
Si pour ingrats nous ne voulons passer.

Adorons donc cette bonté suprême !
Bénéissons-la par des chants éternels !

Présentons des vœux solennels
A ce grand Dieu qui s'immolant soi-même
Se fait Mortel pour nous rendre immortels.

Quel changement ! quelle métamorphose !
Celui qui tient l'Univers en ses mains,
Celui qui fait les Souverains,
Et comme il veut de leurs sceptres dispose,
Est aujourd'hui l'esclave des humains.

Mondains remplis de gloire insupportable,
Rois comme Dieu sur la terre adorés,
Sortez de vos Palais dorés,
Et venez voir couché dans une étable
Dieu qui vous loge en ces lieux azurés.

Il ne veut point donner la connoissance
De sa venue à tous vos Courtisans :

Il fuit tous ces vains complaisants ;
Et pour témoins de sa sainte naissance
Il n'a choisi que de pauvres Paysans.

Lui qui d'un mot avoit formé le monde,
Pouvoit-il pas de son droit absolu

Nous sauver s'il avoit voulu ;
 Mais cet excès d'un amour sans seconde,
 Avoit été de tout tems résolu.

OPERIS CLAUSULA.

JAM QUæ opus exegi, quod nec jovis ira,
 nec ignes,
 Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas,
 Cum volet, illa dies quæ nil nisi corporis hujus
 Jus habet, incerti spatium mihi finiet ævi :
 Parte tamen meliore mei super alta perennis,
 Astra ferar, nomenque erit indelebile nos-
 trum :
 Quaque patet Domitis Romana potentia terris,
 Ore legar populi, perque omnia sæcula, famâ,
 Si quid habent veri vatum præſagia, vivam.

F I N.

TABLE.

T A B L E

DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

C <i>ARMINA in Regales Ludovici decimi quinti, & Mariæ Nuptias, anno 1726.</i>	Page 1
<i>Hymnæi invitatio ad celebrandas concentu Mu- sico Regales Nuptias, 1726.</i>	3
<i>Vers chantés au mariage de LOUIS XV, par MM. Tribou & d'Un.</i>	5

COMPLIMENTS.

<i>A LOUIS XV. sur son Portrait.</i>	8
<i>A LOUIS XIV. par Marigny.</i>	ibid.
<i>Plusieurs compliments François & Latins, au même.</i>	9 & suiv.
<i>Latin, à Urbain VIII, dont la Devise étoit une ruche d'Abeilles.</i>	13
<i>A Louis XV, allant à Metz, en 1744.</i>	13 & 14
<i>Au même, à son entrée à Malines, par le Car- dinal Bosna, Archevêque.</i>	15
<i>Par Monsieur Desforges Maillard, au sujet du Monument érigé à Rennes, en mémoire de la Convalescence du Roi à Metz.</i>	ibid.
<i>Pour être placés au bas de la Statue Equestre de Louis XV, Latin & François.</i>	16 & 17
<i>Au Roi de Pologne, François & Latin, au</i>	

- Sujet de la Statue de Louis XV. qu'il a fait ériger à Nancy.* 18 & 19
Compliment ou Epitre Dédicatoire, à Madame Première. ibid.
A Monseigneur le Dauphin, par la Fontaine. 20
A Monseigneur le Duc de Bourgogne, 1755. 21
A Madame la Dauphine, sur la Naissance de Monseigneur le Comte de Provence, en 1756. ibid.
En prologue, à Monseigneur le Dauphin, & à Madame la Dauphine, à leur arrivée à Saint Cyr, 22
A Monseigneur le Prince de Conty, par M. le Brun. 24
Au Grand-Condé. 25
Au Duc d'Orléans, Régent. ibid.
A Madame la Duchesse d'Orléans, par Monseigneur le Brun. 26
Quatre Compliments à Monseigneur le Duc d'Anguillon, à son arrivée aux Etats de Bretagne, par Messieurs Desforges Maillard, pere & fils, en 1755 & 1757. 26 & suiv.
A Monsieur le Maréchal Duc de Richelieu. 30, 31
A Monsieur de Rochambeau, Gouverneur de Vendôme, par les Ecoliers du Collège de Vendôme. 32
A Madame N. 32, 33
A Madame de Montespan, par la Fontaine, ibid.
Au Roi de France, au sujet du Louvre & du Château de Versailles, 35
Sur le Vin de Bourgogne. 36
A Marie Stuart, Reine de France. ibid.
Sur la race des Monmorenci, par Ronsard. ibid.
Deux Compliments au Cardinal Fleury, sur la Paix de 1737. 37, 38

T A B L E 507

<i>Compliment à Madame de la Rochefoucaud, Abbessé du Paraclet.</i>	39
<i>A Monsieur Vasse, par Madame Guibert.</i>	40
<i>A N... en lui envoyant une Pendule, par M. Vasse.</i>	ibid.
<i>Et Etrennes, à N...</i>	41
<i>Et Portrait de Mademoiselle Emilie, par M. André de Marseille.</i>	42
<i>A Monsieur de la Bourdonnaye, Syndic des Etats de Bretagne, par Monsieur Desfor- ges Maillard.</i>	43
<i>Par Sannazar, Latin, sur la gloire de Venise, au-dessus de celle de Rome.</i>	ibid.
<i>A Madame la Prieure de ... le jour de Saint Louis sa fête.</i>	44
<i>A un Anonyme de...</i>	44, 53, 75
<i>Et Portrait de deux sœurs.</i>	45
<i>Pour mettre au bas du Portrait de Madame la Comtesse la Croisette.</i>	46
<i>Et un autre compliment à la même, le jour de sa fête.</i>	55
<i>De Mademoiselle de la Louptière, à un An- nyme.</i>	46
<i>De Monsieur de la Sorinière, à une jeune De- moiselle.</i>	47
<i>Au bas des Portraits de Monseigneur le Duc d'Orléans, & de Monsieur Maupou, premier Président de Paris.</i>	49
<i>Sur la noblesse de Monsieur Morand, premier Chirugien de la Reine.</i>	50
<i>A Madame de Br.</i>	ibid.
<i>Ou monumet de vénération à la mémoire du Pré- sident de Montesquieu, par Monsieur Desfor- ges Maillard.</i>	51
<i>Compliment en Madrigal, à une inconnue, par Monsieur de la Sorinière.</i>	52

Compliment sur le mariage de Mademoiselle de Richelieu, avec Monsieur le Comte d'Égmond. ibid.

Compliment Latin, pour fleurir N. . . . 54

A M. Marduel, Curé de S. int Roch. ibid.

De Monsieur l'Abbé de Ferrières, à Monsieur de Ferrières son pere, Avocat, avec l'envoi à Madame de Ferrières. 55, 56

Deux compliments d'un enfant à son pere, & à sa mere, au nouvel An, ou à leurs fêtes. ibid. & suiv.

A la Société des Sciences de Châlons sur Marne, par Monsieur de la Louptière, & la réponse par Monsieur Suiger. 62

A Monsieur de la Louptière, sur la mort de son pere l'Abbé de Mansperrais, 65

Et un autre. 72

De tristesse, sur la mort de Madame Dugé de Baguac, Comtesse de Tillière. 74

En réponse, d'une inconnue au compliment de Monsieur le Surintendant, en 1757. 76

En bons vers à la louange d'un Prélat, avec la réponse. 76, 77

En bons vers, sur une fervente Religieuse. 78

A un Abbé & Général d'Ordre. ibid.

En vers humoristiques, sur la curieuse d'un bapême. 82

Sur le mariage de . . . & à la louange d'un Prélat. 84, 86

A Monsieur le Marquis, & à Madame la Marquise de Brebant, par Charuel. 89 & 91

On bouquet d'un fils à son pere, par le même. 92

Deux compliments ou bouquets, à Madame de Bendry. 92, 93

On harangue de Charles Edouard d'Ecosse, à son armée, en 1745. 94

T A B L E 509

Compliment ou discours au Roi, par Boileau. 95

P L A C E T S.

<i>Au Roi.</i>	100
<i>A Monseigneur le Dauphin, sous Louis XIV, par le Pierrot des Italiens.</i>	101
<i>Au Cardinal de Richelieu, par Malherbe.</i>	102
<i>A un Général d'Ordre.</i>	103

D I S C O U R S.

<i>Et expressions de Racine, sur Satan tentateur, Adam & Eve.</i>	106 & suiv.
<i>Ou Poëme sur la création.</i>	112
<i>Par Monsieur de la Louptière, amitiés Poëtiques.</i>	115
<i>Delphinire, Muse Angevine, à Clitandre, Poëte.</i>	118
<i>Ou Poëme au Duc d'Orléans, par Monsieur Poinsonnet.</i>	119
<i>A un Anonyme, songe à Thémire & la réponse.</i>	121 & suiv.
<i>D'un Solitaire, sur le néant des grandeurs & la solidité de la vertu,</i>	125
<i>Suivi & impromptu, où se trouvent neuf mots, par la même lettre.</i>	126
<i>Et éloge funèbre de Monsieur le Président de Montesquieu.</i>	127
<i>Et emportement de Penelope.</i>	131
<i>Et description du Famelique.</i>	ibid.
<i>Et traduction du second cœur de Thieste de Sène- que.</i>	132
<i>Eglogue, la fausse indifférence.</i>	135
<i>Harangues au Roi, à la Reine & à Monsei- gneur le Dauphin, par l'Archevêque de Tou- louze.</i>	139 & suiv.
<i>Bouquet au Roi, le jour de Saint Louis, 1760;</i>	

L E T T R E S.

<i>Cinq Lettres où n'entrent point une des cinq voyelles, a, e, i, o, u.</i>	147 & suiv.
<i>D'un fils à son pere & à sa mere, au nouvel An.</i>	156
<i>D'un ami à son ami, au nouvel An,</i>	157
<i>De la Bergère Annette, à Monsieur de la Louptière.</i>	159
<i>Et la réponse de M. de la Louptière.</i>	160

E P I T R E S.

<i>Au Roi, sur sa Convalescence en 1744, par MM. de la Motte & le Poëte Roi.</i>	162, 164
<i>Au Roi, par M. de la Louptière.</i>	167
<i>A M. de la Louptière, sur la mort de M. la Chaussée.</i>	168
<i>De M. de la Sorinière, à une Veuve de la Ville d'Angers.</i>	169
<i>De M. de la Louptière, à M. de la Sorinière.</i>	171
<i>Et la réponse.</i>	173
<i>A Mademoiselle Gauffin, Actrice.</i>	176
<i>A M. Ganeau, Imprimeur du journal de Verdun.</i>	177
<i>Imitée de Martial, par M. Desforges Maillard.</i>	179
<i>De M. Coquard à M. du Tillot, sur la nouvelle année.</i>	180
<i>Invocation du Philosophe Cléante.</i>	182
<i>Elégiaque, de M. de la Louptière, sur la mort de M. l'Abbé de Maupertuis.</i>	183
<i>A un Anonyme, sur la réponse de M. B.</i>	186
<i>Elégiaque, sur la mort de N.</i>	188
<i>A B***. & une à Iris.</i>	189, 190

T A B L E

<i>Epître à M. de la Louptière, sur ce qu'il n'écrit plus, par M. Guichard.</i>	511 194
<i>Sur la misère de l'homme.</i>	196
<i>A un Courtisan qui s'éloigne de la Cour.</i>	199 205.
<i>A M. Dacier, & une adressée à un ami.</i>	209, 211

O D E S.

<i>Sur la prise du Port-Mahon, par M. de Richelieu, sous le règne de Louis XV. en 1756.</i>	213 216
<i>Tirée du Cantique que Moïse & les Israélites chantèrent à Dieu, en action de grâces.</i>	216
<i>A la Gloire de Dieu, tirée du Magnificat, dédiée à M. le Marquis de Puisegur.</i>	218
<i>Au Roi de Prusse, en 1766.</i>	225
<i>Dédiée à M. Saunières, Procureur au Châtelet, de Paris.</i>	227
<i>Au Roi, sur sa Convalescence, par M. Tacin, Curé de Donsilly.</i>	229
<i>A la Reine, sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin.</i>	231
<i>Sur la paix, par M. Bertrand de Nantes.</i>	235
<i>Sur la Naissance de Monseigneur le Comte de Provence, en 1755.</i>	238
<i>Imitée du Pseaume LXXX. à Mad. de Ferrières, Supérieure de Popincourt.</i>	241
<i>Tirée d'Anacréon.</i>	244.
<i>Sur la solitude, par M. Arnaud Dandilly.</i>	245.
<i>A l'humanité, sur la ruine de Lisbonne.</i>	248.
<i>A M. Racine, sur la mort de son fils.</i>	253
<i>A l'occasion des pluies de 1753, par Mademoiselle Plisson.</i>	256
<i>Contre les Dèistes & Matérialistes.</i>	258
<i>Sur les vaines grandeurs de la terre, par M. Si-</i>	

<i>monceau.</i>	262
<i>Odes , Tranquillités Chrétiennes.</i>	265
<i>Aux Nations , par M. Fleutry, de Lisle en Flan-</i>	
<i>dre.</i>	268
<i>Sur le mauvais usage de la parole.</i>	272
<i>Sur la Jeunesse.</i>	277
<i>La mort des Héros.</i>	279
<i>Le deuil de la France.</i>	281
<i>Sur la mort de Stanislas Roi de Pologne , par</i>	
<i>l'Abbé Godard.</i>	291
<i>Deux Mandemens de Monseigneur l'Archevê-</i>	
<i>que de Paris , & de M. de Saint Malo , avec</i>	
<i>la Lettre du Roi , sur la prise de l'Isle Mi-</i>	
<i>norque.</i>	296 , 300

STANCES.

<i>De M. de la Louptière , & la réponse.</i>	309 &
	suiv.
<i>A Mademoiselle de B**.</i>	310
<i>Les douceurs de la vie champêtre.</i>	311
<i>A Damon , par M. Thiolière.</i>	314
<i>Désirs fervents avant la Ste. Communion.</i>	317
<i>Réflexions sur le jour du Jugement dernier.</i>	318
<i>Les huit félicités du vrai Philosophe.</i>	320
<i>Imitation de l'onzième Ode d'Horace.</i>	321
<i>Seconde traduction de l'Ode d'Horace : Fugaces</i>	
<i>Postumes.</i>	323
<i>Sur l'Ode d'Horace : Quis desiderio sit pudor.</i>	325
<i>Sur le Dies iræ , par M. Saurin.</i>	327
<i>La grandeur confondue entre deux morts,</i>	330
<i>L'innocence justifiée par le silence , par Philippe</i>	
<i>Charuel.</i>	ibid.
<i>Avis à la Jeunesse , par le même.</i>	331

LIVRE SECOND.

SONNETS.

EN bouts rimés sur la mort de Louis-le-Grand.

332

En bouts rimés, à la louange d'un Prédicateur.

333

En bouts rimés, sur l'incommodité de . . .

334

En bouts rimés, sur un jeune Prince.

335

En bouts rimés, sur un Convalescent.

336

En bouts rimés, sur le départ d'Eucharis.

338

Autres Sonnets.

Sur la maladie du Roi à Metz, en 1744, par

M. Cottereaux, Curé de Donnemaries.

338

Sur sa convalescence, par le même.

339

Sur M. de Villard.

341

Sur le Très-Saint Sacrement de l'Autel, dédié

à Madame de Beauveau, Abbessé de Saint

Antoine.

342

De M. des Baux, Pénitent, & le sonnet de

la miséricorde.

342 & 343

A Jesus-Christ crucifié, dédié à Md. l'Homme,

Religieuse à Saint Antoine.

344

Sur la ruine de Lisbonne, en 1756.

344

Hippolite à Bellesmire.

346

Dieu, reconnoissable dans sa Créature.

347

Sur le miroir.

348

A la Très-Sainte Trinité, à Md. la Supérieure

de l'Assomption de Paris.

ibid.

A l'honneur de la Très-Sainte Vierge.

349

Sur la mort.

349 & suiv.

Sur la jalousie.

350

Sur le mépris du monde & de ses richesses.

351

Y v

514 DES MATIERES.

<i>Sonnet à la gloire de Louis-le-Juste, Latin-François.</i>	353
<i>Sur le babil des femmes.</i>	354
<i>Sur l'avorton.</i>	355
<i>Sur le pouvoir de l'esprit humain.</i>	356
<i>Sur un homme réduit à l'indigence.</i>	357

RONDEAUX.

<i>Sur le nouvel an.</i>	ibid.
<i>Sur un Ecrivain Poëte.</i>	358
<i>En rimes , à Isabeau.</i>	359
<i>Sur l'esprit & l'eau, par M. Bertrand de Nantes.</i>	ibid.

QUATRAINS.

<i>Sur les incrédules , par le même.</i>	360
<i>Sur un chien bien appris.</i>	361
<i>Sur les femmes.</i>	ibid.
<i>Sur Didon , & sur Néron , par Perse.</i>	363
<i>L'Ecrévisse & sa mere,</i>	364
<i>La montagne en travail.</i>	ibid.
<i>Au sujet de la mort de Charles IX. par Ronsard, avec la Parodie de Beroalde.</i>	365
<i>Par les Clercs de M. Boileau.</i>	ibid.
<i>Sur le jeu des Echets.</i>	366
<i>Sur le Portrait de Louis XV. à Rheims , à la publication de la paix.</i>	ibid. 367

EPIGRAMMES.

<i>A Louis XV. à Rheims , au Temple de la gloire</i>	368 jusqu'à 388
<i>Epigrammes sur le même sujet , à Rheims , à Mrs. de Clermont , Colbert , Henri III , de Pouilly , Rogier , Godinot , Choiseul , Henri IV , Louis XIII , Louis XIV , le Duc de Bourgogne , Pere de Louis XV , M^{de} Henriette de France , Laverdy , Contrôleur - Général , aux</i>	

T A B L E

515

<i>Habitans de Rheims , à la Ville de Rheims , à l'Hymen , à l'Académie Françoisè , à la Reine.</i>	372 & suiv.
<i>Epigramme à Md. de Baudry , par Charuel.</i>	377
<i>Sur sainte Elizabeth Reine.</i>	ibid.
<i>Au Pere Massillon.</i>	391
<i>Au sujet du cheval d'Henri IV , au Pont-neuf à Paris.</i>	ibid.
<i>A Nicole.</i>	ibid.
<i>Sur le Prince Charles de Lorraine.</i>	392
<i>Sur le Cardinal Mazarin , par Voiture.</i>	ibid.
<i>Sur le Cardinal de Richelieu , par Corneille.</i>	393
<i>Sur un fou , par saint Amand.</i>	ibid.
<i>Sur un Dévot vindicatif.</i>	394
<i>Sur Jean & son Cheval , sur une Coquette.</i>	ibid.
<i>Au sujet d'un Prédicateur , & d'une Dormeuse.</i>	395
<i>Sur une mauvaise femme.</i>	ibid.
<i>A un solitaire , sur deux portes-chaises , sur le caractère de Macrin , sur un Barbier , sur un Abbé , sur un Sable à M. Titon du Tillet , à Md. Guibert , à Mgr. l'Arch. de... à M. Du- val , Médecin , & autres.</i>	396 & suiv.
<i>En bouquet , le 15 Août 1760 , présentée à Md. la Comtesse la Croisette , par Charuel.</i>	401
<i>L'âge change le goût.</i>	403
<i>Epigramme , sur les douceurs de la vie privée.</i>	ibid.
<i>Triolet en réponse au Rondeau sur le nouvel an.</i>	404
<i>Anagramme au sujet de Jesus - Christ & de Pi- late.</i>	ibid.
<i>Distiques sur divers sujets.</i>	ibid. 405

F A B L E S.

<i>L'Epervier & la Corneille , par M. Desforges Maillard.</i>	ibid.
---	-------

516 DES MATIERES.

<i>Fable, Le Renard & l'Ane.</i>	406
<i>Ala Bergère Annette, la chaîne indissoluble.</i>	408
<i>Le Paon, le Dindon, & la Poulette.</i>	409
<i>Le Serin & la Fauvette.</i>	411
<i>Le Singe Barbier.</i>	413
<i>Le Fleuve & le Ruisseau.</i>	414
<i>L'Araignée & le Ver-à-soie.</i>	416
<i>Le Crabe, le Limacon & le Ciron.</i>	417
<i>Le plaisir & la sagesse.</i>	420
<i>Le Rossignol & l'Ane.</i>	423
<i>L'Ecrévisse agioteuse.</i>	427
<i>La Mouche & l'Araignée.</i>	428
<i>La Cigale trouvée parmi une foule de Sautrelle.</i>	430
<i>L'Ecrévisse & sa mere.</i>	431
<i>La montagne en travail.</i>	432
<i>Le Renard, le Loup & le Lion.</i>	433
<i>Par M. Richer, sur la convalescence du Roi à Metz. Le Palmier, les Bergers, Jupiter.</i>	435

CONTES.

<i>Le Difficile, par M. Desforges Maillard.</i>	436
<i>Réponse d'un Meunier à son Avocat.</i>	437
<i>Le mari charmé du portrait de sa femme.</i>	ibid.
<i>Bias sur mer & les Passagers, par M. Desforges Maillard.</i>	438
<i>Par le même, les deux Médecins.</i>	ibid.
<i>Sur les Chanoines, l'Alchimiste.</i>	439
<i>La Procédure Normande.</i>	441
<i>Le sage Plaideur.</i>	445
<i>Le Jugement du chien, par M. Desforges Maillard.</i>	446
<i>Maximes pour se conduire sagement dans le monde.</i>	448

LIVRE TROISIÈME.

ENIGMES.

1. **L'ABEILLE**, à Md. Baland. 450
2. *L'Abaille*, à M. & à Md. Milin. 451
3. *L'orgue*, à M. Daquin, Organiste du Roi. 452
4. *Le Serpent*, instrument de musique. 453
5. *La musique*, à Md. Angot. 454
6. *Le Verre*, dédiée à la Jeunesse. 455
7. *La lettre U.* à M. Quinon Lefevre, Prêtre,
par Charucl. 456
8. *La lettre R.* à M. de Ferrieres, Avocat, par
M. Milin, Docteur Médecin. ibid.
9. *Les boutons de chemises.* 457
10. *Le pâté de Lièvre.* 458
11. *La Tête.* 459
12. *La Roue.* ibid.
13. *Les Dex à jouer.* 460
14. *Le Trictrac.* ibid.
15. *Le Jeu des Cartes.* 461
16. *Eve.* 462
17. *La Mappe-Monde.* ibid.
18. *L'ombre.* 463
19. *La Jeunesse.* 464
20. *La Glace de miroir.* 465
21. *Le secret.* 466
22. *La mode.* ibid.
23. *Le Coq.* 467
24. *Rien.* 468
25. *L'Araignée.* 469
26. *Oignon.* 470
27. *Le Raïsin.* ibid.
28. *Le Paon.* 471

518 DES MATIERES.

29. <i>Le Balai de Bouleau.</i>	ibid.
30. <i>La Tonsure.</i>	473
31. <i>Chercher, à M. S***.</i>	ibid.
32. <i>Enigme, à M. G***.</i>	474
33. <i>Le Tracas.</i>	ibid.
34. <i>Le Papier.</i>	475
35. <i>Le Despotisme.</i>	ibid.
36. <i>Le Cor de Chasse.</i>	476.
37. <i>L'Eté.</i>	ibid.
38. <i>La Fausse-monnoie.</i>	477
39. <i>Le Pepin de Pomme.</i>	ibid.

LOGOGRIPHES,

1. <i>Le Rhinoceros.</i>	478
2. <i>La Fortune.</i>	479
3. <i>La Bibliothèque.</i>	481
4. <i>Le Lustre, Chandelier à branches.</i>	483
5. <i>L'Orthographe.</i>	484
6. <i>La Poësie.</i>	485
7. <i>L'Orange.</i>	486
8. <i>La Jalouſſie.</i>	ibid.
9. <i>La Tourterelle.</i>	487
10. <i>La Cramailleſe.</i>	489
11. <i>La Pauvreté.</i>	491
12. <i>Le Flambeau.</i>	492
13. <i>La Préface.</i>	493
<i>Magnifique Chanſon morale, chantée au Collège de Rennes, à la Tragédie de la fin de l'année 1738, dédiée à la Jeuneſſe & aux Peres & Meres, par l'Auteur de ce Livre.</i>	495
<i>Cantique ſur l'Euchariftie, pour la Bénédiction du Saint Sacrement, préſenté à Md. de Ferrières, Supérieure au Couvent de l'Annonciation.</i>	496
<i>Cantique ſur l'Euchariftie, préſenté à Md. Roſe.</i>	

T A B L E 519

*signol, Abbessé de Malnou, Supérieure du
Monastère de Bon-Secours.* 497

N O E L S.

*Présenté à Md. de Maziere, très-digne Abbessé
de Chaillot, par Charuel d'Ansrain. Sur l'air :
Je ne veux de Tircis, qu'entendre les Chan-
sons.* 499

*Présenté à Md. Saint Jérôme, Supérieure de
Sainte Elizabeth de Paris.* 500

*Présenté à M. Cathelin, très-digne Curé de la
Madelaine de la ville. L'Evêque.* 501

*Présenté à l'Abbé Charuel, Chanoine de Pontor-
son, son frere. Sur l'air : O beau Jardin ou
l'Art & la Nature.* 502

Operis clausula. 504

F I N,

Alexander Rogoycki

11-11-1985

[VOLT.]

850750

ruiter





